This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932159 8

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

Conformément aux lois de la librairie et au droit de propriété des auteurs, pour jouir dudit droit, il a été déposé cinq exemplaires à la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie; en conséquence, tout contrefacteur sera poursuivi.

Les *Mémoires de l'Impératrice Joséphine* étant ma propriété, il n'y a d'exemplaires avoués par moi, que ceux portant ma signature; les autres sont des contrefaçons saisissables, et dans le cas de la confiscation.

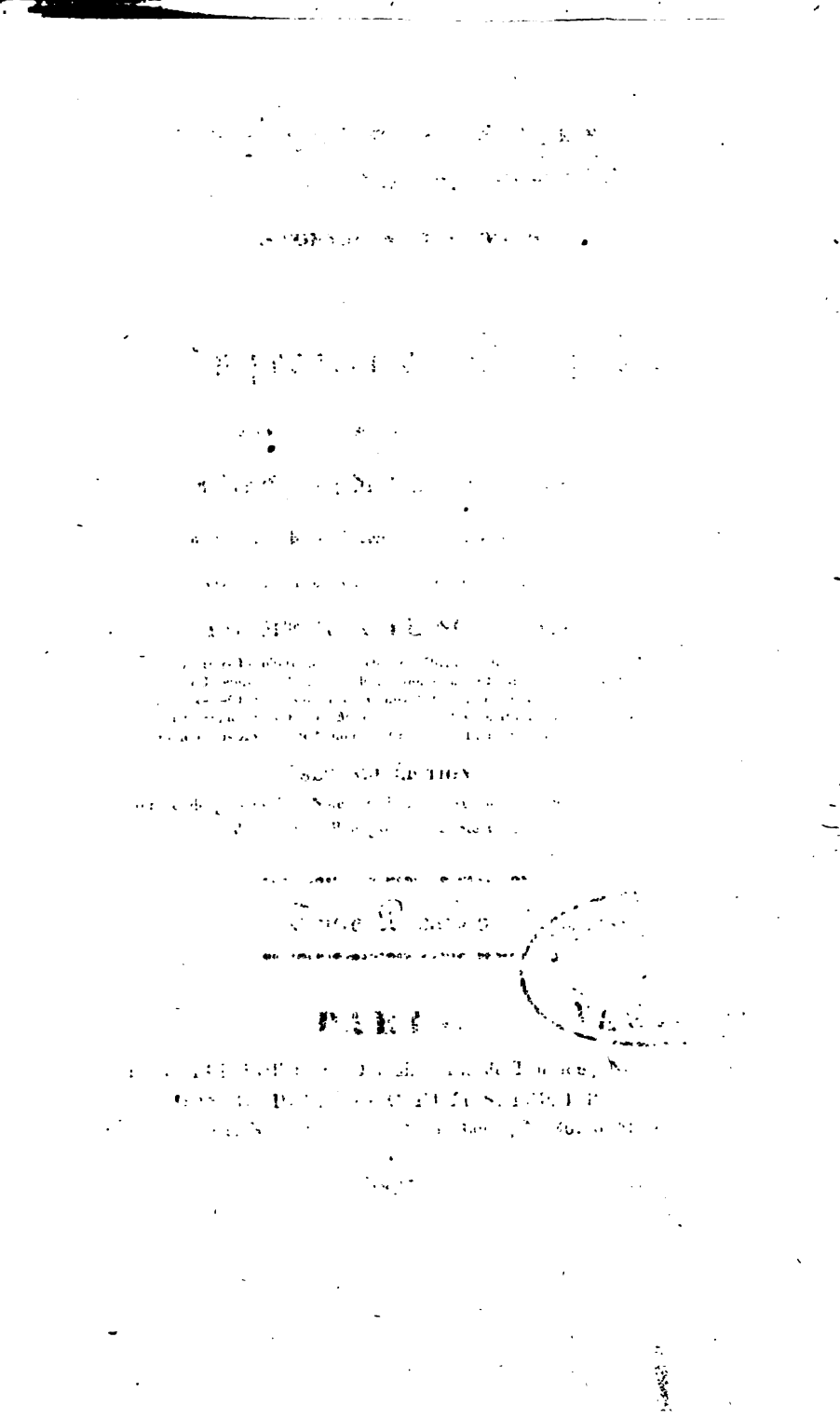
IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

J. Thibault Del. Normand fils sc.

.....La mort du présent la sépare,
L'impitoyable mort la livre à l'avenir,
L'avenir.... Joséphine! il est ta recompense!
Ton génie entraîné vers un monde nouveau
Respire un jour plus pur au dela du tombeau,
Et repousse le tems que borne l'espérance.



MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PLUS, L'INTÉRIEUR DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'Anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'Un Coup-d'OEil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Belgique ou le Procès Mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Premier.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

LETTRE

Adressée à Mademoiselle Le Normand, d'après les ordres suprêmes de S. M. I. l'Empereur Alexandre.

Sa Majesté Impériale, ayant pris connaissance de la lettre que vous lui avez adressée, me charge de vous témoigner, Mademoiselle, ses remercîmens pour l'ouvrage que vous lui avez envoyé, et accepte avec plaisir la Dédicace des *Mémoires Historiques de l'Impératrice Joséphine*, en vous offrant une bague enrichie de diamans pour souvenir. En remplissant ses ordres par la présente, je m'empresse en même tems de vous remercier pour l'exemplaire de vos œuvres que vous m'avez fait parvenir, et de vous offrir mon hommage.

Signé, le Prince de Valkouski.

(1336. Aix-la-Chapelle, le 6-18 octobre 1818.
A Mademoiselle Le Normand.)

Observation. Quoique l'Empereur Alexandre n'existe plus, par respect et par amour pour la Mémoire de ce grand Prince qui avait daigné agréer la Dédicace de cet ouvrage, on a cru devoir la laisser subsister, ainsi que la Lettre d'envoi.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

L'Empereur de toutes les Russies,

Roi de Pologne.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, entièrement occupée du bonheur de ses sujets, s'associe chaque jour à la gloire que fait rejaillir sur les princes éclairés, la protection qu'ils

daignent accorder aux belles-lettres et aux arts ; mais les trompettes de la Renommée ne se lasseront jamais de répéter, mais les races futures apprendront avec un mouvement de surprise et d'admiration, que VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, jalouse de fixer d'une manière durable le bonheur des nations, a quitté la capitale de son empire, s'est arrachée aux regrets d'un peuple qui l'adore, pour venir vaincre et humilier cet homme célèbre, parvenu au faîte de la puissance, dont l'empire s'éleva sur les débris des factions républicaines. Comment parvint-il à ce degré d'élévation ? que fit-il pour atteindre à ce point de grandeur ?... Il fut doué certainement d'un génie vaste, énergique, capable d'exécuter les plus grandes choses ! Il ne figura point parmi les meurtriers de son roi. Depuis longues années, la France, si malheureuse, avait besoin d'un maître : la lassitude des citoyens était à son comble. Napoléon, environné de la gloire militaire, parut : il étonna.... Les différens partis qui se réunirent depuis en 1814 pour le renver-

ser, concoururent alors à établir l'édifice de sa puissance.

La sombre politique de Bonaparte ne connaissait d'autre arbitre que le glaive : la force l'emportait sur la vertu, et la justice, souvent opprimée, disparaissait sous le fer du vainqueur.

Les monumens et les musées précieux de la capitale de la France attestaient la magnificence et le luxe de ce conquérant superbe, enrichi des dépouilles de l'Europe ; mais ce géant, qui aspirait à dominer l'univers, ne savait pas se vaincre lui-même. Esclave du caprice de ses flatteurs, il tombait quelquefois dans leurs piéges, que le plus souvent il n'apercevait pas.

Quand la fortune semblait favoriser Napoléon, quand enfin il pouvait se dire encore heureux, des revers imprévus sont venus le frapper, et éteindre par degrés les rayons de sa gloire. Il eût pu déployer plus de courage dans l'adversité.... Sans doute Napoléon n'était pas doué de cette constance qui carac-

térise et forme les héros... Sa marche, tracée hors de la ligne ordinaire, fut tour à tour hardie, brillante, obscure, toujours inconséquente et toujours incompréhensible. L'avenir seul fera connaître la véritable cause qui le fit agir, et le brillant apogée auquel il voulait atteindre et se maintenir!!!!

Votre Majesté Impériale a présenté à l'univers un exemple sublime de la noblesse de son âme. Quand le vaisseau de votre ennemi voguait à pleines voiles, vous avez daigné l'avertir de prendre garde aux écueils!... Après qu'il se fut précipité lui-même dans l'abîme, vous avez tendu une main tutélaire à ceux qui, entraînés par ce navire, s'étaient égarés sur les flots! Maître de la capitale, vous l'avez sauvée par l'intérêt que vous inspirait un peuple brave et malheureux. L'illustre fils de l'immortelle Catherine apparaît dans nos remparts sous les traits de Minerve, pour sourire à nos arts, visiter nos ateliers, nos académies, et recueillir partout les sentimens de l'allégresse et de l'admira-

tion. Nos contemporains et la postérité se rappelleront d'âge en âge ces mémorables événemens. Les Français ne perdront jamais le souvenir que l'auguste et généreux Alexandre a daigné visiter l'épouse abandonnée de Bonaparte ; qu'il proclama, en l'honorant de sa présence, non-seulement le bien qu'elle avait fait dans sa patrie adoptive, mais le mal qu'elle n'avait pu prévoir et empêcher.

Les marques d'une bienveillance si particulière répandirent un baume consolateur sur les blessures de son ame ; elles adoucirent l'effroi des derniers momens de son existence.

O Joséphine, la terre te sera légère et ne t'ensevelira pas toute entière !... Déjà les ombres t'appellent dans leur asile, et te promettent le partage de leur immortalité ! Ainsi parla l'ange de la mort, à l'instant même où sa pensée délirante et presque éteinte s'occupait encore de la gloire de la France !

de la gloire (*et des malheurs*) du Décius français ! ! ! En quittant un monde qu'elle ne devait plus regretter, Joséphine eut du moins le bonheur d'emporter dans la tombe la certitude d'avoir secouru l'infortune, et la volupté plus douce pour un cœur sensible, comme elle le dit à son dernier soupir, de n'avoir jamais fait répandre de larmes.

Les Mémoires secrets de sa vie, ont été, en grande partie, rédigés par elle-même. Cette raison me détermine à les placer sous la protection particulière de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE. C'est moins au souverain du vaste empire de toutes les Russies que j'ose les dédier, qu'à l'homme éclairé qui n'a pas besoin de l'éclat d'un trône pour briller de la plus éblouissante splendeur. Je les dédie au héros philosophe, qui, après avoir offert un cours de politique aux rois, et de science militaire aux guerriers, dicterait des leçons de goût et de délicatesse aux meilleurs écrivains.

Permettez que cet ouvrage, que j'ai l'honneur de vous présenter, paraisse sous les

auspices et la protection du plus grand des souverains.

Quoi qu'il en soit, SIRE, voilà le recueil historique que Joséphine avait entrepris ; c'est à la France qu'elle l'avait consacré, c'est au pied du trône de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE que je dépose cet hommage.

Les différentes époques de la vie privée et politique de la première épouse de Bonaparte, paraissent autant de morceaux détachés. Cependant, ils s'unissent tellement, qu'ils se fondent, pour ainsi dire, les uns dans les autres, par une suite d'événemens préparés dans les voies impénétrables de la Providence. J'ose espérer, SIRE, que vous trouverez la morale de cet ouvrage douce, consolante, religieuse, et éminemment philosophique.

O prince né pour le bonheur des peuples ! le destin qui semble quelquefois cacher, pour un tems, certains génies sublimes, afin de contribuer ensuite à l'illustration du règne

des grands rois, réservait une gloire particulière à celui de Votre Majesté Impériale. Réveille-toi, ombre de Joséphine, réveille-toi du sommeil de la tombe! Ici plus que jamais j'ai besoin de ton secours! Comment, sans toi, me rappeler les faits multipliés qui honorent et retracent à l'impartiale postérité les vertus et les bienfaits du magnanime Alexandre? Certes, si je pouvais rassembler ici tous les ressorts du génie de Virgile, je dirais comme lui: « *Je te chantais quand le* » *jour commençait à paraître, je te chantais* » *quand la nuit environnait la terre de ses* » *voiles* (1)! »

Toute la force, toutes les richesses du style ne suffiraient pas, auguste Prince, pour peindre, je ne dis pas avec éclat, mais avec fidélité, vos grandes actions. J'ose assurer, néanmoins, sans craindre de vous offenser, que leur gloire n'est pas supérieure à celle que vous avez acquise, en protégeant et défendant les droits d'une nation si éminem-

(1) *Te, veniente die, te, decedente, canebat.*

ment belliqueuse, enivrée par des longs et nombreux succès, et cependant heureuse et fière, tout à la fois, de tenir de vous les palmes de la paix, et la conservation de l'intégrité de son riche et vaste territoire.

Élevé sur un trône où l'univers étonné vous admire, le feu de votre génie a déjà éclairé, électrisé l'innombrable multitude de vos sujets; à l'exemple des héros se forment les grands hommes; et les arts que vous avez naturalisés dans votre empire, feront un jour la première base de la prospérité de vos états, et deviendront la cause de la vénération que la reconnaissance gravera dans tous les cœurs, à la mémoire d'un prince aussi bienfaisant! Des hommes célèbres étonneront la postérité par le récit de vos vertus; ils se plairont à exalter ces nobles actions qui ont déjà signalé votre règne, et celles qui doivent l'illustrer encore. . . . Ils diront : Sa patrie vantait sa clémence, la pureté de ses mœurs, la sagesse de ses conseils; elle célébrera ses triomphes et ses in-

nombrables bienfaits. Les chants des poètes apprendront à l'univers, que, sous son règne, ses peuples ont joui d'une sage et juste liberté, et que sa munificence développe, chaque jour, le germe des arts et des talens dans le vaste empire de toutes les Russies.

Puissiez-vous, grand Prince, accueillir avec bienveillance mon sincère hommage, et l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

De Votre Majesté Impériale,

La très-humble et très-obéissante servante,

Le Normand.

PRÉFACE.

Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
DELILLE.

JE vais rappeler aux Français les événemens d'une vie remplie, et d'actes de bienfaisance, et de traits de grandeur d'ame et de générosité. Peut-être j'entreprends un sujet au-dessus de mes forces; mais quel mortel se connaît assez lui-même pour n'en pas trop présumer! Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas réuni tous mes efforts pour conserver à cette femme célèbre, *dont l'étonnante destinée fut pendant quinze ans l'objet de l'admiration et du respect de l'Europe,* l'approbation d'un peuple qu'elle aimait. Si je ne parviens pas à ce but, je serai doublement affligée; car, dans tout ce que je veux dire de Joséphine, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes...

C'est une lecture agréable que celle d'un bon ouvrage, mais il ne faut pas s'imaginer qu'un bon ouvrage soit si facile à composer : la première condition et la plus rarement observée, est l'unité fixe de but et d'intérêt; la seconde est de réunir à une grande

exactitude l'art de bien peindre tous les événemens historiques, et de saisir la nuance propre aux principales scènes. Au reste, je ne demande qu'une grâce aux lecteurs, c'est de m'entendre avant que de me juger, c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées, d'être mes juges et non mes accusateurs. Cette demande n'est pas l'effet d'une téméraire confiance.

Quelques-unes de mes maximes paraîtront peut-être hasardées. Si certains critiques les croient fausses, je les prie de se rappeler, en les condamnant, qu'on doit souvent à la hardiesse des tentatives les découvertes les plus importantes, et que la crainte d'avancer une erreur, ne doit pas nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils et lâches voudraient la proscrire et lui donner le nom odieux de licence; car tel est le sort des choses humaines : si quelques-unes peuvent devenir dangereuses, malheur cependant à qui voudrait par ce motif en priver l'humanité!

Je le répète, au moment qu'on éteindrait en France le flambeau des lumières, peut-être *ne serait-il plus possible de le rallumer par la suite!!!* Il est des Séjans, infatigables dans leurs espérances, qui ne veulent pas se résigner, et persistent à croire que la raison et la vérité triomphent difficilement de l'erreur, et que le courage dans un historien ne suffit pas pour le faire respecter.

Des adulateurs puissans ont figuré à la cour de Napoléon : ils environnent aujourd'hui le trône de nos rois! (*Sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité*), ces mêmes hommes voudraient, s'il leur était possible, la bannir entièrement de la terre. Je veux cependant déchirer le voile dont se couvrent ces profonds politiques; je veux peindre ces éternels courtisans de tous les règnes, qui,

Sur les yeux de César composent leur visage.

Entre les qualités du cœur, selon moi, celle que l'on estime le plus, est cette élévation de l'ame qui se refuse au mensonge. Je sais combien il est utile de tout penser et de tout dire, et les erreurs même cessent d'être dangereuses lorsqu'il est permis de les combattre; alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs, elles s'ensevelissent d'elles-mêmes dans le fleuve d'oubli, et les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

Quand on veut dessiner des plans, on ne se contente pas de parcourir la maison que l'on habite : on s'égare dans les détours d'un jardin riant et fertile, qui inspire les premières idées, ou même au milieu des sites les plus romantiques; on se plaît à créer autour de soi des perspectives variées et nouvelles; ainsi, quand on veut ouvrir le livre de la morale, ou crayonner l'histoire, on doit sortir du cercle étroit de ses habitudes, et se placer dans un point de vue d'où

l'on puisse apercevoir l'ensemble des événemens et des passions humaines.

Le genre d'intérêt que les Mémoires de Joséphine ont pu inspirer, sert à expliquer leur étonnante faveur (*européenne*). Une première édition n'a pu suffire à l'avidité du public, et son succès *inouï* donnera le désir de les relire encore. J'avoue que je rends avec franchise la pensée de la première épouse de Bonaparte, sans m'attacher à une certaine recherche dans le style. Je me conforme à ce principe de goût adopté par Horace, et qu'il recommande aux traducteurs et aux éditeurs : « *Nec verbum verbo curabis reddere, fidus interpres.* »

De même, la politique est étrangère aux motifs qui m'ont portée à cette nouvelle publication. On y trouvera des observations précieuses et des souvenirs en l'honneur de plusieurs ombres illustres. Lorsque j'aurai l'occasion de parler du grand capitaine et des compagnons de sa gloire, je ne pourrai que répandre des fleurs d'immortelles sur des touffes de pensées!!! Deux lustres ont à peine suffi pour moissonner la plupart de ces braves! Ceux qui leur survivent (et auxquels je serai heureuse de rendre justice), ont contracté de nouvelles obligations envers la dynastie légitime de nos rois. Les autres, à l'exemple de Fabricius, unissent aujourd'hui les épis de Cérès aux lauriers de Bellone, et fertilisent de leurs sueurs la

terre qu'ils ont arrosée de leur sang, *seul repos de leur courage et de leur patriotisme*..... Qu'on ne m'accuse pas de faire un ouvrage de parti : *l'un et l'autre de ces demi-dieux* (Napoléon et Joséphine) *sont chassés de leur temple !* Au surplus, ma profession de foi sera claire et précise : je n'ai recherché ni reçu le moindre bienfait *de ces heureux du siècle !* J'ai même été jetée dans les fers, et menacée d'un exil rigoureux sous leur règne, pour avoir osé leur annoncer à eux-mêmes le retour de la monarchie et la chute de l'empire ! Mais j'ai admiré à la fois le génie de l'un et la bienfaisance de l'autre (1) ! Aujourd'hui j'honore leur

---

(1) Honte éternelle à ces écrivains stipendiés, publiant dans leurs infâmes libelles, que mademoiselle Le Normand était pleine d'un sot orgueil, en se proclamant le *Tacite* de la vie d'une impératrice ! Messieurs, puis-je leur dire, n'auriez-vous point brûlé l'encens aux pieds des idoles couronnées ? (Votre imprudence a dû me révéler le mystère de votre tactique, et percer le nuage qui vous environnait.) Tant que *Baal* eut des autels, n'auriez-vous point assiégé ou desservi ses temples ? Le masque de l'adulation aurait-il couvert des vices ?... Répondez. Vous avez craint de prendre une plume avant la chute du chef de l'empire, pour faire remonter la vérité jusqu'au trône, et combattre les fatales erreurs de sa politique. A côté de la grandeur d'Auguste, vous avez placé la clémence de Napoléon, et aujourd'hui, plus heureux que le guerrier d'Homère, vous pouvez combattre à la lumière du jour ; car, à vous entendre, vous avez préparé le

mémoire en inscrivant sur la tombe de Joséphine quelques-uns de leurs titres à l'estime de leurs contemporains et à l'admiration de la postérité. Avec ce ton de vérité, on inspire la confiance ! Je ne veux pas, dans ces Mémoires, rajeunir la peinture de ce trop fa-

---

triomphe du gouvernement légitime ; donc vous devez cumuler les bienfaits d'un usurpateur, avec ceux qui vous sont si généreusement et si *gratuitement* accordés par les nobles fils du grand Henri.... Je n'ose dire qu'à demi-mot (*devant vous*, *faux adeptes*) que l'éloge de Joséphine ne peut être suspect de flatterie ou d'exagération. Je remets en honneur des vertus obscurcies ou calomniées ; je fais revivre la mémoire de cette femme si noble et si généreuse. Vous, messieurs, qui lui devez des encouragemens, *voire* même vos fortunes, vous n'avez pas daigné jeter quelques fleurs sur sa tombe... A l'aide de votre conduite politique (*énigmatique*), vous me faites un crime d'une courageuse reconnaissance ! Je l'avoue, vos lâches intrigues ont pu motiver mes injustes persécutions en Belgique... Je vous avais jeté le gant en France, vous avez préféré me faire demander grâce à Bruxelles. *Obscurs ignorantins*, vous m'avez donné la clé du chiffre, et préparé des triomphes !!! Comme un autre Sisyphe, vous m'avez soumise à de rudes épreuves.... Mon courage vous a terrassés... *Impavidum ferient ruinæ*..... Écoutez, messieurs, mes succès ont été trop constans depuis bien des lustres, pour que votre injustice puisse les attribuer à la mode ou à un engouement irréfléchi. Aussi, je peux dire comme le grand Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

meux Napoléon, recevant des mains de l'auguste chef de l'église romaine *l'onction sainte*, et se *couronnant lui-même d'un diadême de lauriers!* mais d'un homme dépouillé de tous les prestiges de la puissance!... Tout en retraçant les grandes choses par lesquelles il a changé la face de l'Europe et influé si puissamment sur les destinées du monde, je chercherai à le faire mieux connaître par le simple récit de ses actions (*même des plus secrètes*), où le cœur se montre à nu et obéit au premier mouvement de la nature.

Je ressemble, si j'ose le dire dans un sujet si grave, à un voyageur qui traverse des mers orageuses, franchissant mille écueils semés sur sa route, avant d'arriver aux contrées lointaines qu'il doit parcourir pour y observer les productions de la nature et le génie des peuples qui les habitent. Il n'a pas encore vaincu tous les dangers, et de nouvelles difficultés l'attendent dans ses recherches laborieuses. Comme lui, j'aurai peut-être le bonheur, du moins je me l'imagine, d'écarter les obstacles qui m'ont empêchée, dans une première édition, de donner la dernière touche à une histoire impartiale. Mais, pouvais-je conserver l'équilibre sur l'arène glissante où je suis prête à descendre, et recueillir dans mes courses nouvelles des résultats satisfaisans?... Pour détruire ce doute ou le confirmer, je vais tenter l'entreprise, mais en éditeur disposé à tous les événemens, et prêt à sacri-

fier ses opinions personnelles, si l'intérêt de la réputation et de la vérité l'exige. *Amicus Plato, sed magis amica veritas* (1).

Cette idée doit parfaitement satisfaire le lecteur sur l'ensemble de l'ouvrage que je viens lui offrir. J'ai fait, sur les mœurs, les usages de la cour de Bonaparte, et les ressorts studieux et secrets de sa politique, des recherches exactes et convenables à mon texte. Si je m'en écarte tant soit peu, je trouverai mon excuse auprès des hommes sensés, par les accessoires estimables dont j'ai environné mon sujet. Enfin, j'ai réuni tous mes efforts pour ne pas travailler en faveur des menus plaisirs de la malveillance; cet aveu suffit à ma justification. Historien fidèle, j'ai tâché de mêler ensemble l'agréable et l'utile. J'avais sondé le gué en 1820, je vais m'enhardir en 1826. J'augmente cette seconde édition de ce que j'avais cru devoir retrancher de la première. La matière est vaste, et mon zèle est sans bornes. Indépendamment des additions historiques, les Mémoires de Joséphine me paraissent pouvoir présenter des réflexions neuves et précieuses, et compléter l'immense collection des études de la nature.

Ils renouvelleront le souvenir de la première épouse de l'homme le plus étonnant de son siècle; un monde

(1) Platon est mon ami, mais la vérité l'est davantage.

nouveau s'ouvrira devant ceux qui daigneront les parcourir. Déjà je vois des larmes s'échapper de leurs yeux, leurs ames s'élèveront à la hauteur des événemens que je vais raconter; je plaindrai ceux qui, plus sévères que ne doit l'être la postérité, oseraient noircir la vie politique d'une femme que l'un de ces jeux bizarres de la fortune, dont la roue ne cesse de s'agiter, porta sur l'un des premiers trônes de l'univers. Bonaparte prétendait qu'il n'était point soumis à l'opinion des hommes; hélas, leur intérêt et leur ambition détruisirent, en un jour, le charme de sa vie, et brisèrent en même tems tous les nœuds qui l'unissaient à Joséphine. Ses courtisans coupables eussent-ils réussi dans leurs projets, s'il avait eu le courage de se dérober à leur influence? A cette époque, tous les obstacles s'aplanissaient sous les pas de Napoléon; il croyait opposer un front serein à l'orage, et braver à la fois les hommes et le destin. L'amour de Joséphine pour cet homme extraordinaire, sa trop aveugle confiance dans les moyens dont il était doué, finissaient par lui faire applaudir à ses desseins; mais jamais elle n'a partagé le pouvoir immense qu'il faisait peser sur des peuples malheureux.

Je vais représenter Joséphine telle qu'elle s'offre à mon imagination, c'est-à-dire, à l'âge où, jeune encore, elle perdit son premier époux. Une douce tristesse embellissait sa figure, et lui donnait une

teinte mélancolique. Les souvenirs du passé venaient en foule se retracer à sa mémoire; elle connaissait parfaitement le rôle qu'elle avait joué, mais elle ignorait encore celui qu'elle devait remplir un jour.

Son port était noble, sa taille majestueuse; elle était surtout bonne et compatissante; amante passionnée de la gloire, elle crut l'épouser, si j'ose m'exprimer ainsi, sous les traits du mortel qui devait l'enchaîner de nouveau.

Qu'il me sera doux de peindre son amour maternel; le courage héroïque qui l'anima à l'époque de son fameux divorce! Enfin, je ferai connaître les actions les plus secrètes de sa vie. Je dirai l'enthousiasme de cette femme admirable pour tout ce qui portait une empreinte sublime; la douleur que lui inspiraient les écarts politiques de son époux, et surtout son respect pour d'illustres et malheureuses victimes!

Joséphine avait une sorte de fierté dans le caractère. L'amour du beau exaltait son ame; tout ce qui était noble et généreux était certain d'obtenir son suffrage.

De même, elle possédait, sans prétention, l'art de séduire tous les cœurs; elle enchaînait, par sa douceur et par ses bienfaits, les ennemis mêmes de son second époux. Au lieu de rencontrer le trône environné d'abîmes, dans lesquels le crime qui veille es-

périt le précipiter, elle lui créa des amis et des partisans qui devinrent ses plus fermes soutiens.

J'examine d'abord si c'est un sujet de reproche pour Bonaparte d'avoir oublié la reconnaissance qu'il devait à Joséphine. L'effet ordinaire de l'ambition détruit même les sentimens de la nature, et les couvre du voile hideux de la plus noire ingratitude. Bientôt il réalisa ce rêve qu'il aurait dû repousser; il se choisit une nouvelle compagne. Infortunée *Marie-Louise*! ton auguste père, pour assurer la tranquillité de son empire, consentit à donner à sa fille un maître, comme il se l'était donné à lui-même, en associant Napoléon à l'empire de l'univers.

Joséphine avait vu le triomphe de sa rivale sans essayer, par la moindre opposition, de troubler son bonheur; la perte de son époux aurait pu suffire seule pour la rendre insensible à tout ce qui se passait autour d'elle; il n'y a que les grandes passions qui produisent les douleurs extrêmes et les chagrins durables; aussi, demeura-t-elle quelques jours ensevelie dans de profondes méditations. Elle joignait les plus nobles sentimens aux souvenirs de son cœur; nouvelle Ariane, elle semblait oublier le perfide Thésée qui l'abandonnait; mais elle formait des vœux secrets en faveur d'un époux parjure à ses sermens.

Solitaire à la Malmaison, Joséphine ne voyait pas

les factions des grands s'agiter, les troubles populaires s'accroître; Joséphine n'entendait pas les gémissemens d'un peuple, long-tems étouffés dans l'ombre, éclater, et les nations se préparer au tumulte des armes. Loin de l'affreux spectacle de tant de maux et de l'appareil effrayant de leurs remèdes, loin des manœuvres sourdes et criminelles que la politique de son époux fomentait pour détruire l'homme par l'homme, et pour opposer la fureur à la fureur, son ame, consacrée tout entière au bonheur de l'humanité, préférait la conversation muette et instructive des enfans de la nature, au commerce des courtisans qui accouraient en foule autour d'elle. On la voyait respirer la fraîcheur voluptueuse du matin à l'ombre des peupliers silencieux, autour desquels la rose et le chèvre-feuille entrelaçaient des couronnes suspendues sur sa tête. Là, le crayon à la main, elle dessinait les tableaux variés que la nature déroulait à ses yeux. Son imagination s'élançait vers cette île fortunée, témoin des beaux jours de son enfance; elle aimait à se les retracer. Là, son cœur s'attendrissait, elle versait des larmes de souvenir, et pourtant elle commençait à jouir de sa félicité présente. Elle avait cru, durant quinze ans, être la plus heureuse des femmes, elle semblait assise à jamais sur le char de la fortune; un jour, un seul jour, avait déjà suffi pour détruire ces séduisantes illusions. Ainsi s'écoulent ses années.

Quoique Joséphine eût enfin senti le besoin de perdre le souvenir de maux irréparables, elle s'approcha quelques momens d'une coupe enchantée dont elle savourait à longs traits le nectar. Elle était sensible encore au plaisir d'être aimée, et semblait ravie quand on lui racontait confidentiellement que la nouvelle épouse de Bonaparte paraissait ne pas occuper la même place qu'elle dans son cœur.

Dans ses momens de loisir à la Malmaison, elle se retraçait les divers événemens de sa vie; elle conservait les particularités les plus secrètes du règne de son époux; elle destinait ces précieux manuscrits à la postérité; je remplirai son vœu le plus cher. Avec de semblables matériaux, il m'est permis d'essayer cette grande entreprise. Que n'ai-je, pour les mettre en œuvre, la plume douce, facile et spirituelle, des inimitables auteurs de Mathilde et de la Duchesse de la Vallière! Si je ne me présente point, soutenue par les mêmes avantages, j'offrirai du moins à mes lecteurs, quelques chapitres écrits entièrement de la main de Joséphine, et ils voudront bien, pour complément de ce grand ouvrage, se contenter des notes curieuses qu'elle a déposées entre mes mains.

O vous, qui cueillez les fleurs de la jeunesse, enfans du noble Eugène, et vous, sensible Hortense! vous, dont l'esprit incertain est encore entouré par les sombres nuages qui vous dérobent l'avenir; vous,

qui joignez à des sentimens sublimes, le céleste enthousiasme des vertus particulières, ah! puissiez-vous, à l'exemple de votre illustre mère, résister aux revers de la fortune, et vous pénétrer, ainsi qu'elle le faisait, de cette vérité importante: que, sans les ressources du génie et du sentiment, on est pauvre au milieu des trésors, et seul au milieu du grand monde!

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere, et servare beatum (1).

Daignez aussi, enfans de Joséphine, daignez, au moins, me permettre d'offrir à la postérité l'histoire de sa vie: souffrez que je présente, à la fois, le tableau de son cœur, et les annales du tems où elle vivait. Je parlerai le langage du sentiment, et surtout celui de la vérité; je laisserai les hommes parcourir la périlleuse carrière de la politique; mais je ne souffrirai pas que certains auteurs aiguisent le poignard de la satire contre la mémoire de celle qu'ils devraient au contraire adorer. Je me garderai des écueils dangereux qui m'environnent de toutes parts; trop juste pour céder aux prestiges de la crainte, j'invoquerai le témoignage de tous ceux qui, comme moi, furent à même d'admirer les ornemens de son esprit, le charme de ses entretiens, le plaisir de son commerce, et les agrémens de sa société. Ah! puissent ces tou-

(1) Horat. Epist. L. I.

chantes pensées répandre sur mes écrits les trésors d'une diction pure, et animer les couleurs de ma narration! Mon but principal est, non seulement de réveiller quelques nobles souvenirs dans le cœur des Français, mais encore de leur inspirer, à l'exemple de Joséphine, l'amour de tout ce qui est grand, noble, et généreux. Que ceux qui, marchant sur les traces de son époux, oseraient encore ambitionner le funeste et malheureux pouvoir de régner sur des peuples divisés, apprennent par elle tous les écueils qu'ils auraient à parcourir!!!

J'entrerai aussi dans quelques détails particuliers sur la trop célèbre affaire de son divorce. Comme je crains que l'on ne marche avec de fausses conjectures, où qu'on ne cherche à expliquer un mystère que l'histoire couvre d'un voile impénétrable, j'ai essayé de répandre quelques lumières sur cette époque douloureuse et si intéressante de sa vie.

Ainsi, je présente la coupe des consolations aux femmes qui ont éprouvé, comme elle, ces rêves effroyables qui ne laissent qu'un long désespoir pour unique et dernière perspective.....

Je pense que l'envie pourrait difficilement m'imputer le désir de blesser aucun des personnages avec qui Joséphine a eu des relations. Le genre de ces Mémoires secrets, où elle ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes et les nations en gé-

néral, doit la mettre à l'abri de toute malignité. J'ajouterai même qu'en lisant cet ouvrage, on s'apercevra qu'elle aimait les Français, qu'elle désirait leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Joséphine fut vivement affectée en jetant les yeux sur cette foule de chroniques qui circulèrent en France depuis la chute de son époux. « J'ai vu, disait-» elle, le masque odieux dont l'envie se complaît à » le défigurer; j'ai vu le voile infâme dont la haine » n'a pas craint de le couvrir; j'ai cru qu'il était de » mon devoir de les déchirer.

» Si l'on m'accusait de chercher à justifier l'homme » que toute l'Europe condamne aujourd'hui, on ne » pourrait pas, au moins, me soupçonner d'avoir, » comme tant d'autres, admiré ses erreurs, et d'avoir » essayé de l'affermir dans la route ténébreuse de la » politique. Si sa confiance me fut entièrement ac-» quise, je ne cessai jamais de l'engager à suivre le » premier élan de son cœur; plus d'une fois, ce » cœur mobile et généreux rêva le bonheur de la » France. Il avait tant de moyens de l'assurer!... Les » flatteurs l'ont précipité dans un volcan, et ces » mêmes Bessus et Nabarzane (1) entraîneront peut-» être d'autres princes dans le même abîme. *Les trai-*

(1) Assassins de Darius.

» *tres ne font que changer de masque : ils adoptent indis-*
» *tinctement toutes les couleurs.* Un jour, sans doute,
» mais trop tard pour la sécurité de l'Europe, ils se-
» ront tous signalés à la face de l'univers.

» En vain, dit Joséphine, je voudrais dérober à la
» postérité les noms de ces êtres pusillanimes qui
» changèrent avec ma fortune, et dont j'accuse ici la
» coupable indifférence avec un sentiment de modéra-
» tion et de générosité. J'ai eu, je le sais, des amis
» ingrats, dont le changement ouvrit dans mon ame
» sensible de profondes blessures. Je veux faire con-
» naître et partager ma douleur; mais je crains d'im-
» primer une flétrissure éternelle sur des noms que
» j'aimais à couvrir d'une protection particulière. Je
» ne m'abaisserai point à environner d'une honteuse
» célébrité quelques hommes, ambitieux de mes dé-
» pouilles, ou de la faible portion de pouvoir que je
» ne cessais de conserver sur l'esprit de Bonaparte.
» Quelques-uns de ces lâches, au moment où je fus
» répudiée, eurent l'audace de provoquer mon exil
» en Italie; d'autres, également hypocrites, mais
» plus cruels, accoururent en foule à la Malmaison;
» ils insultaient à la victime, et, enfonçant le poi-
» gnard dans une plaie profonde, en louant le bras
» qui l'avait frappée, ils transformaient alors le mal-
» heur en crime, et l'abus du pouvoir en châtiment
» de la Divinité. »

Enfin, si l'on veut s'attacher à toutes les circonstances de la vie de Joséphine comme épouse de Napoléon, on trouvera son caractère assez ferme et assez énergique pour mériter l'attention des historiens, et l'amour des Français, qui devint sa récompense, quoiqu'elle fût assise sur un trône usurpé.

Cet ouvrage justifie son titre de Mémoires secrets et historiques. Si les embellissemens appartiennent à l'auteur, les caractères et les événemens sont du domaine de l'histoire.

JOSÉPHINE

A SES ENFANS.

J'ai soigné, moi-même, votre éducation, mes chers enfans ; je vous ai élevés dans le mépris de la douleur et des richesses ; je vous ai appris à redouter moins les tourmens, la mort elle-même, qu'un seul reproche de votre conscience. Je vous ai enseigné les moyens de fuir les délices, surtout les plaisirs corrupteurs ; de vous armer de courage dans l'infortune, et de regarder l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la lâcheté et la mollesse comme des vices honteux et méprisables. Je vous ai donné des leçons d'humanité et de désintéressement ; de fermeté pour repousser une injure, et pour servir votre patrie ; je vous ai accoutumés à dire hardiment la vérité et à vous montrer les ennemis de l'adulation. Pour vous former ainsi, mes enfans, je n'ai pas attendu que vous fussiez parvenus à l'âge de l'adolescence ; aussitôt que j'ai saisi en vous les pre-

miers éclairs de raisonnement et la réflexion, je me suis hâtée de mettre à profit ces heureuses dispositions. A peine, alors, voyiez-vous votre huitième printems succéder au règne de l'hiver, toujours trop long pour celui qui ne sait pas se livrer au travail; à cet âge, vous avez commencé à remplir mes espérances. Semblables à la cire molle qui, dans les mains d'un artiste habile, prend la forme qu'il veut lui donner, la jeunesse, à la voix du guide qui l'accompagne, s'engage dans un chemin ou dans une route dangereuse, embrasse sincèrement le parti de la vertu, ou s'attache aux dehors séducteurs du vice. Ah! personne ne peut mieux élever ses enfans qu'une mère tendre et éclairée; celle qui n'a pas le loisir de se livrer à cette occupation, à la fois douce et pénible, doit mettre la plus grande attention dans le choix des personnes à qui elle les confie. De même que les soins continuels d'un jardinier contribuent à la naissance et à l'embellissement des fils de Flore, les soins d'un instituteur préparent et développent les progrès de son élève.

Un murmure sourd annonçait depuis long-tems cette affreuse révolution qui précipita la France dans un abîme de calamités; déjà, mes enfans, vous sembliez vous occuper d'adoucir les peines de votre mère:

votre tendresse ingénieuse vous faisait, chaque jour, imaginer de nouveaux moyens. Vous saviez me distraire et me consoler par les charmes de votre conversation et par une gaîté douce qui faisait diversion à mes chagrins. Je fus, de bonne heure, soumise au creuset de l'adversité ; et, pour mettre le comble à tant d'infortunes, je vis entrer dans une prison mon époux, à l'instant où je venais d'obtenir toute sa confiance. J'avais tout fait pour mériter son estime.....et j'étais au moment de cueillir quelques fleurs sur le chemin de la vie, quand, tout-à-coup, la terreur éclata dans toute sa violence : déjà le trône était renversé, la faulx révolutionnaire moissonnait l'élite des guerriers, et M. de *Beauharnais*, comme tant d'autres, succomba sous le poids des lauriers qui venaient de l'illustrer.

Pour éviter la mort ou la déportation, la plupart de nos amis avaient pris la fuite, et trouvèrent, au milieu des bois, dans les cabanes solitaires, un asile qu'ils n'auraient point rencontré dans des villes en proie aux fureurs des partis ; d'autres quittèrent la France. Je fus l'une des victimes les plus malheureuses des événemens qui se succédaient. La fortune de votre père consistait en plusieurs habitations, mais ses revenus étaient anéantis par le désastre de presque toutes

nos colonies, et par l'effet du séquestre. Il ne me restait d'autre ressource, en sortant de prison, que de me lever souvent avant le jour, et, soutenue par l'espoir de vous être utile, j'amassais avec peine de quoi fournir à vos premiers besoins.

Vous pourriez peut-être vous imaginer que, dans une position aussi fâcheuse, je trouvais mon sort bien malheureux : détrompez-vous ; je remplissais ce devoir sacré, non comme une tâche pénible, mais cette occupation si chère entretenait dans mon ame la source des jouissances les plus pures. Travailler pour mes enfans m'ouvrait une route de bonheur qui, jusque-là, m'avait été inconnue.

Vous étiez né, mon fils (1), avec la soif de vous instruire ; l'étude n'était pour vous qu'un amusement, que vous préfériez à tous les jeux de votre âge : j'assistais à toutes vos leçons et vous élevais dans une simplicité qui convenait au tems où nous vivions. Aussi je vous retirai promptement le livre du *Blason ;* en effet, que vous aurait servi, alors, de connaître les différentes armoiries, les champs de *gueules*, de *sinople*, les *pals*, les *besans*, etc. ? Tous ces mots de-

(1) Eugène, même après sa mort, respire dans les enfans qui lui survivent ! ! !

venaient barbares et n'osaient plus retentir à l'oreille des ennemis des rois. D'ailleurs, je vous avais appris que ce n'est pas la naissance qui ouvrait le chemin de l'immortalité. Tel que la faible alouette, du séjour terrestre, s'élève au plus haut de la région éthérée, de même un mortel né d'un berger, s'il a de la valeur, parcourt tous les sentiers de la gloire militaire et parvient au rang le plus distingué.

Eugène, vous fûtes élevé de bonne heure dans la poussière des camps; d'abord vous vous êtes fait un devoir, dans les emplois inférieurs, d'obéir à vos chefs: vous avez constamment observé la discipline militaire; au combat, vous avez toujours conservé la présence d'esprit et la modération si nécessaires en cette circonstance; quand l'honneur ou l'intérêt de la patrie le commandaient, vous avez, de sang-froid, affronté les plus grands périls, et vous avez toujours combattu pour l'utilité générale! Au surplus, le guerrier qui s'expose en téméraire, jette la confusion dans les rangs, et cause très-souvent le désordre de l'armée.

Parvenu au rang de général, sachant que le courage d'un chef est le véhicule puissant qui anime celui du soldat, vous avez fait preuve du vôtre à la tête de toutes nos armées: alors vous n'avez pas mis en oubli

ce que vous aviez pratiqué dans les grades inférieurs ; vous vous êtes souvenu que le guerrier qui commande, doit être le modèle de tous ceux qui lui obéissent, et vous avez toujours donné l'exemple. Si vous vous êtes distingué dans plusieurs combats, si vous avez, sur les traces de votre illustre père, acquis la réputation d'un héros, votre gloire, comme la sienne, ne s'effacera jamais. Mais ne renoncez point à protéger le faible contre l'oppresseur ; faites constamment triompher la vertu, et montrez-vous toujours inflexible contre le crime, indulgent pour l'erreur, et compâtissant envers le malheureux.

O mon fils ! Je vous confie vos enfans. Chargez-vous de veiller à leur éducation ; qu'ils apprennent de vous à se conduire en hommes, dans quelque contrée qu'ils se trouvent ; dans le malheur comme dans la prospérité ! en un mot, à se rendre dignes de vous et d'eux-mêmes !... Puissent-ils, un jour, ne point se montrer inférieurs à leurs ancêtres, honorer leur pays et rendre, à jamais, votre mémoire immortelle !

Quant à toi, ma fille bien-aimée, absorbée depuis long-tems par le sentiment de la douleur, on te citait dans ton enfance comme un modèle de douceur, de réserve et de modestie ; mais, lorsque le destin t'é-

leva sur un vaste théâtre, tu devins l'objet d'une basse jalousie : on te supposa des torts, et la noire envie empoisonna tes démarches et tes actions les plus innocentes. Ta mère a été profondément touchée de tes malheurs ; c'était à elle seule que, sans réserve, tu ouvrais ton cœur ; c'était devant elle que tu laissais couler tes larmes sans contrainte. Quoique ces horribles calomnies ne fussent point parvenues jusqu'à toi, j'avais cependant quelque peine à ramener le calme dans ton ame agitée. Le souffle empoisonné qui avait flétri toutes tes espérances de bonheur, continua de te courber sous le poids de l'infortune ; tu as souffert toutes les persécutions avec un courage et une résignation angélique, et tu t'en consolais par le témoignage d'une conscience pure et d'un cœur innocent (1).

C'est à moi, *Hortense*, à vous faire bien connaître : votre intéressante histoire se rattache à la mienne. Avec quelle ardeur je me ferais un devoir de vous justifier un jour ! *Peut-être serai-je assez heureuse pour que les Mémoires secrets de ma vie, s'ils sont publiés en France, fassent naître dans tous les cœurs les senti-*

(1) C'est une religion bien divine que celle qui a fait une vertu de l'espérance.

M. DE CHATEAUBRIAND.

mens d'estime et d'admiration que vous méritez à tous égards. La vérité, que je ferai briller dans tout son jour, ramenera tous les esprits; les hommes oublieront leurs injustes préventions, pour devenir les admirateurs de vos vertus trop long-tems méconnues; aussi verrez-vous votre triomphe avec la même modération que vous ne cessâtes de montrer à la célèbre époque de vos premiers malheurs. Quelques-uns se diront, éclairés par le flambeau du repentir : « Nous » avons trop tard ouvert les yeux, et nos regrets su» perflus ne peuvent réparer tous les maux dont nous » fûmes la cause involontaire. »

. . . . . Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France !
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux,
Ne serait qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encore sur vos têtes ;
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes,
Alors vous reverrez l'asile paternel.....

LA PITIÉ, *chant IV.*

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon-Bonaparte.

CHAPITRE PREMIER.

...Tel que ce serpent que tranche un fer barbare,
Fidèle à la moitié dont l'acier le sépare,
A ses vivans débris cherche encore à s'unir,
Ainsi vers le passé revient le souvenir.

DELILLE.

« La Fortune, agitant dans les airs ses ailes dorées, fait briller ses trésors, en étale les dons, appelle le hasard, et le charge de les distribuer.... une foule de mortels ouvre ses mains, lui tend les bras, et s'apprête à recevoir, à lui disputer ses bienfaits. Voyez, tandis qu'il les répand, avec

quelle fureur ils se jettent les uns sur les autres. Voyez comme l'amant oublie son amante, comme les amis écrasent leurs amis, et les enfans leurs pères. Que de sagacité pour découvrir! que d'audace pour saisir leur proie! Sitôt que l'occasion les favorise, rien ne les arrête; ils franchissent, sans scrupule, les barrières de la justice et de la probité. Ils suivent le gain à la trace, ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités, jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude, ils succombent (1). »

Combien est bizarre la destinée des hommes! oh! mille fois heureux ceux qui naissent dans une condition obscure! ils passent leur vie en échappant aux regards des hommes; mais ceux qui sourient aux caresses de la fortune, savent-ils toujours se soumettre à ses rigueurs? L'artisan commence sa journée en chantant, et la termine sans regrets; tous les jours il mange un pain acheté par un travail pénible, et s'il ne repose pas sur les coussins de la mollesse, du moins il goûte un paisible sommeil.

Ceux que leur rang et leurs dignités contraignent à se montrer aux yeux du public, jouissent d'un sort moins fortuné; ils comptent parmi les hommes qui paraissent devant eux, autant de

(1) Young, *Nuits*.

juges de leurs actions, et la censure à laquelle ils sont soumis, les arrache au rêve de la félicité.

D'ailleurs le bonheur a-t-il un asile sur la terre? N'est-ce pas un étranger fugitif, errant loin de sa patrie, qui ne peut s'arrêter dans cette vallée de larmes? Si le bonheur nous donne quelques jours en passant, ils ont été vivement attendus, et ils sont si long-tems regrettés, que le retour en est encore désiré quand il va disparaître.

Ah! qui que vous soyez, vous, entre les mains desquels le sort jettera ces mémoires si fertiles en événemens, gardez-vous bien de les considérer comme un songe ou comme le fruit d'une imagination en délire. Refléchissez sur ces annales du malheur de nos révolutions; que cette leçon terrible se grave dans votre cœur en traits ineffaçables; car les efforts des hommes sont désormais impuissans pour repousser le passé; comme le rocher de Sisyphe, il retomberait sur eux et serait prêt à les écraser.....

Cependant, je flotte, incertaine, de pensée en pensée; je connais bien la carrière que je vais parcourir, et j'y parviendrai, parce que ma résolution est invariable, et parce que cette histoire appartient à la postérité; mais j'ignore encore la route que je dois choisir, et cette incertitude m'agite et me tourmente. Pourtant l'impérieuse vérité m'appelle, j'entends sa voix imposante, je

sens sa force qui m'entraîne ; mon sujet m'inspire, et son importance me tient lieu de génie.

Pourquoi ma pensée, errante autour de sa tombe, s'abandonne-t-elle à de sombres douleurs? l'ame, ce feu céleste, s'éteint-il sous la cendre des tombeaux ? Non ; rien de Joséphine (je ne sais encore quelle place elle occupe dans les cieux), rien de Joséphine n'a cessé de vivre, si ce n'est la portion de son être qui devait mourir ; elle n'a perdu que cette enveloppe grossière et mortelle qui l'environnait ; non, rien n'a disparu, pour Joséphine, que l'infortune et la douleur.

Aussi je ne laisserai point périr dans l'oubli la gloire de cette femme célèbre. Fuyez, profanes, ou n'approchez qu'avec respect de cette ombre sacrée ! J'entends sa voix retentir au fond de mon cœur ; elle m'ordonne de saisir les pinceaux : l'amitié les conduira.... Arrêtons-nous un moment pour recueillir mes esprits..... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où Joséphine repose. C'est à Ruel, c'est au pied de son tombeau que se confondent toutes mes pensées : c'est là que tout me retrace d'immenses souvenirs.

Que vois-je ! un marbre insensible couvre ses cendres. Cette simplicité parle à l'ame avec plus d'éloquence que le superbe mausolée (qu'elle doit à l'amour et à la piété filiale de ses enfans).

Joséphine ! ta suprême demeure est pour toi un séjour aussi glorieux que les pyramides l'étaient pour perpétuer la mémoire des monarques égyptiens. Déjà je vois briller ta gloire : tes nobles actions t'ont immortalisée !

Je dépose sur son cercueil le tribut de mes regrets (1) ; elle n'est plus, elle a franchi ce pas-

---

(1) Nous, soussignés, maire de la commune de Ruel, certifions que M. le chevalier de ***, etc., au nom de Mlle Le Normand, s'étant présenté devant nous pour nous demander la permission de déposer un exemplaire des *Mémoires de l'impératrice Joséphine* sur le cercueil de cette dame, au moment où on le renfermait dans le monument qui lui a été élevé par la piété de ses fils, nous lui avons répondu que, nous étant prescrit de veiller à ce que le monument ne portât autre chose *que l'inscription contenue dans l'ordonnance royale*, nous ne pouvions l'autoriser à faire le dépôt qu'il demandait, en foi de quoi nous avons signé, à Ruel, ce 28 septembre 1825.

Signé DHERBES.

(Mairie de Ruel, Seine-et-Oise.)

Ruel, ce 29 septembre 1825.

Département de Seine-et-Oise.

Le Maire de la commune de Ruel.

MADEMOISELLE,

J'ai fait tout ce que j'ai pu, peut-être plus que mon devoir ne me permettait, pour favoriser vos louables intentions. Votre envoyé doit vous en avoir informée. La lettre

sage terrible; mes yeux la suivent et se perdent dans l'éternité !....

Oui, je t'invoque, ombre céleste, qui habites le palais du maître de l'univers; ah! daigne me soutenir dans la route que je vais parcourir : prête à mes chants cette harmonie et cette énergique éloquence qui caractérisent les bons ouvrages; embellis mon récit des agrémens qui te furent si familiers; daigne, en un mot, me découvrir les événemens les plus secrets du règne de Bonaparte, me nommer les contrées où cet homme trop célèbre promena son char triomphal pour trouver ce talisman merveilleux au moyen duquel il enchaîna toutes les puissances inférieures et supérieures. Ombre immortelle, je le répète encore, viens me

---

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ne m'est arrivée que quatre heures après la fin de la cérémonie. Je n'avais pas le droit d'exiger du fondé de pouvoir de laisser déposer quoi que ce fût, dans le tombeau d'une famille à laquelle je n'ai pas l'honneur d'appartenir. Veuillez, * Mademoiselle, recevoir l'expression de mes regrets de n'avoir pu contribuer personnellement à une action digne de votre cœur reconnaissant, et agréez en même tems celle de mon respect.

DHERBES.

Rue de Tournon, n° 5, *mademoiselle Le Normand, auteur des* Mémoires de Joséphine.

* Ce magnifique exemplaire (*peau vélin*) restera en dépôt jusqu'au jour où une nouvelle exhumation et translation des restes mortels de la princesse, pourra permettre à mademoiselle Le Normand, de venir le déposer elle-même au pied de son tombeau....

dicter une partie de cet ouvrage, et lui communiquer le charme de ton style enchanteur; ma plume est prête à t'obéir. . . . . .

. . . . . .

L'île de la Martinique fut le berceau de la première épouse de Napoléon Bonaparte. Sa famille y jouissait de la plus haute considération ; elle était célèbre par cette bienfaisance héréditaire à laquelle elle aimait à se livrer ; son habitation était surtout ouverte aux besoins des colons malheureux, ou des esclaves qui n'avaient point d'appui. Joséphine vint au monde le jour même où fut signé le traité qui rendit la Martinique à la France (1).

Ses premiers regards se tournèrent vers les libérateurs de sa patrie, sur ceux enfin qui avaient préparé ce triomphe de la justice et de l'humanité.

Cet événement fut, aux yeux de ses parens, un heureux présage pour la destinée de leur fille, dont la naissance fut célébrée par de nombreuses salves d'artillerie. La colonie venait enfin de s'affranchir du joug des insulaires européens.

---

(1) M. de Tascher de la Pagerie, père de Joséphine (Français d'origine), était capitaine de port dans la marine royale, et son épouse demoiselle de Sanois (Américaine.) Joséphine est née le 24 juin 1763, aux Trois-Ilets (Martinique.)

Ainsi commença l'entrée de Joséphine dans le monde.

Le front ceint d'une couronne transparente qui n'entoure presque jamais la tête des enfans nouveau-nés (1), Joséphine portait déjà ce signe infaillible de prospérité, et c'est par lui qu'elle vit s'ouvrir la carrière du bonheur.

Je vais promener un coup-d'œil rapide sur ses premières années. Elle éprouva, en ouvrant les yeux au jour, l'influence du superbe climat qui l'avait vu naître. Sans cesse environnée d'esclaves qui accouraient à ses cris, qui prévoyaient les premiers tourmens de son enfance, cette troupe fidèle écartait loin d'elle la crainte et la douleur.

Libre dès le berceau, le créole ne gémit point emprisonné dans des langes souvent meurtriers; ses membres ne présentent jamais la moindre imperfection, et la température du climat, en le favorisant encore, lui donne une agilité qui le rend propre à tous les exercices gymnastiques, pour lesquels il offre autant de penchant que de disposition naturelle.

Le développement rapide des qualités physiques de Joséphine, le spectacle sans cesse

---

(1) En effet, Joséphine Tascher de la Pagerie vint au monde avec cette petite coiffe, qui est toujours d'un favorable présage pour les enfans qui l'apportent en naissant.

renaissant des productions dont une cause toujours active et toujours féconde, enrichit son pays, peut-être même la vue continuelle de cet élément qui la séparait du reste de l'univers, tout concourait à lui créer une imagination vive, une conception facile, et qui semblait présager les brillans succès qu'elle devait obtenir dans les divers talens agréables auxquels elle aimait à se livrer. Mais ses parens, aveuglés par leur tendresse, croyaient que la faiblesse de son âge leur interdisait la plus légère résistance à ses volontés; l'effet de cet amour fut d'altérer la douceur naturelle de son caractère. Elle voulait que ses moindres caprices fussent satisfaits : chaque jour Joséphine devenait plus exigeante; enfin, elle aurait eu des défauts insupportables, si sa mère n'avait pris elle-même le soin de les combattre et d'en triompher.

Dès le jour de sa naissance, mademoiselle de Tascher se voyait environnée d'une foule de courtisans et d'admirateurs; les premiers lui composaient une cour brillante, les autres concevaient d'elle les plus hautes espérances; bientôt des élans d'orgueil vinrent se mêler à ses penchans les plus purs, à ses mouvemens les plus vertueux. Enfin, elle n'avait besoin que d'un regard pour faire tout obéir autour d'elle. Ses négresses, soumises aux variations de son humeur,

n'osaient élever la voix, et ses dépits enfantins troublaient de tems en tems la paix dont on jouissait. Dans ses jeux, souvent placée au milieu de jeunes infortunés que leur couleur condamnait à la servitude (1), elle montrait néanmoins de la

(1) Retraçons les opinions philantropiques de Bernardin de Saint-Pierre; il n'était pas homme à calomnier une race toute entière, où il choisit même un des personnages de son roman. Qu'on veuille faire attention à ce qu'il dit, lui qui put l'étudier à son aise à l'île de France. « Les nègres échappent à la plupart des maux par leur insouciance et la mobilité de leur imagination. Ils dansent au milieu de la famine comme au sein de l'abondance, dans les fers comme en liberté. Si une patte de poulet leur fait peur, un petit morceau de papier blanc les rassure. Ce n'est point dans la stupide Afrique, mais aux Indes, que je les ai observés.... En général, les nègres sont très-inférieurs aux autres nations par les qualités de l'esprit; ils n'ont perfectionné aucune espèce de culture; ils n'exercent aucun des arts libéraux qui faisaient cependant des progrès chez les habitans du Nouveau-Monde, bien plus modernes qu'eux... Loin de construire un brigantin, ils ont laissé les peuples étrangers s'emparer de leurs côtes. » Mais du moment qu'ils eurent fait cause commune avec les indépendans d'Amérique, ces peuples indigènes prirent quelques-unes de nos colonies, nommément Saint-Domingue... (*S. M. Charles X, roi de France, vient de reconnaître solennellement l'indépendance de cette île, et de traiter avec son chef mulâtre* *). Le bon Bernardin de Saint-Pierre serait

* Le président Boyer.

prédilection pour les noirs qui se distinguaient par leur conduite ; cette préférence leur assurait pour l'avenir un sort moins rigoureux : car n'est-ce point en effet un sort heureux pour des êtres réduits à ne s'occuper jamais d'eux mêmes, que de rencontrer quelqu'un qui cherche à adoucir leur pénible situation ? Aussi les garantissait-elle des injustices qu'ils auraient pu subir, si leur chef eût porté la moindre plainte contre eux. « J'avais toujours soin, disait Joséphine, de les » couvrir d'un voile favorable pour des fautes » qui n'intéressaient que moi personnellement. » Cependant il ne fallait qu'une occasion pour rendre à son ame toute son énergie ; peu accoutumée à l'obéissance, sa volonté bien prononcée n'abandonnait les obstacles qu'au moment où ils s'aplanissaient. Le fond de son caractère était naturellement bon. Elle était d'une extrême sensibilité ; jamais femme n'a reçu de la nature une ame plus tendre, plus expansive que la sienne, et en même tems plus constante pour quelque espèce de sentiment qui pût l'affecter.

---

bien étonné s'il revenait les visiter aujourd'hui, de trouver parmi les hommes de couleur, des navigateurs expérimentés, des colons instruits, et de profonds politiques ; tant la révolution française a renouvelé le globe, et éclairé l'esprit de ses habitans !

Elle aimait la reconnaissance et détestait les ingrats ; hélas ! de quoi l'ont préservée son goût pour l'une et son horreur pour les autres ?

C'était dans ses traits que l'on démêlait le mélange heureux d'une douce langueur et d'une vivacité singulière ; mais son excessive timidité la privait quelquefois des avantages qu'un esprit cultivé et des talens remarquables auraient dû lui assurer. Sa santé était délicate ; le son de sa voix avait un charme inexprimable, une harmonie enchanteresse ; son cœur vrai ne connut jamais l'imposture ; le sourire de la bienfaisance était sur ses lèvres. Vêtue ordinairement d'un léger voile de mousseline adopté dans ces climats, elle ne paraissait que plus libre dans tous ses mouvemens. Les talens agréables allumaient tour à tour sa noble émulation ; mais ce qui l'affectait surtout jusqu'à l'affliger réellement, c'était la préférence que les habitans de la colonie lui accordaient sur sa sœur aînée, qui, cependant, était plus jolie qu'elle : ils caressaient son amour-propre et affligeaient son cœur. On ne la nommait que *la belle Créole* (1). Ce titre produisait sur elle la plus vive impression : on vantait sans cesse les charmes de sa figure ; les couleurs de la rose embellissaient son teint, et Joséphine ignorait

(1) Texte.

alors qu'une femme aimable pût employer l'empire de l'art pour ajouter au pouvoir de ses attraits.

Ainsi la plupart des Créoles, parées de leur grâces simples et naïves savent embellir le sceptre qu'elles tiennent des mains de la nature.

Joséphine ne comptait pas encore deux lustres, que Terpsychore était l'objet de sa prédilection spéciale. Malgré l'ardeur du climat et la faiblesse de sa constitution, il semblait que la danse ranimât son existence ; et tel était le délire où cet exercice la plongeait, qu'un observateur judicieux aurait pu prévoir, dès-lors, que ce plaisir serait par la suite celui auquel elle aimerait le plus à se livrer.

Joséphine aimait de même la musique vocale : son gosier flexible se prêtait également aux airs légers et tendres ; mais la romance était le genre qu'elle affectionnait davantage ; ses accens plaintifs semblaient faits pour entretenir ses dispositions langoureuses ; elle en accentuait lentement les phrases, et cette douce mélodie enchantait son oreille et séduisait son cœur.

La solitude avait pour elle de grands charmes ; elle préférait le séjour des Trois-Ilets à celui de l'intérieur de la colonie, et, comme je l'ai déjà dit, son caractère timide semblait obscurcir les éclairs d'esprit ou les traits d'instruction qu'elle

aurait pu faire briller dans le monde. Ce n'est réellement qu'en France qu'elle apprit à connaître tout le prix de cette amabilité dont les femmes déploient tous les ressorts, et qu'elles ont l'art de présenter sous les formes les plus séduisantes.

La première éducation de Joséphine fut cependant négligée. En racontant à ses amis les premières années de son enfance, elle se peignait ainsi :

« Je n'aimais point la gêne dans mes habits, ni la contrainte dans mes actions : je courais, sautais, dansais du matin au soir ; pourquoi aurait-on réprimé les mouvemens de ma pétulante jeunesse? Je n'avais aucune envie de nuire à ceux de qui je recevais des témoignages d'amour. La nature me donna une grande facilité pour toutes les choses que je voulais entreprendre. J'appris à lire et à écrire en jouant; il en fut de même de ce que mon père m'enseignait, et il y avait peu d'hommes plus instruits, ni qui eussent une manière plus facile de se faire comprendre. Je n'eus de maîtres étrangers qu'à douze ans : ils reçurent de lui les mêmes instructions qu'il leur avait données pour Maria (1), et on ne m'enseigna

(1) Sœur aînée de Joséphine. On l'appelait ordinairement *Manette*. Elle était très-jolie ; mais une tache qui couvrait presque l'une de ses joues, la défigurait un peu.

rien que par forme d'amusement. J'ignore si cette méthode réussirait pour tous les enfans ; je sais bien que pour moi elle eut les plus heureux résultats. »

Il paraît que madame de Tascher déployait une assez grande sévérité envers Joséphine, quand elle la voyait se soustraire à l'application dont elle lui prescrivait le devoir. Alors elle parlait de la placer au couvent, dans l'espoir qu'elle y pourrait recevoir une éducation plus cultivée. « *Belle et bonne enfant*, lui dit un jour sa mère, ton caractère et ton cœur sont excellens, mais ta tête..... oh ! quelle tête !..... Tendre jusqu'à la faiblesse, je ne t'ai jamais contrariée en rien ; je consultais tes penchans au lieu de les diriger ; j'obéissais à ta volonté au lieu de la ployer à la mienne ; je priais, enfin, quand il fallait ordonner, et je cédais lorsqu'il eût été nécessaire de résister. Je ne doute pas qu'en France, ton esprit n'acquière tout le développement qu'il n'a pu recevoir dans ces climats. En Europe, l'exemple de tes compagnes aurait pu piquer ton amour-propre, éveiller ton émulation ; ici, au contraire, l'indolence de nos Créoles entretient dans ton jeune cœur cette répugnance pour l'étude, si naturelle à l'enfance et à la jeunesse ; mon devoir est de la combattre et de la vaincre, cette répugnance. Je ne l'ai pas fait, et je suis la cause première de ton manque

d'instruction ; je dois tout réparer. » Son sang-froid produit sur Joséphine la plus douloureuse agitation ; une idée pénible, un souvenir déchirant s'empare tout-à-coup de son cœur : elle se met à pleurer ; ces larmes étaient peut-être les premières qui coulaient de ses yeux. Ses femmes furent effrayées de la trouver dans cette pénible situation ; des cris affreux de l'une d'elles font accourir son père. Ses tendres soins apaisent un peu la douleur profonde de Joséphine, mais modeste et courageuse, au milieu des sanglots qui lui échappent, elle ne craint point de lui en avouer le sujet.

L'amour, sous le voile de l'amitié, était sur le point de pénétrer dans son cœur et de lui faire concevoir, pour un jeune homme de la colonie, un sentiment nouveau. Trop jeune encore, elle n'avait point éprouvé cette douce sympathie qui nous entraîne vers un objet aimé, mais l'union qui régnait entre leurs parens, et la proximité de leurs habitations, les avaient réunis dès leur première enfance. L'inclination mutuelle que l'âge de l'innocence avait développée, s'était accrue avec le tems, surtout depuis que la mère du jeune William lui avait ouvert l'entrée de la maison la Pagerie. Outre le motif d'attachement personnel qui la réunissait depuis long-tems à madame de Tascher, madame de K*** se flattait sans doute qu'un jour son fils, en recevant la

main de l'aimable Joséphine, resserrerait encore les nœuds de l'antique amitié héréditaire entre les deux familles.

Les aïeux de ce jeune Créole, d'une des premières maisons d'Angleterre, étaient venus s'établir à la Martinique, par suite des infortunes des malheureux Stuarts, dont ils avaient suivi les royales bannières. Privés de leurs biens, et réduits, dès le commencement de leur émigration, à un état qui approchait même de la détresse, leur position n'était rien moins qu'heureuse. Naguère, favoris de la fortune, objets de l'envie de leurs concitoyens, il n'avait fallu qu'un revers inopiné pour leur ravir à la fois, richesses, amis, patrie, les accabler sous les coups de l'adversité, et leur inspirer des inquiétudes sérieuses sur leur propre existence. Ces généreux Anglais ne tardèrent pas à s'apercevoir que la noblesse dans le dénuement n'est qu'un vain titre, et une source éternelle d'humiliations et de chagrins.

La considération dont jouissait M. de Tascher n'était pas l'unique motif qui les en rapprochait: ils éprouvaient pour lui le sentiment le plus pur et le moins intéressé; au reste, un héritage d'un grand-oncle maternel pouvait, d'un instant à l'autre, les arracher à la position précaire dans laquelle ils étaient plongés depuis l'avénement de Guillaume III au trône de la Grande-Bretagne, et

la chute de Jacques II, dont ils avaient épousé la querelle et partagé la noble proscription.

Ces étrangers avaient le projet de se fixer un jour en Angleterre ; là, ils attendraient l'exécution des promesses faites par les parens de Joséphine, de l'unir avec leur fils, quand ils seraient en âge de goûter le prix du bonheur intérieur. M. de Tascher avait résolu que sa fille aînée se rendrait auprès de sa sœur (madame Renaudin). Depuis long-tems, cette dame réunissait tous ses efforts pour obtenir que l'une de ses nièces vînt auprès d'elle ; cette tante promettait d'ailleurs de se charger du soin de sa fortune, et de pourvoir à son établissement.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans aucune espèce de changement apparent dans la situation de Joséphine. Ses parens étaient loin alors de prévoir que leur fille tomberait tout-à-coup dans la plus dangereuse situation ! Comment auraient-ils pu deviner toutes les espèces de catastrophes que lui préparait l'avenir ! Leur âme, naturellement sensible, ne pouvait penser qu'elle boirait à longs traits le calice de la douleur et sentirait de bonne heure l'atteinte des épines de la vie. Rien n'annonçait encore que Joséphine serait en butte aux orages des passions. Maria avait un caractère tout-à-fait différent de celui de sa cadette ; elle réunissait les goûts et les habitudes anglaises ; la

pâleur de la mélancolie était répandue sur sa figure. Quant à notre héroïne, elle conservait son humeur sémillante et légère; son ame jusqu'alors insensible venait cependant de s'ouvrir aux premières émotions de la jeunesse, au sentiment le plus noble de la nature : hélas ! elle ignorait encore qu'une pente naturelle et invincible nous reporte et nous entraîne vers les êtres qui deviennent les arbitres souverains de nos destinées ! Tout en se représentant dans ses rêveries solitaires un modèle idéal de toutes les perfections, ... l'image de William de K*** vint de bonne heure occuper sa pensée; elle trouvait en lui le voisin le plus obligeant et l'ami le plus aimable. Ce qu'elle regardait comme une chimère (cet attrait puissant de l'amour) devait produire sur elle d'autant plus d'impression, que, manquant de mesure et de tact, sa vivacité inquiète trouvait même quelque chose de satisfaisant dans son enthousiasme pour le jeune William ! Elle aimait beaucoup son entretien animé et naturel ; mais sa modestie fut toujours réunie aux meilleurs principes; d'ailleurs elle avait sous les yeux pour se diriger le tableau des mœurs admirables de ses parens, de leur union, de leur piété, de leur générosité naturelle. M. et madame de Tacher étaient proposés comme des modèles dignes d'une haute admiration ; leur nom ne se prononçait qu'avec la sensation la

plus agréable : cet hommage de la reconnaissance publique était leur plus bel éloge. Aussi rien ne pouvait corrompre le cœur de l'aimable Créole; sa conduite fut toujours exemplaire et parfaite, et pouvait être citée à toutes les jeunes personnes de la colonie, comme un modèle de toutes les vertus.

Les deux familles avaient vu se développer avec plaisir leurs premiers sentimens. « Nous croissions chaque jour sous leurs yeux paternels, disait Joséphine; ils aimaient à présider à nos jeux enfantins.... J'informai mon jeune ami de la menace que m'avait faite madame de Tascher, de m'éloigner de la Martinique; dès ce moment nos ames ressentirent les mêmes déchiremens, la même douleur, et nous résolûmes l'un et l'autre de nous soustraire au malheur dont nous menaçait une fatale séparation. »

William de K*** ne comptait pas onze printems, mais les heureuses dispositions de son esprit ayant été développées par un maître habile, il avait déjà fait assez de progrès dans l'étude des sciences utiles et agréables, pour être distingué de toute la colonie. Aussi les habitans ne l'appelaient-ils que la petite merveille.

L'excès de la douleur amenant l'exaltation, la fièvre s'empara du fils de M. de K***; il tomba dangereusement malade. Horriblement agité, ne

pensant point qu'il y eût de supplice plus redoutable que le genre de privation dont il allait ressentir les effets : « Oh ! ma mère ; ma tendre mère, s'écriait-il sans cesse ! ta bonté m'encourage, en même tems elle me fait sentir davantage mes torts ; si c'en est un d'aimer, pardonne à ton fils ; mais prends soin de ma Joséphine ! dérobe-la à tous les yeux : l'un de ces jours, peut-être, sa famille inexorable la ravirait pour toujours à sa patrie, à ses amis..... Désormais tu dois la regarder comme ta fille, et quand je serai dans l'âge de l'adolescence, tu me l'accorderas pour épouse. Quel bonheur, à cette époque, de la ramener en triomphe aux Trois-Ilets ! Maman, que dis-tu de mon projet ? » Cette première amie se contentait de le plaindre ; mais elle lui fit voir toute l'inconvenance d'une pareille démarche ; elle s'engagea néanmoins à solliciter la bienveillance particulière de madame de Tascher, sur l'esprit duquel elle avait beaucoup d'empire, et le flatta de conserver son intéressante compagne pour assurer le bonheur et de l'un et de l'autre.

Il ne fut pas difficile à cette bonne mère d'obtenir la révocation de l'arrêt porté contre Joséphine. Le petit amour-propre de la jolie Créole, froissé de l'intervention étrangère à laquelle il avait fallu recourir pour suspendre son voyage

d'outre-mer, imagina que sa famille trouverait plus tard un autre prétexte pour exécuter son dessein.

On exigea, pour la forme, quelques conditions auxquelles il lui fallut bien souscrire. Tout cela s'était passé en si peu de tems, que le sentiment de la crainte et celui du plaisir combattirent dans le jeune sein de Joséphine, et y causèrent momentanément une agitation tumultueuse. « O mes premiers beaux jours ! s'écriait-elle souvent, et cependant je me croyais malheureuse !..... »

Mais tout était rentré dans l'ordre accoutumé. Le maître de William de K*** était devenu celui des demoiselles de Tascher : cet arrangement produisit une diversion agréable sur leurs habitudes journalières. Joséphine se pique d'émulation, et bientôt elle dessine fort bien ; elle avait des dispositions très-heureuses pour la harpe et le piano-forte, savait sa langue, et commençait l'anglais. Sa mère reportait toute son affection sur Maria, qu'elle idolâtrait, et, de son côté, M. de Tascher ne pouvait un instant se passer de voir sa fille puinée. Il est vrai que son ange (ainsi l'avait-il dénommée) avait une préférence marquée pour lui, non qu'elle la lui accordât exclusivement, mais du côté des qualités du cœur son père les remplissait toutes ; il joignait à beaucoup d'instruction un esprit si agréable, qu'il était in-

possible que l'on ne trouvât pas plus de plaisir avec lui qu'avec son épouse. Celle-ci s'en aperçoit sans en être jalouse, elle l'aime si tendrement, que c'est pour elle une nouvelle satisfaction de voir la prédilection de Joséphine éclater pour l'auteur de ses jours.

Après dix mois de persévérance, M. de Tascher, voyant sa fille bien-aimée à peu près telle qu'il l'avait désirée, fut le premier à lui assurer qu'elle ne devait plus concevoir aucune crainte sur leur séparation; cependant il ajouta que, dans peu d'années, il s'occuperait de l'établir, que son époux la conduirait sans doute sur le continent, lui ferait habiter une grande ville, où elle serait répandue dans le monde. « Là, tu rencontreras des femmes qui pensent que leur rang et leur fortune suffisent pour leur attirer le respect et l'estime générale; des femmes qui, peu soigneuses de leur réputation, abandonnent leurs maris et leurs enfans, et vivent, pour ainsi dire, comme des étrangères, au sein de leur famille. » Il lui dit encore qu'il aimait à se persuader que sa Joséphine n'imiterait jamais de semblables exemples; qu'elle remplirait ses devoirs sans penser à s'en faire un mérite, s'occuperait à faire le bonheur du mortel auquel elle serait unie, et jouirait de la considération publique et d'une conscience sans reproche, le premier de

tous les biens. Ainsi la docile Américaine recevait chaque jour, du meilleur des pères, des leçons qui ne furent pas perdues pour elle : elle les mit par la suite en pratique, et bénit plus d'une fois la main bienveillante qui avait daigné lui tracer ses devoirs les plus essentiels comme les plus sacrés.

CHAPITRE II.

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la mélancolie,
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elles.
LA HARPE.

« Divine espérance! pensait alors Joséphine; douce fille du ciel! tu réserves des consolations pour l'être malheureux! et moi, qui ne suis qu'à l'aurore de ma vie, tu me fuis déjà, tu sembles t'éloigner, tu es sourde à mes cris! toi seule cependant peux me rendre la paix!... La paix! et tout ce qui m'environne semble me sourire; tout paraît animé par le sentiment du plaisir et par celui du bonheur; tout, excepté moi. La nature, pour les insulaires, est la même le lendemain qu'elle était la veille, et depuis quelque tems, elle s'est couverte à mes yeux d'un voile que je ne puis pénétrer. » Ainsi s'exprimait la belle créole, vers sa treizième année.

Si le malheur s'était attaché aux destinées de la famille de K***, si une longue chaîne d'infor-

tunes avait pesé sur elle, ils allaient bientôt quitter pour toujours cette île hospitalière qu'ils habitaient depuis de longues années. M. de K*** fut forcé de se rendre très-précipitamment en Angleterre, pour faire reconnaître ses droits à l'héritage de lord Lova *; il avait emmené avec lui son fils unique. Son épouse était restée temporairement à la Martinique avec la plus jeune de ses filles. Son aînée, depuis deux ans, habitait le nord de l'Écosse, où elle avait suivi son époux.

Pour Joséphine, elle trouvait chaque jour un charme nouveau dans la société de madame de K***, se livrait avec elle au doux sentiment de l'amitié, et ne lui cachait aucun de ses goûts, aucune de ses inclinations, que cette aimable femme savait adroitement approuver ou condamner, suivant les circonstances. Maria, au contraire, aimait à rester seule. Souvent, pour la distraire, et de concert avec elle, sa sœur s'occupait d'adoucir le sort d'une famille entière employée à leur service particulier, et à laquelle elles aimaient à faire oublier les torts de la fortune : les enfans, surtout, devenaient l'objet de leurs soins les plus empressés. Leurs bienfaitrices obtenaient même pour eux ce que leurs parens refusaient à d'autres individus de leur condition. Souvent le chef des esclaves murmurait ouvertement de cette préférence qui paraissait injuste ;

cet homme inflexible ne connaissait que les menaces et les châtimens : il les distribuait autour de lui avec une férocité vraiment révoltante. Chaque anniversaire de la naissance des demoiselles de Tascher était consacré à l'affranchissement d'un esclave (1). Cette faveur, à mesure qu'elles grandirent, devint le prix de leur conduite et des progrès qu'elles faisaient journellement dans leurs divers exercices. Ainsi, en faisant des heureux, la sensible Joséphine cherchait, en quelque sorte, à charmer sa douleur. Elle n'entendait plus parler de William, de ce William qu'elle avait tant aimé. De tems en tems, elle interrogeait madame de K***; mais cette dame se contentait de lui dire que son fils était à l'université d'Oxford pour y perfectionner ses études.

Plusieurs personnes de son âge, et qu'elle ai-

(1) On donnait aux autres nègres un jour de repos, où on les faisait danser, et madame de Tascher partageait une somme entre les pauvres et les malades, en leur disant : Ce sont mes filles qui vous envoient cette gratification. Ces infortunés joignaient leurs mains, les élevaient vers le ciel, et des larmes de joie coulaient sur leurs joues sillonnées par le travail et la douleur; mais ils finissaient par retomber dans une insouciance apathique; et le seul sentiment qu'ils conservaient d'un tel bienfait, était de dire, dans leur imbécille indifférence : *Bonne maîtresse, nègres à vous auront beaucoup d'enfans....*

mait tendrement, venaient chaque semaine visiter la famille, elles étaient accueillies d'une manière distinguée, et souvent on leur préparait une fête. Elles goûtaient encore la liberté, ce précieux privilége de la jeunesse ; elles ignoraient qu'elles eussent d'autres devoirs à remplir et d'autres bienséances à observer.

Ces jeunes créoles se livraient à leur pétulante gaîté ; mais la mélancolique Maria, renfermée avec ses maîtres, s'occupait auprès d'eux à cultiver quelques talens agréables, ou bien elle recevait des leçons sur les devoirs qu'une femme du grand monde doit y remplir. Elle était sur le point de partir pour la France, où madame Renaudin avait conçu le dessein de lui faire épouser l'un des fils du marquis de Beauharnais ; il semblait à Joséphine que la Martinique était le théâtre où elle devait jouer un grand rôle. La vivacité de son esprit écartant les obstacles, elle aurait été enchantée si la famille de K*** eût consenti à faire repasser William dans la colonie. Telle est la force de l'imagination ! on aime à se retracer toutes les scènes du jeune âge, et les amis de l'enfance sont toujours les premiers dont on se plaît à caresser le souvenir.

Joséphine se rappelait de même, avec une certaine émotion, que, d'ordinaire, l'une de ses compagnes allait avec elle dans une promenade

peu éloignée de son habitation. Là, chaque jour, elles oubliaient le tems, s'asseyaient à l'ombre d'un palmier, ou se reposaient, pour réfléchir et être protégées contre l'ardeur du soleil, sous un cèdre d'Amérique au bois tendre et léger, d'une apparence majestueuse, dont l'odeur était forte et aromatique, et leurs nérgesses les suivaient de loin.

Là, commençaient mille récits intéressans, et toujours le fils de M. de K*** était le sujet de la conversation. Joséphine s'aperçut que son amie l'écoutait un jour plus attentivement, et jouissait, pour ainsi dire, des tourmens que lui faisait éprouver l'absence du jeune William. Le sentiment de la jalousie était étranger à son ame, et pourtant elle ne pouvait supporter l'idée de voir cette personne plus heureuse qu'elle. Cependant elle eut la force de se réprimer assez pour en imposer à son amie; mais, dans la chaleur de son dépit, elle ne put s'empêcher de dire que, *dans la jeunesse, les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr.* Aussi le souvenir de l'ingratitude de son jeune ami l'affligeait-il moins, à cause du mal qu'il lui faisait qu'à cause de celui qu'il avait voulu lui faire. « Il a raison, répond-elle avec véhémence, il veut me garantir d'aimer pour le reste de ma vie. » En finissant ces mots, elle de-

vint tremblante, et un frémissement involontaire s'empara de ses sens, en apercevant une lettre entre les mains de sa compagne; ses yeux troublés se portèrent sur le timbre, et elle reconnut l'écriture; c'était celle de William. « Donne, lui dit-elle avec force, mais avec une émotion visible, je me sens le courage de la lire; que t'importe, après tout, de me satisfaire? » Mademoiselle de R*** la lui remet, et semble lui dire, avec le sourire de l'ironie, qu'elle ne lui en impose pas. En effet, William offrait un tableau séduisant des beautés que renfermait la capitale des trois royaumes; il exprimait ses espérances, mais il ne prononçait même pas le nom de Joséphine. Elle ne savait à quoi attribuer cette indifférence: elle ignorait encore si le sentiment qu'il lui inspirait pouvait s'appeler de l'amour. Son amie, remarquant, à la fin, qu'elle s'affectait réellement, lui découvrit sa petite supercherie. Cette lettre était adressée à son frère, le compagnon des jeux de son enfance, avec lequel il entretenait une correspondance suivie.

Fortement agitée, Joséphine se rassure en voyant que mademoiselle de R*** était plongée, comme elle, dans le fleuve de l'oubli. Depuis ce moment, elle maîtrisa sa douleur, et elle sourit à l'avenir. Des présomptions violentes l'avaient trompée; elle cessa d'accuser William, mais elle aurait voulu pénétrer le secret de son cœur.

Son aversion pour le mensonge lui venait en grande partie du souvenir d'en avoir vu faire un aussi noir; depuis cette époque, elle rompit ouvertement avec mademoiselle de R***, au point qu'elle ne la voyait plus que par une sorte de bienséance de société, l'évitant même dans toutes les occasions où elle pouvait se dispenser de se rencontrer avec elle.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, dans l'attente de revoir William. Joséphine avait contracté, en quelque manière, l'habitude de Jean-Jacques Rousseau (1). On la voyait chaque matin

(1) « Au milieu de mes études et d'une vie innocente, autant qu'on la puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'avait pu dire, la peur de l'enfer m'agitait encore souvent. Je me demandais : En quel état suis-je? Si je mourais à l'instant même, serais-je damné? Selon les jansénistes, la chose est indubitable; mais selon ma conscience, il me paraissait que non. Toujours craintif et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours, pour en sortir, aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferais volontiers renfermer un homme si je lui en voyais faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais à lancer des pierres contre le tronc des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presqu'en toucher aucun. Au milieu de cet agréable exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude; je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi; si je le manque, signe de damna-

tous les biens. Ainsi la docile Américaine recevait chaque jour, du meilleur des pères, des leçons qui ne furent pas perdues pour elle : elle les mit par la suite en pratique, et bénit plus d'une fois la main bienveillante qui avait daigné lui tracer ses devoirs les plus essentiels comme les plus sacrés.

CHAPITRE II.

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la mélancolie,
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elles.
LA HARPE.

« Divine espérance! pensait alors Joséphine; douce fille du ciel! tu réserves des consolations pour l'être malheureux! et moi, qui ne suis qu'à l'aurore de ma vie, tu me fuis déjà, tu sembles t'éloigner, tu es sourde à mes cris! toi seule cependant peux me rendre la paix!... La paix! et tout ce qui m'environne semble me sourire; tout paraît animé par le sentiment du plaisir et par celui du bonheur; tout, excepté moi. La nature, pour les insulaires, est la même le lendemain qu'elle était la veille, et depuis quelque tems, elle s'est couverte à mes yeux d'un voile que je ne puis pénétrer. » Ainsi s'exprimait la belle créole, vers sa treizième année.

Si le malheur s'était attaché aux destinées de la famille de K***, si une longue chaîne d'infor-

tunes avait pesé sur elle, ils allaient bientôt quitter pour toujours cette île hospitalière qu'ils habitaient depuis de longues années. M. de K*** fut forcé de se rendre très-précipitamment en Angleterre, pour faire reconnaître ses droits à l'héritage de lord Lova*; il avait emmené avec lui son fils unique. Son épouse était restée temporairement à la Martinique avec la plus jeune de ses filles. Son aînée, depuis deux ans, habitait le nord de l'Écosse, où elle avait suivi son époux.

Pour Joséphine, elle trouvait chaque jour un charme nouveau dans la société de madame de K***, se livrait avec elle au doux sentiment de l'amitié, et ne lui cachait aucun de ses goûts, aucune de ses inclinations, que cette aimable femme savait adroitement approuver ou condamner, suivant les circonstances. Maria, au contraire, aimait à rester seule. Souvent, pour la distraire, et de concert avec elle, sa sœur s'occupait d'adoucir le sort d'une famille entière employée à leur service particulier, et à laquelle elles aimaient à faire oublier les torts de la fortune : les enfans, surtout, devenaient l'objet de leurs soins les plus empressés. Leurs bienfaitrices obtenaient même pour eux ce que leurs parens refusaient à d'autres individus de leur condition. Souvent le chef des esclaves murmurait ouvertement de cette préférence qui paraissait injuste,

cet homme inflexible ne connaissait que les menaces et les châtimens : il les distribuait autour de lui avec une férocité vraiment révoltante. Chaque anniversaire de la naissance des demoiselles de Tascher était consacré à l'affranchissement d'un esclave (1). Cette faveur, à mesure qu'elles grandirent, devint le prix de leur conduite et des progrès qu'elles faisaient journellement dans leurs divers exercices. Ainsi, en faisant des heureux, la sensible Joséphine cherchait, en quelque sorte, à charmer sa douleur. Elle n'entendait plus parler de William, de ce William qu'elle avait tant aimé. De tems en tems, elle interrogeait madame de K***; mais cette dame se contentait de lui dire que son fils était à l'université d'Oxford pour y perfectionner ses études.

Plusieurs personnes de son âge, et qu'elle ai-

(1) On donnait aux autres nègres un jour de repos, où on les faisait danser, et madame de Tascher partageait une somme entre les pauvres et les malades, en leur disant : Ce sont mes filles qui vous envoient cette gratification. Ces infortunés joignaient leurs mains, les élevaient vers le ciel, et des larmes de joie coulaient sur leurs joues sillonnées par le travail et la douleur; mais ils finissaient par retomber dans une insouciance apathique; et le seul sentiment qu'ils conservaient d'un tel bienfait, était de dire, dans leur imbécille indifférence : *Bonne maîtresse, nègres à vous* auront beaucoup d'enfans....

mait tendrement, venaient chaque semaine visiter la famille, elles étaient accueillies d'une manière distinguée, et souvent on leur préparait une fête. Elles goûtaient encore la liberté, ce précieux privilége de la jeunesse ; elles ignoraient qu'elles eussent d'autres devoirs à remplir et d'autres bienséances à observer.

Ces jeunes créoles se livraient à leur pétulante gaîté ; mais la mélancolique Maria, renfermée avec ses maîtres, s'occupait auprès d'eux à cultiver quelques talens agréables, ou bien elle recevait des leçons sur les devoirs qu'une femme du grand monde doit y remplir. Elle était sur le point de partir pour la France, où madame Renaudin avait conçu le dessein de lui faire épouser l'un des fils du marquis de Beauharnais ; il semblait à Joséphine que la Martinique était le théâtre où elle devait jouer un grand rôle. La vivacité de son esprit écartant les obstacles, elle aurait été enchantée si la famille de K*** eût consenti à faire repasser William dans la colonie. Telle est la force de l'imagination ! on aime à se retracer toutes les scènes du jeune âge, et les amis de l'enfance sont toujours les premiers dont on se plaît à caresser le souvenir.

Joséphine se rappelait de même, avec une certaine émotion, que, d'ordinaire, l'une de ses compagnes allait avec elle dans une promenade

peu éloignée de son habitation. Là, chaque jour, elles oubliaient le tems, s'asseyaient à l'ombre d'un palmier, ou se reposaient, pour réfléchir et être protégées contre l'ardeur du soleil, sous un cèdre d'Amérique au bois tendre et léger, d'une apparence majestueuse, dont l'odeur était forte et aromatique, et leurs nérgesses les suivaient de loin.

Là, commençaient mille récits intéressans, et toujours le fils de M. de K*** était le sujet de la conversation. Joséphine s'aperçut que son amie l'écoutait un jour plus attentivement, et jouissait, pour ainsi dire, des tourmens que lui faisait éprouver l'absence du jeune William. Le sentiment de la jalousie était étranger à son ame, et pourtant elle ne pouvait supporter l'idée de voir cette personne plus heureuse qu'elle. Cependant elle eut la force de se réprimer assez pour en imposer à son amie; mais, dans la chaleur de son dépit, elle ne put s'empêcher de dire que, *dans la jeunesse, les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr.* Aussi le souvenir de l'ingratitude de son jeune ami l'affligeait-il moins, à cause du mal qu'il lui faisait qu'à cause de celui qu'il avait voulu lui faire. « Il a raison, répond-elle avec véhémence, il veut me garantir d'aimer pour le reste de ma vie. » En finissant ces mots, elle de-

tous les biens. Ainsi la docile Américaine recevait chaque jour, du meilleur des pères, des leçons qui ne furent pas perdues pour elle : elle les mit par la suite en pratique, et bénit plus d'une fois la main bienveillante qui avait daigné lui tracer ses devoirs les plus essentiels comme les plus sacrés.

CHAPITRE II.

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la mélancolie,
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elles.
LA HARPE.

« Divine espérance! pensait alors Joséphine; douce fille du ciel! tu réserves des consolations pour l'être malheureux! et moi, qui ne suis qu'à l'aurore de ma vie, tu me fuis déjà, tu sembles t'éloigner, tu es sourde à mes cris! toi seule cependant peux me rendre la paix!... La paix! et tout ce qui m'environne semble me sourire; tout paraît animé par le sentiment du plaisir et par celui du bonheur; tout, excepté moi. La nature, pour les insulaires, est la même le lendemain qu'elle était la veille, et depuis quelque tems, elle s'est couverte à mes yeux d'un voile que je ne puis pénétrer. » Ainsi s'exprimait la belle créole, vers sa treizième année.

Si le malheur s'était attaché aux destinées de la famille de K***, si une longue chaîne d'infor-

tunes avait pesé sur elle, ils allaient bientôt quitter pour toujours cette île hospitalière qu'ils habitaient depuis de longues années. M. de K*** fut forcé de se rendre très-précipitamment en Angleterre, pour faire reconnaître ses droits à l'héritage de lord Lova*; il avait emmené avec lui son fils unique. Son épouse était restée temporairement à la Martinique avec la plus jeune de ses filles. Son aînée, depuis deux ans, habitait le nord de l'Écosse, où elle avait suivi son époux.

Pour Joséphine, elle trouvait chaque jour un charme nouveau dans la société de madame de K***, se livrait avec elle au doux sentiment de l'amitié, et ne lui cachait aucun de ses goûts, aucune de ses inclinations, que cette aimable femme savait adroitement approuver ou condamner, suivant les circonstances. Maria, au contraire, aimait à rester seule. Souvent, pour la distraire, et de concert avec elle, sa sœur s'occupait d'adoucir le sort d'une famille entière employée à leur service particulier, et à laquelle elles aimaient à faire oublier les torts de la fortune : les enfans, surtout, devenaient l'objet de leurs soins les plus empressés. Leurs bienfaitrices obtenaient même pour eux ce que leurs parens refusaient à d'autres individus de leur condition. Souvent le chef des esclaves murmurait ouvertement de cette préférence qui paraissait injuste,

cet homme inflexible ne connaissait que les menaces et les châtimens : il les distribuait autour de lui avec une férocité vraiment révoltante. Chaque anniversaire de la naissance des demoiselles de Tascher était consacré à l'affranchissement d'un esclave (1). Cette faveur, à mesure qu'elles grandirent, devint le prix de leur conduite et des progrès qu'elles faisaient journellement dans leurs divers exercices. Ainsi, en faisant des heureux, la sensible Joséphine cherchait, en quelque sorte, à charmer sa douleur. Elle n'entendait plus parler de William, de ce William qu'elle avait tant aimé. De tems en tems, elle interrogeait madame de K***; mais cette dame se contentait de lui dire que son fils était à l'université d'Oxford pour y perfectionner ses études.

Plusieurs personnes de son âge, et qu'elle ai-

(1) On donnait aux autres nègres un jour de repos, où on les faisait danser, et madame de Tascher partageait une somme entre les pauvres et les malades, en leur disant : Ce sont mes filles qui vous envoient cette gratification. Ces infortunés joignaient leurs mains, les élevaient vers le ciel, et des larmes de joie coulaient sur leurs joues sillonnées par le travail et la douleur; mais ils finissaient par retomber dans une insouciance apathique; et le seul sentiment qu'ils conservaient d'un tel bienfait, était de dire, dans leur imbécille indifférence : *Bonne maîtresse, nègres à vous* auront beaucoup d'enfans....

mait tendrement, venaient chaque semaine visiter la famille, elles étaient accueillies d'une manière distinguée, et souvent on leur préparait une fête. Elles goûtaient encore la liberté, ce précieux privilége de la jeunesse ; elles ignoraient qu'elles eussent d'autres devoirs à remplir et d'autres bienséances à observer.

Ces jeunes créoles se livraient à leur pétulante gaîté ; mais la mélancolique Maria, renfermée avec ses maîtres, s'occupait auprès d'eux à cultiver quelques talens agréables, ou bien elle recevait des leçons sur les devoirs qu'une femme du grand monde doit y remplir. Elle était sur le point de partir pour la France, où madame Renaudin avait conçu le dessein de lui faire épouser l'un des fils du marquis de Beauharnais ; il semblait à Joséphine que la Martinique était le théâtre où elle devait jouer un grand rôle. La vivacité de son esprit écartant les obstacles, elle aurait été enchantée si la famille de K*** eût consenti à faire repasser William dans la colonie. Telle est la force de l'imagination ! on aime à se retracer toutes les scènes du jeune âge, et les amis de l'enfance sont toujours les premiers dont on se plaît à caresser le souvenir.

Joséphine se rappelait de même, avec une certaine émotion, que, d'ordinaire, l'une de ses compagnes allait avec elle dans une promenade

peu éloignée de son habitation. Là, chaque jour, elles oubliaient le tems, s'asseyaient à l'ombre d'un palmier, ou se reposaient, pour réfléchir et être protégées contre l'ardeur du soleil, sous un cèdre d'Amérique au bois tendre et léger, d'une apparence majestueuse, dont l'odeur était forte et aromatique, et leurs nérgesses les suivaient de loin.

Là, commençaient mille récits intéressans, et toujours le fils de M. de K*** était le sujet de la conversation. Joséphine s'aperçut que son amie l'écoutait un jour plus attentivement, et jouissait, pour ainsi dire, des tourmens que lui faisait éprouver l'absence du jeune William. Le sentiment de la jalousie était étranger à son ame, et pourtant elle ne pouvait supporter l'idée de voir cette personne plus heureuse qu'elle. Cependant elle eut la force de se réprimer assez pour en imposer à son amie; mais, dans la chaleur de son dépit, elle ne put s'empêcher de dire que, *dans la jeunesse, les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr.* Aussi le souvenir de l'ingratitude de son jeune ami l'affligeait-il moins, à cause du mal qu'il lui faisait qu'à cause de celui qu'il avait voulu lui faire. « Il a raison, répond-elle avec véhémence, il veut me garantir d'aimer pour le reste de ma vie. » En finissant ces mots, elle de-

CHAPITRE III.

Ut melius duo defendunt retinacula navem,
Tutius et gemino anxia mater olit.

Comme un vaisseau est plus en sûreté, quand deux câbles l'enchaînent au rivage; de même une mère est plus tranquille, quand elle a deux enfans.

PROPERCE.

La famille de Joséphine touchait enfin au moment de voir s'accomplir tous ses vœux. « Déjà les fêtes de l'hymen se préparent, écrivait madame Renaudin à son frère; des guirlandes de fleurs suspendues embelliront le temple de la divinité; bientôt des nuages d'encens vont s'élever sur les autels. Le jour est presque arrêté pour la pompe de la cérémonie. » Tout-à-coup, mademoiselle de Tascher aînée est atteinte d'une maladie cruelle. La pâleur de son visage augmente; sa respiration devient de plus en plus pénible, elle sent à chaque minute son pouls battre plus lentement.... Ces symptômes terribles apprennent trop tôt à sa tendre mère, que la parque inhumaine va trancher les jours de sa fille bien-

aimée. « Oui, s'écriait-elle dans sa douleur, oui, bientôt Maria n'aura plus d'autre lit que la tombe... Elle traînera quelques jours encore sa vie languissante; elle luttera contre le trépas pour jouir un instant de plus de tout ce qu'elle chérissait: elle penchera la tête sur mon sein pour y rendre le dernier soupir. » Désespérée, hors d'elle-même, cette tendre mère s'écria: « Maria, que ne puis-je, comme toi, faire mes adieux à la terre!... » Maria n'était plus!

La désolation devint alors générale dans la famille; l'intéressante Créole fut universellement regrettée avec la plus douloureuse amertume; elle méritait à tous égards de l'être. Jamais jeune personne n'avait tenu une conduite plus régulière, et ne s'était montrée plus estimable. Elle remplissait tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Madame de Tascher fut inconsolable, et Joséphine demeura moins malheureuse de sa douleur que de celle de sa mère: cette mère infortunée se contraignait pour ne pas la fatiguer de ses gémissemens. Peu à peu elle parut plus calme et parvint à trouver dans l'attachement de l'unique fille qui lui restait, la seule distraction qu'elle pût goûter encore. Maria fut pleurée par sa sœur. Elle prit la résolution de suivre son exemple. Sans cesse ses parens prononçaient le nom de celle qui leur avait été ravie, et répétaient tristement:

«Si Joséphine encore pouvait nous consoler de la mort de son aînée (1)!... »

Elle y parvint à force de soins, d'attentions et de complaisances, à tel point qu'elle ne se reconnaissait plus elle-même : l'adolescence avait mûri ses idées ; en perdant sa sœur, elle ne trouvait autour d'elle qu'une vaste solitude ; elle réunit donc ses efforts pour tâcher d'adoucir une perte, hélas ! irréparable. Il se passa quelques mois avant qu'elle pût y parvenir.

Joséphine était devenue rêveuse, mélanco-

---

(1) Madame de la Pagerie chérissait infiniment sa fille aînée, et Joséphine n'occupait que la seconde place dans son cœur. A la mort de *Manette*, elle parut succomber sous le poids de ses chagrins ; on craignit même pour ses jours. Cependant, peu à peu ses forces se rétablirent. Pour complaire à madame de Tascher, naturellement sérieuse, mais très-bienfaisante, la jolie créole, qui trouvait son bonheur à folâtrer, et s'occupait uniquement de ses plaisirs, devint calme et réservée ; elle contracta les habitudes de sa sœur au point de s'y méprendre, et inspira à sa famille la plus tendre affection pour elle. Ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'elle consentit à s'en séparer ; elle la pleura long-tems. A la suite du fameux procès entre M. de Beauharnais et son épouse, madame de Tascher épuisa tous les moyens pour la retenir à la Martinique ; mais la singulière étoile de Joséphine la réservait pour l'appeler un jour à briller sur un vaste théâtre.

lique; l'ennui empoisonnait ses jours : fatiguée d'elle-même, elle redoutait de devenir insupportable aux autres; mille idées fâcheuses l'accablaient à la fois: sa gaîté n'avait plus d'aliment, et son cœur fut en proie à des peines d'autant plus vives, que c'étaient les plus cruelles de ce genre qui venaient l'assaillir. Son père fut le premier à s'apercevoir de sa véritable situation : il n'hésita point d'en parler à sa fille. Il essaya, vis-à-vis d'elle, le ton de la plaisanterie, et finit par employer le langage de la raison.

Il lui apprit alors, que, n'ayant pu remplir la promesse qu'il avait contractée avec madame Renaudin, c'était Joséphine qu'il chargeait de l'accomplir. Ces derniers mots lui causèrent une grande surprise. Certaine que ses prières ne produiraient aucun effet, puisqu'il n'ignorait pas sur qui elle reportait ses affections, elle se leva et lui dit avec modération, mais avec fermeté : « Puisse un jour, mon père, ma destinée ne point faire couler vos larmes ! » Il lui répondit que sa tante pouvait faire son bonheur, ayant le plus grand pouvoir sur l'esprit du marquis de Beauharnais, dont le fils, destiné à devenir son gendre, finirait par consentir à l'échange, et que seule elle le dédommagerait de la perte de celle qui lui était promise.

Nous avons déjà dit que M. de la Pagerie aimait

éperdument sa fille cadette ; le parallèle qu'il établissait entre elle et sa sœur était toujours à l'avantage de la dernière : « Si Maria était un ange, Joséphine présente les mêmes vertus. » Ainsi la plupart des parens s'aveuglent presque toujours sur les défauts de leurs enfans. Joséphine resta un moment interdite ; mais bientôt elle le supplia de se souvenir qu'elle avait été promise à William. M. de Tascher se troubla un moment ; cependant il se remit, et lui dit avec fermeté : « Ce que tu demandes, ma bien-aimée, est impossible ! j'ai tout fait pour voir combler enfin le plus cher de mes vœux, il faut que tu m'obéisses ! D'ailleurs, les tems ne sont plus les mêmes ; tu es aujourd'hui notre unique espérance. » Il finit par lui faire observer qu'au moyen des bienfaits qu'elle allait recevoir de sa tante, elle était devenue l'un des partis les plus avantageux de la Martinique ; que, par cette raison, le fils de M. de K*** ne pouvait maintenant devenir son époux. « Ta main lui fut, il est vrai, destinée . . . — Mais vos intentions ne sont plus les mêmes, s'écria-t-elle en pâlissant ! . . . — Chère enfant ! ! ! — Comment cela s'est-il décidé ? pour quelle raison mon père a-t-il renoncé à ce dessein ? — Parce que l'immense héritage que William pourra recueillir, n'est, en effet, qu'une substitution ; en prenant le titre de lord Lovat, il s'engage à donner sa main à la

petite nièce du testateur : à cette condition William doit prendre le nom et les armes du vieux baronnet. D'ailleurs, tout prouve que ce Créole l'a tout-à-fait oubliée depuis son départ pour l'Angleterre. » Joséphine ignorait heureusement que ce jeune homme lui avait écrit vingt lettres, que ses parens avaient soustraites à sa curiosité. Elle l'accusa de froideur, d'indifférence, d'ingratitude même, et forma le soupçon que sa cousine pouvait l'intéresser. Elle promit donc à ses parens de se soumettre à toutes leurs volontés. En voulant se venger du fils de M. de K***, elle s'infligeait à elle-même une plus grande punition; cependant, la première, elle avait violé ses sermens. Les scènes de son enfance se retraçaient à son imagination : chaque objet qui s'offrait à elle lui rappelait William ! . . . Elle s'en approchait, l'ame émue et les yeux mouillés de larmes. « *Toute trace est perdue ; tout souvenir est effacé.* » Ainsi, elle aimait à fréquenter les endroits témoins de leurs derniers adieux : là, elle s'abandonnait seule à des pensées tumultueuses et mélancoliques.

Un jour, elle examina avec attention un palmier où son jeune ami avait entrelacé leurs noms. On ne saurait exprimer la vive émotion qu'elle éprouva en voyant son chiffre uni avec celui de l'objet qu'elle croyait parjure : elle détruisit sur-

CHAPITRE III.

Ut melius duo defendunt retinacula navem,
Tutior et geminos anxia mater alit.

Comme un vaisseau est plus en sûreté, quand deux câbles l'enchaînent au rivage, de même une mère est plus tranquille, quand elle a deux enfans.

PROPERCE.

La famille de Joséphine touchait enfin au moment de voir s'accomplir tous ses vœux. « Déjà les fêtes de l'hymen se préparent, écrivait madame Renaudin à son frère; des guirlandes de fleurs suspendues embelliront le temple de la divinité; bientôt des nuages d'encens vont s'élever sur les autels. Le jour est presque arrêté pour la pompe de la cérémonie. » Tout-à-coup, mademoiselle de Tascher aînée est atteinte d'une maladie cruelle. La pâleur de son visage augmente; sa respiration devient de plus en plus pénible, elle sent à chaque minute son pouls battre plus lentement.... Ces symptômes terribles apprennent trop tôt à sa tendre mère, que la parque inhumaine va trancher les jours de sa fille bien-

aimée. « Oui, s'écriait-elle dans sa douleur, oui, bientôt Maria n'aura plus d'autre lit que la tombe... Elle traînera quelques jours encore sa vie languissante; elle luttera contre le trépas pour jouir un instant de plus de tout ce qu'elle chérissait: elle penchera la tête sur mon sein pour y rendre le dernier soupir. » Désespérée, hors d'elle-même, cette tendre mère s'écrie: « Maria, que ne puis-je, comme toi, faire mes adieux à la terre!... » Maria n'était plus!

La désolation devint alors générale dans la famille; l'intéressante Créole fut universellement regrettée avec la plus douloureuse amertume; elle méritait à tous égards de l'être. Jamais jeune personne n'avait tenu une conduite plus régulière, et ne s'était montrée plus estimable. Elle remplissait tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Madame de Tascher fut inconsolable, et Joséphine demeura moins malheureuse de sa douleur que de celle de sa mère: cette mère infortunée se contraignait pour ne pas la fatiguer de ses gémissemens. Peu à peu elle parut plus calme et parvint à trouver dans l'attachement de l'unique fille qui lui restait, la seule distraction qu'elle pût goûter encore. Maria fut pleurée par sa sœur. Elle prit la résolution de suivre son exemple. Sans cesse ses parens prononçaient le nom de celle qui leur avait été ravie, et répétaient tristement:

leur, elle tomba à ses pieds en s'écriant : « Ah! sauvez, sauvez la sœur de Maria! » En ce moment, M. de Tascher entra dans leur appartement; il soutint son épouse prête à tomber en faiblesse; et dit à sa fille avec l'accent de la crainte : « Mademoiselle, ces jours précieux ont-ils cessé de vous être chers? » Cette exclamation terrible rendit à Joséphine la force nécessaire pour l'aider à placer sa mère sur un fauteuil. « Pauvre enfant, lui dit madame de Ta[illegible], avec l'expression de la douleur et celle de la tendresse la plus vive, nous sommes bien malheureuses l'une et l'autre. Tu vas entreprendre une longue et pénible navigation : les vents furieux de l'hiver agiteront violemment les flots; mais la mer sera encore moins agitée que mon cœur. O ma fille! dans cet instant je te contemple au sein de l'orage, ballottée par d'effroyables tempêtes, et poussée d'écueils en écueils. Hélas! j'entrevois l'avenir, il me glace d'effroi.... » A l'instant même une vive rougeur colora les traits de la jeune Créole, elle s'appuya sur le sein de sa mère, et s'écria d'une voix affaiblie par la douleur : « Je n'ose m'expliquer devant mon père, » et son visage altéré marquait le trouble profond de son ame. M. de Tascher, encore présent, l'entendit; sa tête était baissée, il l'embrasse affectueusement; il lui promet son appui; mais il n'eut pas le courage de les rappeler l'une et

l'autre à la douce espérance ; il les quitta. Cependant il était facile de voir quel combat dut s'élever dans un cœur, sacrifiant froidement à sa vaste ambition l'existence d'une fille bien-aimée.

Le moment du départ s'offrait à l'idée de Joséphine sous les couleurs les plus affreuses ; l'illusion qu'elle s'était faite jusqu'alors, s'évanouit à ses yeux, enfin, le désespoir était au fond de son cœur. Souvent elle répétait avec amertume : « *La terre qui nous voit naître est toujours celle que l'on préfère.* Le sage, dit-on, doit vivre partout d'accord ; mais, ce charme attaché au climat où notre ame s'ouvrit aux premiers sentimens du plaisir, et même de la douleur ; mais cet attrait invincible qui nous porte avec un mouvement si doux vers les objets qui ont frappé nos premiers regards..... non, ce n'est point dans notre imagination que tout cela prend sa source. Il est un ciel plus pur que celui sous lequel Joséphine a reçu l'existence ; il est des lieux plus beaux, mais il n'en est point qui lui soient aussi chers ; car, plus le jour approche où elle doit les quitter pour aller en habiter un autre, plus elle sent que son ame est déchirée par le sentiment de la douleur. » Elle versait des larmes en abondance, et semblait oppressée ; il était pour elle une sorte de volupté dans ces larmes ; elle leur laissa un libre cours, sans s'inquiéter de ceux qui les

voyaient répandre. « Ma bien-aimée ! lui disait sa mère, plus la séparation sera douloureuse, et plus madame Renaudin t'en aura d'obligation. » Cette femme si affligée, lui donna les plus sages conseils; mais son courage finit bientôt par l'abandonner elle-même. « Ma Joséphine, reprenait-elle, les mers, qui vont bientôt nous séparer, plàceront entre nous une éternelle barrière ! En cédant, comme tu le fais, à nos sages avis, tu nous donnes la plus grande preuve de ta tendresse; le ciel te bénira peut-être; lui même ordonne dans sa sagesse que tu formes un établissement en Europe. Ah! puisses-tu jouir, dans ta nouvelle situation, d'une inaltérable félicité! puisses-tu ne ressembler jamais à ces jeunes femmes qui, victimes d'une funeste passion, et irritées de la dépendance où elles se trouvent, maudissent leur destinée, et maudissent ceux qui.... Je n'acheverai pas, Joséphine, je veux ménager ta sensibilité; mais ce qui se passe au fond de mon ame peut suppléer à mon discours. Tels sont les cruels effets des inclinations secrètes; toutes les protestations d'amour qui les accompagnent sont suspectes et presque toujours trompeuses. Hélas! la plupart des hommes n'éprouvent qu'un sentiment passager; les autres ne nous adressent leurs hommages que par orgueil ou par désœuvrement, et ils ne cherchent à abu-

ser de la candeur et de la crédulité d'une jeune personne, que pour aller, sans égards pour sa réputation, s'en glorifier auprès de leurs amis. »

« N'en doutez pas, ô la plus tendre des mères! répond vivement Joséphine : le meilleur titre de mon futur époux sera de m'être présenté par vous et par mon père. Ce titre seul suffira pour lui mériter à jamais mon estime et ma considération. Je l'avoue, je voudrais couvrir le présent de fleurs... pour ne point désirer un autre avenir... Une seule pensée a produit en moi un trouble involontaire. » Madame de Tascher fixa sa fille un moment, et parut la deviner; puis lui souriant d'une manière dont on ne saurait décrire l'expression ni le charme, elle lui dit ce seul mot : « Ta dernière résolution vient de rétablir dans mon cœur une éternelle tranquillité. » Ainsi, elle cherchait à détruire la vive impression que William avait faite dans l'ame de Joséphine. Hélas! au contraire, cette conversation venait de réveiller la flamme de ce brasier qui ne s'éteignait point. Heureusement, la belle Créole invoqua sa raison, fit taire sa douleur, et confirma de plus en plus ses parens dans la pensée que les souvenirs de son enfance ne passaient plus devant ses yeux, que comme des nuages errans qui se perdaient dans un vaste horizon.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi dans une attente cruelle, sans que les soins les plus ten-

dres de M. et de madame de Tascher pussent calmer son imagination.

Joséphine lisait dans leur pensée, et l'échange était exact entre eux : c'était même sans se parler que, sur le bord de la mer, ils contemplaient silencieusement cette succession de vagues agitées qui venaient toutes expirer à leurs pieds, image si naturelle des diverses situations de la vie des hommes, dont la fin est toujours la même. Il semblait alors que l'étoile de Joséphine serait aussi funeste que celle de Maria. Cette jeune personne était tombée dans la langueur et la tristesse, un voile épais et sombre lui dérobait jusqu'à la vue du soleil. Madame de Tascher disait à ceux qui s'en affligeaient : « Le roseau le plus léger saura résister à la tempête, et se réjouir dans l'espérance d'un beau jour; moi seule j'aurai tout perdu. Cependant toute la prévoyance humaine ne pourrait rien contre la destinée de ma fille !!! » Il semblerait par ce peu de mots, que l'épouse de M. de Tascher croyait au système de la fatalité.

L'on ne peut révoquer en doute que le sort qui nous gouverne est souvent funeste. Que les lois du destin sont incompréhensibles! On voit la belle Créole, en proie à une noire mélancolie, s'éloigner à regret du toit paternel, elle vient de recevoir les derniers embrassemens de sa famille ; sa première épreuve était enfin arrivée..... M. de Tascher la confie aux soins d'une amie fidèle (ma-

dame de B***). Ses négresses sont chargées du soin de la conduire au port, et la jeune Américaine va s'arracher à cette scène pénible et remplir son destin. Son père, pâle, troublé, gémissant, la presse sur son cœur. Madame de Tascher et madame de K*** lui montrent dans l'avenir l'espérance qui soutient et console le malheureux, elle recueille avidement les tendres paroles et les douces larmes de l'amitié; déjà elle a franchi le seuil de l'habitation : ses esclaves font retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissemens. Sa mère s'élance dans ses bras : « Sois bien persuadée, trop chère et malheureuse enfant, que mes regrets et ma tendresse te suivront en France... avec toi s'éclipsera mon bonheur!... » « Il n'est plus tems, il n'est plus tems de feindre, s'écrie Joséphine avec l'accent d'une profonde douleur, je le vois, je n'ai plus rien à espérer; tout dans la nature s'arme contre la faiblesse. Où trouver la force de m'éloigner de tous ceux que j'aime? » Elle dit et embrasse la terre qui l'a vue naître, et qui ne la verra point mourir. Elle l'arrose de ses larmes, et monte sur le vaisseau qui l'éloigne de sa patrie, de ses parens, de ses amis, et surtout de la mère du jeune William de K***.

Ce vaisseau flotta long-temps sur les eaux à la vue du fort royal de la Martinique. Le vent ayant fraîchi tout-à-coup semblait se refuser à se-

conder les projets de la famille de Tascher (1). L'océan était agité par d'horribles tempêtes. Frappée de signes sinistres, la funeste prédiction de la mulâtresse Euphémie lui revint à la mémoire; déjà elle commençait à s'accomplir. La sœur de Maria se rappela dans ce moment, et repéta avec crainte et effroi ces vers si connus :

> Plût aux cruels destins qui, pour moi, sont ouverts,
> Que, d'un voile éternel, mes yeux fussent couverts !
> Fatal présent du ciel ! science malheureuse !....
>
> ŒDIPE.

---

(1) Joséphine était pénétrée, pour l'une de ses tantes, d'une profonde vénération. Cette demoiselle de Tascher réunissait l'exemple à la pratique de toutes les vertus. Les habitans du Fort-Royal, de la Martinique, où elle demeurait, la surnommaient *la Sainte Fille*. Tous les infortunés trouvaient en elle une seconde mère. Les mulâtresses employées à son service travaillaient sans cesse pour les esclaves les plus malheureux de la colonie. Elle donna une *piccola Madona*, à sa nièce à l'instant de son départ, comme un gage éternel de sa vive amitié et un préservatif devant lequel devaient *disparaître les périls*. Joséphine conserva long-tems cette précieuse relique; elle l'offrit à l'abbesse de Panthemont, comme un monument de sa reconnaissance, en l'assurant qu'elle n'oublierait jamais ces saintes filles, qui avaient eu pour elle tant de bienveillance. En effet, elle a tenu parole; elle portait à ces religieuses une affection si constante, que, dans les plus beaux jours de son étonnante élévation, elle aimait à les recevoir et à les secourir.

CHAPITRE IV.

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

En traversant les mers, on change de climat, mais les dispositions de l'esprit sont toujours les mêmes.

HORACE.

TANDIS que le navire que montait Joséphine fendait le sein d'Amphitrite et mettait entre ses parens et elle l'immense barrière de l'Océan, le cri des pilotes se faisait entendre, le vaisseau s'éloignait du port et les voiles se développaient de tous côtés; la voilà dans l'empire de Neptune. Les heures s'écoulaient, le soleil pâlissait, l'air était agité; l'espèce de bouleversement orageux, connu en mer sous le nom de tourmente, s'annonçait déjà; Joséphine, à peine revenue de son premier trouble, entendit autour d'elle mille cris confus qui exprimaient le sentiment d'une admiration unanime. Son ame, encore troublée par ses déchirans adieux à sa famille, était en proie aux plus douloureux souvenirs; elle fut cependant distraite par la curiosité, et s'informa du motif qui pouvait produire un si grand étonne-

ment. On l'assura qu'elle seule était probablement la cause première du phénomène inexplicable qui fixait l'attention générale (1). A l'aide d'un télescope, que lui présenta M. de B***, Joséphine distingua, non sans un sentiment d'admiration, au milieu du bel azur des cieux, dont aucune partie n'était voilée par le plus petit nuage, un météore lumineux qu'elle contempla; elle le regarda comme un heureux présage qui lui annonçait un avenir brillant et prospère. Se tournant alors vers le lieu qu'elle abandonnait et qui l'avait vu naître, elle éleva ses mains vers le ciel et pria pour les auteurs de ses jours.

Elle remarqua sur le rivage une foule d'habitans qui, tournant les yeux de son côté, tendaient leurs bras vers le navire, et témoignaient, par leur attitude et par leurs gestes, la surprise et la joie dont ils étaient pénétrés (2).

Le capitaine avait fait monter sur le grand

(1) Il paraît que la prédiction faite à mademoiselle de Tascher par la mulâtresse David, était déjà connue du capitaine de vaisseau, M. de B***, et des principaux passagers. Ils l'avaient entendu répéter dans la colonie et même au moment de l'embarquement. Ce bruit était général.

(2) M. de Tascher profita d'un vent favorable pour venir se réunir à sa fille à une lieue en mer. Il n'avait bien senti le prix de sa Joséphine, qu'après l'avoir perdue peut-être

mât pour découvrir et observer ce qui se passait. Bientôt on apprit à la belle créole que l'objet dont tous les spectateurs paraissaient occupés, était une flamme phosphorique, appelée feu Saint-Elme, qui paraissait s'attacher au navire, et formait une espèce de couronne dont on eût dit que les fleurons se disputaient l'honneur de l'entourer (1). Chacun raisonnait sur les causes de cette merveille; Joséphine seule était demeurée étrangère à ces entretiens. Dans ce jour d'angoisses intérieures, elle n'aurait pu, comme la plupart des passagers, s'abandonner avec plaisir à quelque distraction. Son ame et ses organes s'y refusaient, car elle n'entendait pas même, d'abord, ce que l'on disait autour d'elle; c'était par intervalles et comme réveillée en sursaut, qu'elle pouvait répondre par monosyllabes. Le tems était beau, l'épouse de M. de B*** prodiguait à Joséphine les plus tendres soins. Le mouve-

---

pour toujours. Aussi, dans l'ivresse de sa joie, il la serra entre ses bras, et versa sur son sein des larmes abondantes.

(1) Ce fait historique est attesté par un grand nombre d'habitans de la Martinique, qui tous en ont été les témoins. Cette flamme phosphorique se promenait sur le grand mât du vaisseau; on l'apercevait encore au moment de son débarquement. Cette anecdote a souvent été racontée par l'impératrice elle-même.

ment du vaisseau, le spectacle majestueux de l'Océan qu'elle parcourait, parvint à lui redonner une sorte de gaîté, dont le retour momentané apparaissait comme l'éclair qui entr'ouvre les nuages. La philosophie, qu'elle appelait à son aide, calmait son esprit; et son cœur seul n'en recevait aucun secours. L'aspect de l'immense espace qui la séparait, peut-être pour jamais, de la Martinique, lui fit conserver durant tout ce voyage une profonde mélancolie. Elle ne pouvait se rendre compte à elle-même de sa véritable situation. L'air humide et froid de la mer dérangea sa santé. Pendant plusieurs semaines, elle inspira des craintes sérieuses à l'équipage: peu s'en fallut même qu'elle ne fût placée sur la planche fatale pour être précipitée à la mer. Cependant, à mesure que le bâtiment avançait vers l'Europe, Joséphine commençait à reprendre sa sécurité. Les rigueurs de l'absence s'adoucissaient par l'espérance que, bientôt, elle recevrait des nouvelles de sa mère. Déjà l'on touchait au terme du voyage, lorsqu'un bruit affreux se fait entendre. La jeune Américaine, attentive, écoute et croit distinguer un mélange de hurlemens et et de cris plaintifs que les rochers frappés renvoyaient d'écho en écho avec une horrible détonnation. L'intrépide M. de B*** conserve tout son sang-froid au milieu de ce fracas épouvantable.

Le disque brillant de la lune dissipait les ténèbres sur toute la contrée qui se trouvait en vue : sa clarté favorise l'exécution des ordres que donne avec autant de calme que de prudence, et M. de B**, dont la plus vive sollicitude avait pour objet le gouvernail qui frappait avec tant de force contre le vaisseau, qu'on eût dit qu'il allait s'entr'ouvrir. Quelquefois porté sur le sommet d'une vague, le navire y restait dans une espèce d'immobilité non moins effrayante que la plus terrible secousse, et l'instant d'après il semblait descendre au fond des flots pour y rester à jamais englouti.

Enfin, l'orage et les vents s'apaisèrent, et la tranquillité commença de nouveau à régner. L'équipage goûta un peu de repos et s'occupa ensuite de changer le mât, dont la rupture avait embarrassé et rendu difficiles les manœuvres.

O vous, qui, dans le cours d'une vie agitée, avez vu le frêle esquif qui portait votre espoir, prêt à s'engloutir dans les abîmes du malheur, vous seuls, connaissez le prix du calme après la tempête !

Quand l'aurore reparut, Joséphine contempla la mer encore houleuse, image des tumultueuses passions, qui ne s'apaisent pas toujours par l'absence des causes qui les ont soulevées. La chute du mât avait couvert le pont de poulies, de cor-

dages et de débris. Tout était dans la plus grande confusion, et l'on découvrait encore sur le visage des matelots exténués, les traces du découragement, de l'épouvante et de la stupeur.

Un spectacle si nouveau pour elle et le mouvement des gens du navire, occupés à réparer le désordre occasioné par la tempête, absorbaient toutes ses facultés, et lui causèrent une telle distraction que les heures s'enfuirent rapidement sans qu'elle s'en aperçût; l'astre du jour, en terminant sa carrière, la laissa livrée aux réflexions auxquelles son esprit s'était abandonné.

Aussitôt qu'il eut fait remettre tout en bon état, le capitaine jugeant le tems précieux, continua sa route et força de voiles. Le reste du voyage fut assez heureux, quoique le vent n'eût pas cessé d'être contraire.

Enfin, ce cri, *terre! terre!* réveilla Joséphine de l'espèce d'assoupissement où elle était presque toujours plongée. La chaloupe entra dans le port (1); une foule d'idées tristes s'emparent en-

(1) Elle débarqua à Marseille, où madame Renaudin s'empressa d'aller au devant d'elle. Joséphine souffrit beaucoup pendant la traversée. Plusieurs fois même l'on craignit pour ses jours. Les vents furent constamment contraires, et les tempêtes continuelles. Joséphine devint le témoin du sombre désespoir auquel se livrait l'équipage. Une jeune créole, nommée *Fanny* (aujourd'hui madame

core d'elle, l'agitent et la tourmentent. Peut-elle croire dans l'éloignement qui la rend inconsolable, qu'une heureuse circonstance puisse la réunir à ses parens?... A quelle époque, du moins, aura-t-elle la consolation de les revoir?... sous quels auspices, grand Dieu!..... Mais ne devançons pas les événemens.

Joséphine n'avait encore que de légères inquiétudes, une crainte vague, que compensait la situation absolument neuve où elle allait nécessairement se trouver. Elle concevait l'espérance d'un meilleur sort, qui se rattachait au succès de tous ses vœux. Elle éprouva en effet quelque satisfaction en touchant le sol de la France, per-

---

Lefèvre), protégée par madame Renaudin (sa marraine), l'accompagna dans le voyage. Elles étaient l'une et l'autre si peu raisonnables pour leur âge, qu'elles eurent soin d'embarquer leurs poupées, pour leur servir de passe-tems sur le vaisseau. Joséphine surtout avait un genre de prédilection marquée pour la sienne. Il lui semblait qu'elle lui rappelait tour-à-tour les traits de Maria et ceux du jeune William. On peut excuser cet innocent enfantillage; le cœur de la belle créole ne pouvait rester oisif, il fallait bien qu'il s'occupât de souvenirs ... *Aimer était un besoin pour elle.* Soulager l'infortune était sa vertu favorite. Voilà en deux mots le portrait le plus vrai, le plus exact que l'on puisse tracer de celle qui devait étonner le monde, et nous laisser à tous de si profonds regrets.

suadée qu'elle n'éprouverait pas une émotion aussi tendre, une satisfaction aussi vive, si ce n'était qu'un jeu du hasard et non un pressentiment de sa destinée. Un regard de son esprit embrassait la sphère d'un brillant avenir....

Instruite que M. de K*** et son fils habitaient depuis quelque tems la capitale, mademoiselle de Tascher songea qu'elle respirait le même air que William, et que probablement elle le reverrait. Cette pensée flattait en secret son cœur : elle rappela sa raison, ou plutôt ralluma son espoir, et influa si puissament sur ses organes, qu'en arrivant à Fontainebleau, sa santé, qui avait été mauvaise sur mer pendant toute la traversée, se trouva presque aussitôt entièrement rétablie.

Au bout de quelques jours, le premier ami de son enfance lui fut présenté par M. de K***. Ce dernier avait les plus grandes obligations au marquis de Beauharnais, ancien gouverneur-général des Antilles. Aussi ne cessa-t-il, pendant leur séjour à Fontainebleau, d'accueillir l'un et l'autre avec la plus grande distinction, et leurs fréquentes visites prouvaient que sa maison leur était devenue agréable.

Souvent, après le diner, M. de Beauharnais proposait à MM. de K*** et de Tascher, une promenade soit dans la ville, soit dans la forêt.

La belle créole restait, d'ordinaire, enfermée dans l'appartement de sa tante ; l'idée de se voir seule avec William la faisait tressaillir..... Quel est donc ce sentiment dont l'atteinte fait naître une impression si vive et produit la situation où elle était ! Hélas ! lorsqu'elle fut moins certaine de son indifférence, elle voulut plus que jamais l'éviter : plusieurs fois le fils de M. de K*** s'était fait annoncer à l'hôtel, sans son père. Les gens de madame Renaudin (1) et ceux de M. de Tascher avaient reçu l'ordre de ne pas le laisser pénétrer. Un jour il trouva moyen de faire déposer sur sa toilette un billet où il lui adressait les plus vifs reproches sur la froideur qu'elle lui témoignait. Alors mademoiselle de Tascher ap-

(1) Madame Renaudin aimait beaucoup sa petite-nièce ; elle reportait sur elle toute l'affection qu'elle avait pour son frère. Cette tante de Joséphine était bien la meilleure des femmes ; naturellement noble et généreuse, d'ailleurs très-obligeante, elle faisait consister tout son bonheur à faire des heureux, et elle était heureuse en jouissant du bonheur des autres. M. Renaudin, époux de cette dame, était très-lié avec le marquis de Beauharnais, mais n'était point son homme d'affaires. (Les possessions de cette famille étaient situées à l'île Saint-Dommingue.) M. Renaudin préférait le séjour de cette colonie, où il jouissait de 150,000 liv. de revenu, aux délices que lui offrait la France. Madame Renaudin ne vint s'y fixer que longtems après le départ du gouverneur-général.

prit qu'il ne pouvait supporter l'idée de vivre à jamais loin d'elle. Il sollicitait un entretien particulier. Il en coûta sans doute à la belle créole de lui refuser cette dernière satisfaction, mais son devoir l'emporta sur ses sentimens. Sa tante chassa même celle de ses femmes qui avait osé mettre sous ses yeux cette lettre imprudente. « Ah! disait Joséphine, pourquoi mon père n'a-t-il pas averti M. de K*** de se donner bien de garde de faire retrouver ensemble deux êtres qu'une douce sympathie appelle l'un vers l'autre? C'était à son expérience à prévoir le danger et surtout à m'en garantir. Au contraire, le père de William me l'amène lui-même : hélas! il n'est point instruit de mon secret. Il doute que je puisse aimer à mon âge (1). S'il savait que je n'ai pu me défendre d'une subite émotion en tenant cette lettre fatale entre mes mains, je verrais cet homme respectable en proie aux regrets; je verrais ce visage où se peignent le calme et la satisfaction, à l'instant sillonné par l'inquiétude et les soucis; je verrais cette félicité qu'il aurait pû goûter en voyant la fille de son ami heureuse, disparaître pour faire place au plus sombre chagrin!.... »

Il n'était point de sacrifices auxquels la proté-

(1) Joséphine avait à peine quinze ans lorsqu'elle vint en France.

gée ne dût se soumettre pour plaire à la protectrice. Aussi Joséphine sollicita avec chaleur son entrée dans un couvent, en feignant que le repos était nécessaire à sa santé ; elle garda même le lit quelques jours, ce qui inspira la plus grande inquiétude. Sa tante annonça bientôt à ses amis que son choix s'était fixé sur l'abbaye de Panthemont, et que son intention était d'y conduire incessamment sa nièce. Les préparatifs furent bientôt terminés. Notre jeune créole ne put se dispenser de recevoir les adieux du père de William : il dit à madame Renaudin, que son fils venait de quitter la capitale pour retourner auprès d'une parente de sa mère (1), qu'il était dans un délire inexprimable, et l'avait chargé de lui présenter ses respectueux hommages. « Ce devoir m'aurait été bien doux à remplir, avait-il dit à M. de K***. Il fut un tems où je m'en serais acquitté avec charme ; mais aujourd'hui je dois regarder avec un sentiment d'indifférence les apprêts de l'hymen de la future madame de Beauharnais. Je veux, oui, je veux consommer ce rigoureux sacrifice en entier. C'est le plus pénible qu'un

(1) Madame de G*** demeurait alors à Saint-Germain-en-Laye ; mais elle allait très-souvent chez une dame anglaise, nommée lady Brown. Cette étrangère avait une maison de campagne à Choisy.

être humain puisse se resoudre à faire ! pour la sauver, je viderais une coupe de ciguë et pas un soupir ne s'exhalerait de mon sein. Mourir ! ah ! bon Dieu ! mourir, qu'est-ce donc, quand il faut renoncer à jamais à la douce illusion que je m'étais plu à caresser depuis mon enfance ! O mon père ! promets-moi mon amie ! elle seule, grand Dieu ! et réserve pour toi et pour ma tendre mère, les titres et les trésors de lord Lova*, » A ces mots, il tombe dans un sombre désespoir, et répéte sans cesse : « Non, je ne la verrai plus ! trop de présomption m'a perdu, et je suis payé pour ne plus oser me reposer sur moi-même. Je lui avais écrit, parce que j'avais beaucoup de choses à lui communiquer et qu'il fallait enfin mettre un terme à l'état où j'étais.... »

Tel fut le rapport trop fidèle que fit M. de K*** à M. de Tascher, ainsi qu'à madame Renaudin. Joséphine l'entendit. Immobile, anéantie, tremblante, une pâleur subite couvre son visage ; elle baisse les yeux, et redoute de les fixer sur le père de William. Hélas ! cet homme ambitieux égarait alors sa pensée dans un plus vaste avenir ; il envisageait une illustre alliance qu'il ménageait à son fils, comme un moyen infaillible de rentrer par la suite dans d'immenses héritages situés en Ecosse, et qui avaient appartenu à ses aïeux.

Ainsi les deux familles calculaient froidement

quels seraient les résultats de leurs communs projets. Que leur importait de livrer leurs enfans au désespoir, de les séparer à jamais l'un de l'autre, pourvu que le fils de M. de K*** fît revivre un nom illustre, et que Joséphine Tascher de la Pagerie recueillît la fortune que lui promettait madame Renaudin? Dociles victimes de leurs parens, il leur fallait renoncer à s'aimer; ils devaient, comme Paul et Virginie, éprouver les tristes effets de l'ambition européenne. Bien moins heureux que ces deux jeunes créoles, ils étaient condamnés à vivre; et sans renoncer à leurs premiers sentimens, ils devaient être à jamais étrangers l'un à l'autre: leurs tristes engagemens devaient se ressentir de cette fatalité.

CHAPITRE V.

En entrant dans le monde, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances,
Et que de repentirs suivent ces imprudences!

« Se contenter de son état, quel qu'il soit; » vivre sans ambition et sans désirs; se reposer » de tout sur la Providence, c'est la véritable » science du bonheur, et celle qui manque à » tous les hommes. »

Tels étaient les discours que tenait journellement le marquis de Beauharnais à l'aimable madame Renaudin. Mademoiselle de Tascher lui avait été présentée à son arrivée à Fontainebleau, mais il était loin de supposer alors que sa parente la destinât à l'un de ses fils (1). Aussi, dès les premiers mots relatifs à cette alliance,

(1) Plusieurs années avant la révolution, les deux fils du marquis de Beauharnais avaient fait un voyage en Égypte. MM. de Choiseul et de la Rochefoucault donnèrent des ordres pour cette expédition, et la protégèrent.

le vieillard montra une telle répugnance à y consentir, que l'on n'insista plus. On se contenta de faire intervenir des amis communs. Les réclamations de la famille du vicomte furent nombreuses; lui-même s'opposait à cette union. Bientôt l'aigreur s'en mêla (1). L'infortunée Joséphine

(1) M. le marquis de Beauharnais possédait en Beauce une terre appelée *Fronville*. Madame de Laa** habitait un château dans la même province; elle avait auprès d'elle, comme amie, une demoiselle de la Pagerie, sœur de madame Renaudin. Celle-ci pria madame de Laa** d'employer toute son influence sur l'esprit du marquis de Beauharnais (chose qu'elle n'osait pas faire), pour le décider à donner son fils Alexandre à mademoiselle de Tascher. (Le père de Joséphine avait demeuré à la terre de madame de Laa**, avant de venir s'établir à la Martinique.)

Le vicomte de Beauharnais se prononça fortement contre cette union; mais madame Renaudin mit sous ses yeux le portrait de l'une des filles de son frère; il en fut d'autant plus enchanté qu'elle était très-belle (c'était celui de Maria). Le jeune homme semblait donner des espérances, l'on se garda bien de le détromper. Mais quand il vit Joséphine, toute illusion cessa. Dès-lors il opposa une résolution ferme aux projets que l'on avait sur lui. Son père l'encouragea un instant; mais bientôt, subjugué par l'ascendant de madame Renaudin et par les conseils de madame de Laa**, M. de Beauharnais consentit à la fin que le vicomte donnât la main à l'intéressante Joséphine. Malgré toutes les oppositions du fils, il devint le neveu de celle qui devait finir, plusieurs années après, par épouser son père.

aurait bien voulu que ce triste hymen fût ajourné indéfiniment, « car, disait-elle aux personnes qui daignaient la protéger, nous sommes inconnus l'un à l'autre, nous avons habité des pays différens; destinés, peut-être, à ne jamais nous aimer, nous vivrons, pour ainsi dire, séparés; les rêves de mon cœur sensible ne seront peut-être jamais en harmonie avec les siens. Il ne comprendra rien à son langage, il aura besoin de recourir au mensonge; la dissimulation dont il ignore, sans doute, l'art dangereux, lui semblera nécessaire dans le grand monde. Il me cachera ses pensées, ses désirs, ses actions; je deviendrai à peu près étrangère pour lui, et il sera bien embarrassé, lorsqu'il se trouvera placé entre l'alternative cruelle de trahir ses promesses solennelles, ou de les remplir dans une éternelle contrainte. Inquiet, il sera malheureux, et ne sachant comment sortir de ce labyrinthe, il prendra le parti de ne point répondre à mes demandes simples qui deviendront indiscrètes pour lui; par une résolution que sa position pourra seule lui inspirer, changeant tout-à-coup de rôle, il m'adressera à son tour des questions multipliées, me laissera à peine le tems d'exprimer ma pensée, et finira par me supposer des torts pour me rendre la dupe de son artifice..... »

Ainsi, la jeune Américaine prévoyait déjà

qu'elle serait en butte aux manœuvres de la calomnie, et que ceux qui blâmeraient hautement les sentimens que le vicomte de Beauharnais commençait à éprouver pour elle, parviendraient bientôt à faire naître la haine entre un époux naturellement jaloux, et une femme injustement accusée.

Elle avait quitté à regret les rives lointaines témoins d'un instant de bonheur. Depuis son entrée à Panthemont, elle était dans un abattement difficile à décrire, et, par un instinct secret, à l'ascendant duquel elle n'essaya pas même de résister, elle s'aperçut, dès les premiers pas qu'elle fit dans le monde, que l'artificieuse madame de Vass*, en mettant un obstacle insurmontable à sa félicité, saurait assez feindre pour lui laisser du moins l'ombre de l'espérance (1).

(1) Madame de Vass*, née de G***, exerçait une très-grande influence sur le vicomte de Beauharnais, qui en était épris, ce qui le rendit très-difficile sur le choix d'une épouse. Il confia à son amie les projets que madame Renaudin avait formés à son égard ; elle l'en éloigna au point qu'il refusa la main de mademoiselle de Tascher. Madame de Vass* cherchait tous les moyens de pouvoir s'assurer de ce qu'elle devait craindre ou espérer si le mariage s'accomplissait. Elle alla visiter une religieuse à Panthemont, et lui demanda comme une grâce de voir à la grille la jeune américaine. En regardant Joséphine

Joséphine reçevait quelquefois, à la grille, les visites du vicomte. Sans trop savoir pourquoi, elle ne pouvait se défendre d'une agitation secrète quand elle l'entendait annoncer. Un pressentiment semblait l'avertir alors que la prédiction de la mulâtresse ne tarderait pas à s'accomplir. Elle combattait ces pensées; au milieu des orages qui s'élevaient dans son cœur, elle versait des larmes involontaires. Le souvenir de ses parens, et surtout de William, de ce William qui ne devait jamais lui appartenir, occupait douloureusement son imagination. Madame Renaudin lui adressait souvent des reproches, sur ce qu'elle nommait la bizarrerie de son esprit. Cependant elle avait déployé vis-à-vis d'elle l'innocence, la simplicité, la confiance d'un enfant, et lui avait révélé tous ses secrets; les particularités les plus touchantes de sa vie, même l'atta-

---

cette femme artificieuse comprit bien que cette petite créole (c'est par cette épithète qu'elle la désignait), ne deviendrait pas pour elle une rivale bien dangereuse. Dès-lors elle cessa de dissimuler, et le sourire de l'ironie vint errer sur ses lèvres; mademoiselle de Tascher la comprit; depuis cet instant elle demeura convaincue que madame de Vass* ne lui laisserait même pas (comme elle le disait à ses amies), l'ombre de l'espérance. En effet, elle ne tarda pas à acquérir la preuve que les nœuds de son triste hymen seraient formés par la main du malheur.

chement qu'elle avait conçu pour ce jeune créole. Joséphine lui parlait alors avec cet enthousiasme dont l'animait toujours le souvenir de William et lui avait appris comment leurs mères les avaient élevés tous deux, combien elles les avaient aimés, et combien leurs enfans se chérissaient mutuellement. La tante parlait le langage d'une amie; elle cherchait à faire entendre à sa nièce que, par ses soins et par l'ordre suprême du destin, elle allait parvenir à un rang elevé... « Que ne suis-je encore dans mon île chérie, lui répondait Joséphine! J'aime le calme, une vie paisible: je ne me dissimule pas que les distractions et les plaisirs du grand monde prennent peu à peu de l'empire sur l'ame la plus forte, troublent la tête la plus sage. Ne dois-je pas craindre qu'un jour, entraînée dans le tourbillon commun, je ne courre après les chimères ou les bagatelles d'une vie oisive et dissipée!... Oh! madame, pourrais-je demeurer sans inquiétude, au milieu de périls imminens et continuels?... Déjà, hélas! je n'en prévois que trop!... »

« En réfléchissant que je vais m'unir pour toujours à un homme qui ne m'épouse que pour se soumettre, en quelque sorte, aux volontés de son père; je crois marcher sur le bord du cratère d'un volcan ou sur une terre agitée par d'af-

freux tremblemens. Cependant, l'avenir se présente devant moi, en y plaçant de brillantes chimères!!! Ne puis-je espérer qu'un hasard, un événement imprévu ne rendront possible ce qui ne semble pas l'être en cet instant? Non, non, je ne perds pas tout espoir. »

Madame Renaudin fut vivement alarmée de voir cette franche opinion de sa nièce, mais que pouvait-elle y faire? Elle résolut d'employer le langage de la raison : « Mon but, Joséphine, n'est point de vous abuser par de fausses espérances. L'amour-propre de vos parens eût été flatté des hommages que le fils du marquis de Beauharnais aurait rendus à leur fille ; peut-être aussi, craignaient-ils qu'elle n'échappât à l'honorable alliance que j'aurais pris tant de plaisir à préparer. Quels que soient vos motifs, mon amie, je suis incapable de feindre plus long-tems avec vous, je vous renverrai dans votre patrie, vous emporterez mes regrets : je me flatte que pour prix de la tendre affection dont je n'ai pu me défendre pour vous, votre cœur souffrira, autant que le mien, d'une fatale séparation, et je veux dès aujourd'hui, que vous cessiez de connaître d'autre empire que celui de mes bienfaits. Ainsi donc, votre mariage sera rompu par moi; du reste, soyez tranquille sur les suites de votre refus. »

Ce discours produisit sur mademoiselle de Tascher une telle impression, qu'elle rentra dans son appartement long-tems avant que la brillante assemblée où elle se trouvait, se fût séparée; car, c'était justement un jour où madame Renaudin avait reçu beaucoup de monde et celui où sa nièce venait régulièrement, chaque semaine, la visiter. Joséphine ne put trouver le sommeil: elle n'avait point oublié les sages conseils de sa mère, ils étaient gravés dans son ame, et ne devaient jamais s'en effacer; mais la vertu n'interdit pas une sage liberté. « Je tâcherai seulement, se disait-elle, de reculer la fatale époque qui doit me faire perdre la mienne. Voilà tout ce que je dois espérer ». Elle écrivit à ses amies un long détail sur ses occupations et les prétendus plaisirs qui allaient désormais remplir tout son tems; elle leur disait qu'elle voudrait parvenir à bien connaître le fils du marquis. « Je veux étudier son caractère, observer sa conduite, et juger, enfin, si la beauté de son ame répond à celle de sa figure (1). »

(1) M. le vicomte de Beauharnais aimait et cultivait les arts, sans négliger pour eux les soins de son état. Son jugement était sain, sa conversation fine et spirituelle. Lorsqu'il parlait de sentiment, il ralentissait sa voix, ce qui faisait un délicieux contraste avec sa vivacité na-

Depuis la scène touchante que je viens de décrire, la conduite de madame Renaudin envers sa nièce, ne se démentit point. Attentive à la préserver des reproches de ses parens, elle les avait instruits de la répugnance qu'elle éprouvait à former des liens dans un âge aussi tendre. « Attendons tout du tems, disait-elle à son frère; Joséphine, toujours modeste, jouira de son triomphe avec calme, usera de son ascendant sur moi avec modération, et ne s'en servira que pour contribuer à son repos. Déjà elle me paraît craindre de perdre ma tendresse, qu'un seul instant a suffi pour lui mériter; elle a raison de ne point compter sur un bonheur durable, ni sur une victoire éclatante; mon amour-propre, ainsi que le vôtre, peut détruire facilement l'empire

---

turelle. Personne ne tenait moins que lui à son opinion; il la défendait, mais continuait-on de la combattre, fût-ce même à tort, il souriait et changeait adroitement d'entretien. Il était sensible et franc; actif et même constant dans ses affections. Les louanges, si elles n'étaient délicates, lui répugnaient, lui paraissaient insipides. Sa manière silencieuse d'approuver le mérite ou de reconnaître un service, était supérieure à cette vulgaire prodigalité de mots stérilement officieux, dont on salue tous les jours, sans discernement, les grands hommes, et même les petits lorsqu'ils sont en place.

Portrait de M. de Beauharnais. (Note de Joséphine.)

que cette jeune personne a su prendre sur nous tous ; et quand sa seizième année sera accomplie, j'espère bien qu'un pouvoir supérieur au mien, ne défendra pas toujours votre fille de ses attaques.... »

Madame Renaudin, qui lisait déjà dans le cœur de la belle créole, se livrait avec délices au charme, toujours nouveau pour elle, de faire du bien et d'inspirer une tendre reconnaissance.

CHAPITRE VI.

Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes,
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait...
Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines,
Mais après.....

CORNEILLE.

La solitude où vivait la jeune américaine lui rendait ses peines plus sensibles, ses regrets plus amers, sa vie plus languissante, la perte de ses espérances plus affreuse, et plus urgent le besoin de voir naître un nouvel espoir. Enfin, elle en aperçoit la lueur, et s'y livre avec transport; non, elle ne fut point une insensée.

L'abbesse de Panthemont (1), cette amie des malheureux, avait sondé, d'une main compatissante et délicate, les replis du cœur de Joséphine. Son ame céleste, que guidait le génie de la tolérance, s'était attendrie sur son sort. Ce mo-

(1) Elle se nommait Devirieux. Madame la princesse de Condé était pensionnaire dans cette célèbre abbaye.

dèle d'indulgence plaignait la *jeune personne* et l'encourageait à écouter la voix de sa famille. Sans cesse elle lui répétait ce vers de Corneille....

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

..... Il faut avoir éprouvé les orages du cœur; il faut avoir senti l'empire de tous les sentimens réunis dans un seul; il faut avoir été privé de l'objet de ce sentiment unique et universel, pour apprécier la résolution que prit alors mademoiselle de Tascher; ce fut de déclarer à madame Renaudin, qu'elle était décidée à souscrire à ses vœux, et que, bientôt, le vicomte de Beauharnais posséderait exclusivement son cœur.

Malgré les insinuations perfides de certaines gens intéressés à troubler son repos (1), Joséphine, vers la seizième année de son âge, devint l'épouse d'un homme qui possédait d'éminentes

---

(1) Une amie de madame Renaudin avait cru devoir lui confier, qu'à la suite d'un bal, M. le vicomte de Beauharnais avait reçu le portrait d'une dame, dont le crédit sur l'esprit d'un ministre, attachait à son char la plupart des courtisans. L'une des femmes de Joséphine eut l'indiscrétion de lui rapporter ce discours; dès-lors s'explique naturellement les craintes qu'elle avait conçues sur sa future tranquillité.

qualités (1). Son ame était noble et son cœur sensible. Elle ne tarda pas à s'attacher sincèrement à lui, et parvint peu à peu à oublier toutes les illusions de son enfance, au point que son époux finit par devenir l'objet de ses plus chères affections. Elle lui laissa ignorer une passion fatale qui eût détruit son repos, et peut-être son attachement pour elle ; mais en lui taisant la vérité, elle s'imposa la loi d'agir comme si son secret lui eût été connu. Que le passé s'ensevelisse dans un éternel oubli !... M. de Beauharnais est désormais tout pour Joséphine, dont l'unique soin doit être de lui plaire.

Comme on l'a vu, elle avait cédé aux représentations de sa famille, en accordant sa main au fils du protecteur de sa tante ; le vicomte lui inspirait du respect et de la confiance, mais il n'éveillait point en elle les flammes de l'amour ; trop jeune encore pour connaître la pesanteur des chaînes qu'impose le mariage, elle n'était point assez politique pour jouer devant son époux le rôle d'une femme tendre ; mais dans quelques accès d'humeur, l'aimable Créole lui avait fait l'aveu qu'elle aurait préféré M. *de Beau-*

(1) Ce mariage se fit contre la volonté d'Alexandre de Beauharnais, il aimait alors madame de Vass*, née de G***.

harnais pour son beau-frère. « Il souriait, dit Joséphine, et n'en avait pas moins d'égards et d'empressement pour trouver le chemin de mon cœur. » Enfin, lorsqu'elle l'eut rendu père(1), il lui devint assez cher pour qu'elle remplaçât, par l'attachement le plus tendre, la froide indifférence qu'il lui avait jusqu'alors inspirée.

Le vicomte jouissait de la plus haute considération ; il était major au régiment de ***; il sollicita la présentation de son épouse à la cour de Louis XVI; elle fut différée sous divers prétextes. Madame de Beauharnais profita de ce tems pour se fortifier dans les talens agréables qu'elle ne possédait qu'imparfaitement, et elle eut à s'applaudir elle-même, des progrès rapides qu'elle faisait chaque jour. M. et madame de Beauharnais tenaient un état assez considérable, et recevaient tour-à-tour les personnages les plus distingués de la capitale; Joséphine fut donc, en quelque sorte, contrainte de se lancer dans le tourbillon du monde. L'innocence qu'elle avait apportée de son toit paternel, courut de plus éminens périls à mesure que s'agrandit pour elle le théâtre mobile de la société. Le spectacle de tant d'objets nouveaux, la légèreté du peuple français, produisirent une grande impression sur elle. Une habita-

(1) Eugène de Beauharnais, né en Bretagne le 3 septembre 1780.

tion agréable, un habillement magnifique, une table exquise, des tableaux, des statues, des meubles précieux, mille autres besoins factices du goût et de la volupté, commencèrent à séduire son imagination. Cependant, elle fuyait par principe, ces réunions tumultueuses où la calomnie et la médisance sont regardées comme des preuves d'esprit; le cercle étroit de quelques personnes de connaissance convenait davantage à son caractère; elle évitait, autant qu'il dépendait d'elle de se briser contre les écueils de l'ambition. M. de Beauharnais voyait croître son fils sous ses yeux, et déjà il rêvait à l'état qu'il devait remplir un jour. A peine Eugène commençait-il à prononcer quelque mots, que son père se flatta de voir se répandre sur lui les grâces de la cour. M. de Beauharnais se décorait pourtant du nom de philosophe!.. Quelles étonnantes contradictions présente l'esprit humain!

Joséphine passait ainsi sa vie, partagée entre les devoirs de la tendresse maternelle, et l'étiquette que lui imposait le rang qu'elle occupait dans la société. Un jour, enfin, son époux vint lui annoncer, avec enthousiasme, que le moment de sa présentation était fixé, mais que la reine avait désigné une heure pour la recevoir dans ses petits appartemens: il lui fit valoir cette insigne faveur. Quoiqu'elle ne partageât point son délire,

pour lui être agréable, elle promit néanmoins de ne rien oublier de tout ce qu'elle devait observer dans cette présentation privilégiée.

L'épouse de Louis XVI avait en partie aplani le chemin des imposantes cérémonies, mais il en était dont un antique respect ne permettait pas de s'affranchir. De ce nombre était l'usage des robes à la française et des manteaux immenses qui décoraient les femmes de qualité.

Qu'on se figure une Créole, libre dès le berceau, ne connaissant de la mode, que ces pâtes précieuses et parfumées qui rendent la peau plus fraîche et plus brillante, tout-à-coup parée de vêtemens lourds et incommodes, et chargée d'énormes paniers qui ne permettent pas de franchir une porte de front.... Que l'on se fasse une idée de l'embarras d'une femme accoutumée à laisser flotter ses cheveux en longues tresses, obligée de soutenir péniblement l'édifice d'une coiffure élevée et pesante, et l'on pourra juger de la situation de celle qui n'aurait pu, sans quelque peine, graver dans sa mémoire le code volumineux des usages de la cour. Heureusement, au moment de paraître à Versailles, elle se trouva délivrée, par une extrême bonté de la Reine, de cet ennuyeux cérémonial (1). Aussi reprit-elle une espèce d'as-

(1) Madame de Beauharnais ne fut point présentée pu-

surance, et ne doutant plus de ses moyens, elle se surpassa elle-même, et s'attira non-seulement des paroles flatteuses des courtisans, sur la rare instruction qu'elle avait acquise, mais encore une bienveillance particulière de la famille royale.

Madame de Beauharnais était enchantée de son début, et son époux reçut, à cette occasion, les complimens les plus agréables. Dans les premiers momens, il en conçut pour sa fortune un favorable augure (1). Quelque tems après, elle remarqua, avec un sentiment penible, que l'humeur de son mari devenait ombrageuse. Le vicomte finit par la contraindre de renoncer à la société de beaucoup de personnes de sa connaissance, et exigea qu'elle cessât entièrement de

---

bliquement à la cour de France, mais elle le fut deux fois secrètement au retour du petit Trianon.

(1) M. de Beauharnais fut plusieurs fois honoré des marques d'une bienveillance particulière de la reine. Marie-Antoinette appelait le vicomte le beau danseur de la cour (le nom lui en était resté). Dans les bals qui se donnaient si fréquemment à Versailles, l'époux de Joséphine était recherché des femmes les plus jolies et les plus distinguées. Son port était noble, sa tournure charmante, et la légèreté de sa démarche ajoutait encore à ses grâces naturelles. M. de Beauharnais avait alors près du beau sexe la réputation d'être un zéphir dans les salons, et un Bayard à la tête du corps qu'il avait l'honneur de commander.

rendre des visites à madame Renaudin. Joséphine ne savait à quoi attribuer cette méfiance injurieuse. Devait-il l'accuser de l'avoir, lui-même, placée dans une aussi grande évidence ? Quoique son amour-propre fût flatté de plaire, cependant elle conservait un tendre attachement pour M. de Beauharnais ; aussi cette nouvelle situation ne fut pas pour elle aussi douloureuse qu'on pouvait le croire. Son bon caractère ajoutait extrêmement à l'agrément de son intérieur. Il est vrai qu'elle pensait encore quelquefois à William de K***, mais elle fuyait toutes les occasions qui pouvaient la rapprocher de lui. Jamais elle ne rompit l'obligation qu'elle s'était imposée elle-même à cet égard, et elle renonça presqu'entièrement aux charmes de la société de madame la marquise de Montesson (1).

---

(1) Madame la marquise de Montesson, née de La Haye et tante de madame la comtesse de Genlis, montra toujours une prédilection bien marquée pour Joséphine ; elle l'avait accueillie avec intérêt à son arrivée de la Martinique, et avait puissamment contribué à son mariage avec M. de Beauharnais. A l'époque de son fameux procès contre son époux, cette dame embrassa publiquement sa défense, et la recommanda à la justice du parlement de Paris. Pendant le cours de l'instance, Joséphine se renferma volontairement à l'abbaye de Panthemont, et depuis sa rentrée dans le monde, madame de Montesson ne cessa jamais

Du jour que M. de Beauharnais eut annoncé à sa femme que son compatriote lui serait sans doute présenté avec sa jeune épouse (ils arrivaient d'Angleterre), elle se renferma plus sévérement que jamais dans son appartement, et s'occupa de la santé de son fils qui lui avait causé quelques alarmes; elle eut le bonheur de l'arracher à la mort. Le vicomte était forcé de s'absenter souvent pour son service; alors Joséphine profitait de l'espèce d'isolement où elle était pour achever de s'instruire. Elle aimait beaucoup la lecture, et les bons auteurs lui plaisaient infiniment. Elle perfectionna, en lisant leurs ouvrages, le goût et et les lumières qui lui manquaient encore.

Ainsi elle acquérait des connaissances, qui, par la suite lui devinrent précieuses; enfin, elle était presque parvenue à dissiper la froideur qui régnait entre elle et son époux. Celui-ci lui

---

d'entretenir des liaisons d'amité avec elle: aussi dans les jours de la haute infortune de l'une et de l'étonnante prospérité de l'autre, les deux amies ne s'oublièrent jamais. Un désir de madame de Montesson était un ordre pour madame Bonaparte; mais souvent Joséphine promettait ce qu'il ne dépendait pas d'elle de faire obtenir. Elle était doublement affligée, surtout quand elle était forcée d'avouer que cela n'était pas à sa disposition. Bonaparte n'accordait que très-difficilement ce que son épouse regardait comme facile.

permit de l'accompagner à Strasbourg, où son régiment était en garnison. La belle Créole dut nécessairement faire les délices de la société Strasbourgeoise ; en effet, elle fut universellement recherchée. Mais depuis son retour à Paris, M. de Beauharnais se montrait peu dans son intérieur, et son humeur semblait n'être plus la même. L'espèce de repos dont jouissait son épouse n'était qu'une illusion. Elle devait épuiser entièrement la coupe de l'infortune : tel était l'arrêt du destin.

Devenue mère d'une fille (1), dans cet intervalle, ce bonheur lui fit supporter avec courage les fréquentes injustices dont elle était la victime et qu'elle attribuait à quelques malheurs particuliers ; elle était loin alors d'en pénétrer les véritables causes. Il aurait fallu qu'un *démon familier* lui révélât les actions les plus secrètes de la vie privée de son époux. Malheureusement un génie malfaisant ne cessait de l'obséder. Madame de Vass* commença par lui inspirer une méfiance irréfléchie, parvint bientôt à l'entraîner dans des démarches inconsidérées, et creusa sous ses pas un abîme qui devait l'engloutir. Elle fut la pre-

(1) Hortense de Beauharnais fut nourrie à Chelle, petite ville et abbaye de France, avant la révolution, île de France, sur la Marne.

mière cause des malheurs dont Joséphine parcourut la longue chaîne... (1).

« *Vous avez trop présumé de vos forces ; vous n'auriez pas dû épouser M. de Beauharnais :* » Tel était le langage perfide de madame de Vass*, de cette femme que son mari l'avait, en quelque sorte, forcée de recevoir, en qualité d'amie, dont elle prenait hautement le titre ; elle lui insinuait que la moindre question, la moindre imprudence pouvait la perdre sans retour.

« Promettez-moi, lui disait-elle, de n'adresser jamais aucune plainte au cher Alexandre : ne cherchez point à percer, sans moi, l'obscurité de sa conduite, oubliez ce que je viens de vous dire ;

(1) En effet, à peine mademoiselle de Tascher eut-elle échangé son nom contre celui de vicomtesse de Beauharnais, qu'elle vit tout-à-coup ses destinées s'obscurcir. Elle s'attacha sincèrement au vicomte. Son cœur éprouvait le besoin d'aimer, elle y rapportait ses plus chères pensées ; son époux était tout pour elle. Il est naturel que dans des momens d'humeur, cette jeune personne lui ait adressé quelques reproches (toujours indiscrets). M. de Beauharnais était très-aimable, il avait conçu pour Joséphine une amitié réelle ; mais il ne pouvait souffrir ses petites jalousies. « Vous faites l'enfant, lui disait-il, regardez autour de vous, et voyez si vous avez droit de vous plaindre. » En effet, l'intérieur semblait heureux. Un homme de couleur attaché au service particulier du vicomte, lui présentait sans cesse des rapports tellement perfides, que

quand il en sera tems, je vous ferai connaître la vérité; contentez-vous de savoir aujourd'hui que le père de vos enfans est un ingrat, et qu'il offre à d'autres le tribut d'un attachement que vous seule devriez posséder, et dont vous vous rendez de jour en jour si digne. » Madame de Vass* distillait adroitement le poison de la jalousie dans le cœur de cette malheureuse femme : elle voulait l'engager dans sa propre querelle, et lui faire partager tous ses ressentimens. Il lui était plus facile qu'à tout autre de s'apercevoir que

---

les moindres actions de madame de Beauharnais étaient toujours malignement interprétées. Cet espion secret de madame de Vass*. devint, en quelque sorte, la source des chagrins de Joséphine ; elle était si bonne et si confiante, qu'elle ne voulut jamais croire à la réalité d'une pareille trahison. Elle s'était attiré même le blâme de la plupart de ses amies, en reprenant ce même mulâtre à son service, lors de son retour de la Martinique, pour la seconde fois. « Vous serez toujours la victime de votre bon cœur, lui disait-on, vous serez encore trompée. » « Que voulez-vous, répondait-elle, j'aime mieux être dupée que d'oser soupçonner un homme innocent; il se disculpe envers moi; c'en est assez, je ne veux même pas approfondir si j'ai tort de le croire. » Telle était Joséphine, dans toutes les circonstances de sa vie. Elle n'aimait point les rapports; cependant elle écoutait volontiers, mais son refrain favori était : « On vous abuse, il faut écouter le prévenu avant de le déclarer coupable. »

jusqu'à mon amitié pour William ; tandis que lui, mon époux, oubliait les promesses qu'il m'avait faites. » Cet oubli de ses devoirs, dont M. de Beauharnais se rendait coupable, fit regretter à Joséphine la perte de sa liberté ; les conseils de madame de Vass* exaltèrent sa tête, elle déposa dans le sein de sa famille, une partie de ses douleurs. Depuis quelques mois, le vicomte vivait séparé d'elle : l'intérêt de sa fortune et son devoir l'avaient appelé à la cour de Versailles. L'infortunée Créole, tout entière à sa douleur, se désespère, son ame s'agite, s'abreuve à la fois de tous les poisons de la jalousie. Cette passion cruelle s'empare de son cœur ; ne pouvant supporter plus long-tems cette espèce d'abandon non mérité, et ayant perdu jusqu'à la plus faible lueur d'espérance, elle lui fit remettre un jour, par un ami fidèle, un billet où elle lui exposait ses motifs de plainte, et lui demandait une prompte explication.

Le lendemain, au lever de l'aurore, madame de Beauharnais vit paraître son époux sombre et sévère. Il l'examine quelques instans, et lui dit :

« Le peu d'expérience que les jeunes personnes ont des usages du monde et de ses artifices ; la vie solitaire qu'elles mènent ; la réserve que le soin de leur réputation leur impose, ne leur permettent pas de connaître les devoirs les

plus importans dans le mariage. Les yeux sont de forts mauvais juges en pareille circonstance, tout ce qui ne parle qu'à nos sens est presque toujours sujet à nous égarer.

« Je vous ai dit, madame, au moment d'unir mon sort au vôtre : si vous n'éprouvez pas d'inclination pour l'époux qu'on vous propose, ce serait manquer à la confiance que vous devez à vos parens que de ne pas leur en faire l'aveu. D'autres hommes pourront réussir à vous plaire ; mais il faut détruire dans votre cœur les premières impressions de l'amour. Ces premières impressions sont naissantes, je l'avoue, la volonté seule ne suffit pas toujours pour les effacer ; on peut y parvenir avec le tems ; et c'est ce que je crois pouvoir attendre de votre raison, je ne prétends point dire, de votre amitié. Si le jeune William est le premier que vous ayez connu et qui ait cherché à fixer votre cœur, il n'est pas le seul homme qui puisse avoir des droits à votre tendresse..... Votre choix ne doit point être renfermé dans des limites si étroites, et vous devez jeter les yeux sur un objet plus digne de votre attachement.

« Voilà le discours que je vous tins, madame, en présence de mon père, quelques jours avant notre mariage. Vous voyez maintenant, combien il est dangereux pour vous de m'avoir caché

une passion naissante, et combien vos parens avaient de justes raisons de s'opposer aux démarches imprudentes qui auraient pu l'augmenter. Le voisinage de vos habitations, et l'ancienne amitié de vos familles vous ont facilité les moyens de passer ensemble les jours de votre enfance; dans vos jeux innocens vous vous donniez le nom d'époux; la sympathie n'a fait que s'accroître avec l'âge. Je lui ai expressément interdit l'entrée de ma maison, ce refus a donné de nouvelles forces à l'amour qu'il a pour vous et peut-être même à celui qu'il vous inspire encore..... »

« Vous m'avez percé le cœur par vos odieux soupçons, sécria Joséphine avec impétuosité; ils sont absolument imaginaires. Vous, cependant, monsieur, n'avez-vous rien à vous reprocher à mon égard? »

« Que veut dire, reprit-il avec force, cette lettre à vos parens, où vous passez exactement en revue ce que vous appelez mes fautes?.... Pourquoi les accuser d'avoir comblé votre malheur en unissant mon sort avec le vôtre? de quoi vous plaignez-vous? je ne fais qu'user de représailles. Ne m'est-il pas permis de présenter à une autre l'hommage d'un cœur que vous semblez repousser? Sans mes enfans, dites-vous, loin de regretter la France, je la quitterais! Mon devoir

m'ordonne d'oublier William de K***, et pourtant si nous eussions été unis ensemble, je n'aurais pas aujourd'hui à vous entretenir des sujets de ma douleur. »

« Est-ce là, madame, le langage d'une femme innocente? Ah! je n'aurais jamais imaginé que le cœur de mon épouse pût s'ouvrir au dangereux sentiment de la jalousie; bien plus, j'espérais que sa vertu lui ferait combattre et vaincre une inclination si contraire à notre tranquillité. J'en éprouve, je vous l'avoue, un chagrin qui ne me quittera qu'avec la vie. »

L'ame de Joséphine était alors plongée dans un trouble inexprimable!

Elle ne savait si elle flottait dans les erreurs d'un songe, ou si ses yeux s'ouvraient aux premiers rayons du jour. Ces reproches produisirent sur elle une impression difficile à exprimer; elle fut effrayée de sa situation; son imagination ne prévoyait que des sujets de peines et d'inquiétudes. Interdite et tremblante, elle dit au vicomte, avec cet accent qui n'appartient qu'à l'innocence: « Je n'étais donc pas encore parvenue au faîte du malheur! Un nouveau, un plus terrible est venu fondre sur moi; le père de mon Eugène, de mon Hortense, ose me soupçonner. Oh! je frémis à cette seule pensée. Alexandre,

pouvez-vous croire, reprit-elle avec force, qu'un autre effacerait de mon ame des sentimens qui vous appartiennent tout entiers? Le sort qui m'attend, je le vois, est le fruit d'une infâme trahison. Une femme qui se disait mon amie et la vôtre, m'a inspiré contre vous des soupçons injustes; malheureusement, j'ai ouvert devant elle les replis les plus secrets de mon cœur. Si le nom du fils de M. de K*** m'est échappé quelquefois, au moins cette femme indiscrète n'aurait pas dû aiguiser contre moi les armes de la calomnie. Vous le savez vous-même, j'ai conservé pour cet ami de l'enfance un touchant souvenir; mais jamais, j'ose ici l'affirmer, il n'a pu balancer, depuis notre union, le sincère attachement dont je suis pénétrée pour vous. Je n'ai entretenu avec lui aucune correspondance, je n'ai eu avec lui aucune entrevue depuis mon arrivée en France; devez-vous faire planer sur moi une injurieuse accusation: votre défiance, vos soupçons, un pareil subterfuge sont indignes de M. de Beauharnais. Je dois mépriser souverainement madame de Vass*; n'a-t-elle pas eu l'infamie de vous remettre la lettre qu'elle m'avait conseillé d'envoyer à mon père; *je la lui avais confiée pour la faire plus sûrement parvenir!* Parfaitement tranquille avec ma conscience, j'ai refusé,

malgré ses avis, d'écrire à William, à ce jeune homme dont le nom seul vous sert de prétexte pour aggraver le poids de mes malheurs. » Passant tout-à-coup de la crainte à un sentiment moins vif, et qu'il lui fut impossible de réprimer, elle s'élance de la place où la terreur venait de l'enchaîner. « Sachez, ajouta-t-elle en fondant en larmes, que le tems vous dévoilera ce que couvre encore ce mystère impénétrable. » A peine eut-elle achevé ce dernier mot, qu'elle tombe sans connaissance. Son époux, véritablement ému, lui répète deux fois avec l'accent de la douleur : « Oh! reviens, reviens à la vie, ma tendre Joséphine; je ressens tous tes maux, et te plains sincèrement. » La triste Créole le regarde les yeux en pleurs, lui tend la main, lui pardonne. « Ah! s'écrie le vicomte, que ne peux-tu lire ce qui se passe dans mon ame, et quel discours pourrait suppléer à mon silence! » Il dit, et la remet aux mains de ses femmes qu'il avait appelées. Le cœur brisé de toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, Joséphine resta, pendant plusieurs jours, en proie à la douleur, et fut attaquée d'une maladie très-sérieuse. Sa situation inspira quelques craintes pour sa vie. Sa santé fut longue à se rétablir; enfin des soins multipliés et sa jeunesse la sauvèrent. Durant quelques mois

son imagination ardente lui inspira l'idée que son époux lui rendrait et amour et confiance ; mais elle ne tarda pas à renoncer à cette douce illusion. Hélas! « d'un sexe infortuné, les armes sont les pleurs. »

CHAPITRE VII.

..... Je portais mes regards
Autour de moi, tout était solitude ;
Rien ne pouvait m'inspirer de désir,
Tout augmentait ma vague inquiétude ;
Dans un cœur vide il n'est point de plaisir.

FLORIAN.

QUE l'attente est un état pénible ! et, malheureusement, l'attente est inévitable ! Qui pourrait s'y soustraire ! un être heureux ! un être parfaitement heureux ! Ma main, que soutient la vérité, n'a pu tracer ces mots sans y ajouter : Où est-il ? montrez-le-moi, que je le voie aujourd'hui ; car, demain, le bonheur l'aura quitté, ou il ne sera plus.....

Telles étaient les réflexions que devait faire une mère, depuis long-tems seule avec ses enfans, dont elle guidait les premiers pas. Déjà d'une voix si douce ils prononçaient ce nom chéri que la tendresse maternelle aime tant à faire répéter ! Déjà elle voyait errer sur les lèvres d'Hortense ce doux sourire qui lui rappelle à la fois un époux parjure, et lui en retrace tous les

traits; mais, hélas! elle sentait se flétrir en elle toutes ses autres pensées, tous ses autres sentimens; et celui-là était empoisonné par d'affreuses amertumes, surtout par des inquiétudes dévorantes.

Les arts auraient pu être les consolateurs de sa vie; mais la contemplation des plus beaux chefs-d'œuvre, loin de la distraire des idées pénibles dont elle était occupée, ne pouvait que la ramener à de profondes méditations. Vainement elle essayait de charmer ses loisirs et de se livrer entièrement à l'étude pour alléger le poids de sa douleur; son ame était alors si oppressée, qu'elle se renferma plus que jamais dans son intérieur (1). D'ailleurs, les procédés de son époux n'étaient pas de nature à la rassurer, et chaque instant qui s'écoulait mettait le comble à son infortune. Elle fut privée de son fils, que l'on

(1) M. de Beauharnais avait une maison de campagne à Croissy; il était très-lié, ainsi que son épouse, avec madame Hostein, dont la propriété touchait presqu'à la sienne. Les enfans de cette dame et ceux de M. de Beauharnais furent élevés ensemble. Joséphine s'était, pour ainsi dire, séparée du monde, pour se livrer entièrement aux soins que réclamaient Eugène et Hortense. Il paraît qu'elle vivait très-retirée à Croissy, ne recevant absolument que les personnes qu'elle ne pouvait, sous aucun prétexte, se dispenser d'accueillir.

plaça dans une pension particulière (1). L'éloignement d'Eugène devint d'autant plus cruel pour sa mère, que son âge exigeait encore tous ses soins. Elle fut inconsolable pendant quelques semaines. Le séjour qu'elle habitait lui parut de plus en plus monotone; le vicomte se montrait rarement dans son intérieur; Joséphine lui adressait de tendres reproches. « Malheureux êtres! s'écriait-elle, en pressant ses enfans sur son sein, pauvres victimes, sous quels auspices vous êtes entrés dans la vie! hélas! pourquoi êtes-vous nés? » Instruite par madame Renaudin elle-même que le fils du marquis était décidé à mettre entre elle et lui une éternelle barrière, elle le pria de lui épargner ce dernier sujet d'affliction. « J'aurais souhaité, lui écrivait-elle, pour l'honneur de M. de Beauharnais, qu'il se fût contenté d'une séparation volontaire; car il doit lui répugner de faire retentir les tribunaux de ses plaintes. La femme coupable qui m'a enlevé son cœur et son estime est indigne de lui. Cette femme imprudente est connue par sa coquetterie et ses nombreuses aventures. » Mais rien n'est plus faible qu'un homme jaloux; aussi lui répondit-il avec un ton d'humeur et de sévérité.

---

(1) Chez M. Verdier, maître de pension, rue de Seine, à côté du Jardin du Roi.

Cette épouse affligée crut devoir aller confier ses chagrins à madame la comtesse de Montesson, espérant qu'elle daignerait employer tous les moyens convenables pour ouvrir les yeux de celui qu'elle n'avait cessé d'estimer, lui découvrir les suites funestes de l'éclat qu'il projetait, et le détourner de sa fatale résolution.

Ainsi s'abusait la malheureuse Joséphine. Absorbée depuis quelque tems dans de tristes pensées, elle rêvait aux jours de son bonheur : ils avaient fui loin d'elle ; aussi choisit-elle l'abbaye de Panthemont pour s'y renfermer avec sa douleur. Condamnée à supporter l'ennui d'une longue solitude, toute sa consolation était de voir sa fille : elle seule lui restait pour calmer et adoucir ses regrets.

Cet éternel silence qui l'environne, les heures qui s'écoulent avec une lenteur fatigante, tout concourt à lui faire envisager la vie sous un aspect lugubre qui semble en rapprocher le terme. Dans ce triste lieu, les arbres, aussi vieux que le monde, semblent faits pour bannir la gaîté ; leur feuillage touffu sert d'asile à ces oiseaux que le jour importune, et dont les cris aigus épouvantent l'ame timide de Joséphine. « Ici, dit-elle, je n'entendrai que le chant de l'oiseau de mort ; tout me l'annonce, ce lieu sera peut-être mon tombeau. » Ses lectures habituelles servaient

core à nourrir sa sombre mélancolie; les nuits d'Young étaient devenues pour elle une étude favorite qui fortifiait son goût naturel pour les rêves philolophiques d'Hervey. Elle regardait ces méditations comme des leçons profondes et sublimes; elle tournait ses regards vers l'immensité du souverain créateur, vers l'abîme du néant, et vers la consolante éternité.

Fatiguée sous le poids de ces réflexions désespérantes; poursuivie par un sommeil pénible, elle fermait, pour quelques instans, sa paupière appesantie. Bientôt des songes effrayans venaient en foule la tourmenter; mais la pente de son esprit la ramenait sans cesse à son premier caractère. Naturellement vive et enjouée, elle ne pouvait oublier ce faste asiatique qui établissait un contraste si extraordinaire avec la froide simplicité religieuse. Très-souvent l'abbesse l'accablait sous le poids de ses fatigantes observations; à l'entendre, la très-légère Américaine enfreignait la règle antique, cette fille des siècles, qui, avec eux, gouvernait le monastère.

A la vérité, il était impossible à madame de Beauharnais de se soumettre aux pratiques minutieuses qui remplissaient tous les instans de sa journée. Mais les dépenses, qu'elle était à même de faire, adoucissaient en elle le chagrin d'avoir perdu sa liberté. A l'exception de quelques amies

qui conservaient son souvenir, elle pouvait se croire abandonnée de l'univers entier.

Il arriva dans un couvent voisin de celui de Panthemont (1) un événement qui vint faire diversion durant quelques momens à la tristesse de Joséphine.

Une des fenêtres de son appartement dominait une petite cour dépendante de la maison des religieuses de ***, madame de Beauharnais avait remarqué que chaque soir, et à l'heure où l'orfraie a cessé son effroyable cri, les rayons argentés de la lune, en pénétrant jusque sur sa couche de douleur, éclairaient une scène silencieuse et touchante. Tout reposait, jusqu'au zéphir; tout était tranquille; et semblait imiter le sommeil de l'ange, dont le souffle s'exhale à peine. Joséphine avait distingué une des mères discrètes qui prenait soin d'éviter tous les regards pour s'introduire dans ce même bâtiment. Elle portait ordinairement à la main une lanterne, qu'elle déposait à terre avec une grande précaution; ensuite saisissant un trousseau de clés qu'elle tirait d'une corbeille, on l'entendait repousser sur ses gonds une grosse porte garnie d'airain; cette porte, en s'ouvrant, laissait apercevoir une espèce de fan-

(1) Un mur de clôture séparait cette abbaye du couvent des Carmélites et de celui de Belle-Chasse.

tôme. Ce spectre se promenait avec lenteur, et s'arrêtait toujours devant une muraille moins élevée que les autres. A peine Joséphine pouvait-elle saisir la trace de ses pas; mais elle entendait quelques mots rapides retentir dans cette solitude; bientôt la religieuse renfermait sa prisonnière, dont l'œil le plus pénétrant n'aurait pu deviner ni la taille ni les traits. Elle reprenait ensuite le même chemin, mais on ne pouvait apercevoir l'entrée par où elle pénétrait.

Madame de Beauharnais résolut d'approfondir ce mystère, qu'elle présumait couvrir quelqu'œuvre d'iniquité. « Encore une victime du despotisme conjugal, » s'écria-t-elle; car elle ne doutait point que cette femme ne fût renfermée en vertu d'un ordre supérieur. Le lendemain, elle alla elle-même à la recherche, et finit par apprendre qu'en effet, et ainsi qu'elle l'avait présumé, cette enceinte solitaire conduisait au cimetière des dames religieuses de ***. Elle communiqua ses découvertes aux marquises de C*** et de M***, qui venaient régulièrement passer quelques instans auprès d'elle. L'une et l'autre étant attachées par les liens du sang à la maîtresse des novices des dames de ***, promirent d'employer tous leurs soins pour parvenir à lui arracher ce secret. Elles devaient feindre aux yeux

de leur parente, que l'illusion d'un songe avait frappé leur esprit, étant d'ailleurs d'avis de changer le lieu de la scène et la désignation des personnes qui pouvaient y figurer. Munies de ces instructions, elles ne tardèrent pas à approfondir le sujet de leurs inquiétudes. La sœur Rosaure leur avait semblé vivement émue, en écoutant le récit de leur prétendu rêve, et avait essuyé ses yeux obscurcis par des pleurs. Mais il ne leur fut pas possible de puiser dans son entretien autre chose que des indices très-vagues. Elles dûrent présumer cependant que l'emprisonnement de la malheureuse victime était arbitraire. Du reste, elles ne négligèrent aucun moyen pour parvenir au but qu'elles s'étaient proposé. En effet, elles y réussirent, et au bout de quelques jours elles obtinrent les renseignemens les plus précis et les plus extraordinaires.

Depuis quatre ans, une novice intéressante s'était vue forcée, pour ainsi dire, de renoncer au monde. Le jour de l'auguste cérémonie, sœur Irène monta tristement les marches de l'autel ; à peine eut-elle prononcé ses vœux, que ses yeux se couvrirent d'un nuage, et qu'elle tomba inanimée ; on la fit aussitôt disparaître, et le bruit de sa mort se répandit le lendemain. Cependant ses obsèques, célébrées en secret, ne présentè-

rent point l'appareil accoutumé; le corps ne fut pas même exposé en public (1). Cette circonstance excita quelques murmures. La supérieure déclara qu'on en avait agi ainsi par des motifs secrets. Depuis ce tems on évita avec soin de s'entretenir de cette affaire, et défense fut faite de prononcer le nom d'Irène. Il était donc vraisemblable que l'infortunée conservait encore l'existence; mais comment écarter le voile qui dérobait la connaissance de son sort, et l'arracher au tombeau dans lequel elle était descendue vi-

(1) Un usage particulier avait lieu au décès des prêtres; on les enterrait le visage découvert; le peuple croyait lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain Juge, et reconnaître les joies du prédestiné à travers l'ombre légère de la mort. Comme dans les voiles d'une nuit pure, on découvre les magnificences du ciel.

La même coutume s'observait dans les couvens. Nous avons vu une jeune religieuse, ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondait, par sa pâleur, avec le bandeau de lin dont il était à demi-couvert; une couronne de roses blanches était sur sa tête, et un flambeau mystérieux brûlait entre ses mains. Après quelques heures d'exposition, on recouvrit le cercueil, et il fut déposé dans le caveau funèbre. Ainsi les grâces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se faner les lis malgré la candeur de leur sein, et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

(M. de Châteaubriand.)

vante? Hélas! aucune route apparente ne conduisait au lieu de sa retraite. Nul espoir de s'y introduire et de surprendre sa vigilante gardienne.

Les religieuses du couvent de *** se réunissaient la nuit; elles psalmodiaient lentement des cantiques, et remerciaient la Divinité de les avoir placées à l'ombre de ses ailes, loin des orages du monde; tandis que dans le même sanctuaire, et presque à leurs côtés, une jeune chrétienne gémissait dans les horreurs d'une situation affreuse, qui était leur ouvrage. Cette victime du fanatisme monacal ne pouvait adresser au Dieu de paix et de miséricorde, que des plaintes et de longs gémissemens. Au lever de l'aurore, les chants cessaient, les lumières s'éteignaient, les voûtes sonores ne répétaient plus les accens mélancoliques dont l'impression avait rouvert toutes les plaies du cœur de la jeune religieuse. Madame de Beauharnais se la représentait alors à genoux sur un marbre froid, devant un prie-dieu couvert d'une natte de paille usée par le tems et détruite par l'humidité, ayant auprès d'elle, sur un pupître, le cantique des cantiques et l'imitation de Jésus-Christ (1) vermoulue, prête à

(1) Mon fils (dit Jésus-Chrit), jetez-vous avec confiance dans les bras du Seigneur. et ne craignez point les juge-

tomber en lambeaux. L'obscurité du lieu saint, les statues mêmes qui couvraient les tombeaux, et qui auraient pu être prises pour des ombres, tout s'accordait à augmenter la frayeur dont son ame devait être saisie. Il lui semblait même entendre répéter encore sur sa tête ce dernier verset qui terminait ordinairement les matines : *Dona eis pacem.*

Joséphine et ses compagnes attendaient avec impatience le retour de l'astre de la nuit, résolues de pénétrer, à la faveur de ses rayons, dans l'enceinte étroite où la victime gémissait renfermée. Avec quelle lenteur le tems leur paraissait déployer ses ailes ! Quel désordre agitait leurs pensées ! Elles cherchaient et craignaient de rencontrer la vérité. Déjà l'heure nocturne s'approchait insensiblement. Cachées derrière une haie de chèvrefeuille, il leur était facile de descendre dans le jardin des ***, et, à l'aide d'une échelle dont elles avaient eu le soin de se précautionner, de pénétrer de même dans la cour intérieure. Inquiètes et osant à peine respirer, elles demeurèrent immobiles dans ce triste séjour. Depuis long-tems elles étaient accoutumées au spec-

---

mens des hommes, lorsque votre conscience vous rend témoignage de votre piété et de votre innocence.

Imitation de J. C., liv. III, chap. XXXV.

tacle lugubre que présentaient les lieux consacrés à la retraite éternelle. Joséphine cependant ne pouvait, non plus que ses compagnes, se rendre compte de l'émotion qui les agitait, en pénétrant vers l'extrémité de l'enceinte funèbre, où tout portait l'empreinte de la douleur, où le sombre désespoir semblait avoir établi pour toujours son empire.....

Plusieurs soupirs entrecoupés de sanglots les arrachèrent à leurs profondes réflexions; l'effroi s'empara de la marquise de C***, elle pousse un cri !.... Au même instant s'offre à leurs regards inquiets un fantôme qu'elles prennent d'abord pour un esprit..... C'était la malheureuse, renfermée dans ce lieu, où elle n'avait pour compagnie habituelle que les regrets, l'inquiétude et l'affliction.

A leur aspect, la victime s'efforce de fuir; mais arrêtée par sa faiblesse, ses genoux fléchissent; elle tomba prosternée sur la terre. Quoique la clarté de la lune frappât directement sur elle, sa lumière indécise permit à peine de distinguer d'abord si c'était réellement une créature humaine; d'un autre côté, elles appréhendèrent de voir se présenter son impitoyable argus, avant d'avoir pu découvrir son âge, ni la cause de ses malheurs. Après plusieurs questions, les exilées de Panthemont se déterminaient à abandonner

ces lieux, lorsque se soulevant avec effort, l'infortunée fit entendre quelques mots mal articulés, qui décélaient la frayeur que lui occasionait leur soudaine apparition. Elles la rassurèrent, et pour dissiper entièrement ses craintes, madame de Beauharnais se nomma. En effet, la religieuse reprit quelque confiance, et d'une voix tremblante et presque éteinte, elle leur parla ainsi :

« J'ai été consacrée au cloître dès ma plus tendre jeunesse, rien ne put fléchir mes parens, ni les déterminer à me faire rentrer dans le monde. N'étant plus maîtresse de mes destinées, il m'a fallu, dans ce monastère, couvrir mon front d'un bandeau éternel. J'ai aujourd'hui vingt-deux ans accomplis, et je viens supplier le Dieu de miséricorde de mettre enfin un terme à ma malheureuse existence. Jeune et innocente victime, vous me voyez prosternée au pied de l'image de notre sauveur. Hélas! mes parens furent injustes et cruels envers moi, et la religion seule m'a donné le courage de supporter les effets de leur monstrueuse inhumanité.

» Je vous avouerai, mesdames, continua-t-elle, que je manifestai un tel dégoût pour l'état que j'avais été forcée d'embrasser, que je m'aliénai entièrement le cœur de mes compagnes. Une lettre à mon adresse, et qui fut malheureusement

interceptée, servit de prétexte pour me faire rayer à jamais du nombre des vivans. J'avais été promise, dès le berceau, au fils unique du comte de *** (1). Hélas! depuis l'âge de douze ans j'ai perdu la meilleure des amies. Mon père contracta

(1) Mademoiselle de Sainte-C*** fut élevée avec le fils de la meilleure amie de sa mère. Ces deux dames avaient été placées à Saint-Cyr, et ne possédaient, l'une et l'autre, que le maximum de la dot (3000 fr.) et le léger trousseau. Mais parées de leurs grâces naturelles, auxquelles se joignait l'éducation la plus soignée, elles ne tardèrent point à être recherchées, et l'une et l'autre firent des mariages avantageux. Elles se promirent mutuellement que, dans le cas où elles deviendraient mères, les fruits de leur union, s'ils étaient de sexe différent, finiraient par resserrer davantage encore les liens qui les unissaient dès l'enfance. Elles se tinrent parole, et Irène dès ce moment fut promise à Gustave. Madame la comtesse de Sainte-C*** ayant succombé à une maladie de poitrine, bientôt son époux contracta de nouveaux nœuds. Dès-lors tout changea pour sa fille; elle fut destinée au cloître. Le jeune comte de M*** en conçut un tel chagrin, qu'il fit à Malte ses caravanes contre les Algériens, et prononça ses premiers vœux. Gustave n'était pas aimé de son père, qui reportait toutes ses affections sur un fils du premier lit. M. le marquis de M*** était très-sévère, il s'opposa constamment à l'union de son fils avec Irène, et il le força de prononcer, à sa majorité, comme chevalier profès, et mit ainsi un terme à toutes ses prétentions, en le vouant au célibat pour sa vie.

bientôt de nouveaux liens, et un fils vint, la troisième année, combler ses désirs et commencer mes infortunes; je fus dès-lors vouée à la retraite, parceque je n'avais rien à espérer de la fortune de ma mère, que mon père avait épousée presque sans dot, et par inclination. Sa seconde femme lui avait apporté des biens considérables: elle devint maîtresse absolue de ses pensées, et l'arbitre de ses actions. Elle fut donc la principale, ou plutôt l'unique cause de mes malheurs, en arrachant à son époux, qu'elle gouverne, le fatal consentement qui me bannit à jamais du sein de la société. Cette femme cruelle, afin de jouir plus complètement de son triomphe, a poussé le scandale jusqu'à paraître à la grille du temple auguste le jour même où je prononçais mes vœux. La vue seule de cette marâtre produisit sur moi une si vive impression, que je restai privée de l'usage de mes sens.

» Lorsque le drap mortuaire fut enlevé de dessus moi, je ne donnais plus aucun signe d'existence. J'étais tombée dans une espèce de léthargie; mes yeux affaiblis ne pouvaient plus s'entr'ouvrir à la lumière. Cependant, j'entendais tout ce qui se disait autour de moi. Dans ce funeste état, je fus transportée hors de l'église; en vain les personnes qui m'environnaient me prodiguèrent des soins empressés, je ne pus être

rappelée au sentiment. Le malheur voulut qu'en me dépouillant de mes habits monastiques, les religieuses trouvassent une protestation que j'avais faite contre mes vœux, écrite tout entière de ma main ; elles s'en emparèrent, et cette pièce devint un titre redoutable entre les mains de mes ennemies.

» Dès le même soir de ce funeste jour, je repris l'usage de mes facultés intellectuelles; mais on jugea bien que je ne serais qu'une religieuse sans ferveur, et que tôt ou tard je chercherais à m'affranchir du joug austère qui m'était imposé. Avant tout, il fallait effacer des esprits l'impression de la scène scandaleuse qui avait eu lieu. Déjà le gouvernement avait le projet de supprimer quelques abbayes. Il fut décidé, dans le chapitre, que l'on répondrait à la grille que j'avais succombé à une aliénation mentale ; ma famille en était persuadée, et mon digne père, qui m'aimait réellement, daigna m'accorder quelques larmes. Je fus donc jetée dans ce bâtiment solitaire et séparé du reste de la maison. Là, chaque jour, une des sœurs est spécialement chargée de pourvoir à ma nourriture ; il est vrai que dans ma captivité, on prend soin de ma conservation : je porte les mêmes habits et j'ai les mêmes alimens que les autres religieuses ; ma demeure renferme les

premiers objets nécessaires à l'existence; mais je suis privée pour toujours de m'entretenir avec mes semblables. Si je n'eusse été soutenue par la ferveur de ma piété, j'aurais déjà succombé mille fois sous le fardeau de mes peines; vainement je m'efforce de combattre les émotions de mon cœur, je ne trouve point d'armes assez fortes pour les vaincre. Infortunée!..... dès que je me sens affaiblir, je réunis tous mes efforts pour me traîner dans cet effroyable asile. Ah! la terre sainte que je foule devient aujourd'hui ma plus chère espérance. » A ces derniers mots, elle tomba dans une faiblesse, avant-coureur d'un accès de délire : ses yeux étaient tristement baissés, elle soulevait avec lenteur son front appesanti, et embrassait fortement une croix de pierre qui s'élevait au milieu de ce triste séjour. Alors madame de Beauharnais se rappela la touchante La Vallière, qui s'était trouvée à-peu-près dans la même situation. L'une voulait fuir un monarque qu'elle adorait, pour s'ensevelir dans la retraite; l'autre avait senti dans le printems de ses jours son cœur palpiter et s'ouvrir à l'amour au nom d'un mortel qui lui était destiné. La religieuse formait des vœux ardens pour se réunir à sa mère. « C'est là, disait-elle en poussant un douloureux soupir, et en s'inclinant religieusement vers la terre, pour y chercher sans doute son dernier asile, c'est-là

que doit s'ouvrir pour moi la route de l'éternité et celle du salut.

» Déjà je me sens atteinte et frappée de tous les traits de la destruction, mon sang se retire précipitamment vers mon cœur. Le nuage de la mort est déjà répandu sur ma vue, bientôt je pencherai ma tête, et je succomberai comme le lis qui se courbe et meurt dans nos jardins. Mais la céleste espérance me console en me montrant dans le ciel une divinité bienfaisante qui m'offre le pardon que les hommes me refusent. Mon ame captive dans ce corps qui erre sur la terre, brûle de s'unir à l'esprit saint qui l'a créé. O salutaire présent de la bonté de Dieu, qu'une nuit éternelle ! » Ainsi parle la sœur, et des larmes douloureuses coulent de ses yeux. Qui pourrait peindre son affreux désespoir, et les pensées cruelles qui l'agitaient ! mais bientôt une douce et pieuse résignation vint heureusement s'emparer de tout son être ; ses lèvres ne proférèrent d'autres paroles que le nom de son créateur. Nous mêlâmes nos prières aux siennes, nous suppliâmes le ciel de mettre un terme aux chagrins qu'éprouvait cette innocente victime. Nous lui fîmes entrevoir un avenir plus fortuné, mais n'y ajoutant aucune confiance, elle gémit de nouveau, et s'apercevant que la douleur se peignait sur nos traits, doucement émue par ce témoi-

gnage de notre intérêt, un léger sourire vint à la fin sillonner ses lèvres pâles et desséchées, elle nous adressa les paroles suivantes :

« La contrainte la plus pénible pour moi, est la nécessité où je suis devant ma surveillante, de trahir mes sentimens : la plainte est ici un crime irrémissible qui conduit au tombeau : aussi chaque instant est un supplice au-dessus de mes forces. Ma santé, déjà détruite par mes longues souffrances, s'use insensiblement ; encore une année, et vous me trouverez peut-être expirante. J'emporterai dans la tombe un corps qui sera aussi pur qu'il l'était dans les jours délicieux de mon enfance. Cependant je ne pourrai déposer mes pénibles secrets dans le sein d'une amie tendre et compatissante ; je souhaiterais que mon père ainsi que madame la comtesse de Montesson sussent que j'existe. »

Au nom de son illustre protectrice, madame de Beauharnais éprouva une sensation difficile à exprimer. L'auguste silence de la nuit, joint au calme sacré des tombeaux, imprimaient à cette scène de douleur un caractère solennel ; tout-à-coup le ciel s'obscurcit, un éclair sillonne la nue le tonnerre gronde et tombe en éclats sur la croix ; (la terreur fut générale parmi ces fugitives). La religieuse, couverte d'un cilice, le front prosterné près d'une tête de mort, chrétien ornemen

de son humble demeure, élève sa pensée et ses regards vers la voûte céleste, elle invoque le dieu fort, le dieu de justice, non le dieu des vengeances. Le sentiment des propres malheurs de madame de Beauharnais se réveilla alors avec énergie dans le fond de son cœur, et sa situation actuelle, si différente de ce qu'elle avait été autrefois, se retraça d'une manière bien douloureuse à sa pensée. Cependant, elle espérait qu'un jour plus pur et plus serein se leverait pour elle : déjà cette épouse affligée entrevoyait un avenir plus heureux ; mais la malheureuse fille du comte de *** ne pouvait l'apercevoir que dans ce que nous appelons l'immensité. Leur conversation se prolongeant, elles entrevirent dans le lointain la lueur pâle d'une lanterne sourde qui s'approchait lentement du lieu où elles étaient. « C'est ma gardienne, lui dit l'infortunée... mais elle n'est point insensible. Cette femme cherche à adoucir le ministère de rigueur qu'elle est contrainte d'exercer à mon égard ; elle vole au devant de mes besoins ; je ne serais déjà plus sur la terre sans son humanité. Retirez-vous, néanmoins, dans les détours obscurs de ce sinistre séjour. Je ne veux point apprendre à cette ame sensible que son noble dévouement est parvenu jusqu'à vous, elle pourrait craindre que le secret de sa conduite ne vînt à transpirer.... C'est à elle que je dois

cette ombre de liberté dont j'ai joui jusqu'à présent; le directeur et la communauté se reposent sur sa prudence et sur sa discrétion. »

Le ton froid et sérieux dont elle prononça ces mots, leur prêtait encore plus d'amertume. Elle n'y mit pas le moindre accent, cela ne ressemblait ni à une demande, ni à une exclamation, et n'exprimait ni curiosité ni étonnement: la monotonie avait produit ces sons sans la moindre participation de l'ame. En peu d'instans son œil redevint aussi faible, aussi languissant qu'auparavant. Joséphine et ses deux amies ne purent résister à ce cruel spectacle; hors d'elles, fondant en larmes, elles cédèrent aisément aux vœux de la prisonnière et lui firent promettre d'écrire avec détail sa déplorable histoire: madame de Beauharnais s'engagea à rompre le cours de ses tourmens, et à terminer enfin ses longues infortunes. Elle lui indiqua un moyen pour entretenir une correspondance avec elle durant les derniers instans qu'elle passerait à Panthemont. Elle parvint à intéresser plusieurs personnages puissans: de ce nombre était monseigneur l'archevêque de Paris. Quand ce vénérable prélat se fit ouvrir les portes claustrales du couvent de*** pour s'assurer de l'état des choses, on lui apprit que le foyer de la vie était presqu'éteint dans mademoiselle de Sainte-C***, que sa poitrine était

continuellement oppressée par des étouffemens douloureux, d'horribles suffocations et que bientôt probablement elle n'existerait plus. Heureux encore, reprend l'une des doyennes, si l'on pouvait dire un jour de cette sœur Irène, « *son ame est dégagée de sa prison corporelle.* Elle est maintenant dans le sein de la divinité ! mais a peine a-t-elle l'attrition de ses fautes..... »

A ces mots une sainte colère éclate dans les yeux du respectable archevêque ; son indignation l'empêche de pardonner aux auteurs de cette coupable action. « Hélas ! s'écria-t-il ; en leur lançant un regard expressif : encore une victime sacrifiée à l'erreur et à l'ambition. Elle opposa peut-être quelque résistance à consommer son sacrifice, et c'en fut assez pour être l'objet de de votre persécution. Femmes insensibles et trop cruelles, ajouta-t-il, je me suis tu jusqu'à ce jour, *je suis demeuré dans le silence — mais maintenant je me ferai entendre....* (1)

(1) En effet, cette affaire fit grand bruit à Paris ; la nouvelle s'en répandit dans les provinces, Mademoiselle de Sainte-C***, sensible, timide et faible, n'eut pas la force de poursuivre et de jouir de son triomphe ! ! Cette créature angélique succomba. La mort ne fut pour elle qu'une promotion, une délivrance ! ! ! Quelque tems avant la révolution, la question de séculariser cet ordre religieux

Déjà quelques mois s'étaient écoulés depuis que madame de Beauharnais vivait entièrement retirée du monde. La triste et délaissée Joséphine bornait tous ses désirs à jouir de la vue de sa fille bien-aimée. La jeune Hortense, sensible aux tendres soins que lui prodiguait sa mère, lui rendait avec usure les caresses dont elle l'accablait. Excitée par le besoin de lui plaire et de l'aimer, sa tendresse filiale était le seul sentiment dont elle fût animée. Cette sensible et intéressante recluse, recevait journellement les nouvelles les plus satisfaisantes de ses amies ; elle était enfin à la veille de les revoir et de gagner le procès que lui avait intenté injustement son époux(1), toutes

---

fut très-sérieusement agitée dans le conseil d'état, et même en cour de Rome. C'était le beau idéal de l'espérance.

(1) A l'instigation de madame de Vass*, M. de Beauharnais fit un voyage à la Martinique pour établir une enquête contre sa femme. Il fit interroger des nègres et des mulâtres, croyant leur faire avouer quelques faits qui pourraient porter atteinte à la conduite irréprochable qu'elle avait menée avant de venir en France. Tous les renseignemens furent en faveur de l'intéressante Créole. A son retour, l'époux ombrageux intenta un procès à sa femme. Madame de Laa**, belle-fille du maréchal de N***, et parente de plusieurs magistrats, n'ayant jamais cessé de protéger Joséphine, fit évoquer l'affaire au parlement de Paris, sous des couleurs si favorables pour elle, que M. de Beauharnais perdit sa cause. Il fut condamné

ses pensées se reportaient sur ce triomphe si désiré qu'elle était au moment d'obtenir (1)? Blasée sur les vains amusemens du monde, ennuyée de la frivolité de ceux du cloître, elle consacrait une partie de ses veilles à parcourir l'histoire des nations, à rechercher les causes primitives de leur grandeur; elle observait que les circonstances les plus minutieuses, en apparence, avaient souvent amené la destruction des empires, l'élévation des rois; cette remarque produisit une si vive impression sur elle, qu'elle résolut de donner à l'avenir à toutes les actions de sa vie un but utile, qui tendît à l'accomplissement de ses desseins (2).

à reprendre son épouse, si elle voulait revenir avec lui, ou à lui faire annuellement une pension de dix mille francs. Ce qui put motiver cet arrêt équitable, c'est qu'il fut réellement prouvé que l'accusation intentée contre madame de Beauharnais était calomnieuse; le parlement permit à Joséphine de ne point habiter le même hôtel que son époux.

(1) Madame de Beauharnais ne sortit de l'abbaye de Panthemont qu'après avoir gagné son procès. Madame la comtesse de Montesson lui donna, durant ses malheurs, les preuves d'une rare et constante bienveillance, et la visitait souvent au parloir de l'abbesse.

(2) La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité. La vie sédentaire lui permettrait de longs travaux et des succès; et elle augmenterait son bonheur en pensant à lui.

CHAPITRE VIII.

Quicumque amisit pristinam dignitatem,
Ignavis etiam jocus est in casu gravi.

Quand un homme a perdu tout ce qui en imposait a la multitude, dans son infortune il se voit encore le jouet de tout ce qu'il y a de plus lâche et de plus méprisable.

PHÈDRE.

ENFIN, Joséphine a revu ses enfans, elle est heureuse! Ce fut alors, qu'ivre de son bonheur, elle s'écria : « Liberté, je sens que tu n'es pas une chimère, et que l'homme échappé du gouffre des prisons peut seul, dans le fond de son cœur, te rendre un hommage sincère. » Quelque naturels que fussent alors les sentimens qui l'agitaient, elle s'aperçut bientôt que la réflexion allait en affaiblir le charme. Lorsque le premier enthousiasme du bonheur de se voir vengée d'une manière aussi éclatante fut passé, elle ne put s'empêcher de réfléchir sur sa pénible situation. A la vérité, l'arrêt du parlement de Paris lui fut très-favorable, elle était devenue absolument libre, mais M. de Beauharnais était perdu pour elle.

Ici se termine le récit des événemens qui devaient former la première partie de ces Mémoires, et sur lesquels je n'ai eu que des notes, à la vérité fort détaillées. Je pose la plume : c'est désormais Joséphine qui va parler elle-même.

Les conseils que je recevais de tems à autre de M. de Tascher, avaient pour but de m'engager à retourner à la Martinique. Il me disait qu'on ne goûte jamais mieux le charme de la tranquillité dans le port, qu'après avoir été battu par la tempête.

Je reçus des visites et je m'empressai d'en rendre ; les uns étudiaient mes moindres discours, et m'observaient ; les autres s'épuisaient en questions indiscrètes, affectant de me féliciter sur ce qu'ils nommaient mon triomphe ; je distinguais parmi eux mes véritables amis, et je passai ainsi quelques instans de calme dans leur aimable société. Cependant, j'avais perdu de nouveau cette paix intérieure sans laquelle le bonheur est impossible. Je ne voyais point mon époux, et une rêverie habituelle entretenait la source de mes chagrins. La douleur, depuis long-tems, avait opéré une certaine altération dans les traits de ma figure et dans les facultés de mon âme ; je me regardais comme une femme malheureuse. Sans les doux fruits de mon union, qui m'aidaient, l'un

et l'autre, à supporter l'existence, j'aurais infaillliblement succombé sous le poids de ma mélancolie.

Cette situation de mon esprit me faisait nécessairement aimer la solitude; mes amis m'adressaient des reproches obligeans sur le parti que j'avais pris de me séquestrer ainsi du monde. « Si l'étude du cœur humain, me disaient-ils, afflige le plus souvent celui qui s'y livre, il est cependant nécessaire d'en interroger les replis les plus mystérieux. » Un jour on m'avait, pour ainsi dire, entraînée malgré moi à Versailles, où je paraissais très-rarement. Je consacrai quelques heures à parcourir les deux Trianons: le petit, surtout, attirait plus particulièrement la foule des curieux; les embellissemens exécutés par les ordres de la Reine, prêtaient un charme inexprimable à ces lieux enchantés. J'étais curieuse de voir le séjour délicieux, où l'épouse de Louis XVI se plaisait à s'affranchir du poids des ennuis que lui imposait la sévère étiquette des Palais. C'est là que la fille des Césars venait se livrer tout entière à ses pensées favorites, et goûter en paix les douceurs d'une innocente liberté. Marie-Antoinette était alors ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, bonne, compatissante, aimable. Quittant le haut rang et le faste du trône, elle semblait en descendre pour écouter les

plaintes de ses sujets, et souvent elle sortait de ce paradis terrestre, pour contempler le beau ciel de la campagne. On la voyait s'égarer dans ces bosquets divins où s'insinuait à peine un mystérieux demi-jour ; elle se dérobait ainsi à la foule des insectes dorés qui abondaient à sa cour, et se livrait à la société de quelques personnes qui partageaient ses goûts simples et champêtres. Dans cet abandon de la grandeur et de l'éclat de sa couronne, Marie-Antoinette n'en paraissait que plus belle : on l'eût prise pour la reine des Grâces. Qu'elle était ravissante alors, quand tous les sentimens d'une ame ardente se réfléchissaient sur son visage auguste !

L'impression que j'éprouvai en entrant, la première fois, dans les appartemens de la Reine, serait difficile à décrire ; une mélancolie dont je ne pouvais ni me défendre, ni m'expliquer la cause ; une crainte secrète et confuse, semblaient m'avertir que la souveraine de ces lieux cesserait bientôt de l'être. Tout présageait déjà l'atteinte des malheurs dont cette femme céleste serait accablée, et les coups de l'exécrable calomnie dont elle deviendrait la victime. L'affaire du cardinal de Rohan avait déjà démontré à quels excès pouvait se porter la licence, quand elle n'est pas comprimée à l'instant même où elle éclate.

Dès-lors, les amis sincères de la monarchie dûrent prévoir que les frondeurs ne s'arrêteraient pas au milieu de la carrière qu'ils avaient ouverte. Une multitude de pamphlets atroces, dont chaque jour Paris et Versailles étaient inondés, propageait les bruits les plus absurdes et les plus mensongers. Les ennemis de l'épouse de Louis XVI la représentaient comme une seconde Médicis. Ils osaient, dans leur délire, la rendre l'objet des reproches les plus injustes et les plus cruels. Ils s'efforcaient même de flétrir sa réputation. Le public, avide de nouvelles, ne se donne pas toujours la peine de remonter vers la source d'où elles découlent; il accueille plus favorablement celles qui répandent le mépris et les injures, que celles qui annoncent un hommage rendu à la vertu, ou qui expriment l'amour et le respect des peuples pour leurs princes légitimes.

D'ailleurs, les Français se donnent rarement la peine de réfléchir sur les impressions que des écrits ou des discours envenimés peuvent produire; mais ils se laissent aisément séduire et aveugler par les récits infidèles et piquans d'anecdotes scandaleuses, surtout, lorsque des personnages importans en sont l'objet.

La Majesté royale ainsi avilie, annonçait les approches de l'orage qui allait éclater sur la France et renverser le trône et le monarque. La

reine était peut-être la seule qui ne partageait point la sécurité à laquelle se livrait la cour. Sans cesse en proie à d'affreux pressentimens, elle trouvait dans le séjour de Trianon une sorte d'adoucissement à ses peines (1). Cette princesse, digne fille de Marie-Thérèse, puisait dans les leçons de son illustre mère ce courage supérieur aux grandes vicissitudes, qui donne la force d'opposer à ceux qui conspirent la ruine et le bouleversement des états, une résistance mâle et vraiment héroïque.

Telles étaient les pensées qui m'animaient en parcourant les modernes jardins d'Alcinoüs, où l'art s'unit à la nature, et semble l'embellir. Je contemplais avec admiration tous les objets qui s'offraient à mes regards enchantés. Comme j'aimais infiniment la botanique, je me plaisais à examiner la famille des plantes que je rencontrais sur mes pas. Je parcourais cette allée d'où s'élançaient des arbres majestueux à l'écorce unie, au feuillage durable ; elles me semblaient alors aussi

(1) Notre cour nous suit et tout nous fuit ; on nous abuse, je le sais, disait souvent la reine à l'infortuné Louis XVI. Je vois le sourire des courtisans, il décèle la fausseté perfide ; « c'est le stylet moral. » Les lâches qui s'en servent, blessent, se détournent et fuyent ; et les froids regards de la plupart d'entr'eux me fatiguent et m'inspirent du dégoût.

vastes que l'univers. On entra pour se reposer dans l'une des charmantes habitations que la société avait visitée ; à la description qu'en faisait le guide, il ajouta des détails historiques fort intéressans (1). Les cris confus de plusieurs voix,

(1) Le Petit-Trianon est le chef-d'œuvre du génie de l'architecture légère ; Marie-Antoinette s'y plaisait infiniment ; elle s'était fait un doux plaisir de l'embellir à grands frais ; rien n'était plus agréable ni plus pittoresque que ces jardins tracés par la main du célèbre Lenôtre.

La Reine venait souvent s'y distraire, comme elle le disait agréablement, *des ennuis inséparables de la grandeur*. Dans ce lieu de délices, il régnait une simplicité de mœurs qui contrastait d'une manière piquante avec le luxe de la cour. La souveraine de la France ne l'était pas à Trianon. Le costume champêtre lui allait à merveille ; elle parcourait l'étendue de son domaine habillée en bergère ; son sceptre était resté dans les appartemens de Versailles, une houlette le remplaçait dans ses mains augustes, et elle agréait indistinctement les hommages du noble et du plébéien que la curiosité amenait dans ce lieu pour y admirer la fille des Césars.

Recevant tout le monde avec grâce, sans rien perdre néanmoins de sa dignité, jamais femme, peut-être, ne posséda mieux toutes les aimables vertus qui caractérisent à la fois la grandeur et la bonté, et ne connut aussi bien l'art de répandre à propos des bienfaits. Elle avait ce secret merveilleux, si rare dans les grands, de savoir donner sans blesser la délicatesse des personnes qu'on oblige. Toute la cour aurait voulu accompagner Marie-Antoinette, quand

pendant qu'on l'écoutait, se firent entendre en paraissant se rapprocher. L'étonnement qu'ils avaient causé d'abord, s'accrut encore quand on vit paraître la Reine environnée de toute sa cour. Elle s'avança, et sans paraître surprise de voir des étrangers dans ce lieu, elle salua avec cette grâce qui lui était naturelle ; on fut bientôt en-

---

elle disait avec ce sourire qui lui était particulier : *Demain j'irai à ma ferme.* Les courtisans désignés pour jouir d'une telle faveur ressemblaient à des bourgeois qui vont en commun voir une fête de village.

Chaque habitant de ce séjour de féerie avait sa chaumière. L'un de nos princes (monseigneur comte d'Artois), était propriétaire d'un moulin ; un autre (monseigneur comte de Provence), avait le presbytère. Tel duc était très-heureux quand on voulait bien lui permettre d'échanger ses cordons contre l'habit d'un laboureur ; telle grande dame, *avec seize quartiers*, devenait un instant métayère, et semblait s'occuper des détails domestiques. La belle fermière (ainsi pouvait-on la nommer), faisait admirablement bien les honneurs de chez elle. L'étiquette disparaissait, elle était remplacée par la douce franchise et l'agréable liberté. Trianon est en quelque sorte le berceau de cette déesse qui, depuis 1789, a fait fermenter tant de têtes et occasioné tant de maux. La reine montrait en tout l'exemple de la simplicité. La meûnière lui envoyait des gâteaux, l'instant d'après la fermière lui donnait en échange des œufs frais et du laitage. Jusqu'au curé qui n'était pas oublié dans cette répartition. Chacun, tour à tour, se visitait et s'invitait. A chaque instant du jour les

couragé par l'accent flatteur de sa voix, et les paroles qu'elle daigna m'adresser. Sa majesté voulut bien me dire avec bonté : « Madame de Beauharnais, vous pouvez parcourir les deux Trianons, je sais que vous êtes en état d'en apprécier les beautés : je serai bien aise de connaître ce que vous y aurez distingué de plus

---

plaisirs venaient en foule se réunir autour des heureux hôtes de cette habitation, qui semblait avoir été bâtie par un pouvoir magique. Le soir on jouait la comédie ; la Reine distribuait les rôles, et très-souvent y remplissait le sien : tous à l'envi se piquaient de la plus noble émulation ; c'était à qui se surpasserait pour s'attirer un regard de la nouvelle Armide qui enchantait ces jardins. On y donnait des concerts, où la Reine s'accompagnait presque toujours. Les plus beaux morceaux de Gluck et de Piccini, rappelaient ceux que Lulli avait, un siècle auparavant, enfantés dans les mêmes lieux. Louis XVI aimait peu Trianon. « C'est un gouffre pour la dépense, disait ce bon roi, et le rapport est incertain. » Allusion fine et adroite à l'entretien coûteux de ses domaines.

Depuis la révolution, ces deux résidences royales furent extrêmement négligées. Le Français venait contempler en silence les lieux qui naguère avaient fait l'admiration de l'étranger, et le charme d'une cour au sein de laquelle le luxe et la magnificence étaient héréditaires, depuis le siècle pompeux de Louis XIV. Que de réflexions devaient agiter tous les cœurs, en se rappelant un passé si riche de souvenirs, et en le comparant aux misères du tems actuel !...

remarquable, en y joignant vos observations particulières; j'aurai toujours beaucoup de plaisir à vous recevoir. »

Je répondis par un salut respectueux à cette bienveillance de la Reine; chacune de ses paroles est gravée dans ma mémoire, mon cœur aime à se les rappeler. La princesse s'éloigna en laissant tout le monde pénétré d'un sentiment d'amour et de respect. La fille de Marie-Thérèse était loin alors d'imaginer que *celle, à qui elle venait de parler d'une manière si obligeante deviendrait l'épouse d'un général qui placerait un jour sur sa tête la couronne des rois de France.* (1) Mais n'anticipons point sur les événemens, qui n'arriveront en effet que d'une manière trop rapide.

Un inspecteur des jardins conduisit la société sur tous les points des deux maisons royales. L'ob-

(1) O vous qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs,
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits!
Français qui l'avez vue et jeune et belle, et reine?
Répondez, est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnait tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grâce à ses dons?
DELILLE, *poëme de la Pitié.*

servai avec soin tous les objets qui s'offraient à mes regards; j'en pris la note sur mes tablettes, et fidèle à la promesse que j'avais faite à sa majesté, je me préparais à lui offrir le fruit de mes réflexions. Quelques jours après, je fus admise à une audience particulière où, avec l'accent de la bienveillance, Marie-Antoinette daigna m'assurer de son auguste protection. Elle voulut bien m'entretenir avec la plus grande bonté, et le roi qui survint alors, daigna me confirmer, d'un air qui me pénétra, que M. de Beauharnais et ses enfans auraient toujours droit aux bienfaits de la justice éclairée de la cour (1).

« D'ailleurs, ajouta le monarque, je n'oublierai jamais le dévouement des Américains pour soutenir l'honneur de la couronne. Mes aïeux ont accepté de ce peuple généreux des sommes considérables; et je ne m'affranchis point, à leur égard, des devoirs de la reconnaissance. Madame, continua-t-il en souriant, dès à présent je veux m'acquitter envers vous, au moins des arrérages; c'est des mains de la reine que vous

(1) Les différens entre M. de Beauharnais et son épouse ayant fait quelque bruit dans le monde, il n'est pas étonnant que le Roi et la Reine aient témoigné à Joséphine un intérêt si touchant, surtout lorsque le premier tribunal du royaume s'était plu à lui rendre une justice aussi éclatante qu'elle était méritée.

les recevrez. » Je m'inclinai respectueusement; la reine daigna me promettre un brevet d'officier pour mon fils; et détachant en même tems un ornement de pierres antiques qu'elle portait suspendu à son cou, elle le passa autour du mien. Les portraits de LL. MM. embellissaient le revers du médaillon.

Ainsi les monarques devraient toujours reconnaître les importans services qui leur sont rendus par les peuples; mais c'est aux peuples qu'il appartient de bien connaître et d'apprécier de pareils souverains. Louis XVI et son auguste épouse n'ont jamais été jugés équitablement par leurs contemporains : il a fallu une révolution terrible et prolongée pour faire éclater, dans tout leur jour, leurs vertus, et pour dévoiler l'infamie de leurs calomniateurs ainsi que la scélératesse de leurs bourreaux.

Vers la même époque, je reçus des nouvelles de ma mère; elle m'engageait, par les motifs les plus pressans, à venir auprès d'elle épancher mes douleurs. Le poison de la calomnie avait depuis long-tems distillé son venin perfide sur moi, épouse malheureuse, et madame de la Pagerie cherchait, en quelque sorte, à réparer ce qu'elle nommait *ses torts maternels*. Je me décidai à quitter la France, cette France où de si singulières destinées m'attendaient encore.

Je ne pus me séparer de mon fils sans ressentir de mortelles alarmes ; j'allai conjurer M. de Beauharnais de le rendre à mes soins. Il s'y refusa formellement. Quelle inhumanité ! m'écriai-je en lançant un regard de désespoir sur un de ses amis qui vint, quelques jours avant mon départ, me confirmer cette triste nouvelle. Il m'entendit et pleura avec moi ; il me promit son assistance auprès de mon époux. C'était l'appui de la vertu courageuse et compatissante, celui qu'une amitié forte et généreuse doit à l'innocence et au malheur. Je lui recommandai mon Eugène, et lui dis : « Je vais embrasser la terre qui m'a vue naître, je l'arroserai de mes larmes ; car je prévois qu'en France, désormais, je ne saurais être heureuse. »

« Adieu, adieu, ne parlez point d'Hortense à M. de Beauharnais. La fille pourrait-elle intéresser, quand la mère est odieuse ? Alexandre, continuai-je, vous me tiendrez compte de l'espèce d'exil que je m'impose. Il n'a que votre repos pour objet ; mais au moins, pardonnez-moi mes larmes..... » Quelques jours après, je montai sur le frêle esquif qui m'éloignait de mes amis, de mon fils, de mon époux.....

La chaloupe sortit du port avec la marée et un faible vent du nord-est ; mais l'air était tranquille, le ciel pur ; la mer, unie comme une glace, ré-

fléchissait les rayons brûlans du soleil ; les matelots chantaient à l'unisson au bruit des rames qui tombaient avec la mesure du chant. Déjà les voiles se déploient tranquillement. Le pilote tient en ses mains le gouvernail : le vaisseau marche, il coupe la lame, et roule peu ; mais bientôt il devient le jouet des vagues qui le ballottent dans tous les sens, et l'on peut juger de ce que je dus souffrir en voyant la jeune Hortense qui, peu faite à ce balancement continuel, joignait à l'impossibilité physique de garder son équilibre, le malheur de ne pouvoir supporter la mer.

Le matin du trentième jour de navigation, le capitaine découvrit tout-à-coup un gros bâtiment qui portait droit sur le sien ; soit qu'il l'eût vu trop tard, soit que son pilote dirigeât mal ses manœuvres, l'équipage lui fit apercevoir que les deux vaisseaux allaient se heurter de front. Le capitaine en pâlit, et joignant la présence d'esprit au courage, il fit précipiter le plus de monde qu'il put sur le gaillard d'arrière, et peser fortement sur le soc d'artimon. Cette manœuvre qui changeait leur direction en les faisant arriver au vent, les sauva dans le moment où les deux mâts de beaupré allaient s'engager. Le vaisseau étranger qui avait arboré pavillon anglais, passa bord à bord, et fila vent arrière, chargé des bénédictions énergiques que l'on se donne en pareil cas.

Le capitaine félicita ses passagers, et moi notamment, d'avoir pu nous faire échapper à l'un des plus grands dangers de la mer.

Cependant des grains du sud menacèrent plusieurs fois de briser le navire contre des écueils; alors, penchée sur une vergue, et le chagrin me rendant insensible à l'aspect d'un abîme, je mesurais d'un œil avide la profondeur des eaux, je défiais la vague verdâtre qui s'élevant à la hauteur des mâts, semblait sur le point d'engloutir le bâtiment et ceux qu'il portait; enfin, après une longue et périlleuse navigation, pendant laquelle on courut encore deux fois les risques d'un abordage, on parvint au terme du voyage, et mes pieds touchèrent l'heureux sol de ma patrie.

Je sentis renaître en moi une nouvelle existence, une fermeté de caractère, un sentiment de dédain pour toute espèce de contrainte; je ne fus plus qu'une femme bien décidée à maintenir cette dignité personnelle que je tenais de la nature. Je m'étais depuis long-tems identifiée, en quelque sorte, avec cette pensée de Plaute quand on supporte le malheur avec courage, on n'en goûte que mieux le retour de la fortune (1).

---

(1) *Fortiter malum qui patitur, idem post patitur bonum.*

CHAPITRE XI.

Au sein de ses amis, auprès de ses parens,
Les plaisirs sont plus doux et les malheurs moins grands.

Oh! que l'homme entraîné loin du toit paternel, rentre en lui-même, et cherche au fond de son cœur le principe d'un trouble délicieux qui l'agite, lorsque, après avoir long-tems erré dans l'univers, il revoit enfin l'heureux berceau de son enfance; c'est alors qu'il sentira que la nature, qui fit tout pour ses ingrats enfans, en nous liant à la patrie par les chaînes de l'habitude, par les souvenirs toujours si chers du premier âge, semble avoir posé des bornes éternelles à l'insatiable ambition de bonheur qui nous dévore sans jamais nous satisfaire. En vain la dure expérience nous le dit chaque jour; en vain la colombe voyageuse, déchirée et palpitante, vient tomber et se débattre à nos pieds, l'impression passagère qu'elle fait naître en nous, est bientôt effacée par le mouvement rapide et tumultueux des fantômes que nos passions ne cessent de produire.

Je me retrouve au sein de ma famille ; je commence à jouir de cette tranquillité dont je n'avais que peu connu les premiers charmes. Les lieux qui nous ont vus naître, offrent toujours à notre ame une douce volupté qu'on ne peut définir ; nous nous plaisons à nous retracer les scènes de notre enfance, et nous aimons à en revoir l'intéressant théâtre ; chaque jour, on se trouve heureux de fouler la terre natale..... J'aurais oublié volontiers le luxe de l'Europe pour retrouver aux colonies le précieux trésor de la liberté. Si quelquefois je tournais mes regards vers la France, c'était pour me rappeler que le père de mes enfans habitait ce berceau du goût, des arts et de l'industrie. Tels étaient les sentimens que je manifestais à madame la comtesse de Montesson, à laquelle j'écrivais régulièrement depuis mon arrivée à la Martinique. Dans une de mes lettres, je lui disais : « La riche et somptueuse nature a couvert nos champs de tapis bien séduisans, tant par la variété des couleurs que par la variété des objets. Elle-même a brodé des fleurs sur les bords de nos rivières, et planté les bois les plus frais autour de nos fertiles coteaux ; je ne peux résister à l'envie de respirer cet air suave et aromatique apporté sur l'aîle des zéphirs ; j'aime à m'enfoncer dans les forêts qui bordent notre habitation ; là, je foule l'herbe fleurie, elle exhale un parfum

aussi suave que celui des orangers, et porte à mon cerveau des odeurs plus saines. Que cette douce retraite a de charmes pour ma situation! Quand je veux pleurer sans témoins la perte de mon époux et celle de mon fils, je me plais dans ces lieux sombres et solitaires! Ce silence profond m'inspire une secrète horreur et flatte ma tristesse. Chaque jour je crois entendre la voix d'Eugène; je vois sa jolie figure; il me sourit agréablement, je crois le presser sur mon cœur: je me trouve seule avec Hortense. L'aimable petite semble déjà compatir aux maux que sa mère endure pour elle... Peu à peu ma raison triomphe de ma faiblesse, et me ramène insensiblement à moi-même. Je me retrouve heureuse alors au milieu de mes parens et d'anciens amis qui me chérissent tendrement. »

Trois ans s'étaient à peu près écoulés depuis ma séparation d'avec mon époux, des avis secrets m'annoncèrent qu'il était très-probable que M. de Beauharnais allait se montrer plus juste envers moi. « Non-seulement, me marquait-on, il pourra abjurer ses torts, mais encore il paraît disposé à vous accorder quelques grâces particulières. « Mon Eugène, dis-je à madame de la Pagerie, mon Eugène seul sera le sceau de notre réconciliation; car sans l'amour que je conserve pour lui, j'aurais volontiers fini mes jours dans mon

île chérie. Cette unique consolation qui me reste après des épreuves aussi multipliées, ce double bonheur, comme épouse, de voir M. de Beauharnais reconnaître que je n'ai jamais cessé de mériter sa confiance, et comme mère, de presser mon fils contre mon cœur ; ces divers sentimens ferment les blessures de mon ame, et me font oublier entièrement de longues années d'infortune. Je saurai quitter ma famille, et peut-être supporter encore le joug de l'oppression ; car, lorsqu'il s'agit du bonheur de ses enfans, une mère a de rigoureux devoirs à remplir, et les malheurs dont ils sont menacés lui semblent plus redoutables que ceux qu'elle serait obligée de supporter elle-même.... » Mes amis s'opposèrent cependant à mon retour sur le continent. « Votre fille vous reste, me disait-on sans cesse ; elle doit vous consoler des rigueurs de son père. — Mon fils est loin de moi, ma satisfaction ne peut être complète ; je veux me réunir à lui. » Je cédai quelques instans aux vives sollicitations de mon père, car de tous les nœuds qui nous attachent à la vie, les plus durables sont ceux de l'amitié ; mais toujours mes regards se tournaient vers la France. Peu de jours avant celui où je me préparais à quitter la Martinique, je fus témoin d'un événement qui fixa toute mon attention.

En revenant, un matin, du Fort-Royal aux

Trois-Ilets, je vis une foule considérable rassemblée devant une habitation de peu d'apparence; je m'informai de ce qui pouvait exciter la curiosité des assistans : une femme créole me dit, les larmes aux yeux : « La mère David, autrement dite Euphémie, s'est cassé la jambe, et l'on vient de la porter chez elle, entièrement évanouie. Cette femme est généralement aimée; tous les habitans l'accueillent avec estime, et lui portent beaucoup d'intérêt. D'ailleurs, elle a su acquérir quelqu'autorité sur l'esprit des Nègres; car il n'arrive rien dans la colonie, qu'elle ne l'ait prévu; rien n'échappe à ses regards clairvoyans; les projets les plus secrets des hommes cessent bientôt d'être un mystère pour elle. » Je me rappelai que j'avais eu la curiosité de consulter autrefois cette savante mulâtresse, et je me sentis aussitôt pressée du désir de la revoir une seconde fois. Il s'en fallait beaucoup que je goutasse le bonheur qu'elle m'avait annoncé, et je ne pouvais caresser le rêve dont elle m'avait offert antérieurement la flatteuse illusion. Cette fois, je la trouvai dans son lit, où sa blessure la retenait; elle était environnée d'esclaves qui la chérissaient. Au milieu de la voûte d'une chambre spacieuse, pend une petite lampe semblable à celle qui brûle sur les tombeaux. Sa lueur pâle se mêle à l'épaisseur des ombres, et ne sert qu'à faire res-

sortir la tristesse de ces lieux. Néanmoins, la vieille David me reconnaît d'abord. Je l'informai que ses prédictions, non-seulement ne s'étaient pas réalisées, mais encore que, depuis l'époque où j'avais cédé, comme tant d'autres, à un sentiment de curiosité, je n'avais connu que l'infortune. « Patience, me dit l'antique sibylle en m'examinant, patience ! » Elle prononça quelques mots presque inintelligibles, dont le sens était : *Que mon époux allait s'élever, par l'ascendant de son mérite ; mais que des ennemis attenteraient un jour à sa vie, et qu'enfin elle serait tranchée par le glaive....*

Je hasardai quelques autres questions auxquelles Euphémie refusa absolument de répondre ; elle ne cessa de me répéter : « Je persiste toujours dans le même système, et quand vous partirez, on verra se renouveler, non la même merveille que la première fois que vous nous avez quittés, mais des ennemis cruels et perfides semblent n'attendre que votre départ pour porter le fer et la flamme au milieu de nous, et ravager encore une fois la colonie (1). »

(1) A la suite d'une maladie dangereuse, madame de Tascher de la Pagerie avait rappelé sa fille à la Martinique en 1787. Madame de Beauharnais y mena Hortense, et y passa trois ans. Les troubles dont « cette colonie fut le théâtre à

Je fus frappée, et du sang-froid de cette femme en me parlant ainsi, et surtout du ton d'assurance qu'elle conservait. Le mois suivant, je fis mes préparatifs de voyage pour le continent. La traversée fut assez inquiétante, le feu prit trois fois au navire sur lequel j'étais embarquée. Cet événement me parut toutefois d'un augure favorable (1); car telle est la force des premières impressions de l'enfance, qu'elles ne s'effacent jamais, ou que très-difficilement. Au moment où l'on aperçut les côtes de France, le capitaine fit

---

cette époque, furent si subtils et si périlleux, qu'elle n'eut que le tems de fuir sans avoir pu faire ses adieux à sa mère et à sa famille. Une grande destinée veillait sur elle, et l'appelait à d'autres épreuves. »

(1) Madame de Montespan répondit à madame de Maintenon, qui vint un matin, tout en larmes, lui annoncer que la nuit même le feu avait pris à l'hôtel où elle demeurait avec ses enfans. « Tant mieux pour eux et pour vous, qui êtes leur seconde mère; c'est un présage que le roi les dotera richement, et qu'ils parviendront à une grande prospérité. Vous, madame, ajouta-t-elle en regardant celle qui devait régner un jour sur le cœur de Louis XIV, peut-être aussi goûterez-vous le bonheur; le duc du Maine saura dans tous les tems se souvenir que c'est à vos soins affectueux qu'il doit la vie; car malgré les miracles d'un soi-disant saint de Barège, il est revenu des eaux plus boiteux que jamais; mais il sait ce que vous êtes pour lui. C'en est assez pour un cœur tel que le sien. »

signe de ployer les voiles. Mon cœur ne put se défendre de l'émotion que lui causait un souvenir toujours cher : je cherchais à me persuader que le père de mes enfans était peut-être la cause innocente et involontaire de mes malheurs, que je supposais être absolument l'ouvrage de la perfide madame de Vass*. Je n'avais pu raisonnablement conjurer l'orage qui grondait sur ma tête. Moi, qui n'avais pas encore été emportée par le torrent des erreurs humaines, pouvais-je alors penser que la reconnaissance que nous recommande l'honneur et la religion, me serait un jour imputée comme un crime.

Mais si quelque chose pouvait adoucir les injustes soupçons dont mon ennemie, madame de Vass*, m'avait rendue l'objet, c'était la promesse que je m'étais faite à moi-même depuis longtems de bannir de mon esprit jusqu'à l'image de William de K***. A la vérité, son nom s'échappait des lèvres de mes compatriotes, qui le rappelaient encore à ma mémoire ; plusieurs même d'entr'eux se faisaient un véritable plaisir d'entretenir avec lui une liaison constante, et de se communiquer ses lettres. Déterminée à être toujours indifférente, j'avais fait un effort sur moi-même, dès le commencement de mon mariage, qui garantissait l'inviolabilité de ma résolution ; c'était de renvoyer, sans les ouvrir, plusieurs

lettres de ce colon ; et, chaque fois qu'il était venu d'Edimbourg, j'avais évité de le voir. Il en sera toujours ainsi, me disais-je, (*l'amour est bien faible alors qu'il est timide*), et je veux prouver à mon époux

Qu'un jugement trop prompt est souvent sans justice.....
Toujours dans ses pareils il se faut respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie (1).

C'était ainsi que je cherchais à perdre l'idée de mes disgrâces passées, et que, malgré mes tentatives, je restais des jours entiers dans l'inaction et dans l'abandon de moi-même. Si aucune impression ne me contraignait à penser, j'avais recours aux larmes. Hortense seule adoucissait mes chagrins, elle en diminuait l'amertume, et me forçait, en quelque sorte, à oublier le passé, ce passé si orageux pour moi, pour me reporter entièrement sur l'avenir qui me promettait de si grandes, de si étonnantes destinées.

J'appris, après quelques instans de sécurité, l'horrible révolution qui venait tout à coup d'éclater à la Martinique : je tremblai pour les jours précieux de ma famille, et pour ceux de nos amis. Les Nègres avaient cessé leurs travaux. Il me semblait voir ces esclaves puissans par leur nombre, armés de torches brûlantes, et avides

(1) *Catilina*, acte IV, scène 4.

de sang et de carnage, parcourir les campagnes, enlever les troupeaux, incendier les habitations, mettre en fuite les blancs, les conduire prisonniers, ou les faire tomber sous leurs poignards homicides. Si l'on considère les Noirs dans ces momens de rébellion, ils ne sont pas dignes d'être appelés des hommes, car ils sont plus cruels que les tigres des déserts. Dès qu'ils sont en révolte ouverte contre leurs maîtres, le Colon, opprimé, gémit sous le glaive du féroce vainqueur.

.... Il est des mortels dont le dur caractère,
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras de fer toujours levé sur eux.

VOLTAIRE.

CHAPITRE XII.

En vain, des deux côtés, la mésintelligence
Amène le soupçon, le dégoût, la vengeance,
Le sot entêtement, l'inflexible roideur,
Et la froide réserve au visage boudeur,
Et le reproche amer, et la piquante injure,
Et le dépit qui cache et nourrit sa blessure,
Le pardon, en riant, vient s'asseoir au milieu.
. . . . . .

DELILLE.

Un secret pressentiment, plus fort que mes assauts continuels, m'inspire un aveugle courage; il me remplit de la plus vive espérance. S'accomplira-t-elle, cette espérance?

La douce concorde venait enfin de me réunir à M. de Beauharnais; la paix, cette fille du Ciel, venait de signer le traité (1); l'oubli de

(1) De retour de la Martinique, madame de Beauharnais vint demeurer à Paris, à l'hôtel des Asturies, rue du Sépulcre, maison du baigneur, où se rassemblait alors la société la mieux choisie de la capitale. Ce fut madame de Montmorin, épouse du gouverneur de Fontainebleau, qui entreprit la réconciliation entre les deux époux; elle fut

tous les torts y était stipulé expressément. Eugène et Hortense en demeuraient les garans. Je commençais à couler des jours fortunés, la tendresse de mes enfans en embellissait le cours; plusieurs mois se passèrent au sein de cette pure félicité; je paraissais peu dans le grand monde, et je fuyais ces sociétés où l'esprit ne se fait apercevoir qu'en s'armant des traits de la satire. Le nombre de mes amis sortait du cercle ordinaire; pour être agréable à mon époux, qui commen-

---

puissamment secondée par M. le marquis de Beauharnais, père du vicomte, qui aimait beaucoup Joséphine. Une explication très-vive eut lieu entre les parties. Eugène et Hortense se jetèrent entre les bras de leur père; son ame ne put rester insensible; il pressa tour-à-tour sur son cœur la mère et les enfans; de douces larmes mouillèrent leurs paupières, et le traité le plus formel de l'oubli du passé et d'union pour le présent, fut juré solennellement, et finit par être exécuté. Mademoiselle de Beauharnais fut présentée à son père sous le costume simple et charmant d'un jeune Américain. « C'est moi, s'écria le vicomte; je me reconnais sous ses traits; telle était ma ressemblance à l'âge de sept ans. » Il embrassa sa fille plusieurs fois, et parut enchanté de la petite surprise que son épouse lui avait ménagée. Il dit en riant à madame de Montmorin, qui, d'accord avec M. le marquis de Beauharnais, lui avait préparé cette entrevue : *Verum putes haud ægre, quod valde expetas* (on n'a pas de peine à croire ce qu'on souhaite ardemment.)

çait à se rapprocher de moi, j'exilai de mon salon ces désœuvrés, ces femmes coquettes, dont la conduite légère présente trop souvent de fâcheuses conséquences.

J'étais admise dans l'intimité de madame la comtesse de Montesson ; cette femme aimable et spirituelle m'enchantait, non-seulement par ses rares qualités, mais encore par sa manière de raconter. Elle réunissait autour d'elle la société la plus brillante et comptait au nombre de ses admirateurs, des hommes du premier mérite, et les savans les plus distingués ; elle daignait m'honorer d'une bienveillance particulière ; et, quand elle éprouvait quelques peines, c'était dans mon ame qu'elle s'empressait de les épancher.

Elle avait reçu William de K*** dans son cercle, et sa jeune épouse lui avait aussi été présentée ; elle me disait très-souvent : « *Mon cœur* (1), je m'apercois que le compagnon de votre enfance n'a fait qu'obéir à la loi de la nécessité ; par son mariage, il a fait cesser tous les doutes de votre époux ; il lui a donné, en quelque sorte, un gage de la plus profonde sécurité, mais son pauvre cœur me semble bien malade. »

(1) Nom d'amitié que madame la comtesse de Montesson avait donné à Joséphine.

En effet, il couvrait, par une grande politesse son indifférence et même sa froideur. Outre les soins affectueux qu'il ne cessait de lui prodiguer il semblait pénétré pour elle d'une certaine vénération. Madame de K*** était devenue mère d'une fille, et n'avait point voulu consentir qu'une autre qu'elle donnât les premiers soins à son enfant; elle s'en acquittait avec toute la tendresse maternelle. William honorait son épouse, admirait ses vertus, et gémissait de ne point se sentir capable de l'aimer.

« Ah! je serais, disait-il, au comble du bonheur, si je ressentais pour elle ce qu'une autre femme m'a inspiré depuis long-tems. J'ai dû fuir celle-ci pour son repos et pour le mien, et pourtant elle est la seule que j'aime infiniment plus que moi-même. »

Ce Créole, par le crédit de madame la duchesse de Grammont (1), allait obtenir de la

(1) Cette femme aussi bonne que spirituelle, et qui fit long-tems les délices de la cour de Versailles, était détenue, en 1794, à l'hôtel de la Petite-force; elle occupait la même chambre, au troisième étage, dans laquelle l'infortunée princesse de Lamballe passa ses derniers momens. Un jour madame la duchesse de Grammont s'imagina voir entrer en même tems que la concierge, qui venait la visiter, le vénérable M. de Cazotte. *Eh! que me veut ce bon homme*, dit-elle assez haut pour être entendue; *viendrait-il encore*

cour de France un ordre pour le remboursement de capitaux prêtés par l'aïeul de lord Lova* à Louis XIV, à l'époque des guerres de la Succes-

---

me renouveler dans ce lieu même son indiscrète et sinistre prédiction ? Toutes les personnes qui se trouvaient auprès de la duchesse témoignèrent leur étonnement, ne voyant autour d'elle que la seule madame Ancre, qui ne ressemblait nullement à un prophète. Peu après elle reprit avec humeur : « *De grâce, M. de Cazotte, laissez-moi ignorer l'instant de ma mort. Eh ! que m'importe après tout d'être si bien instruite?* » La surprise devient alors générale ; on se figure un moment qu'elle a perdu la tête. Peu à peu elle reprend avec le plus grand sang-froid : « Comment osez-vous pénétrer ici ? Qui vous en a donné l'ordre ? Est-ce madame ? » en fixant la concierge qui se mourait de peur. Chacun se tait par respect. Madame Ancre s'enfuit à toutes jambes, croyant être poursuivie par l'ombre de M. de Cazotte. (Elle savait qu'il n'était plus.) Le soir même, madame la duchesse de Grammont, qui faisait l'honneur à Mademoiselle Le Normand de l'admettre auprès d'elle, la prie instamment de s'informer à quelle heure son acte d'accusation, qui venait de lui parvenir, était arrivé au greffe. M. Vadleu, alors greffier, répond : « Sur les quatre heures. » C'était précisément celle où elle avait eu sa *vision*. « Alors, s'écrie cette femme courageuse et vraiment philosophe, nous ne pouvons disconvenir tous, que la Providence ne se serve des voies les plus cachées et les plus incroyables, pour préparer les hommes à leur instant suprême. Nous n'avons pas de tems à perdre, ajoute-t-elle à la duchesse Du Châtelet, qui se trouvait dans la même

sion. Contraint de repasser en Angleterre pour retrouver des papiers importans, il confia son épouse à notre surveillance. Cette marque d'amitié toucha M. de Beauharnais; madame de K*** devint, pour ainsi dire, ma meilleure amie. Je supportais avec elle les peines cruelles de l'absence : elle pouvait m'ouvrir son cœur et me faire partager ses vives inquiétudes; je savais m'envelopper, à son égard, d'un voile impénétrable. L'image du mortel que j'avais connu depuis mon berceau, et dont l'enfant m'offrait, chaque jour, une parfaite ressemblance, ne cessait d'occuper ma pensée.

J'entretenais cette aimable créature de l'attachement que je conservais pour son père. Ainsi, la petite Elinora (car elle portait ce nom) pouvait imaginer avoir deux mères qui l'aimaient avec une égale tendresse.

Partagée entre les douceurs de l'amitié, l'amour de mes chers enfans, et les soins que je prodiguais à ma fille adoptive, je jouissais de ce bonheur que donnent le calme et la satisfaction de l'ame.

---

position. Un bon *memento*, et nos souffrances actuelles pourront nous en épargner d'éternelles. » Cette dame, sans rien perdre de sa gaîté ordinaire, fit ses dernières dispositions, et le lendemain, 17 avril 1794, elle avait vécu.

L'absence et le passé suffisent pour alimenter le souvenir. Comme la peinture, la mémoire du cœur nous rend les traits, l'image des êtres que le sort éloigne de nous ; de ceux dont l'injustice nous sépare, ou que la mort nous a enlevés. Plus puissante que l'art, et moins sévère que le sort, elle nous rend leurs sentimens, leurs pensées, leurs manières, leurs sourires et leurs larmes.... et jusqu'aux inflexions de leur voix.

Étonnant empire du passé, répétais-je alors!... tandis que nous, faibles enfans de la douleur sans limite, nous avons perdu tout pouvoir sur ce formidable passé dont rien ne peut nous affranchir que la mort!...

Enfin, l'on reçut des lettres de William : il était aux eaux de Bath. Il mandait que son retour n'aurait lieu que dans quelques mois, qu'il avait éprouvé une longue maladie, et qu'il lui fallait du tems pour recouvrer sa santé ; il suppliait M. de Beauharnais de vouloir bien continuer à être le protecteur de sa femme ainsi que de sa chère Elinora. Dans une seconde lettre, qui suivit de près la première, il disait : « Je crains d'être obligé de prolonger plus long-tems mon absence ; car il existe déjà une fermentation sourde, et la plupart des officiers du corps que je commande sollicitent comme une grâce, la faveur d'être envoyés dans les états du malheureux Tippo-Saïb.

Qui sait? Je serai peut-être forcé de les suivre, et alors, j'ignore quelle serait l'époque de mon retour. En conséquence, je vous envoie les papiers pour opérer (1). »

Vers ce tems-là, l'horizon politique de la France commençait à s'obscurcir; les esprits fermentaient, et les grandes villes retentissaient des noms des députés qui allaient siéger à l'assemblée constituante. Une constitution nouvelle devait amener bientôt de grands changemens; cette lutte entre le peuple et la cour produisit sur moi un effet difficile à dépeindre; je m'alarmais

(1) La réclamation de M. de K*** fut soumise au conseil d'état; cette affaire fut communiquée au roi, il reconnut la dette, et la liquidation fut en conséquence ordonnancée. Les lenteurs pour l'opérer furent telles, qu'en 1792, le trésor n'avait pas encore soldé. La révolution éclate, M. Necker s'oppose de tout son pouvoir à ce remboursement, prétextant que les dépenses magnifiques de Louis XIV avaient ruiné la nation. Tel était alors le grand mot, *l'ordre du jour*. M. de Beauharnais proposa, pour moyen de conciliation, de reporter le tout sur le *grand-livre*; mais le fameux Cambon refusa durant quelques mois de l'inscrire sur le registre national. La fortune de M. de K*** s'étant accrue d'une manière progressive, il employa, un peu plus tard, le produit de cette inscription en faveur de plusieurs de ses compatriotes qu'il dota, et dont les biens avaient éprouvé quelque diminution à raison de leur longue captivité en France.

en voyant que M. de Beauharnais allait être obligé de figurer dans ces tumultueuses réunions; il ne pouvait quitter le poste qui venait de lui être confié par le vœu de ses commettans. Mais pour sa sûreté personnelle, j'aurais préféré le voir à la tête de son régiment au milieu de ses officiers dont il avait conquis l'attachement et mérité la confiance.

Comme les gens sages l'avaient dès long-tems prévu, les assemblées provinciales s'étant séparées sans avoir pris aucune décision, les choses s'étaient embrouillées au point que le Roi (1) avait cru ne pouvoir prendre d'autre parti que de convoquer les états généraux du royaume. La suite prouva que le remède était pire que le mal; les députés de la noblesse et du clergé ne se prêtèrent point à faire aucun sacrifice en faveur de l'état: le peuple sentit, pour la première fois, qu'il pouvait vaincre par la force, il fut soutenu dans ses prétentions par le célèbre Mirabeau.

Quand les divers ordres feignirent de se rapprocher, déjà la maladie du royaume était de-

(1) Déjà le tems approchait où l'on devait appliquer à Louis XVI ce que Hume dit de Charles Ier; il se trouvait dans une situation où les fautes étaient irréparables, et cette situation ne saurait convenir à la faible nature humaine.

venue incurable (1). M. de Beauharnais ne fut jamais l'un des coryphées des états-généraux : il s'y distingua par sa modération et son attachement aux principes de la monarchie ; souvent on l'entendit déplorer les funestes divisions dont chaque jour il était le témoin. « La tribune, disait-il, est une arène ; les voix les plus éloquentes s'y font entendre, et pourtant on s'y provoque, on s'y déchire : on dirait, en voyant de certains orateurs, qu'ils sortent victorieux d'un cirque, qu'ils accourent chercher de nouveaux gladiateurs pour combattre encore contre eux, et pour les vaincre sous les yeux même des pères de la patrie. »

Je ne comprenais rien aux affaires politiques, mais chaque jour, j'étais forcée d'entendre d'interminables discussions : le féal Beauharnais, sans amendemens, vota constamment avec le côté droit. Mon époux, au contraire, vit se lever sur la France avec enthousiasme l'aurore de cette liberté qui déjà venait d'éclairer l'Amérique Septentrionale.... Chaque jour je rencontrais dans le monde les insensés qui travaillaient avec le plus d'ardeur à la destruction de la monarchie antique dont la chute devait les écraser.

---

(1) Les véritables auteurs de la révolution, dit un homme célèbre, furent le pouvoir absolu, les ministres despotes, les nobles insolens et les favoris avides.

Je recevais les hommes les plus marquans de cette assemblée. La présence imposante de l'abbé Maury, de Bergasse, de Cazalès et du populaire Mirabeau, semblait me réduire au silence; je finissais par les écouter avec un grand intérêt. Ce célèbre Maury, qui osa peut-être aspirer à la *tiare;* qui, s'il eût été l'émule de Sixte-Quint, aurait trouvé, dans sa politique, des moyens d'imposer des lois à Rome, me semblait un profond ambitieux. Il avait beau se couvrir du manteau de la charité chrétienne, il était facile de s'apercevoir qu'en défendant la cause de l'église, il défendait ses propres intérêts. Il prétendait à l'épiscopat, et pouvait cependant prévoir dès lors, que du moment où l'église serait dépouillée, la meilleure place cesserait d'être avantageuse.

Je jugeai toujours l'abbé Maury d'après lui-même, et quand il fut nommé cardinal, je n'en fus nullement surprise; depuis long-tems il s'était frayé le chemin vers cette dignité éminente; il avait tout employé pour s'élever au faîte de la grandeur et se revêtir de la pourpre (1)! Quant à Mirabeau, il marchait franchement vers son but: il en voulait à quelques grands seigneurs, il avait

(1) Racine, devenu dévot, baissait les yeux devant mademoiselle Champmêlée: en présence de la Dauphine, il rougissait de ses vers; et la Champmêlée lui dit: « Si vous ne les aviez pas faits, vous ne seriez pas là. »

à se plaindre de la cour, et cherchait à écraser ceux qui, naguère, avaient été ses plus cruels ennemis.

Cazalès était un homme adroit, spirituel, qui possédait surtout le talent d'improviser (1).

On entendait souvent M. de Beauharnais lui répondre; leurs opinions étaient les mêmes; les nuances seules présentaient quelques différences; l'un prétendait devenir un homme célèbre, l'autre n'envisageait que le bonheur de la France. Cependant ils convenaient, « qu'avant 1789, les présages de la destruction des empires inquiétaient la monarchie, » mais que Louis XVI man-

(1) Cazalès et Rew*** eurent une querelle terrible entre eux; ce fut au point que l'avocat de Colmar l'emporta; le célèbre orateur demeura pétrifié. Dans son désespoir, il s'écria : *Tu l'emportes, jacobin, mais j'ai obtenu la faveur d'être écouté de ta femme.* Le célèbre Mirabeau qui était présent, le regarda avec surprise, et lui dit : M. de Cazalès, sachez qu'entre gentilshommes ce ne serait qu'une gentillesse, mais un petit bourgeois de Colmar doit regarder cela comme une offense même très-sérieuse, ... Ce sang-froid du célèbre député pétrifia réellement Rew***; le protégé de Thémis voulait éviter une querelle avec Mars... Il pria dès-lors son honorable collègue de donner ses conclusions sur cette importante affaire. Mirabeau fit les frais de la réconciliation, et dit à l'oreille du mari offensé :

.... Tout homme prudent doit se garder toujours,
De donner trop crédit à de mauvais discours!

quait de la fermeté nécessaire pour arrêter la violence et les progrès de la révolution.

Bergasse, homme éclairé et profond politique, gémissait des erreurs de la cour; il calculait froidement quels seraient les effets d'un changement dans l'ordre politique. « L'explosion sera terrible, disait-il souvent. Il n'est pas un de nous qui n'en devienne la victime. »

Ses conseils étaient ceux d'un sage; il indiquait le remède salutaire; mais sa voix se perdait dans le désert. L'Assemblée voulut faire croire qu'il était initié dans la secte des illuminés. Ce député montra la plus grande énergie de caractère, arracha à plusieurs de ses confrères le masque de l'hypocrisie dont ils cherchaient vainement à se couvrir. Il parla même quelquefois le langage de Cicéron; il attaqua face à face les modernes Catilina; mais trop faible pour lutter seul contre une immense majorité, il se contenta alors de communiquer librement son opinion par ses écrits, qui sont autant de chefs-d'œuvre et de maximes politiques d'un homme de bien et d'un sénateur éclairé (1).

---

(1) Il crut qu'un magistrat devait penser, non pas à ce qu'on disait de lui, mais à ce qu'il se devait à lui-même; et que, pour servir le public, il fallait quelquefois avoir le courage de lui déplaire.

Q. Fabius Max. apud lib. 1, 2, déc. 3.

Au moment où tous les suffrages se réunirent pour nommer M. de Beauharnais président de l'Assemblée nationale, je dus nécessairement me rappeler le fameux horoscope qui me fut tiré à la Martinique; il commençait à s'accomplir; car mon époux jouait le rôle le plus important (1).

---

(1) M. de Beauharnais était président de l'Assemblée nationale à l'époque du fameux voyage du Roi à Varennes. Dans cette circonstance, il déploya le courage et la fermeté nécessaires pour faire respecter le monarque, qui revenait trouver des chaînes dans son propre palais. Sans compromettre la dignité de la place qu'il remplissait, il crut qu'il était de son devoir de visiter son souverain malheureux. Plusieurs fois il fut admis secrètement auprès de lui, et l'aida de ses conseils. Un jour Louis XVI lui dit avec amertume : « Cette révolution finira par bouleverser le monde entier. Nulle puissance ne pourra se garantir de cette explosion; c'est un Etna dont les pierres volcaniques iront frapper au cœur la plupart des rois, moi le premier j'en serai atteint; il en est d'autres qui le seront plus tard; avant la moitié d'un siècle, les Européens seront des antropophages qui se dévoreront entre eux; le célèbre Lavater l'a dit, et tout déjà le confirme. » M. de Beauharnais avoua à plusieurs de ses amis (Desprémenil et Clavière, les généraux Dillon, Luckner, Biron, etc.), qu'il fut si profondément frappé de ces réflexions extraordinaires, qu'il en resta convaincu que la France était au moment d'éprouver la plus forte des commotions. Dès-lors, il chercha tous les moyens de se retirer du tourbillon démocratique. Il ne pouvait ostensiblement fronder le parti qu'il semblait servir; il abjura

Chaque fois qu'il paraissait à la cour, c'était toujours avec une profonde émotion ; il aimait Louis XVI ; les vertus de ce monarque lui étaient chères. Il aurait voulu qu'il fît quelques sacrifices que les circonstances rendaient indispensables, et que lui-même avait combattus au commencement de la révolution, les jugeant contraires à la majesté royale ; mais il les souhaitait en 1791. La faction dite d'*Orléans* s'agitait depuis longtems ; elle était alors dans toute sa vigueur ; un pas de plus, le prince pouvait s'emparer du pouvoir suprême. Mais Philippe (1), selon les uns,

---

toutes les erreurs des novateurs politiques ; n'ayant plus qu'à gémir sur cette affreuse et trop véritable maxime : qu'un trône qui s'écroule finit par écraser, non-seulement ses plus zélés partisans, mais encore ses plus cruels antagonistes.

(1) Le duc d'Orléans était, sous tous les rapports, l'homme le moins propre à jouer en France le rôle de Guillaume III, en mettant même à part le respect qu'on avait pour Louis XVI. On peut dire avec madame de Staël, au sujet de ce prince du sang : « Qu'il ne pouvait ni se soutenir lui-même, ni servir d'appui à personne : il avait de la grâce, des manières, et de l'esprit en société ; mais ses succès dans le monde ne développèrent en lui qu'une grande légèreté de principes ; et quand les tourmentes révolutionnaires l'ont agité, il s'est trouvé sans frein comme sans force. Mirabeau, dans quelques entretiens qu'il eut avec lui, finit par se convaincre, après

n'était point né courageux, et selon les autres, il craignait de ceindre le bandeau royal offert par des Scythes... Plus d'une fois M. de Beauharnais éleva la voix en faveur de Louis XVI. Il voyait ce prince malheureux en butte aux jacobins, qui le perdaient dans l'esprit de la nation. On lui fit des propositions très-séduisantes, mais il sut résister aux prestiges de la faveur, et ne voulut réellement épouser aucune espèce de parti; d'ailleurs, le beau roman de la liberté enivrait sa tête; mais ses vues étaient droites, pures, honnêtes, et aussi intègres que son cœur. Aussi ne se fit-il remarquer dans aucune des deux assemblées que comme un orateur du second ordre; sa réputation d'honnête homme l'accompagnait partout. Il ne recherchait aucune place; excellent militaire, la carrière des armes était la seule qui lui convint. On le vit s'empresser, au moment où la guerre fut déclarée aux puissances de l'Allemagne, de quitter la toge sénatoriale pour reprendre l'épée.

Il sollicita et obtint le commandement en chef de l'armée des Alpes, où il acquit une grande réputation. Sa fidélité pour son roi fut mise à plus d'une épreuve, et, comme Bayard, il répondit à quelques seigneurs qui l'engageaient à émigrer:

---

l'avoir examiné, qu'aucune entreprise politique ne pouvait être fondée sur un tel caractère. »

« Rejoignez vos princes, ma place à moi est en France ; mon devoir, comme militaire, est de combattre les ennemis de l'état. Jamais je ne porterai les armes contre ma patrie. Je plains la plupart d'entre vous qui, pour satisfaire un orgueil offensé, voudraient offrir, disent-ils, au meilleur des rois, le sacrifice de leur vie, et s'en vont loin de lui à Worms et à Coblentz. Ce n'est point en l'abandonnant à la merci des factieux, qu'ils prouveront à l'Europe qu'ils agissent dans les intérêts de la monarchie ; ils détruisent, au contraire, le trône et le sapent dans ses derniers fondemens. En restant parmi nous, ils auraient maintenu l'équilibre du pouvoir, et opéré le choix des assemblées législatives et conventionnelles. Ils auraient empêché qu'une minorité factieuse ne déclarât la guerre aux meilleurs Français, aux courageux amis du trône ; ils auraient comprimé les hommes qui amenèrent les scènes sanglantes des 5 et 6 octobre, du 14 juillet, etc. (1). En s'op-

(1) Madame de Staël parle ainsi de Louis XVI à l'époque du 14 juillet 1792 : « Alors que les fédérés rassemblés dans le Champ-de-Mars avaient plus l'air d'être réunis pour une émeute que pour une fête, il fallait le caractère de martyr qu'il n'a jamais démenti, pour supporter ainsi une pareille situation. Sa manière de marcher, sa contenance, avaient quelque chose de particulier ; dans d'autres occasions, on aurait pu lui souhaiter plus de gran-

posant au mal dans son principe, en accordant à l'état quelques sacrifices qu'exigeait le délabrement où étaient nos finances; en faisant hommage au peuple de quelques droits honorifiques. La plupart des émigrés auraient mieux soutenu la cause de Louis XVI, en servant de rempart à leur souverain, qu'en allant mendier les services des autres nations. Ces Français ont pensé, sans doute, qu'ils étaient nés les défenseurs du trône, et, qu'en vrais chevaliers, ils devaient ouvrir une croisade pour délivrer le malheureux monarque prisonnier dans son propre palais. Leur courage était vraiment héroïque, et ils s'armaient pour la plus juste et la plus noble des causes; mais ceux qui ont cherché à réunir à leur bannière les puissances de l'Europe, qui n'ont point

---

deur; mais il lui suffisait dans ce moment de rester en tout le même pour paraître sublime.

» Je suivis de loin sa tête poudrée, au milieu de ces têtes à cheveux noirs; son habit, encore brodé comme jadis, ressortait à côté du costume des gens du peuple, qui se pressaient autour de lui. Quand il monta les degrés de l'autel, on crut voir la victime sainte s'offrant volontairement en sacrifice. Il redescendit, et, traversant de nouveau les rangs en désordre, il revint s'asseoir auprès de la Reine et de ses enfans.

» Depuis ce jour, le peuple ne l'a plus revu que sur l'échafaud. »

écouté leurs conseils, ont-ils montré toute l'énergie qu'ils devaient déployer dans cette grave circonstance ?...

» Pourquoi la plus grande partie d'entre eux ont-ils accepté les perfides secours de l'antique ennemie de la France ? Où étiez-vous, ombres de Duguesclin, de Clisson ?... vous auriez craint de sortir de vos tombeaux, et vos mânes eussent tressailli de l'outrage qui flétrissait le nom de vos descendans.

» C'était sur la brèche, ô Français, qu'il fallait savoir vous défendre. C'était en sacrifiant vos fortunes pour combler l'énorme déficit qui entraînait la ruine du trône, que la noblesse aurait été réellement digne du siècle de Henri IV, et le vertueux Louis XVI régnerait sur un peuple si digne de lui ! » Tel était M. de Beauharnais.

La révolution française avait pris, tout à la fois, le caractère le plus terrible dans l'intérieur, et le plus redoutable pour ses voisins (1). La fa-

(1) Une sage liberté est indispensable à une nation éclairée et belliqueuse. Le despotisme est étranger aux mœurs et au caractère des Français. Un gouvernement doit avoir du nerf, de la vigueur, s'il veut être obéi : de même, il faut extirper dès sa naissance tout germe de rébellion. Si l'infortuné Louis XVI avait été persuadé de cette vérité, qu'en politique il faut rarement *faire un pas rétrograde*, il aurait évité scrupuleusement de faire la moindre conces-

mille royale touchait au moment d'éprouver la plus épouvantable catastrophe. « Paris, dit madame de Staël, ne présentait que le spectacle du crime et de la faiblesse, et les armées offraient celui du dévouement et de la gloire. »

Les meilleurs généraux devinrent le jouet

---

sion à cette multitude égarée qui vint en armes attaquer son palais, en osant lui offrir, pour couvrir son chef auguste, l'infâme bonnet que portait la licence. Depuis ces fatales journées des *cinq* et *six* octobre, le Roi avait fait un cours de *patience-pratique*. Mais le danger existait au 20 juin; le monarque se vit contraint de répéter le serment des *sans-culottes*. Ce prince devait, pour l'honneur de sa couronne, pour le bien de ses sujets, s'entourer d'une force majeure : il en aurait imposé aux factieux qui osèrent les premiers franchir le seuil du Louvre. Cet acte du pouvoir les aurait maintenus; ils n'auraient pu renouveler leurs sacriléges erreurs. L'on vit malheureusement à cette époque de si cruelle mémoire, d'une part l'hésitation qui dégénéra bientôt en faiblesse, de l'autre le crime audacieux lever la tête et prêcher la révolte. Dès l'aurore de cette liberté qui brillait d'un jour si pur, de vils et obscurs démagogues conçurent le plan de cette fameuse journée du *dix* août; ils l'exécutèrent en précipitant leur légitime souverain de son trône; ils apprirent dès-lors à l'Europe étonnée que la plupart des anciennes monarchies du monde ne pouvaient plus, que de leur autorité et par leur aveu, s'appuyer sur des siècles..... La nation française fut condamnée à passer aussi rapidement que la flèche de Guillaume Tell, par toutes les horreurs des Décemvirs, des

des plus perfides dénonciations. M. de Beauharnais recevait souvent des avis secrets par lesquels on l'avertissait que la tempête le menaçait. Sa conduite politique aurait dû, cependant, rassurer les vrais amis de la patrie; mais il en était bien peu qui fussent dignes de cette honorable dénomination.

La guerre était ouverte entre tous les partis (1), et nos modernes Catons ne présentaient aucune ressemblance avec ce sénat romain, qui voulait sincèrement le bien de la république, et dont les membres volaient eux-mêmes à la défense de la patrie. Les Romains, comme magistrats et comme guerriers, appuyaient leur gouvernement sur des bases plus solides. Les Fabricius (2), les Cincin-

---

Cinna, des Marius, des Rufus, des Catilina, des Triumvirs! Elle se vit tour-à-tour le jouet des passions; et finit par devenir la proie du plus habile à la saisir, et à lui prescrire des lois de circonstances. Il fallut bien approuver le Consulat, pour éviter que les génies infernaux dont le hardi pinceau de Milton nous a retracé l'existence, ne vinssent encore ressaisir le pouvoir, et charger de nuages épais l'aurore du gouvernement réparateur qui devait succéder à ces nouveaux vandales, et rappeler dans le sein de la France les belles-lettres, les sciences et les arts. X....

(1) Un gouvernement qui craint jusqu'à son ombre, devient nécessairement cruel.

(2) Fabricius mourut si pauvre que le sénat fut obligé de

natus, après avoir vaincu les ennemis de Rome, retournaient couler des jours paisibles au sein de leurs familles. Ces fiers guerriers suspendaient leurs lances victorieuses dans le temple de Jupiter. Ils posaient un instant le bouclier, et leurs mains triomphantes retournaient les sillons de leurs champs. Ces maîtres du monde ne quittaient leurs paisibles occupations que lorsque leur patrie les appelait pour humilier l'orgueil des peuples réunis, qui prétendaient les asservir à leur domination (1).

Combien nos modernes législateurs étaient loin de ressembler à ceux qu'ils se proposaient pour modèles! Ils avaient sans cesse à la bouche les noms de patrie et de liberté. Mais ces nombreux Lucullus effaçaient encore par leur faste, le célèbre sybarite, et dans les tems de l'assemblée législative, on les voyait armés les uns contre les autres. Chaque jour les députés les plus courageux étaient contraints d'abandonner aux factieux la tribune aux harangues. *Wargus esto* (2)! répé-

---

marier sa fille aux frais de la république. M. Baldus ajoute qu'après la mort d'Épaminondas, on ne trouva chez lui pour tous meubles, qu'une broche et un chaudron.

(1) Nous avons encore le sol, disaient les Athéniens, après les ravages des Perses en Grèce, cela suffit à un peuple vainqueur.

(2) Mort au parti contraire!

taient-ils sans cesse. Dites plutôt, leur répondait M. de Beauharnais, dites plutôt : Mort à la France, si elle est ainsi gouvernée ! L'ancien manége, où siégeaient les représentans du peuple, ressemblait à un véritable cirque, où des gladiateurs venaient déployer leur courage et se livrer de continuels assauts. Louis n'était plus qu'un fantôme de roi ; le glaive des factieux menaçait déjà sa tête. Les funestes journées du 20 juin, du 10 août, ouvrirent les nouvelles destinées de la France. C'est sous ces tristes auspices que, le 22 septembre 1792, la république *une et indivisible* fut proclamée. Le monarque, déjà déclaré déchu du trône par une coupable minorité (1), s'aperçut, mais trop tard, que sa faiblesse avait enhardi l'audace, et forgé les fers dont les rebelles allaient charger ses mains et celles de sa famille.

Une crainte inexprimable paralysa le coupable aréopage, il vit qu'il ne pouvait lui-même juger l'infortuné monarque. C'était à la Convention qu'appartenait le droit de donner à l'Europe l'exemple de s'emparer du pouvoir suprême. Condorcet, Champfort, Vergniaud, Guadet, Valazé, apôtres éloquens de la cause de la liberté, la ser-

(1) On ne perd les états que par timidité.

Si l'infortuné Louis XVI eût été convaincu de cette vérité, que de malheurs il eût épargnés à la France.

vaient tous avec du talent, quelques-uns avec de la bonne foi et du courage. Cependant le génie brillant de la Gironde n'apparut que comme l'éclair dans les ténèbres; il éblouit et il égara les yeux novices qui osèrent le contempler. Déjà Louis avait laissé échapper de sa main débile le sceptre reconquis par Henri IV; déjà ce prince était un objet de pitié pour les uns et de mépris pour les autres. Les amis du monarque se contentaient de gémir sur son sort, sans opposer une digue aux projets sinistres des assassins (1). Ainsi l'héritier d'une antique monarchie fut retenu prisonnier dans ses propres états. Il n'en pouvait plus sortir que pour voler à l'immortalité (2). L'assemblée législative s'empara de la puissance royale. « Cette assemblée présentait tour à-tour l'image de l'anarchie d'Athènes et du des-

---

(1) « Toute l'histoire du règne de Louis XVI n'est qu'une suite déplorable de réticences maladroites et de concessions imprudentes. L'audace d'une part, et de l'autre la peur, voilà toute la révolution. »

Madame de STAEL.

(2) « Aimable et généreuse France, adieu! adieu, France, qui vouliez la liberté, et qui pouviez alors si facilement l'obtenir! je suis maintenant condamnée à retracer d'abord vos fautes, puis vos forfaits, puis vos malheurs. »

Madame de STAEL.

potisme Ottoman. » Mais c'était à la Convention qu'il était réservé de conduire le Roi à l'échafaud.

Il est donc, en naissant, des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime poussées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels,
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !

VOLTAIRE.

CHAPITRE XI.

Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractère.
Il est, dans les fers même, égal aux plus grands rois.

P. Corneille, Attila, act. I, sc. II.

Fuyez, peuple infortuné, ou n'approchez qu'avec un saint respect de cette tour du Temple, qui renferme votre maître malheureux! La chambre où Louis XVI se retire pour se préparer à la mort, est un sanctuaire dont les portes s'ouvrent pour monter vers les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son jour : ici tombe le masque de l'hypocrisie; ici le cœur se découvre et paraît à nu. On ne voit du vertueux monarque que ce qui est. C'est au bord du tombeau que la vertu se déclare; Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelques dehors imposans que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément; la vertu seule crée la majesté dans les bras de la mort; sous la

main cruelle de ce tyran, le héros s'agrandit... O Louis, avec quelle rigueur il t'a traité (1)!

Deux fois on a traîné le Roi pardevant la Convention nationale, érigée, pour lui, en tribunal. Il a refusé de reconnaître les crimes qu'on lui impute. Que n'a-t-il, à l'exemple de Charles Ier, rejeté l'autorité de ses juges (*b*)! Peut-être, alors, eût-il été sauvé; car les Français aimaient réellement leur souverain ; mais sous prétexte de soutenir la justice et les lois, un petit nombre d'hommes obscurs, ignorans, audacieux, osèrent,

---

(1) Louis XVI était sévère envers lui-même, indulgent sur les défauts d'autrui, attentif et régulier sur tous ses devoirs, modeste sur le trône, et patient dans l'adversité; toujours disposé à s'édifier et à profiter du mérite des autres; toujours content du bien qui leur arrivait, sans se repaître de l'idée souvent fausse qu'il en était plus digne; également incapable de toute bassesse, de plaintes injustes et de s'offenser de tout; toujours prêt à pardonner, même à ceux dont il éprouvait les outrages; ce prince infortuné voulait tout devoir à la justice; il osait croire au repentir de ses lâches oppresseurs!!! Hélas! l'aveugle fortune l'avait délaissé; la trahison et la révolte le retenaient captif; il ne pouvait que faire d'inutiles retours sur le passé, il se gardait de se plaindre du présent, et écartait, autant qu'il lui était possible, *surtout vis-à-vis de sa famille*, des frayeurs bien réelles sur l'avenir qui menaçait la France.

Note écrite de la main de JOSÉPHINE.

en présence du monde étonné, condamner à une mort ignominieuse leur maître et leur Roi.

Jour de deuil, 21 *janvier* 1793! Ah! qui peut effacer de sa mémoire un si funeste souvenir? Époque honteuse de notre histoire, quel immense abîme tu creusas dans la France! un siècle ne saurait suffire pour en sonder la profondeur. Le sang du juste fut versé; il arrosa une terre couverte de crimes; et loin d'y fortifier l'arbre prétendu de la liberté, ce parricide sacrifice n'engendra que la licence la plus effrénée. Ce régicide, qui enveloppa de honte le nom du peuple souverain, ne fut cependant l'ouvrage que d'une coupable majorité. Ce forfait national consterna l'Europe entière. La mort de Louis XVI fut une infâme violation de tous les principes; un attentat contre les peuples et une arme terrible contre tous les souverains (*c*).

M. de Beauharnais s'éleva contre ce crime exécrable. Il prévit dès-lors les malheurs qui menaçaient le royaume. Il aurait voulu se retirer du service pour abandonner ce théâtre d'horreur; mais la guerre éclatait de toutes parts : il fallait en imposer à l'Europe; ses armes n'avaient point arrêté l'assassinat du Roi de France; ses troupes n'avaient pu soumettre un peuple qu'elle croyait facilement asservir. La crainte réveilla l'énergie de la nation, et bientôt le niveau de l'égalité,

l'amour de la gloire, enfantèrent des prodiges. Administration, finances, armement universel, tout est opéré à la fois, et bientôt douze cent mille hommes vont être opposés aux armées de l'Europe. Déjà nos soldats se prétendaient les égaux et même les supérieurs de ceux qui les avaient précédés dans la carrière militaire. On vit alors, par un mouvement spontané, tous les Français courir aux armes; le cri de guerre retentit aux deux extrémités du royaume : *Il faut repousser l'étranger!* mais les Français dépassent toujours les limites qu'ils veulent s'imposer à eux-mêmes. Aussi l'amour des actions grandes et généreuses alimente-t-il le feu sacré qui les anime. Ah! malheur aux hommes qui n'ont pas su profiter de leur élan sublime! Le chef auguste de la nation aurait dû, dès l'aurore de la révolution, s'avancer à leur tête; et la France, fortifiée par la valeur de ses soldats, aurait, à l'ombre de ses lois tutélaires, vu naître dans son sein ces pensées nobles et philantropiques qui enrichissent toujours les vastes contrées, et font le bonheur des citoyens qui les habitent.

A travers les idées exagérées d'une démocratie flottante, d'une assemblée frénétique, on vit naître quelques idées généreuses; mais l'horizon politique était couvert d'un nuage ténébreux. Le tribunal révolutionnaire vint remplacer celui

du 10 août, et envoyait chaque jour à l'échafaud un grand nombre d'infortunés. Chacun tremblait pour soi-même ; car aucun des trois ordres de l'état ne pouvait se garantir de ses recherches sanguinaires. Le noble et le plébéien se trouvaient confondus et occupaient la même place sur le banc des accusés ; les généraux les plus dévoués devinrent les victimes de leur fidélité ; et les plus fermes appuis du nouveau gouvernement périrent devant cette statue hideuse de la licence, qui ne pouvait se désaltérer que dans des fleuves de sang ; enfin les délateurs salariés dénoncèrent leurs propres familles, et lancèrent leurs outrages jusque sur la divinité. Les temples saints ne furent point à l'abri de leur sacrilége atteinte ; ils dépouillèrent le sanctuaire et brisèrent les vases sacrés pour les dérober plus facilement. On vit alors se renouveler les anciennes saturnales (*d*). Les esclaves devinrent les maîtres, et bientôt la *déesse de la raison vint occuper la place où régnait l'arche sacrée*. Les ministres de ce nouveau culte étaient en même tems les soutiens du club des *jacobins*. Ce fut cet antre immonde qui vomit les fameux comités révolutionnaires, ces représentans de Fouquier de Tainville, et les meneurs des sociétés populaires ; ils fabriquaient de prétendues conspirations où un grand nombre de personnes se trouvaient réunies pour la première

fois. Chacun se regardait en frémissant; le père tremblait pour le fils, le fils pour son père, et l'époux pour son épouse. On fuyait la capitale, on s'imaginait déjà la voir tomber en ruines, comme une autre Ninive. Les troubles de Lyon(1), du comtat Venaissin, la prise de Toulon par les Anglais, la reprise par les Français, qui y exercèrent des vengeances inouies, frappèrent d'effroi toute la France. La Vendée semblait renaître de ses cendres; le décret qui ordonnait de mettre

(1) Joséphine se plaisait à raconter que le fameux Couthon lui avait inspiré une frayeur épouvantable. La laideur et la difformité de ce conventionel avait quelque chose qui le rapprochait du chat-tigre; son regard était aussi pénétrant que l'est celui du basilic. L'effet qu'il produisait vous terrifiait et vous faisait rester dans une immobilité accidentelle. « En fixant de près ce farouche proconsul (il n'avait de libre que les bras), une sueur froide découla de mon front, je restai terrifiée! Des amis de M. de Beauharnais m'avaient entraînée avec eux pour solliciter Couthon en faveur d'une famille lyonnaise : ce conventionel devait partir le même jour pour opérer la destruction de cette ville célèbre. Je jugeai sur-le-champ de la férocité de son caractère. A peine eut-il entendu les premiers mots de notre réclamation, qu'il s'écria avec fureur : « Comment oser parler en faveur de ces ennemis de la république! Vous conspirez vous-mêmes. Je vais ordonner leur prompt jugement, et ferai démolir leurs hôtels. Je veux frapper le premier coup sur les plus beaux chefs-d'œuvre de cette

le feu à toutes les villes rebelles, chassait les principaux habitans de ces riches cités. C'était là le piége où les nouveaux cannibales attendaient tous ces ministres de l'évangile, qui avaient refusé de prêter le serment ; ils espéraient envelopper dans la même proscription ceux qui avaient fait éclater leurs murmures contre le nouvel ordre de choses. La plupart des habitans des campagnes abandonnaient leurs travaux ; les uns étaient plongés dans l'infortune, les autres fuyaient devant ces pro-

---

cité rebelle. Voyez ce marteau destructeur (il le montra, dans un moment d'exaltation frénétique). Bientôt il s'écrie : « *Tombez, monumens de l'orgueil, je vous condamne à être démolis au nom de la loi.* » Il dit, et fit un geste menaçant ! « Retirez-vous de ma présence, perturbateurs du repos public, partisans de Pitt, sectateurs de Cobourg, retirez-vous ! Peu s'en faut que je ne vous signale aux comités, et ne vous fasse arrêter sur-le-champ. » Mes amis tremblaient, moi-même je n'étais pas tranquille. Je le saluais de droite et de gauche ; il était dans son fauteuil (des satellites veillaient à ses côtés). « Tu m'as l'air d'une aristocrate, d'une ci-devant, reprit-il d'un ton brusque ; je n'aime pas ta caste. — Mon mari sert la république, citoyen ; c'est un bon soldat. — Tu m'en imposes, te dis-je ! Si cela est, prends garde à toi ! » Tels furent les derniers mots de ce monstre infernal ! Nous eûmes dès-lors l'assurance positive de la ruine prochaine de nos amis communs : bientôt elle s'accomplit. Le chef de cette vertueuse famille périt sur l'échafaud.

consuls de la république, qui traînaient avec eux la terreur et la mort. La majeure partie de ces proscrits, peu éclairés, n'aimaient pas leurs seigneurs de village, et ne pouvaient pardonner aux non-réfractaires d'avoir pris la place de leurs anciens curés. Plusieurs de ces pasteurs *intrus* soufflèrent le feu de la discorde, et présidèrent au soulèvement des villes: les autres crurent qu'il était de leur devoir de ne point transiger avec leur conscience. Dès-lors le schisme éclata et devint la source des plus grandes adversités. La fuite du général La Fayette et la défection de Dumouriez se suivirent de bien près. Chaque jour les membres de la Convention appelaient à la barre les officiers les plus distingués. Le vieux Luckner succomba l'un des premiers, et Custine bientôt vint s'asseoir lui-même comme accusé devant le tribunal révolutionnaire. Il apprit, mais trop tard, à regretter d'avoir servi une semblable cause. Le duc de Biron ne tarda point aussi à y paraître, et tandis que nos armées *se couvraient de gloire*, on égorgeait lâchement à Paris les généraux qui leur avaient montré le chemin pénible des combats, et qui avaient moissonné avec eux des lauriers, soit en repoussant les étrangers qui avaient osé marcher contre la France en 1792, soit en couronnant leurs nombreux exploits par la soumission des Belges, par la victoire à jamais célèbre

de Jemmapes, et celle non moins glorieuse de Fleurus.

Le danger avait fait naître une dictature silencieuse, réservée, mais terrible! De nouveaux partis venaient de s'élever; les Hébertistes demandaient encore plus de rigueurs qu'il n'entrait dans les vues du gouvernement d'en exercer; les Dantonistes finirent par vouloir exiger la grâce des vaincus; les redoutables comités frappèrent les uns et les autres. Alors, je commençai à craindre réellement pour la sûreté de mon époux. Lui seul parvenait à dissiper mes inquiétudes, sa conduite politique et militaire était digne d'éloges; il avait fait tous les genres de sacrifices dans la révolution. Il s'était montré constamment l'ami sincère des principes les plus sages; mais il avait juré une haine éternelle aux factions qui déchiraient la France. Il disait aux chefs principaux: « Le véritable esprit patriotique, celui qui fit jadis tant de miracles et de héros, est un amour sage et raisonné de la patrie, une confiance éclairée dans ses propres forces, et non ce mépris imbécille et jaloux, par lequel on cherche à agraver encore ces haines vigoureuses qu'inspirent la violation des droits de la justice, les ravages de l'ambition, ou les attentats de la tyrannie. Rome ne devint la proie des Gaulois et de ses autres ennemis, que lorsqu'elle fut par-

venue à ce point d'aveuglement qui l'empêcha de reconnaître des barbares dans les hommes simples et belliqueux qui renversèrent son empire.» Telles étaient les nobles pensées d'un citoyen zélé pour son pays. C'en fut assez pour l'inscrire sur les listes fatales; comme tant d'autres victimes, il partagea d'honorables chaînes, et le palais bâti par Médicis s'ouvrit pour leur servir de prison (1).

Là tous les rangs et tous les sexes se trouvaient confondus; on y distinguait des hommes de toutes les nations; l'héritier d'une grande maison y partageait son pain, et souvent ses plaisirs, avec le fils d'un honnête artisan, et celui qui se rappelait encore l'état qu'il avait occupé dans le monde, ne cherchait ici que par des bienfaits à être mieux

(1) Madame de Beauharnais rendait à son époux les soins les plus affectueux et les plus empressés. Le vicomte avait été arrêté avant elle; elle sut profiter de ses derniers momens de liberté pour implorer les hommes marquans de la révolution en sa faveur; mais ces nouveaux Marius oublièrent l'accueil distingué que la plupart d'entre eux avaient reçu de cette femme alors si affligée. Au contraire, ils s'empressèrent de signer l'ordre de sa réclusion, et la même bastille, au bout de quelque tems, les renferma tous les deux. (*Madame de Beauharnais demeurait alors rue Saint-Dominique, maison de madame Holstein; elle y fut arrêtée et conduite à la prison des Carmes.* Durant

connu des infortunés qui l'environnaient. M. de Beauharnais ne tarda point à se faire remarquer par des actes de générosité. Non seulement il adoucissait le sort de ses compagnons d'infortune, mais encore il cherchait, par son exemple, à leur inspirer la fermeté qui était sur le point de les abandonner. On a vu des militaires qui vingt fois avaient bravé la mort dans les combats, trembler à l'approche de leur jugement et se trouver mal en recevant leur acte d'accusation. Ces exemples prouvent que la certitude du malheur amollit le courage ; au lieu que sur un champ de bataille, le vrai brave espère toujours vaincre. Si le fer ou le plomb meurtrier finissent par l'atteindre, s'il

---

le cours de ses malheurs, sa généreuse amie veilla constamment sur *Hortense et pourvut à tous ses besoins.*) Comme auparavant, M. de Beauharnais redevint l'homme le plus aimable pour elle. Mais elle finit par s'apercevoir qu'il rendait des soins à madame de Cust***, fille du marquis de Sab***. Le bruit courut dans la prison, qu'au moment où l'on vint le chercher pour le conduire à la maison du Palais de Justice, il déclara à son épouse les liens secrets qui l'unissaient avec l'aimable détenue. Il la pria de rester son amie, et d'avoir pour le fruit qu'elle portait dans son sein toute la bienveillance et l'amitié dont elle était susceptible. Joséphine a rempli, dit-on, ses promesses avec cette bonté, cette dignité qui la caractérisaient ; et mademoiselle De***, fille de madame de Cust***, est devenue l'épouse d'un homme d'un nom et d'un rang distingués.

succombe environné des lauriers qu'il vient de cueillir, au moins il n'a point redouté les approches du trépas. Que lui importe de mourir les armes à la main ? Les fils de Mars n'ambitionnent pas d'autre sujet d'apothéose.

Plusieurs de ces guerriers, que la faux du tems avait respectés, périrent sous la hache révolutionnaire. Le général de l'armée des Alpes partagea le sort de ces illustres malheureux, et ses derniers momens furent ceux d'un homme qui savait allier la grandeur d'ame à la véritable philosophie. Il entrevit la route de l'immortalité avec le calme du sage. Moins heureux que Caton, il ne put, à l'exemple de ce vertueux romain, se percer de son épée ; mais il monta sur l'échafaud avec la plus grande fermeté ; et la lettre qu'il fit remettre à sa veuve infortunée, interprète de ses dernières intentions, étonna jusqu'à ses bourreaux ; Tainville lui-même, le farouche Tainville, l'un des plus fermes suppôts du despotisme des Marius et des Sylla, et craignant d'éprouver le même sort que ces victimes, en resta épouvanté (1).

Et ce monstre, après lui traînant tous ses forfaits,
Va, dans des flots de sang, se débattre à jamais.

---

(1) Je vous condamne, avait écrit M. de Beauharnais aux successeurs de Jefferies, à lire tous les jours les prédictions de Vergniaud. Il avait bien raison de vous dire

J'étais, à cette époque, détenue dans une prison solitaire, où le Tems, assis près de la douleur, déposait ses ailes; où l'innocent, comme le coupable, buvait goutte à goutte la coupe de l'adversité. Il était écrit que je recevrais dans ce lieu d'horreur le testament de mon époux: il me rappelle d'amers et bien cruels souvenirs (e).

Le lever de chaque nouvelle aurore annonçait les enlèvemens nocturnes qui venaient hélas! d'avoir lieu. Le matin se passait dans les réflexions déchirantes que devaient faire ceux qui restaient; et l'après-midi, je me réunissais à mes compagnes d'infortune pour parcourir à la hâte les divers journaux, qui étaient alors les archives de la mort (1). Que l'on juge de ma surprise, que l'on

---

que dans peu vous régneriez sur des cadavres et des ossemens, sur des cendres éparses aux quatre coins de votre république; arrêtez-vous sur les tombeaux que vous avez comblés, regardez-vous en face, et lisez dans les yeux les uns des autres, les malédictions de toute la nature!

(1) Madame de Beauharnais faisait assez habituellement la lecture des journaux aux nombreux détenus; chacun se groupait autour d'elle, et le plus morne silence l'environnait; on respirait à peine; mais le cri de la douleur échappait quelquefois. Que l'on se figure, s'il est possible, le trouble et le désespoir de cette épouse infortunée; elle voit le nom de M. de Beauharnais inscrit sur ces tablettes à la

se peigne mon agitation en y trouvant le nom de mon époux ! Je perdis l'usage de mes sens, et mes yeux se rouvrirent avec peine à la lumière. « Ah ! laissez-moi mourir, m'écriais-je dans le délire de la douleur ! La paix est dans la tombe ; mes chers enfans périront sans doute dans cette lutte de la vertu contre le crime ! » Tels étaient les discours que je laissais entendre. Le lendemain de ce triste jour, on vint me remettre mon acte d'accusation. La stupeur dans laquelle j'étais plongée ne me permit pas d'en prendre lecture. Un silence morne, un calme douloureux, eu égard à ma position cruelle, furent les seuls sentimens que l'on me témoigna dans cette cruelle circonstance. Bientôt on vint transférer de nouveaux détenus. On m'appelle à mon tour, je m'échappe des bras de mesdames d'Orm*** et de la R***, qui voulaient en vain me retenir. Je cours, les yeux en pleurs, au greffe de la prison, et, ne sachant si je suis au nombre des victimes désignées, je voudrais presser sur mon cœur, et embrasser, pour la dernière fois, les tristes fruits d'un hymen malheureux. Les agens de la tyrannie gardaient un dédaigneux silence, et me firent signe de

---

colonne des morts. Joséphine éperdue tomba sans connaissance, et son agonie se prolongea l'espace de plusieurs jours.

m'éloigner; l'un d'eux témoigna même quelque surprise en me reconnaissant (1); la foule des

(1) Un parent de Lucette, sœur de lait de Joséphine, protégé par la famille de Tascher, était venu en France vers 1781, où il resta quelques années auprès d'une famille américaine. Il fut attaché à M. de Beauharnais, et finit par quitter l'Europe pour repasser à la Martinique, au moment où les nègres se révoltèrent et chassèrent les blancs de leurs habitations. Il fut cependant l'un de ceux qui montrèrent le plus de modération; aussi fut-il envoyé en France auprès du comité de salut public pour réclamer quelques concessions en faveur de la colonie. Il se lia dès-lors avec les principaux membres de cette inquisition moderne, et finit à son tour par devenir l'un des plus fermes soutiens de cette oligarchie. Il s'associa avec Chaumette, Marat, Ronsin, Henriot, etc., etc.; et le jour même où il fut question de transférer madame de Beauharnais de sa prison à celle de la conciergerie, pour la traîner à l'échafaud, le hasard voulut que C*** se trouva au greffe dans cet instant. En entendant nommer son ancienne maîtresse, il se sentit très-ému, et se rappela bientôt quels étaient ses torts à son égard. Ce même mulâtre avait occasioné les chagrins les plus vifs à Joséphine; elle lui avait pardonnné, et de nouveau il s'était rendu coupable envers elle de la plus noire ingratitude.—(A l'époque du mariage de M. et de madame de Beauharnais, les nouveaux époux vinrent demeurer chez madame Renaudin, rue de l'Université, maison de madame de Laa**, fille du maréchal de N***, ce même mulâtre resta environ huit mois au service du vicomte; il l'accompagna plusieurs fois à son régiment.)

condamnés qu'on entraînait était si grande, qu'il paraît qu'on avait par ce motif seul rayé mon nom de la liste fatale. Que dis-je ? l'ascendant de mon étoile détourna mes pas loin du chemin du malheur, pour m'exposer ensuite aux caprices de l'inconstante fortune.

Comme si l'on avait résolu de nous faire souffrir mille morts avant celle qu'on nous préparait, on nous laissa, contre la coutume adoptée par les cerbères à qui notre surveillance était confiée, errer pendant douze heures dans les longs corridors qui étaient devenus en quelque sorte le quartier-général des détenus. On s'interrogeait à voix basse, on se répondait de même, et l'inquiétude la plus cruelle nous fit éprouver soudain le frisson de l'effroi : chacun présumait avec raison que le moment suprême s'approchait. Depuis quelques semaines, le bruit public était que l'on creusait dans diverses maisons d'arrêt de la capitale, des fosses larges et profondes, où probablement devaient être ensevelis les malheureux prisonniers. D'un autre côté, l'on entendait battre la générale, le tocsin sonnait de toutes parts ; nous ne pouvions commander à nos craintes, et les funestes journées des 2 et 3 septembre se retracèrent douloureusement à notre imagination. La terreur se peignait sur tous les visages, l'accent du désespoir s'exhalait de toutes les bouches

L'attente de la mort que des hommes féroces faisaient voler au hasard, semblait plus terrible que cette mort même que l'on allait trouver sur l'échafaud. Ceux qui s'y croyaient destinés, se résignaient à périr, mais ils ne pouvaient bannir de leur ame intimidée le sentiment de frayeur, inévitable compagnon de la fin de l'existence.

Depuis quelques heures, les infortunées qui se trouvaient avec moi, redoublaient leurs gémissemens. Le jeune chien de l'une d'elles poussait des hurlemens affreux (*f*); l'effroi devenait universel. Au milieu de tant d'horreurs, devait-on encore se bercer d'espérances illusoires..... Tout-à-coup la duchesse de K*** s'écrie par un mouvement d'inspiration : « Nous ne devons rien craindre, la future reine de France, est avec nous : du moment qu'on lui a prédit qu'elle monterait un jour sur le trône, il est impossible que cette prédiction s'accomplisse dans ces horribles lieux ; elle doit donc se vérifier ailleurs. J'en augure que nous devons toutes échapper à la destruction dont nous sommes menacées ; aussi je ne m'amuserai point à disputer ma tête..... » Croirait-on que, dans un instant pareil, la plupart de celles qui avaient entendu ce discours se rassurèrent au point d'accourir en foule se ranger autour de de la veuve éplorée? Elle était loin de penser que

deux lustres plus tard, elle aurait occasion de se ressouvenir, pour ses compagnes de captivité et leurs familles, des promesses obligeantes qu'elle aimait alors à leur faire. Cependant l'un des gardiens dont l'abord farouche inspirait toujours la crainte, parut lui-même épouvanté devant nous; il posa à terre les vases qui contenaient nos modestes alimens, et garda un morne silence,... Que pouvions-nous imaginer?... Quelques-unes d'entre nous en conçurent un faible espoir, mais beaucoup d'autres appréhendaient de ne caresser qu'une vaine chimère. Cet état d'incertitude et d'anxiété se prolongea jusqu'à dix heures du soir (1).

Une personne qui s'intéressait à nos malheurs trouva le moyen de nous faire passer le billet suivant :

« Robespierre et ses complices sont décrétés d'accusation, tranquillisez-vous, vous êtes sauvée (2). »

---

(1) Madame de Beauharnais s'était elle-même coupé les cheveux pour les faire remettre à ses enfans, tant elle semblait persuadée qu'elle ne survivrait pas à cette proscription générale qui décimait alors tous les partis en France.

(2) Quel est le citoyen qui dans ces tragiques instans, n'a pas eu à pleurer un parent, un ami plongé dans les fers

Notre premier mouvement fut de remercier la divinité bienfaisante qui daignait ainsi nous protéger. Jamais nous n'adressâmes au ciel d'actions de grâces plus ferventes. Revenue à peine d'un évanouissement de plusieurs heures, j'osai seule murmurer contre les lois de cette providence, qui venait de m'enlever le plus digne des époux! Cinq jours plus tard, M. de Beauharnais aurait échappé à la rage de ses délateurs infâmes, chargés du soin d'alimenter ce tribunal anthropophage; et le phénomène de mon étonnante élévation n'aurait pas surpris les deux mondes.

Plusieurs jours se passèrent ainsi dans l'attente du moment désiré de la délivrance; plus heureuse que mes compagnes, j'avais recouvré la liberté, la nuit même qui précéda la chute du farouche Appius Maximilien (*g*). Enfin, Bourdon

---

ou tombé sous la hache meurtrière que des sacriléges osaient nommer celle de la justice, comme si la justice n'aimait à régner qu'au milieu des alarmes, sur des ruines et des cercueils!... Hélas! le deuil et la douleur remplissaient toutes les ames; la stupeur et l'effroi se peignaient sur toutes les figures; on fuyait loin de chez soi; on errait la nuit d'un endroit à un autre, craignant d'éprouver le même sort que celui de ses amis. C'était ainsi que le tyran et ses complices faisaient trembler ceux qui semblaient s'opposer à ses vues. L'on était porté sur la liste fatale, surtout si l'on témoignait l'apparence du regret le plus naturel.

de l'Oise et Legendre entrèrent dans les maisons d'arrêt pour rendre à la liberté les victimes d'une affreuse tyrannie. Ces députés furent accueillis par un concert de bénédictions unanimes. Au milieu de l'émotion dont ils furent pénétrés, ils délivrèrent d'abord plus de détenus qu'ils n'en avaient eu l'intention : le premier le fit par un sentiment de crainte ; et le second commençait à revenir ; de bonne foi, de ses erreurs politiques. Qui pouvait se figurer alors que Legendre fut ce même député qui avait proposé à la Convention nationale de partager le corps de Louis XVI pour l'envoyer aux quatre-vingt-quatre départemens, et que la même main qui ouvrait les portes des cachots, avait signé la sentence de mort de son Roi !... O Dieu juste ! toi que l'hypocrisie de la plupart de ces hommes de sang a si souvent offensé, regarde-les maintenant en pitié ; combien ils souffrent sous ta main vengeresse !

Le cruel repentir est le premier bourreau,
Qui dans un sein coupable enfonça le couteau (1).

Qu'ont gagné ces nouveaux Cromwell par leur ambition sanglante ? les richesses, les honneurs, le pouvoir. Le pouvoir ! hélas ! le tems leur prouvera qu'ils l'ont chèrement acheté : ils se trouveront abaissés dans leur grandeur ; isolés, misé-

(1) Louis Racine, *Poème de la Religion*, v. 417.

rables, en proie aux remords. Que leur restera-t-il donc ? Sera-t-il dans l'univers quelque remède à leurs maux ? Non, non!

. . . . . « L'homme coupable de quelque » crime est persécuté, dès cette vie, par la crainte » d'un châtiment proportionné à l'énormité de » son forfait, et cette crainte en est la première » expiation. »

Melius in vitâ pœnarum pro malefactis,
Est insignibus insignis scelerisque luela.
LUCRÈCE.

CHAPITRE XII.

..... Le hasard, quelquefois,
Fait le sort des amans comme celui des Rois.
Nous voyons les effets, Dieu seul connaît les causes

J'AI jeté les yeux autour de moi, j'ai vu des hommes qui n'éprouvaient que les sentimens de la haine, de l'orgueil, de la défiance; mais il en est un dont l'ame est ouverte à l'amitié, qui inspire la confiance, et que la crainte de ses semblables n'a pas encore tourmenté au point de mettre son organisation dans un état de contrainte : il jouit, non-seulement du bien qu'il a fait en arrachant le sceptre sanglant aux furieux décemvirs, mais encore de celui qui lui reste à faire, surtout s'il veut tendre une main secourable à ces illustres familles dont les noms, les richesses et les talens ont excité l'envie et nourri la coupable avarice des successeurs de Sylla, et les couvre d'une égide protectrice (1). Arrachée au

(1) Oublions pour un instant que M. Tallien fut membre de la fameuse Convention, ne cherchons à nous rappeler

fer de mes bourreaux, rendue à mes enfans, je les pressai tour-à-tour contre mon sein, et les couvris de mes larmes. Mon Eugène était devenu

---

que le zèle héroïque que déploya ce député lorsqu'il attaqua avec les armes de la raison les farouches titans, et leur arracha le sceptre d'airain qu'ils faisaient peser sur des peuples malheureux. Cette noble conduite lui créa des partisans, et l'on peut affirmer que le bien qui s'opéra au moyen de cette nouvelle réaction, fut dû en partie à son humanité et à son désir bien sincère de rétablir le calme après une tempête aussi violente. Il devint le défenseur du faible, le protecteur de l'orphelin, et ses bienfaits surpassèrent l'attente de bien des gens, dont le cœur aigri par le malheur ne pouvait supposer que le même homme qui fut greffier de la commune de Paris durant les jours funestes des 2 et 3 septembre, fût susceptible d'humanité. La raison en était cependant bien simple; il ne fut, à cette époque, ni l'instigateur, ni le coopérateur des crimes d'une multitude égarée, et après la chute de Robespierre, il était devenu en quelque sorte l'espoir des honnêtes gens; tous se rattachaient à sa cause; elle était celle de l'honneur. Le bien qu'il a fait, les services qu'il a rendus devraient être gravés sur le marbre pour les rappeler à la postérité. On peut s'égarer malheureusement dans la route tortueuse des révolutions; on peut commettre des fautes, mais qu'il est grand, qu'il est sublime de chercher à les réparer!!!

(Cette note fut communiquée à M. Tallien quinze jours avant sa mort, par Mlle Le Normand. De douces larmes vinrent humecter ses paupières; il s'attendrit, et jetant les yeux sur le portrait de Joséphine qui se trouvait en

un Émile (1), et ma fille bien aimée avait subi les plus affreuses privations ; ils n'avaient alors pour appui que ma tendresse. Je jurai, à la face du ciel, une haine éternelle aux assassins de leur

face de son lit de douleur, il dit : Grâce soit rendue à votre historien, ombre illustre, au moins j'emporterai dans la tombe la certitude si consolante que de mon vivant *la vérité* fut rétablie ! ! !)

(1) Tant que dura l'emprisonnement de M. et de madame de Beauharnais, et il fut de plusieurs mois, leur fils fut adopté par un artiste modeste, mais très-instruit. Le jeune Eugène, à l'exemple de Pierre-le-Grand, fit un noble apprentissage des arts mécaniques, et le ciseau lui devint familier. La fortune de ses parens étant au pouvoir des partisans de la loi agraire, cet enfant de nobles proscrits aurait été, à cela près du genre de profession, un nouveau Rozelli. (Rozelli, allié à la famille d'un doge de Gênes, fut obligé, par les malheurs de la révolution, de s'établir limonadier, quoiqu'issu de parens qui devaient lui faire tenir un tout autre rang dans la société.) Sans l'amitié bienveillante qui ne cessa de planer sur lui et sur sa sœur, le jeune Eugène ne regrettait point ses jours passés au sein de la mollesse et des plaisirs ; il savait déjà qu'un grand capitaine devait se former à l'école du malheur, et ne pouvait jamais trop se livrer à l'étude : aussi le voyait-t-on journellement s'instruire en étudiant Rousseau et Montesquieu ; mais ce qui parvenait à le distraire agréablement, était d'élever des plans, d'établir des petites redoutes, de mettre en perspective les armées en présence.

père ; pouvais-je raisonnablement croire que, dans quelques années, j'aurais le pouvoir de m'en venger.

La fortune de M. de Beauharnais était devenue la proie des spoliateurs de la France ; aussi me trouvai-je dans le plus affreux dénuement ; je me résignai à ma nouvelle situation, et je profitai de l'activité que j'avais reçue de la nature, en me soumettant à un travail personnel. Éloignée de ma famille, la plupart de mes amis étaient dispersés (1) ; ceux qui restaient devinaient mes souffrances, mais leur situation n'était pas meil-

---

Alors il établissait un simulacre de combat entr'elles. On l'entendait se dire : aujourd'hui, j'ai battu les Prussiens, demain sera le tour des Allemands ; pour les Bavarois, je veux les protéger... Ainsi s'écoulèrent les jours du fils bien-aimé de madame de Beauharnais, jusqu'au moment où redevenue libre, elle put se livrer elle-même aux soins qu'exigeaient la santé de ses enfans, et le perfectionnement de leur éducation.

(1) O France ! des partis déplorable théâtre !
Que maudit soit le jour, où ta haine marâtre,
En foule de ton sein rejeta tes enfans !
De ton affreux succès nos voisins triomphans,
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie ;
Et cette plaie horrible est à peine guérie,
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris.

DELILLE.

leure que la mienne. En attendant que la Convention nationale fît droit à mes justes réclamations, nous confondîmes nos faibles ressources et notre industrie (1).

Quelqu'un qui s'intéressait réellement à moi, me conseilla de cultiver sérieusement la connaissance du député Tallien, pour faire accélérer la levée du séquestre qui frappait sur tous mes biens. Ce personnage était devenu tout-puissant; je le voyais peu : mais par un sentiment de reconnaissance, et comme ayant failli devenir l'une des victimes de la terreur, je me fis présenter au cercle de cet homme devenu célèbre, qui, le neuf thermidor, déploya tant d'énergie, et inocula son courage aux autres représentans. Je lui peignis en traits de feu ma reconnaissance des miracles politiques qu'il venait d'opérer, n'oubliant point de lui dire qu'il lui restait encore beaucoup de choses à finir, qu'il était de sa dignité de faire

(1) A cette époque si malheureuse, madame de Beauharnais se trouvait dans un état qui approchait singulièrement de la détresse. Son unique distraction était de se rendre chaque jour à Chaillot, où demeurait alors madame de Fontenay, son amie. Dans ce même lieu se rassemblait habituellement la meilleure compagnie. Mais la plupart des personnes qui y figuraient étaient, comme madame de Beauharnais, victimes des événemens politiques : il ne leur restait à tous que d'honorables et pénibles souvenirs.

restituer la fortune aux enfans des condamnés. J'insistai fortement sur ce point et me flattai de réussir à faire rentrer les miens en possession de leur patrimoine ; mais ce n'était point assez pour moi, je plaidai la cause de tous ceux qui avaient été victimes des factions, toujours divisées entre elles, qui semblaient, depuis 1793, ne s'être réunies que pour donner la mort. Le député parut vivement frappé de ma réclamation ; il me dit que ma démarche était courageuse, et m'honorait infiniment à ses yeux. Du reste, il m'invita à m'armer de patience, et ne me cacha point que le tems seul pourrait amener le grand acte de justice que je venais solliciter de lui. Le ton et les manières du *représentant* produisirent une très-grande impression sur mon esprit.

On ne parlait dans le monde que de son prochain mariage avec madame de Fontenay (1).

---

(1) C'est à Bordeaux, où Tallien exerçait le proconsulat, qu'il fut épris des charmes de madame de Fontenay, qui faisait alors les délices de la bonne société dans cette grande ville. On recevait chez les demoiselles De***, où elle demeurait, l'aide-de-camp La Motte, devenu depuis général, ainsi qu'Auguste de Colbert. L'un et l'autre ne purent voir cette charmante personne sans être touchés de ses malheurs ; ils s'intéressèrent en faveur du jeune Théodore, son fils, afin d'obtenir accès près de sa mère. En 1793 et 1794, madame de Fontenay était loin d'être heureuse.....

Chacun racontait les anecdotes les plus curieuses, et surtout celles qui paraissaient motiver cette union extraordinaire ; les uns se permettaient de

---

Son époux, en quittant la France, crut devoir emporter ses diamants, et confisquer à son profit une partie de sa dot; qui était de 400,000 f. A cette époque, la terreur faisait chaque jour des progrès effrayans. On arrêtait la France entière : le désespoir était dans tous les cœurs, l'épée de Damoclès suspendue sur toutes les têtes. On implorait la clémence des représentans du peuple en mission. Tallien était plus accessible que ne l'était Isabeau; tous les regards des Bordelais se tournèrent vers lui. Madame de Fontenay obtint la liberté d'un grand nombre de détenus. Sa première demande fut en faveur de M. Martel, négociant recommandable : elle lui sauva la vie ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes. La belle solliciteuse fit d'immenses progrès sur le cœur de Tallien ; la voir et l'aimer fut l'ouvrage du même instant. Mais bientôt dénoncé par Julien (venu pour le remplacer à Bordeaux), le député fut appelé à la barre de la Convention, afin d'y rendre compte de sa conduite. On lui fit un crime de l'indulgence qu'il avait mise dans l'exercice de ses fonctions ; il fut même menacé par ses collégues d'un décret d'accusation! Madame de Fontenay quitta Bordeaux quelques mois après, et vint demeurer à *Fontenai-aux-Roses*, où elle avait une propriété ; elle y admettait Tallien. Il la prévint un jour qu'elle pouvait être arrêtée, et lui conseilla de fuir. Cette dame s'y refusa ; mais bientôt elle fut renfermée à la Petite-Force, et mise au secret le plus rigoureux. Elle trouva, dans les commencemens de sa détention, l'art de

blâmer cette dame, et allaient jusqu'à l'accuser d'égoïsme et de précipitation ; d'autres, plus sages, et surtout plus clairvoyans, la félicitaient, au contraire, de s'être ainsi soustraite à l'empire

---

correspondre avec ses amis. Bientôt ces moyens consolateurs lui manquèrent. Alors elle imagina de demander à son geolier une boîte de couleurs et des pinceaux, l'assurant qu'elle lui ferait son portrait bien ressemblant. Cet homme y ajouta foi, mais il n'osa point accorder l'encre de la Chine et le papier. Elle écrivit sur un morceau de batiste à Tallien, pour le prévenir d'un complot qui intéressait sa sûreté, (Robespierre ayant épuisé tous les moyens de séduction pour porter madame de Fontenay à dénoncer Isabeau et Tallien, *lui fit proposer* 300,000 *f. et un passeport pour l'Espagne, si elle voulait consentir à sa proposition.*) Heureusement pour la France ; Tallien sonda la profondeur de l'abîme sur lequel il marchait, et accéléra l'importante journée du 9 thermidor. Ce député magnanime s'empressa de briser les fers de madame de Fontenay ; elle fut conduite à la barre de la Convention nationale le 11 thermidor ; elle était accompagnée de madame de Beauharnais. Leurs malheurs attendrirent la partie saine de cette assemblée ; on leur prodigua des consolations, on leur promit beaucoup, et comme c'est l'usage dans une révolution, on finit par les oublier. Tallien se chargea d'acquitter la dette de la reconnaissance publique. Ce député finit par épouser cette femme qui lui avait donné des marques si touchantes d'intérêt, et par accorder sa protection toute entière à madame de Beauharnais.

des regrets..... Les hommes portaient envie au bonheur du moderne Antoine, en lui voyant une femme jeune et aussi belle que l'on nous peint Cléopâtre. Madame de Fontenay réunissait les plus nobles sentimens aux ressources d'un esprit supérieur, ce qui établissait un juste contraste entre elle et l'antique reine d'Égypte. Celle-ci dévorée d'ambition, avide de pouvoir absolu, aurait indistinctement attaché à son char ou Lépide ou Octave; au lieu que l'intéressante Cabarus, excitée par un sentiment d'amitié, et obéissant à la voix de son cœur, contracta cette seconde alliance : elle refusa ensuite d'écouter les insinuations d'un homme très-puissant qui, plusieurs fois, lui fit proposer de rompre les chaînes de l'hymen pour s'attacher à la fortune de César.

Eugène de Beauharnais commençait à laisser entrevoir ce noble caractère qu'il devait développer un jour. Son imagination vive et ardente lui faisait saisir avec transport tout ce qui se rapportait à son illustre père. Quand il entendait le récit de nos victoires, il poussait un soupir en disant : « Sans doute j'aurais été témoin de ce nouveau triomphe, si mon père eût vécu; que de gloire il eût acquise et pour lui et pour nous (1)! »

(1) Eugène de Beauharnais fit la campagne de 1792 avec son père; il n'avait pas 12 ans.

Mon fils aimait à s'entretenir de l'histoire de la révolution française. Quoique jeune encore, il remontait aux causes premières qui l'avaient fait naître, et jetait souvent ses maîtres dans l'étonnement. Un jour il dit : « *J'espère devenir un grand capitaine.* Je ferai rentrer dans le néant les oppresseurs de ma patrie. Pour maman, si jamais je parviens au grade de général, je l'environnerai de la plus grande dignité. » Je lui fis sentir les dangers de passer les bornes d'une juste ambition, lui citant des exemples célèbres : « O mon ami, lui dis-je, une fortune honnête et indépendante est préférable aux plus grandes distinctions. Je m'en voudrais même de quitter la sphère où le destin m'a placée, pour en parcourir une plus étendue. » Je lui mettais sans cesse sous les yeux les indignes persécutions dont la reine et madame Élisabeth avaient été abreuvées. En effet, n'eût-il pas mieux valu, pour ces princesses, être nées sous le chaume que dans le palais des souverains (*h*)?

Ce tendre fils me retraçait souvent le songe de ma grandeur future, et me rappelait les prédictions qui me furent faites à la Martinique, et si récemment encore à Paris. J'avoue que j'avais eu la faiblesse d'y ajouter quelque confiance, et que je me laissai entraîner par l'exemple de M. et madame de R..., en allant consulter mademoiselle Le

Normand, qui avait eu le courage d'annoncer aux plus farouches décemvirs, des vérités cruelles (*i*). Mais, je n'attribuai dans cet instant, qu'au hasard ce que depuis j'ai reconnu être le fruit des plus longues études et des plus sérieuses réflexions.

Eugène se flattait de devenir l'unique cause du bonheur de celle qui lui avait donné le jour. Excellent prince, quand tu liras les *Mémoires* de la vie de ta mère, tu te rappelleras avec émotion que tu rêvais dans ton enfance des projets que tu aurais pu exécuter; mais il appartenait à un autre mortel de changer ma paisible existence, de me conduire sur un vaste théâtre, et de me présenter aux regards de la postérité.

Hortense était devenue ma unique compagne, je me plaisais à cultiver ses premiers talens; l'amour des beaux arts enflammait son imagination; on la trouvait toujours le crayon à la main, esquissant mes traits et ceux de son protecteur zélé.

Le député Tallien était devenu pour moi une seconde providence. Par son intercession, j'avais obtenu de l'administration des domaines quelques faibles dédommagemens; mais ma principale réclamation était restée sans réponse (1): il fallait

(1) Ici les méchans ont plus heurement réussi; ils n'ont pas seulement joui de l'impunité; on leur a donné des récompenses; ils ont été recherchés avec beaucoup de soins et

pourvoir aux besoins, et surtout à l'éducation de mes enfans. Heureusement, ma famille instruite de ma situation s'empressa de venir à mon secours. Je reçus d'elle une traite assez considérable qui m'aida à rétablir momentanément mes affaires, et me servit du moins à supporter avec plus de courage des revers aussi cruels qu'ils étaient peu mérités (1).

---

traités avec toutes sortes de faveurs ; ils ont profité de toutes leurs fautes ; celles qui méritaient le plus sévère châtiment ont été le plus chèrement payées ; et nous avons vu un vieux pêcheur qui montrait trois maisons qu'il avait acquises de l'argent que le Roi lui avait donné pour être de trois conjurations contre son service ; tellement que lui et ses compagnons n'avaient garde de se repentir d'un si bon crime, ni de trouver que la rébellion fût une chose mauvaise, puisqu'ils en tiraient de si notables avantages.

Pensées de Balzac.

(1) Quelques semaines après le 9 thermidor, madame de Beauharnais fut invitée à un grand dîner chez Tallien. Après les premiers complimens, elle dit : Représentant, j'arrive un peu tard ; mais privée de ma voiture, j'ai eu recours à celle de l'une de mes amies, et me suis vue forcée de l'accompagner au faubourg Saint-Germain. Déjà on avait formé le projet de passer la soirée au spectacle, Madame de Beauharnais, contrainte de calculer alors avec elle-même, observe que la santé de l'un de ses enfans exige sa présence à sept heures du soir. Justement, reprit Tallien, j'ai demandé mes chevaux pour six, et j'aurai l'hon-

J'avais conçu pour madame de Fontenay une véritable estime, et bientôt le doux sentiment de l'amitié nous rendit inséparables; je partageais ses peines et ses plaisirs; elle brillait alors au milieu

---

neur de vous accompagner jusque chez vous. En effet, on vint annoncer la voiture du député; il invita madame de Beauharnais à vouloir s'y placer, et lui dit avec intérêt: « Vous vous êtes plainte de la rigueur du sort qui vous contraignait d'aller à pied au milieu de l'automne. Cette voiture vous appartient, madame; elle vous est rendue par les comités : de plus, j'ai obtenu en votre faveur une ordonnance du commissaire du gouvernement auprès de l'administration des domaines pour faire effectuer de suite la levée des scellés apposés sur votre mobilier. Quant au séquestre de vos biens, vous pouvez demeurer paisible. Provisoirement, recevez ce mandat sur le trésor public; il vous est de même accordé pour vous servir à récompenser vos anciens et vos nouveaux serviteurs. Ce n'est pas moi qui ai dit à la Convention : il faut que les propriétés changent de maîtres, mais c'est moi qui ai répondu en plein comité que toucher au droit de propriété, fondement de la république, c'est saper ses propres bases! La loi agraire ne peut recevoir sa sanction que de la violation des lois. Des députés français ne peuvent ni ne doivent être les émules des Gracques. Les biens des veuves et des enfans des condamnés ne serviront point de gage; tous vous seront restitués; la journée du 9 thermidor a déclaré la guerre aux anarchistes, aux spoliateurs en tout genre. La raison d'état ne peut exiger d'effrayants sacrifices. La tyrannie est la ressource des faibles. . . . . la fièvre républicaine est

de la société la mieux choisie ; Paris se glorifiait de la présence d'une femme qui, seule à cette époque, en fit les plus beaux jours. Le luxe commençait à renaître ; on vit le costume républicain éclipsé par l'éclat mobile de la mode et de la frivolité. Les réunions furent un peu mieux composées ; et nos Lucullus modernes prétendirent y établir le ton de la bonne compagnie, en perfectionnant leur toilette et en épurant leur langage. Néanmoins, leurs manières communes et empruntées annonçaient qu'ils ne faisaient que céder à l'empire des circonstances (*k*).

Tallien ne partageait pas leur funeste autorité. Ce député avait renoncé franchement à ses premiers principes, et honteux de la dénomination de *jacobin*, il ne se rangeait plus sous les couleurs d'aucun parti. Il désirait le maintien de la république, mais il répugnait à faire de nouveaux sacrifices pour la consolider ; son ame s'était ouverte au sentiment de la douceur, et chaque jour il faisait rayer de la liste fatale quelques victimes condamnées par les lois révolutionnaires (1). Ces

sur son déclin, et ne peut éprouver de redoublement... » Ainsi parlait Tallien à madame de Beauharnais, avant que le canon de vendémiaire n'eût préparé et consommé une autre crise, suivie d'immenses résultats.

(1) Il était du petit nombre de ceux qui font le bien à la dérobée, et rougissent d'être connus.

actes d'indulgence étaient souvent l'ouvrage de madame de Fontenay ; jamais son épouse ne lui adressa vainement une requête ; toutes les familles malheureuses savaient que pour consommer une radiation ou une rentrée dans leurs biens, il suffisait d'obtenir une recommandation de la belle Espagnole. Beaucoup de gens la flattaient par de vaines promesses, mais son ame était trop généreuse pour fonder des idées de fortune sur une base si méprisable. Lorsqu'au milieu du grand nombre de personnes qu'elle obligeait, il s'en trouvait d'assez justes, d'assez opulentes pour lui témoigner leur reconnaissance, elle employait ce noble produit à secourir la veuve et l'orphelin demeurés sans appuis. Voilà cette femme que la calomnie n'a point cessé de poursuivre, et dont elle a constamment empoisonné les actions les plus généreuses ! Ah! que dis-je? Si Tallien n'eût pas été épris des charmes de son épouse, s'il n'eût pas lutté pour deux existences dont l'une lui était alors plus chère que la sienne, j'ose affirmer que la mémorable journée de thermidor n'eût point brisé le sceptre de fer des nouveaux Marius.

Sans ce mouvement libérateur, la faux révolutionnaire aurait encore fait tomber les têtes de plusieurs milliers de victimes, et qui sait où ce torrent, qui avait brisé toutes les digues, se serait arrêté? Oui, même les générations qui doivent

nous survivre sont redevables de leur existence à l'harmonie qui régna entre madame de Fontenay (1) et le représentant Tallien. Dieu forma cette union pour mettre un terme aux excès des monstres qui ensanglantaient la France. Si, plus tard, le crédit de ce couple bienfaisant devint immense auprès du Directoire, c'est encore un de ces miracles que daigna opérer la providence. Ne pouvant seuls combattre l'hydre révolutionnaire, du moins ils s'efforcèrent de l'apprivoiser. Barras les seconda de tout son pouvoir. Selon les gens sages, ce député n'eut que de légers reproches à se faire dans le poste éminent que le destin lui préparait. Eh! qu'importent les fables absurdes qui circulèrent alors sur son compte?..... Le devoir d'un écrivain est de mépriser des armes aussi faibles que ridicules, de ne s'occuper que des faits qu'il a à retracer. Sans l'union intime de ces trois personnes, qui marchaient ensemble vers le même but pour enchaîner nos maux, notre révolution, image vivante de Saturne, aurait fini par dévorer tous ses enfans.

(1) Si je voulais parler d'une personne bien chère à mon cœur, d'une de ces amies qui, selon Cicéron, rendent la prospérité plus éclatante et l'adversité plus légère, je nommerais madame Tallien, aujourd'hui madame de Caraman, princesse de Chimay.

Note de Joséphine.

Ce n'est pas seulement le zèle de l'amitié qui me transporte ; j'ai été le témoin des faits dont je trace le récit. J'en connais d'autres ; je ne dois pas encore les mettre au jour : ils sont, il est vrai, présents à ma mémoire, mais il n'est pas tems d'arracher le voile mystérieux qui les couvre (1).

Tallien et vous, madame de Fontenay, vous avez travaillé pour vous-mêmes et pour la postérité ; car vous ne devez attendre de vos contemporains que de l'indifférence et de l'ingratitude.

Qui sert son pays, sert souvent un ingrat.

---

(1) Il en était à cette époque qui avaient perdu, avec leur ancien éclat, cette inconstante fortune après laquelle on soupire tant. Privés du nécessaire, ils étaient réduits à faire des démarches qui leur répugnaient, et pour comble d'infortune, ils n'avaient pas assez d'esprit ou de fermeté pour supporter leurs revers avec résignation.

Tallien et vous, madame de Fontenay, je le répète encore, vous vous êtes surpassés dans ces tems malheureux ; vous avez protégé la veuve ; vous avez recueilli l'orphelin ; vous avez arraché aux bourreaux l'épée de Damocles qui menaçait de décimer la France. Vos bienfaits, répandus à propos et d'une main discrète sur d'honorables proscrits, sera un jour le plus bel éloge que la postérité fera de vous.

Écoutez la pitié, secourez vos égaux ;
Ajoutez à vos biens en soulageant leur maux.

DELILLE.

Note de Joséphine.

Trop heureux encore, s'ils ne vous persécutent point à l'avenir ! Oui, les hommes qui vous doivent la vie seront ceux, peut-être, qui montreront contre vous le plus d'acharnement, et deviendront vos plus implacables ennemis.

Je connais trop les grands ; dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

VOLTAIRE.

Mes jours s'écoulaient ainsi dans le sein de l'amitié. A chaque instant j'aimais à me transporter sur les différentes scènes de la vie. « Trop fortunés momens, me disais-je, quand vous me fournissez l'occasion d'exercer quelques actes de bienfaisance ! Je peux prouver aux malheureux que les antiques vertus des Français ne sont pas encore entièrement bannies de tous les cœurs. » Au milieu de l'affreux tourbillon révolutionnaire, quelques ames sensibles avaient su se préserver de respirer le souffle destructeur de l'horrible contagion qui menaçait d'engloutir à la fois Paris et nos départemens. Depuis la mort du meilleur des Rois, la France fut gouvernée tour-à-tour par les diverses factions qui se succédèrent avec rapidité (1), et l'homme de bien pouvait, dans

(1) Comment s'est-on conduit dans cette révolution ?

l'amertume de son cœur, dire avec l'Ecriture :

O Josias! nous vivions heureux à l'ombre de ton nom ; tu étais pour nous comme la rose qui forme le plus bel ornement du printems, comme le lis qui déploye sa royale blancheur sur le courant d'une onde pure, ou comme l'encens qui parfume l'Arabe sous le soleil d'été. Comment a péri cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? Pleurons l'oint du Seigneur, qui nous a été enlevé à cause de nos iniquités!

Après avoir obtenu tout ce qu'on aurait à peine osé attendre de la modification du pouvoir monarchique, lorsque la révolution promettait d'asseoir le gouvernement sur une base solide, lorsqu'enfin on possédait une boussole pour voguer à travers un océan couvert d'un si grand nombre de naufragés, des ambitieux se sont emparés du pouvoir, ont tourné la force du peuple contre lui-même, et ont multiplié les scènes lugubres et effrayantes qui n'ont plus été que d'exécrables forfaits.

CHAPITRE XIII.

Sur un tronc desséché rien de bon ne peut naître.
RACINE fils.

Le Directoire venait enfin de remplacer ce gouvernement monstrueux nommé la Convention. Cinq membres partagèrent le pouvoir suprême. Une assemblée plus pacifique et animée de meilleures intentions, vint mettre un terme à l'anarchie qui, depuis le 10 août 1792, avait déchiré toute la France. Chacun commençait à jouir d'une douce sécurité ; les citoyens virent succéder à la terreur (1) une tolérance religieuse et politique. Tous les Français qui jusque-là avaient pris la fuite, commencèrent à reparaître ; la société se rouvrit ; les réunions intimes devinrent intéressantes. La haute noblesse avait vu ses salons se ranimer ; et les bons mots, les plaisanteries fines et délicates se dirigeaient chaque jour contre les nouveaux dictateurs de la France.

(1) Rome était inondée de sang, quand Lépide triomphait de l'Espagne ; et, par une absurdité sans exemple, il ordonnait de se réjouir sous peine d'être proscrit.

Nos gouvernans se contentaient d'en rire, et l'un deux disait plaisamment à ses confrères : « Que voulez-vous, il faut les laisser s'entretenir de la politique à leur manière ; tant qu'il ne s'agira que de chansons, de bouts-rimés, de charades, même d'énigmes, on doit leur accorder cette espèce de dédommagement, pour les consoler du moins des biens dont ils sont dépouillés ; ne troublons point leurs douces jouissances ; laissons-les étourdir leur chagrin au milieu des fêtes et des bals à la victime (*l*). Ils y trouveront un délassement et une sorte de compensation aux maux innombrables qu'ils ont éprouvés ; en cela soyons plus équitables que la Convention : elle prétendait enchaîner la pensée, mais le Directoire ne doit point l'empêcher de se manifester. C'est peut-être le plus sûr moyen de connaître l'opinion publique, et de remédier aux maux dans lesquels l'abus du pouvoir pourrait nous entraîner. »

Ainsi raisonnait l'un de nos modernes souverains. Le peuple, en général, détestait ces magistrats temporaires : mais les gens plus sages et plus calmes attendaient en silence les nouveaux effets de cette révolution.

Le Tourneur, de la Manche, était un homme insignifiant ; froid par caractère, il pouvait être républicain de bonne foi ; c'était un de ceux

dont on ne peut dire beaucoup de bien, et qui ne sont point assez criminels pour qu'on en dise du mal (*m*).

Rewbell avait les formes acerbes; on se sentait troublé à son aspect; mais il gagnait à être connu; le domaine de la politique lui était à peu près étranger; il suivait volontiers l'impulsion de la majorité de ses collègues, et cédait facilement à la crainte (*n*).

La Réveillière-Lépaux était un véritable philanthrope. Il prétendait, comme le successeur de Mahomet, légitimer son culte ridicule et faire adopter ses erreurs; cependant il n'avait aucune des qualités convenables pour le rôle d'un prophète; sa taille même déposait contre ses prétentions insensées, et tout prouvait qu'il n'était qu'un acteur du quatrième ordre sur le grand théâtre de la révolution. Il venait jouer son rôle devant le peuple souverain; il excitait le rire de la pitié, et jamais le transport de l'admiration (*o*).

Pour Carnot (1), c'était un homme véritablement instruit; républicain austère, il s'égara sur la route épineuse qu'il avait entrepris de par-

(1) Le peuple, plus juste que les hommes d'état, n'a jamais confondu Carnot avec les membres de ce Comité de salut public, qui jouissait d'une si honteuse célébrité.

courir comme philosophe. Il fut l'un des juges du malheureux Louis XVI. Son opinion fut peut-être indépendante de son cœur et même de sa volonté. Il n'aimait point les rois, et pourtant s'il eût été courtisan du monarque, il aurait pu apprécier ses nobles qualités; Carnot lui-même aurait fini par leur rendre hommage. Son esprit, et le fruit de ses profondes études, auraient dû lui servir de flambeau pour mieux découvrir les vertus de Louis XVI..... Du reste, ce directeur émettait toujours l'avis le plus sage, et il était absolument étranger à la plupart des arrêtés que prenaient ses collègues. Il signait pour la forme; il paraissait en quelque sorte indifférent à la nouvelle dignité dont il était revêtu. Ce magistrat du peuple oubliait souvent les heures de séances publiques. C'était un de ceux qui se glorifiaient le moins de porter la pourpre directoriale; on lui voyait l'air contraint, embarrassé sous la toge (1); ce même homme, qui réunissait presque toutes les connaissances réelles, semblait éprouver du trouble en recevant une pétition, et quelquefois même des difficultés pour y répondre verbalement (*p*).

(1) On sait que Turenne, qui possédait toutes les brillantes qualités d'un grand général, eut beaucoup de peine à apprendre à saluer à la tête de son armée.

J'arrive enfin à Barras, à celui dont l'opinion publique n'a pu fixer encore jusqu'ici la réputation..... Il était l'espérance de tous les partis, et lui-même n'en adoptait aucun. Il jugeait sévèrement les hommes, et couvrait de mépris nos plus fiers démagogues. Il avait eu à se plaindre de plusieurs d'entre eux; mais pour parvenir à la fortune, il les caressa les uns après les autres. Barras ne porta jamais la livrée d'aucune faction. Les nouveaux systèmes et le nouvel état de choses l'avaient mis en avant; il s'était lié avec les principaux agens des comités, mais il ne partagea ni leurs folles opinions, ni volontairement leurs crimes; au contraire, plusieurs l'accusaient publiquement de modérantisme. Sa jeunesse ayant été très-orageuse, il fut méprisé par la noblesse. Cette seule circonstance alluma peut-être son enthousiasme pour les principes révolutionnaires. A l'époque du procès de l'infortuné Louis XVI, il était membre du tribunal qui le jugea. Son premier mouvement fut d'offrir sa démission..... elle ne fut point acceptée: il entendit les plus affreuses menaces retentir à son oreille. Les Brutus de l'assemblée le proclamèrent un réfractaire; la crainte seule dirigea son vote dans cette conjoncture affreuse. Bien différent de ce Cromwel, qui signa froidement la mort de Charles I^er^, *et couvrit d'encre le visage de son confrère en lui*

présentant la plume, Barras, au contraire, pâlit et ne prononça point une seule parole, en déposant sa boule noire dans l'urne des nouveaux juges des enfers ; il n'en voulait point personnellement au chef de l'état, il fut entraîné par la force des circonstances. Son intention était de sauver le roi et d'anéantir la royauté ; il se laissa donc subjuguer par un coupable exemple. Pénétré du repentir de son crime, il invoqua l'appel au peuple ; mais alors il n'était plus tems, la hache homicide attendait l'auguste victime (*q*).

Barras, représentant du peuple, avait été envoyé en mission dans les départemens méridionaux. C'est là qu'il connut Bonaparte (1). Il eut l'art de distinguer cet homme qui influa si puissamment sur mon existence, ainsi que sur la sienne. Ce n'est point à moi de retracer les événemens de Toulon ; l'histoire se charge du soin de les publier, et c'est assez pour elle.... Je dois garder le silence.....

A l'époque du soulèvement de la garde natio-

---

(1) Bonaparte lui fut présenté par Salicetti, député de la Corse ; il était alors sous-lieutenant d'artillerie ; les généraux avaient fait de mauvaises dispositions, il les blâma hautement, et malgré l'opposition de quelques anciens, il présenta un nouveau plan qui fut adopté ; il se fit remarquer particulièrement au fort la Malgue, etc.

nale contre la Convention, Barras avait été nommé général des troupes de la division de Paris. Ne se sentant pas le courage de repousser la force par la force, il laissa à Bonaparte la faculté de cueillir ces stériles lauriers. Il remit donc le commandement qu'on venait de lui confier au jeune Corse, dont le caractère entreprenant commençait dès-lors à se développer. Déjà l'élève et le rival du célèbre Paoli se croyait sur le chemin de la gloire et de la fortune, il voulait fixer l'attention, inspirer la confiance, et bientôt la journée du 13 vendémiaire le mit à même de se distinguer par son intelligence et son audace. Il entrevit dans cette circonstance un nouvel avenir pour lui; mais la ville infortunée (le second berceau de sa réputation militaire) offrait alors aux yeux des Français effrayés le spectacle le plus douloureux et le plus lamentable.

C'en était assez pour ces deux hommes altérés par la soif de la célébrité et jaloux d'avoir fait trembler la capitale. La modération de l'un, et la prévoyance de l'autre, firent poser les armes aux Français les plus prononcés contre les actes d'un pouvoir aussi faible qu'il était arbitraire. Chacun des partis se calma, déplora son aveuglement, et finit même par s'entendre; les vainqueurs consternés en voyant les fruits amers qu'ils avaient recueillis de leurs sanglans succès, auraient voulu

qu'un voile éternel fût tiré sur tant d'erreurs politiques; mais les Français ne pardonneront jamais à la Convention nationale, d'avoir ordonné de faire feu sur le peuple; et le général lui-même encourut le blâme pour avoir suivi trop ponctuellement les ordres barbares qui lui étaient transmis par cette autorité.

Le parti victorieux avait fait rentrer dans l'ordre les prétendus rebelles, et s'en applaudissait. Le carnage aurait été plus considérable sans l'harmonie qui régna entre ces deux dépositaires du pouvoir. Le premier voyait son ambition satisfaite, et l'autre cherchait une nouvelle occasion pour développer encore son courage. Malheureusement, ces deux politiques se rencontrèrent: dès-lors on conçut qu'un jeune homme aussi ardent était capable de bouleverser les nations; il devint le protégé des directeurs; bientôt on lui promit de l'avancement. Mais Barras, le seul Barras s'empressa d'acquitter à son égard la dette de la *reconnaissance* (1).

(1) La majorité des directeurs n'aimait point Bonaparte. La *petite culotte de peau*, disait l'un d'eux avec un ton goguenard, serait capable de faire le second volume de Cromwell, si l'on n'y mettait bon ordre. Il faut le mater, et l'environner si bien qu'il soit constamment dans une perpétuelle surveillance.

« C'est assez pour lui d'avoir fait un 13 vendémiaire; mais

Avant cette époque douloureuse, les terroristes de la Montagne avaient déjà réuni tous leurs efforts pour ressaisir le sceptre que le député Tallien avait brisé si victorieusement entre leurs mains ; ils avaient conçu dans un comité secret, le projet de se conserver par la force. « Il faut, disaient-ils, alimenter la discorde parmi les sections pour les porter à l'insurrection : il faut faire en sorte que le parti le plus exalté aille assiéger la Convention. » Hélas ! Paris se rappellera longtems les fruits de cette malheureuse journée, dont les chances furent calculées avec autant de sang-froid que de mystère. Il paraît cependant que l'un des plus fameux généraux qui figurèrent du côté opposé au gouvernement était à peu près initié dans le secret ; mais au moment de l'exécution, il ne voulut point commencer cette guerre civile ; et il fut obligé d'en remettre le commandement à un autre. Cet honnête homme recueillit de bien tristes fruits de sa rare modération (*r*).

---

un commandement supérieur le mènerait trop loin, il faut lui éviter d'acquérir de la célébrité. — Je me charge de le diriger, reprit Barras ; jamais Bonaparte ne s'écartera de mes instructions. C'est un homme à employer, et si vous n'y consentez point, il s'élèvera malgré vous. » En effet, le protecteur n'oublia point le protégé, et à la première circonstance qui se présenta, il le fit nommer général en chef de l'armée d'Italie.

La capitale avait commencé à reprendre un aspect moins sombre depuis ces derniers événemens. Cependant une affreuse disette s'était fait sentir ; la malveillance s'en était emparée ; mais le peuple se contentait de gémir, il restait calme (5). Dans les provinces, les esprits s'agitaient encore, et la guerre de la Vendée, à peine éteinte, semblait renaître de ses cendres. Le Directoire résolut enfin de rendre la paix à cette belle partie de l'antique Bretagne. Hoche, depuis général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, fut choisi d'une voix unanime pour entreprendre cette fameuse négociation. On le connaissait dans les provinces insurgées, où déjà il s'était attaché à pacifier et non à détruire, « à gagner la confiance des habitans plutôt qu'à exaspérer les esprits ; alliant la fermeté à la modération, il avait obtenu dans le nouveau comité de salut public, à force de persévérance, des succès inespérés. » D'ailleurs, on ne pouvait trop louer sa rare modestie. Républicain zélé, ses formes étaient agréables ; et si, quelquefois, il s'était vu contraint de publier des ordres rigoureux, il cherchait du moins à en adoucir l'exécution. Les incendies et les proscriptions de l'Ouest le révoltaient ; il ne pouvait prévoir quel en serait le terme ; mais il était un des premiers à rendre justice au courage et aux talens des généraux. Il plaignait les malheu-

reux cultivateurs qui n'étaient qu'entraînés ; aussi, la plupart trouvaient grâce à ses yeux. Souvent même il sauva par adresse des officiers pris les armes à la main. Il faisait offrir un asile aux vieillards, aux femmes et aux enfans. Plusieurs fois il chercha à renoncer au commandement de cette armée : il ne put obtenir sa démission. On l'a vu verser des larmes sur la barbarie à laquelle les soldats s'abandonnaient ; il ne pouvait tempérer leur rage quand ils faisaient des prisonniers, et souvent il vit jaillir sur lui-même le sang de ces victimes au milieu de la chaleur du combat. Son autorité ne pouvait empêcher ces terribles exécutions ; les ordres étaient formels ; point de prisonniers, guerre aux châteaux, paix aux chaumières.

Depuis la Somme jusqu'à la Loire, ce triste pays n'offrait plus que l'image de la dévastation ; la mort était empreinte sur tous les visages, et la plupart des villes ne présentaient à l'œil du spectateur effrayé que des ruines encore fumantes. Tel était l'état de ces malheureuses contrées, où durant cinq ans les crimes succédèrent aux crimes, et les désastres aux désastres. Hoche aurait voulu réparer tant de maux, en faisant renaître les moissons, l'industrie et l'espérance ; mais la chose était impossible. Au moyen d'une pacification avec les chefs principaux, il espérait avec le tems

voir sortir ces provinces de l'anéantissement où elles étaient plongées depuis l'origine des guerres civiles. L'honneur du nom français traita donc de bonne foi avec les principaux officiers qui composaient l'armée vendéenne. Ce jeune héros y apporta la candeur et la franchise d'un homme de bien, et non l'austérité sévère, ni la fierté d'un républicain; sa mission fut couronnée du plus heureux succès. Les royalistes, depuis long-tems, redemandaient inutilement le fils de Louis XVI: ils offraient de poser les armes pour prix de cette restitution. On prétend que cette clause fut l'un des articles secrets du premier traité; mais alors les Vendéens ne pouvaient plus insister sur la translation du jeune roi au quartier-général de leur armée. Le député *Sévestre avait annoncé publiquement sa mort à la Convention nationale.* Il fallut donc, d'après la malheureuse affaire de Quiberon (1), se promettre un mutuel oubli du passé, le renvoi pur et simple des prisonniers, et la soumission entière des départemens insurgés aux lois qui gouvernaient la République. Ainsi

(1) Il est certain que Tallien proposa au général Hoche de solliciter la grace des émigrés faits prisonniers à Quiberon. Ce courageux militaire prit la poste aussitôt pour se rendre à Paris. Mais le pardon qu'il sollicitait fut impitoyablement rejeté.

rentrèrent dans leurs foyers, ces Français qui venaient de combattre contre leurs frères. Ce fut le fanatisme qui arma le bras de quelques-uns d'entr'eux, et prolongea les malheurs de cette guerre sanglante. Ce vaste embrasement se perpétua long-tems sous le gouvernement directorial, malgré la profonde expérience du général en chef, qui avait réuni tous ses efforts pour l'éteindre. Hoche était parvenu cependant à refermer peu à peu le volcan qui menaçait encore la France de nouvelles éruptions.

Je recevais très-souvent des nouvelles du Mentor de mon fils (1); j'étais liée avec les personnes qu'il affectionnait et qui aimaient à voir s'étendre la réputation du pacificateur de la Vendée. Il ne tarda point, après ce traité de paix, à nous communiquer des détails très-intéressans sur le célèbre, sur l'infortuné Charette : il louait son courage, il admirait sa modestie. Dans l'une des entrevues qui eurent lieu entre eux, après les complimens d'usage et quelques félicitations réciproques sur leurs exploits, Charette dit à Hoche :

---

(1) Hoche portait la plus grande affection au fils de madame de Beauharnais. C'est à l'école de ce général que le jeune Eugène a reçu les premiers principes d'un art que, dans un âge plus avancé, il a su doublement illustrer par sa bravoure et par sa belle et généreuse conduite.

« Général, vous traitez avec de la bonne foi, et votre gouvernement se fait un mérite de n'en point avoir : vous voulez ramener la paix dans la Vendée, et le Directoire n'est point animé des mêmes sentimens ; l'imposture et la fourberie composent la politique de ses membres ; la droiture et la franchise des camps caractérisent la vôtre. Général, daignez me prêter quelque attention : tous deux nous sommes Français, nous servons, il est vrai, sous des bannières différentes ; mais nous n'en sommes pas moins des gens d'honneur. Eh bien ! la France nous verra succomber tous les deux dans cette lutte.

» Je périrai pour m'être reposé sur des promesses....; vos pouvoirs sont illimités, vous profiterez de la trahison de nos faux royalistes ; je vous serai livré par eux ;.... et vous, jeune guerrier, vous mourrez comme moi, victime de l'honneur dont vous aimez à vous couvrir par la signature de cette capitulation (*t*). »

Ces derniers mots frappèrent singulièrement l'esprit du général Hoche ; il en conclut que la guerre civile pourrait se ranimer. Avant cet entretien, il ne pouvait croire à la dissimulation de ceux qu'il servait ; mais tout-à-coup l'idée qu'il n'était que l'agent principal d'un parti qui le faisait agir, humilia son orgueil et révolta son cœur. Il regardait comme inviolables les conditions auxquelles la Vendée avait souscrit ; il ne put

supporter la pensée de devenir malgré lui un parjure ; cette crainte le troubla : en vain il s'efforça de la chasser de son esprit, elle y revenait sans cesse avec une force nouvelle. Bientôt ce moderne Bayard acquit la triste certitude qu'il n'était qu'un chef sans pouvoir, revêtu seulement d'un titre honorable ; enfin, il demeura convaincu que sa mission n'avait eu pour but que de diviser entre eux les officiers supérieurs de l'armée royale ; que l'amnistie proposée ne recevait point son exécution ; que le fer et la flamme continueraient long-tems leurs ravages, et qu'un jour, tous les fléaux se réuniraient dans ce malheureux pays pour anéantir ses dernières espérances. Hoche ne put donc souffrir de manquer à sa parole, que dis-je, à la foi promise. A la vérité il avait vaincu le superbe Charette, le plus intrépide des chefs vendéens et le plus fécond en ressources. Mais sa promesse solennelle se trouvait violée, non par le général, mais par ce gouvernement multiple, appelé comme régulateur d'une république démocratique. C'en fut assez pour lui inspirer le courage d'adresser des plaintes à ces Directeurs imprévoyans, entraînés par le torrent des préventions, et ne pouvant suivre une marche prudente qui les eût préservés et affermis. Le général des trois armées de l'Ouest osa présenter ses réclamations à ce fameux tribunal d'*oligarques* avec la fierté

d'un Romain sans faiblesse et sans honte, et la fermeté d'un Français sans peur et sans reproche. Pour récompense des innombrables services qu'il avait rendus, il mourut, dit-on, de la mort de Socrate (*v*).

Ce fut une perte que je sus apprécier avec la plus vive émotion ; j'avais conçu pour ce brave guerrier une estime si particulière, que la plupart de mes amis conjecturaient, en 1795, que mon alliance avec lui devait être prochaine. Je voyais le général avec une certaine bienveillance ; mais pouvait-il m'inspirer de l'amour ? Je connaissais son attachement intime pour madame de Pont-Bellan*** (1) ; le modeste Lazaro (2) l'avait sauvée dans la Vendée. Je présume que s'il eût été libre de son cœur, j'en aurais facilement achevé la conquête. Mais je me bornais à être son amie, sa confidente, et peut-être ai-je eu en diverses occasions le bonheur de lui conseiller quelques-unes des actions généreuses dont sa carrière militaire présenta de si nombreux exemples, et que sa fin malheureuse a fait briller surtout d'un éclat ineffaçable.

---

(1) Madame de Pont-Bellan*** a depuis épousé un aide-de-camp du général Hoche.

(2) Madame de Beauharnais l'appelait ainsi dans son intérieur.

CHAPITRE XIV.

Laissons le Ciel choisir pour nous les événemens de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé. Combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos désirs ! Combien de fois aussi nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage !

YOUNG.

JE touche à l'époque où je vis changer mon destin. Mon cœur s'était nourri, depuis la perte de mon époux, du souvenir de ces cruels événemens qui décimèrent la France, et plongèrent tant de familles dans le deuil et l'oubli (1). Quel-

(1) J'assistais un jour à une représentation de *Misanthropie et Repentir*, au théâtre du faubourg Saint-Germain ; mademoiselle Contat se trouvait dans ma loge. Cette actrice célèbre avait failli, comme tant d'autres, à devenir la victime des fureurs politiques. Le député Le Gendre l'avait cependant environnée de sa faveur populaire ; mais elle n'avait dû, ainsi que la plupart de ses camarades, son salut qu'à un simple employé du comité de salut public. Ce jeune homme consacrait une partie des nuits à détruire les pièces qui devaient servir à pour-

quefois même le souvenir de ma félicité passée apparaissait au moment où je me rappelais que M. de Beauharnais avait voulu se réunir à moi et semblait me donner, au sein de l'infortune, le signal d'un meilleur avenir. Je fuyais l'éclat ; ma position était supportable. Heureuse de ma liberté, il me répugnait de contracter de nouveaux nœuds; mais enfin ma destinée l'emporta sur mes projets. J'envisageais, à la vérité, un changement plus favorable.

---

suivre une foule de personnes innocentes; et ce bienfaiteur de l'humanité fut pourtant un des notables exemples de l'ingratitude des grands. Croiriez-vous nous dit mademoiselle Contat, en nous faisant remarquer Labussière dans une baignoire de côté, « croiriez-vous, que ce citoyen courageux n'a reçu aucune preuve de reconnaissance des personnages importans qu'il a sauvés, et pourtant si sa noble conduite eût été connue de ses chefs, nul doute qu'il n'eût perdu la vie. » La comtesse De***, qui nous accompagnait, reprit : « Ce serait à la Comédie-Française à donner la première l'exemple d'un généreux souvenir ; nos grands seigneurs ne pourraient s'empêcher de partager l'élan universel. — Je m'intéresserai en faveur de ce jeune homme, dit M. de Puységur, je connais tels députés ; » en effet, il les nomma. On sollicita vainement F***, Le G***, et le pauvre employé fut forcé, pour cette fois, de faire son sacrifice aux circonstances. C*** avait répondu : « Labussière, selon moi, a commis un abus de confiance intolérable en trahissant ses devoirs. » Il formait une pâte avec les dossiers dont il avait la garde. B*** de L*** re-

Cette manière de voir s'accordait avec ma fortune. D'ailleurs, j'avais juré aux mânes de mon époux de ne jamais donner la main à un homme indigne de lui, ni du rang que j'avais occupé dans le monde. Je fermai l'oreille aux propositions que venait de me faire un ministre républicain. Cependant il était écrit dans le ciel, que je serais unie à un mortel qui enchaînerait un jour l'Europe à son char de victoire, et que, suivant

---

prenait : « En politique, la raison d'état peut exiger le silence des lois. » Fatigué d'une telle réception, M. de Paységur abandonna son protégé. Déjà je l'avais recommandé puissamment à nos camarades; mais la plupart d'entr'eux avaient oublié leurs longs malheurs; d'autres admettaient un système calculé selon leur étoile, donc ils ne devaient pas périr ! Enfin, cet homme ne recueillit de son action généreuse qu'un oubli trop réel, et la certitude d'avoir fait des ingrats. »

En 1805, je réveillai le souvenir de La Bussière; l'empereur lut les mémoires publiés par lui, et donna des ordres à son ministre de l'intérieur pour le favoriser; il applaudit MM. les sociétaires de la Comédie-Française d'avoir donné une représentation à son bénéfice; mais il me dit: « Madame, une fatalité offrant des exemples pourra peser long-tems sur ce thermidorien; ceux qu'il a sauvés seront les premiers à vouloir le laisser dans un isolement absolu; et vainqueurs comme vaincus, les hommes de cette révolution sont des ingrats, et ne cesseront guère de l'être! » O tems, ô mœurs !

(Note de Joséphine.)

l'exemple d'Esther, je me prosternerais aux genoux d'un autre Assuérus, pour l'aider à se garantir des conseils perfides de ceux qui auraient voulu qu'il exterminât en entier ces races demeurées fidèles à leurs rois légitimes (1).

---

(1) Divers projets furent renouvelés et présentés à Bonaparte : ils avaient déjà été soumis aux divers comités et au Directoire. On avait l'intention de relever la Vendée ensevelie sous ses ruines. Les plans de plusieurs villes nouvelles furent mis sous les yeux du premier Consul. Il s'agissait non-seulement de fournir les matériaux de construction, mais encore d'assurer le paiement de la main-d'œuvre, et les ouvriers que l'on y destinait devaient être pris dans la caste privilégiée. Au lieu de les tenir prisonniers, on leur aurait distribué tous les instrumens analogues à leur nouvelle profession. Un duc serait devenu maçon, peintre ou sculpteur ; madame la marquise aurait tenu la cantine pour les ouvriers, ou aurait filé au fuseau ; on y aurait vu tous les partis, toutes les sectes, patriotes, aristocrates, modérés, révolutionnaires ; prêtres constitutionnels et insermentés, religieuses décloîtrées, et renfermées encore comme dans un autre cloître ; car tous ces malheureux exilés au sein de leur patrie, auraient été enchaînés et soumis à la surveillance la plus sévère. Ce triste pays aurait offert en grand la miniature des Cévennes sous Louis XIV, et de nouvelles dragonades, plus sérieuses que les premières, auraient exécuté prévôtalement quiconque aurait été assez mal conseillé pour tenter de fuir de ces bagnes nouveaux. Chaque ouvrier aurait reçu sa ration journalière, et des primes d'encouragement eussent été·

Un jour que j'avais rendu visite à madame de Châ***-Ren***, assise près d'un fenêtre, je regardais quelques violettes dont mon amie pre-

---

accordées à ceux qui par leurs travaux ou leur docilité auraient mérité quelque faveur particulière : tous se seraient trouvés occupés dans ces divers établissemens ; mais au bout de dix années, époque définitive des constructions et des manufactures en pleine vigueur, le reste de ces colons (car les mariages leur étaient défendus) auraient reçu la qualité de *Français régénérés;* ils devenaient libres de droit, et recevaient du gouvernement un asile hospitalier et une pension viagère de *quinze cents livres de rente.* Du reste, ils devaient, pendant la durée de ces deux lustres, demeurer sous la surveillance immédiate de chefs choisis parmi les jacobins de l'ancienne roche. « Ainsi, disaient les auteurs de cette invention, *si elle se réalise*, on verra bientôt des villes nouvelles et mieux construites, des ateliers pour vivifier le commerce, des terres incultes ensemencées, des marais desséchés, et tout cela sera l'ouvrage de suspects qui voudraient peut-être marcher sur les ruines du sol qui les vit naître. » Bonaparte n'approuvait point ces actes rigoureux. « Je n'ai point besoin d'otages, disait-il ; ma force fera ma puissance. Si les nobles et les prêtres se conduisent bien, je les protégerai et chercherai à réparer les maux qu'ils ont soufferts ; s'ils conspirent contre moi, je leur ferai couper la tête, ou de bonnes citadelles me répondront de leur fidélité. Je trouverai assez d'ouvriers quand je voudrai construire des villes, et je ferai de mes généraux autant de nouveaux Épaminondas. » Bonaparte s'est trompé....

nait le plus grand soin. Tout-à-coup l'on annonce le fameux Bonaparte. Ce nom, sans que je pusse m'en rendre compte, me fit tressaillir, un frisson violent me saisit en le voyant s'approcher. J'osai fixer cet homme qui venait de remporter une victoire si facile sur les Parisiens. Chacun le contemplait en silence. Je fus la première à lui parler. « Il me semble, citoyen général, lui dis-je, que ce n'est qu'à regret que vous avez jeté la consternation dans la capitale. Si vous aviez pu réfléchir un instant au ministère affreux que vous venez d'y remplir, vous frémiriez sur les conséquences qu'il entraîne après lui.... — C'est très-possible, me répondit-il, mais que voulez-vous, madame?.... les militaires sont des automates que le gouvernement fait mouvoir à son gré; ils ne savent qu'obéir : les sections sont très-heureuses, je les ai ménagées ; la plupart de mes canons n'étaient chargés qu'à poudre. J'ai prétendu donner aux Parisiens une petite leçon ; d'ailleurs, *c'est mon cachet que j'ai mis sur la France* (1). »

Ce ton calme, ce sang-froid imperturbable avec

(1) A une autre époque, Bonaparte parlant de l'affaire du 13 vendémiaire, s'exprimait à peu près de la même manière. Au récit qu'il faisait de cet événement, il laissa échapper ces paroles remarquables : « J'avais eu soin de livrer aux troupes des sections les rues les plus propices pour se sauver et gagner les boulevards. »

lequel Bonaparte racontait le massacre de tant de malheureux habitans de Paris, m'indigna contre lui. Il ajouta : « Ces légères escarmouches ne sont que les premières vêpres de ma gloire. —Ah! lui dis-je, si c'est à un pareil prix que vous devez en acquérir, j'aimerais beaucoup mieux vous compter au nombre des victimes. » Pichegru était présent à cette conversation. Bientôt l'entretien roula sur un autre sujet; l'air pensif et distrait de ce général prouvait suffisamment qu'il n'applaudissait pas aux funestes espérances du jeune ambitieux. Chacun alors s'exprima librement, et l'on s'entretint sans contrainte de la chronique du jour. « A propos, dit un député, savez-vous la nouvelle des salons du faubourg Saint-Germain? On nomme un général de division au commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, l'officier supérieur J*** doit remplacer S*** ; on présume même qu'une nouvelle armée pourra se diriger vers l'Italie. » Bonaparte témoigna quelque surprise. Il ignorait qu'il dût être appelé par le Directoire pour remplir ce poste important. « C'est un vaste champ à cultiver, s'écrie spontanément le fils de la victoire; heureux celui qui pourra l'entreprendre! » Puis, se reprenant tout-à-coup, comme s'il eût commis une indiscrétion, il dit avec un ton plein de politesse : « Mesdames, je ne crois point que mon séjour se prolonge davantage en France; je suis tenté

d'entreprendre un pélerinage à *Notre-Dame-de-Lorette*. » Il ignorait sans doute qu'il énonçait une prophétie remarquable. On le plaisanta beaucoup sur ses projets, et le tems s'écoula ainsi de la manière la plus rapide et la plus agréable. Au moment de quitter la société, il dit encore : « Je suis étranger à tous les crimes de la révolution française; veuillez, de grâce, ne considérer en moi qu'un soldat à la journée de vendémiaire (1); j'ai deviné, j'ai exécuté la manœuvre la plus savante et la plus compliquée; mais, dans cette circonstance, il m'a fallu recourir à la ruse. Ce n'était point ici une guerre de tactique, mais bien une guerre d'extermination : il fallait des victimes, je n'ai pu qu'en diminuer le nombre. (Un coup d'état que l'on ne peut éviter, ne s'exécute que

(1) Le général Bonaparte aimait passionnément l'état militaire, mais la soif de la gloire n'avait point encore endurci son cœur contre les maux irréparables qui résultent des plus grandes victoires. Souvent, après avoir décrit une bataille, il traçait le dessin d'une ferme; de la carte du théâtre de la guerre, il passait au plan topographique de la capitale, et me consultait sur des améliorations que je lui conseillais d'entreprendre. On voyait que l'habitude des camps n'avait point détruit en lui le goût des beaux-arts et de l'agriculture. Napoléon était extrême en tout.

(Note de Joséphine.)

par la parcimonie de l'arbitraire. C'est là particulièrement qu'on ne doit faire qu'exactement ce qu'il faut.) D'ailleurs, les grands hommes qui se signalent dans les révolutions ne doivent jamais abandonner leur ouvrage, qu'il ne soit parfaitement consolidé ; car il est toujours des ambitieux secrets tous prêts à renverser l'édifice moral des gens de bien. J'ai adopté pour maxime depuis mon enfance, « *Que celui qui a peur d'être trompé, ne peut jamais être assez sur ses gardes : c'est souvent lorsqu'il y est le plus, qu'il se laisse deviner* (1). »

L'esprit de parti ne prévoit jamais d'obstacles ; la prévention adopte tout ce qui le flatte, sans calcul et sans raisonnement (2). Tel était le plan de conduite que semblait devoir adopter Bonaparte ;

---

(1) *Qui cavet ne decipiatur, vix*
Cavet cùm etiam cavet,
Etiam cùm cavisse ratus est,
Sæpè is cautor captus est.

(2) Quand la machine politique d'un état est désorganisée, il faut des siècles avant qu'on ait pu retrouver les ressorts capables de la faire mouvoir par degrés et par ordre. Il faut que des milliers d'individus périssent avant qu'aucun n'ait été assez adroit, ou assez puissant, ou assez politique pour rendre à tout sa marche régulière : quand les hommes seront las de s'entr'égorger, ils reconnaîtront que leur opinion n'était qu'une chimère, et leur acharnement un fléau.

ses talens militaires et sa tactique connue, jointe au plus pur patriotisme, devaient lui servir de guide. Avec de tels sentimens, il était bien sûr de ne pas s'égarer, et de remplir vis-à-vis du Directoire l'engagement qu'il allait bientôt prendre: le tems seul devait convaincre si ce jeune amant de la gloire aurait assez de bonheur, et surtout assez de puissance pour l'enchaîner à son char.

J'étais au nombre des personnes privilégiées qui composaient la société des Directeurs; j'avais toujours quelques grâces à solliciter en faveur des malheureux émigrés; on me voyait journellement venir plaider leur cause au palais du Luxembourg. Barras était, parmi ses collègues, celui auprès duquel on pouvait plus facilement pénétrer. Le lendemain du trop fameux jour où pour la troisième fois j'avais vu Bonaparte (1), le

(1) Quelques jours après la fameuse journée du 13 vendémiaire, la Convention nationale ordonna à ses séides le désarmement général des sections de Paris. Alors on passa de la terreur à l'anarchie, de l'anarchie aux réactions et à la vengeance. Madame de Beauharnais ne fut point exempte d'une mesure de salut public, et d'autant plus qu'elle recevait chez elle les personnages les plus remarquables de cette opposition: elle imagina d'envoyer Eugène à l'état-major du général en chef de l'armée de l'intérieur pour réclamer l'épée de son père (saisie une seconde fois). Bonaparte la lui promit, et sur-le-champ commanda la re-

Directeur me dit : « Je vais, madame, vous proposer un parti avantageux : depuis long-tems vous ne pensez qu'aux affaires d'autrui, il est tems que vous vous occupiez des vôtres. Je veux vous faire épouser le *petit Bonaparte*, que je fais nommer général en chef; je lui ménage la conquête de l'Italie. » Je demeurai surprise ; cette proposition était loin d'obtenir mon assentiment. « Y pensez-vous? dis-je au Directeur; votre projet est inconcevable. — Daignez y réfléchir, reprend Barras.... Un pays nouveau que je lui donne à conquérir ! Bonaparte doit facilement et

---

mise de ce dépôt. En fixant Eugène, il fut doublement attendri et des grâces de son âge et de la nature de sa demande. Le pauvre enfant pleurait, il pressait sur son cœur et portait à sa bouche cette épée devenue son plus bel héritage. « Je veux m'intéresser à vous, jeune homme; vous » êtes le fils d'un de nos meilleurs généraux. » Eugène interdit, semblait douter de la réalité de ces promesses. Le héros de vendémiaire reprend : « Celui qui se fraie la route » qui doit le conduire bientôt à la plus étonnante renom- » mée des tems modernes, veut soutenir un faible roseau » battu par la tempête.—Général, reprend Eugène, vous » semblez revêtu d'un immense pouvoir; de grâce, faites » donc cesser l'horreur de la famine; maman fera des vœux » pour vous.» Cette naïveté fit sourire Bonaparte; il lui témoigna beaucoup de bienveillance. Madame de Beauharnais se crut obligée de venir lui en faire des remerciemens. Bonaparte s'empressa de lui rendre visite.

en peu de tems y fonder sa fortune ; il a le caractère italien, et par conséquent ambitieux ; il brûle d'acquérir une grande réputation militaire ; en vous épousant, il se crée un nom dans le monde, et, de votre côté, vous trouvez en lui un soutien. N'en doutez pas, madame, ce jeune Corse ira loin, et surtout s'il a le bonheur de s'associer à une compagne à la fois aussi bonne et aussi aimable que vous. J'ai reconnu que cet homme a toutes les qualités publiques et privées qui peuvent le rendre digne de la veuve de M. de Beauharnais ; il n'a pas un seul défaut qui puisse donner lieu à une objection raisonnable ; humeur, manières, talens, caractère, réputation, il possède tout ce que le cœur d'une femme peut désirer. — Tout ce que le cœur d'une femme doit craindre, répliquai-je. — Craindre !.... et pourquoi ? reprit Barras. » En effet, le Directeur me faisait entrevoir mille sujets de brillantes espérances ; mais le guerrier qui pouvait les accomplir n'avait pas l'art de m'enivrer de leur prestige ! Je lui trouvais un ton d'assurance et des prétentions exagérées, qui lui faisaient le plus grand tort dans mon esprit. Plus j'étudiais son caractère, et plus j'y remarquais des bizarreries dont je ne pouvais me rendre compte à moi-même ; enfin il m'inspirait une telle aversion, que je cessai de fréquen-

ter la maison de madame de Chât***-Ren*** (1); où il venait passer toutes ses soirées. Nous nous rencontrâmes plusieurs fois chez Tallien; plus j'évitais sa présence, plus il semblait se multiplier sur mes pas. J'en fis confidence à mon amie; quelle fut ma surprise en lui entendant dire: « O Joséphine, apprenez mon secret! j'ai fait choix d'un époux par reconnaissance; mes soins, ses prévenances, et l'ascendant que j'ai su prendre sur lui, me rendraient indigne de moi-même si j'écoutais la voix de l'ambition. Je ne vous dirai point dans quelle source j'ai puisé des projets éminemment éloignés de mes principes; qu'il vous suffise d'apprendre que les personnes qui pa-

(1) Madame de Chât***-R*** recevait alors chez elle la meilleure compagnie de la capitale. C'était le rendez-vous des personnages les plus marquans. Barras lui présenta Bonaparte, et l'invita à l'admettre au nombre des élus qui composaient ses réunions du soir. Barras tenait alors à ravoir un plan de campagne que Bonaparte avait fait pour parvenir à la conquête de l'Italie. Ce plan lui avait été ravi par le célèbre Carnot. En voyant Bonaparte fréquemment, l'impression que ressentait madame de Beauharnais n'était point à son avantage; elle en plaisantait même agréablement avec ses amis; madame Tallien n'était point heureusement prévenue en sa faveur. Mais l'intelligente madame de Chât***-R*** démêla dans les traits du jeune

raissent s'intéresser à moi, me conseillent de quitter le mortel qui enchaîne mes destinées, pour m'attacher à la fortune du moderne Chevert. Je vous suis assez dévouée pour vous engager à accepter les offres qui vous sont faites (1). De deux

---

Corse quelque chose qui décelait déjà un homme extraordinaire. « Que dites-vous de mon protégé? lui demanda Barras; qu'en pensez-vous ? — Beaucoup de bien, lui répondit-elle; je crois qu'il ira loin. » M. le marquis de Mailli fréquentait la maison de madame de Chât***-Ren*** Un jour, entre autres, où madame Tallien, madame de Beauharnais et une demoiselle de Vanem se trouvaient rassemblées, on parla beaucoup de somnambulisme, et l'on proposa cette demoiselle pour l'épreuve; elle annonça des choses extraordinaires; elle dit même à Bonaparte qu'il deviendrait vainqueur de l'Italie. Dès ce moment, il prit un goût décidé pour le somnambulisme; il s'abandonnait même tellement à cette aimable illusion, qu'à chaque visite qu'il rendait à madame de Chât***-R***, il se faisait un plaisir de questionner mademoiselle de Vanem.

(1) Madame de Chât***-Ren*** fut invitée par Barras d'être la médiatrice dans cette grande affaire; mais madame de Beauharnais aimait véritablement le général Hoche: elle le préférait au héros de vendémiaire. « Si vous étiez libre, madame, disait-il à l'intéressante madame de Chât***-Ren***, ce serait sur vous que j'oserais jeter un regard; je bouleverserais même, s'il le fallait, l'univers pour avoir le bonheur de vous posséder. Accomplissez en partie mes souhaits, et je deviendrai le plus heureux des hommes; faites-moi obtenir la main de votre amie. » Mais madame

choses l'une, ou vous vous attacherez sincèrement au général que Barras vous destine, et, dans ce cas, ce serait un bonheur qui vous serait personnel ; ou votre attachement pour lui ne sera point sincère : mais la carrière brillante qu'il doit parcourir, pourrait contribuer à la félicité de vos enfans et à la vôtre. Ainsi le sentiment de la reconnaissance remplacera, dans votre cœur, celui de l'amitié.... »

De pareils conseils, auxquels j'étais loin de m'attendre de la part d'une femme que j'aimais, devaient nécessairement produire de sérieuses réflexions. Le projet d'un hymen avec un homme dont le caractère entreprenant se montrait à dé-

---

de Beauharnais rejeta long-tems cette proposition. On finit par imaginer de faire intercepter pendant un mois la correspondance des amans ; et Joséphine piquée de se voir ainsi négligée par Hoche, consentit à recevoir la main de Bonaparte. Dès-lors il remit son plan d'Italie à Barras, et lui dit : « Voilà le présage de nombreuses victoires ; quant à moi, il ne m'en faut qu'une seule aujourd'hui, et c'est le cœur de madame de Beauharnais dont je viens de triompher. » Le mariage resta secret pendant quelques semaines. Bonaparte partit sur-le-champ pour l'Italie, pour remplacer Schérer, mais son épouse resta à Paris. Elle dissimula même quelque tems vis-à-vis de ces amis, ne voulant point leur avouer qu'elle avait contracté des liens indissolubles avec le petit Bonaparte : elle l'appelait ainsi.

couvert, me faisait craindre un avenir funeste ; mais quand je pensais au bonheur qui devait en résulter pour mes enfans, toutes les considérations qui pouvaient m'être personnelles disparaissaient alors.... Un songe agréable venait par fois me faire entendre la voix d'Eugène, qui me demandait un protecteur. Depuis si long-tems je vivais délaissée, sans perspective pour l'avenir ; en formant de nouveaux nœuds, je pouvais espérer que les hommages, les plaisirs me suivraient en foule ; cette illusion me rendait heureuse un moment. Prolonge-toi, songe flatteur, que ne peux-tu durer toujours ! ! !

Cependant je me défendis encore contre mon amie ; mais les objections que j'opposais aux raisonnemens solides qu'elle me faisait, étant trop faibles pour n'être pas facilement détruites, les assiduités de Bonaparte commencèrent à me déplaire moins. Déjà je trouvais un certain charme dans sa conversation. Peu à peu mon cœur se laissa subjuguer ; et je consentis enfin à épouser le héros qui devait un jour conquérir tant de peuples divers.

Sous des dehors paisibles je cachais une ame vive, aimante ; mais une sorte de fierté me rassurait sur le sentiment que pouvait m'inspirer un homme qui me témoignait le plus tendre intérêt. Aussi j'eus soin de cacher mes desseins à

tous mes amis, et même à madame de Chât***-Ren***. Souvent cette femme aimable et spirituelle (1) hasardait vis-à-vis de moi d'adroites questions, dont le but réel était de pénétrer ma pensée. Pour le moment, je me bornais à jouir de la présence de Bonaparte.

Je recevais alors quelques nobles de la plus haute distinction : la plupart, dépouillés de leurs titres, semblaient n'être point déchus du rang qu'ils avaient occupé; ils observaient toujours, comme sous le règne de Louis XVI, cette loi sévère de l'étiquette des salons. J'hésitai à leur déclarer que j'avais formé le projet d'unir mon sort avec celui du vainqueur des sections de Paris. Il en aurait coûté beaucoup à mon amour-propre d'entendre leurs représentations; aussi je

(1) « Je n'ai jamais vu de figure plus calme, qui réalisât mieux l'idée qu'on se fait d'une substance angélique. Elle est rarement joyeuse, mais un doux sourire semble toujours éclore sur ses lèvres, et donne à sa bouche le contour le plus gracieux. Certes, on peut être plus jolie, mais non plus belle; il serait difficile de réunir un plus grand nombre de ces grâces qui subjuguent le cœur, sans troubler les sens; c'est un mélange de naïveté aiguisé par quelque chose de fin. C'est une tendresse calme, un charme secret auquel il est impossible de résister. » (Portrait de madame de Chât***-Ren***, née comtesse de Laa**, tracé par Joséphine; note écrite de sa main.)

cachai si bien mes sentimens, que j'évitai d'être réduite à cette pénible confidence.

Ce fut moi-même qui remis à Bonaparte le message du Directoire, par lequel on lui offrait le commandement en chef de l'armée d'Italie (1).

Le titre de général en chef caressait sa vanité; il se voyait le maître de diriger toutes les opérations militaires, et il se croyait déjà, comme Gengis, appelé par son étoile à établir une monarchie universelle.

Il eut très-peu de jours pour se préparer à franchir les Alpes; et la surveille de son départ, j'unis ma destinée à la sienne (2). « Oui, madame, me dit-il, je vous jure d'être le second père de

---

(1) « Avancez-le, disait Barras au Directoire, ou il s'avancera sans vous! »

(2) Le député Tallien et M. de Carundel assistèrent, comme témoins, au mariage civil de Bonaparte avec madame de Beauharnais : M. Colin, officier municipal, reçut leurs sermens, et les unit à dix heures du soir. Comme les époux s'étaient fait attendre, l'officier public n'avait pu vaincre le sommeil, et s'était assoupi. Bonaparte, en entrant à la mairie, frappa rudement sur l'épaule de M. Colin, et lui dit vivement et avec un mouvement d'impatience : « Réveillez-vous donc, M. l'adjoint, et venez en toute hâte terminer mon mariage. » Joséphine tira un favorable augure de cet empressement, qui n'était, en dernière analyse, que le signal de la volonté d'un homme qui veut être obéi.

vos enfans, et vous n'aurez jamais à vous repentir du choix que vous daignez faire. Je voue à l'exécration de la postérité le premier de nous qui tenterait de dissoudre des liens, non-seulement tissus par l'estime et la douce amitié, mais encore déjà commencés sous les auspices de l'amour. » Et comme s'il eût voulu me prouver qu'il n'ignorait pas que c'était à moi qu'il devait sa nomination de général en chef de l'armée d'Italie, il me dit en me quittant : « Je vous dois beaucoup, Joséphine, mais j'y perdrai la tête, ou l'on me reverra plus grand qu'on ne s'y attend.... » Enfin je reçus ses sermens, que les miens confirmèrent, et je me crus un moment la plus heureuse des femmes.

Ce mariage produisit dans le monde une vive sensation ; plusieurs personnes le désapprouvèrent hautement ; ma famille même vint y mêler des murmures et des plaintes. Bientôt il ne me resta plus d'autres consolations que celles que Tallien et son épouse daignèrent me prodiguer.

Bonaparte, en partant pour Nice (1), me laissa un titre honorable, un séjour délicieux à son hôtel (2), où je réunissais la meilleure compagnie.

(1) Le 28 mars 1796.

(2) L'hôtel dont Bonaparte s'était rendu acquéreur, rue Chantereine, avait appartenu à Julie ***, première

Je recevais indistinctement des députés et des généraux, mais la politique était bannie de ce cercle, et il y régnait une prudente circonspection qui en écartait tout ce qui aurait pu porter ombrage à l'autorité. On s'entretenait des victoires de Bonaparte ; chaque courrier les confirmait. Déjà le général en chef de l'armée d'Italie

---

épouse de Tal**. On a même osé avancer que cette femme, malheureuse d'aimer un ingrat, ne pouvant plus fixer le plus volage des hommes, résolut d'essayer une dernière épreuve sur son esprit. Avant de se livrer à l'excès du désespoir, elle l'invita, disait-on, à déjeûner pour le lendemain ; il refuse sous le plus vain prétexte, car il veut la surprendre. En recevant la nouvelle positive qu'il n'accepte point son invitation, sa tête se monte, elle prend du poison qu'elle tenait en réserve depuis long-tems. L'époux arrive cependant au rendez-vous ; il se fait même un plaisir de surprendre Julie. Au moment où il espérait la presser sur son cœur, il heurte un cercueil ; il saisit les mains de son épouse entre les deux siennes. Hélas ! l'infortunée était sur le point de s'endormir du sommeil éternel.

Tal** jette un cri de douleur et tombe aussitôt sans connaissance : on eut beaucoup de peine à le rappeler à la vie. Assis au chevet d'un lit funèbre, il regrette cette femme qui l'aim[illegible] avec tant de tendresse. L'homme que l'on croyait le p[illegible] inconstant et le plus léger, fut profondément attendri ; l'homme enfin, qui jusqu'alors avait passé pour insensible, prouva dans cette douloureuse journée qu'il savait sincèrement aimer : aussi l'ange de la mélancolie l'entendit, il réveilla Julie au moment où son ame était sur le point de se cacher sous le rideau de l'éternité.

a passé la revue de ses troupes à Albenga (1); déjà il a fait demander au sénat de Gênes le passage de la Bochetta et les clés de Gavi. Il a vaincu

(Elle survécut plus d'un an à la sensible catastrophe. Cette première épouse de Tal** est morte de phtysie pulmonaire aux bains de Tivoli.)

Quand Tal** venait chez Bonaparte à l'époque du retour du général de l'armée d'Italie, Joséphine lui disait souvent avec une attention marquée : « Cette chambre que j'occupe était celle d'une femme qui fut bien malheureuse. » Le moderne Roscius affectait de ne pouvoir prendre part à la conversation, et plus d'une fois ses yeux se mouillèrent de larmes. « Je voulais voir par moi-même, disait Joséphine, si cet homme était susceptible de conserver un tendre souvenir. J'ai jugé qu'il était né avec un caractère mobile, que la société des femmes n'était pour lui qu'une agréable distraction ; mais l'émotion qu'il éprouvait dans tout son être quand on prononçait le nom de Julie, démontrait que loin d'être insensible, il était capable d'un rare dévouement et d'une reconnaissance à toute épreuve. »

(1) « Soldats ! vous êtes nus, mal nourris ; on vous doit beaucoup, on ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire. Je viens vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en notre pouvoir, et là, vous aurez richesses, honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ? » Ainsi s'exprimait le futur vainqueur de l'Autriche à la tête de cette armée insignifiante commandée par Schérer. Ce

à Montenotte, Millésimo, Dégo (1) et Mondovi. Les remparts de Milan se découvrent aux yeux de son armée; des milliers de braves sont au moment de les franchir; Bonaparte est maître du Milanais. Les bulletins se multiplièrent alors tellement que l'on ne parlait plus que du conquérant de la Lombardie. Il m'écrivait souvent, et, dans ses lettres, il me conjurait de venir embellir son triomphe. Je me faisais réellement une fête de le revoir. Trois mois étaient à peine écoulés depuis mon union avec cet homme extraordinaire, que déjà il avait surpassé tous ses émules.

A la nouvelle de l'action brillante du pont de Lodi (x), où l'armée française se couvrit de gloire, des ordres furent donnés pour accélérer mon départ. Mon imagination se plaisait à esquisser cette heureuse Italie, où j'allais enfin arriver. Ma route fut très-agréable: c'était une suite d'enchantemens; j'aurais voulu dessiner tous les paysages qui s'offraient à mes regards; j'en admirais

discours fut accueilli par les plus vives acclamations. Déjà il inspirait une telle confiance, que le Directoire en conçut de l'ombrage.

(1) C'est dans le village de Dégo, que Bonaparte distingua, pour la première fois, ce chef de bataillon qu'il fit colonel, cet intrépide Lannes, qui depuis parvint aux premières dignités militaires par son courage et les plus grands talens.

les aspects, les situations. En traversant cette longue chaîne de montagnes qui unit les Alpes (1), mon cœur battait avec violence ; le spectacle d'une nature toute nouvelle pour moi, la pureté de l'atmosphère, la richesse et la variété des sites élevaient mon esprit et développaient mes idées.

Enfin je saluai cette terre dont les délices ont ensuite coûté tant de larmes à mon fils !... Je vis les îles Borromées ; le dôme de Milan me parut le plus hardi et le plus magnifique des temples de l'univers. J'adressai une prière fervente au Dieu de mes pères pour le bonheur de mon époux et pour celui de mes enfans.

Je fus accueillie par le général victorieux (2) avec une sorte d'enthousiasme. Il excitait une si grande admiration dans toute la Lombardie (3), que son épouse ne pouvait manquer d'éveiller une vive curiosité parmi les Milanais, dont il était

(1) « Annibal a forcé les Alpes, avait dit le général français en fixant ses regards sur ces montagnes ; nous, nous les aurons tournées. » Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et le résultat de la campagne.

(2) La législature nationale avait décrété cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, dans les séances des 21, 22, 23, 24, 25 et 26 avril. La paix fut signée et conclue avec le roi de Sardaigne le 15 mai.

(3) Bonaparte avait écrit au Directoire : « J'ai fait la campagne sans consulter personne. Je n'eusse fait rien de bon, s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un

alors l'idole. Le vainqueur jouissait paisiblement de son triomphe, et l'armée invincible oubliait dans cette nouvelle Capoue, et les dangers, et les fatigues du combat. Moi-même, je recueillis ma part des hommages publics, mais je remarquai que les esprits avaient à cette époque une pente si prononcée en faveur de la *Republica* (1), qu'il

---

autre. Si vous m'imposez des entraves de toutes espèces, s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement, s'ils ont le droit de changer mes mouvemens, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. *Si vous rompez en Italie la pensée de l'unité militaire*, je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'*Italie*. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience, et la fera mieux que moi; mais tous les deux ensemble nous la ferons fort mal. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre; il serait si facile de m'accuser d'ambition et d'orgueil, etc. » Peu de jours après, le Directoire cédant aux vœux réitérés de son général, lui confie toute la conduite des affaires d'Italie, et relègue le général en chef Kellermann dans l'occupation des pays et places cédés à la France par le traité de Turin. B.

(1) Ces patriotes d'Italie avaient composé pour les patriotes français, à l'instar de la Marseillaise, une hymne républicaine, qu'on chantait dans les spectacles, dans les camps et dans les clubs, et dont le refrain était :

Del despotico potere
Ite al favio iniqui editti;
Son del uomo primi diritti,
Eguaglianza e libertà.

était presque impossible de leur faire adopter une autre forme de gouvernement. Bonaparte les flattait sans cesse en leur promettant une constitution, et un décret du Directoire pour les réunir à la grande nation. Ce projet fut adopté : cependant il était facile de voir qu'ils secoueraient le joug que le vainqueur cherchait à leur imposer ; car il était démontré jusqu'à l'évidence que les Italiens auraient préféré se gouverner eux-mêmes. Si le général avait su saisir à propos ces heureuses dispositions, il eût ceint dès-lors la couronne de fer des Lombards. Tous les pays circonvoisins semblaient se lever simultanément à sa voix ; le nom du chef qui venait de conquérir Livourne, était le plus merveilleux des talismans. En moins de deux mois, ce nouvel Annibal était aux portes de la capitale des états de l'Église ; elles se fussent ouvertes pour les Français, si Bonaparte l'eût voulu ; Rome l'attendait, comme un autre Numa, pour se soumettre humblement à son autorité. Je jouissais d'un grand crédit sur l'esprit du général ; je lui fis remarquer quelle énorme différence existait entre les Romains du dix-septième et du dix-huitième siècle, et ces Latins qui fondèrent la Reine des cités et devinrent les maîtres du monde. L'étendard de la Croix s'élevait à la place de celui du grand Pompée ; la tranquillité du gouvernement des pontifes avait, depuis près de deux mille ans, enchaîné le courage des descen-

dans de Romulus. Le pape Pie VI devait nécessairement s'effrayer des progrès que les troupes françaises faisaient sur son territoire : déjà il les voyait assiéger le Vatican, et le prince de l'Église redoutait, non sans quelque raison, de se voir renfermer dans les remparts du château Saint-Ange(1).

Si Bonaparte avait suivi son premier plan, il

(1) « La célèbre prophétesse Suzanne Labrousse, protégée ouvertement par le chartreux dom Gerle, député de l'assemblée constituante, avait entrepris le voyage de Rome pour y prêcher le Pape lui-même, et lui annoncer le terme de sa puissance temporelle, surtout s'il refusait de se rendre aux conditions qu'elle lui proposait. Le Saint Père, au lieu d'écouter les homélies de mademoiselle Labrousse, la fit enfermer au château Saint-Ange, d'où elle ne sortit qu'en 1798, lors de l'entrée des Français en Italie. Bonaparte, en apprenant sa délivrance, ne put s'empêcher de dire : « Pie VI aura regardé mademoiselle Labrousse comme une visionnaire. Il eût été impossible au vénérable successeur des apôtres de prévoir qu'un jour sa puissance temporelle pourrait s'évanouir, pour finir par devenir toute spirituelle. » En général, les souverains de nos jours caressent peu les prophètes. A l'exemple de Saül, redoutaient-ils l'apparition et les révélations d'un nouveau Samuel ! ! ! L'inconcevable témérité de cette nouvelle Pythonisse devait nécessairement exciter l'attention. Elle n'avait point célé la vérité à celui qui seul a reçu le pouvoir *de lier et délier sur la terre*. Mlle Labrousse, qui, avant madame de Krudner, prêchait ouvertement à Rome, en 1791, le renversement des trônes, annonçait le prochain accomplissement de la béatitude éternelle. Certes, une telle femme ne pouvait

aurait été contraint d'exercer cette cruelle loi de la guerre. Il ne pouvait cependant flatter un prince dont il venait renverser le trône ; ses instructions étaient positives. Le chef du culte catholique, d'un instant à l'autre, pouvait recevoir des chaînes des mains du vainqueur. Peut-être lui aurait-on accordé, par une sorte de pudeur, le droit d'être le père spirituel d'une Église déchirée par le schisme ; on voulait absolument le contraindre à ratifier la constitution civile du clergé : bien plus, il devait renoncer à tous ses droits temporels, et se renfermer uniquement dans les devoirs que prescrit le rit. Alors, par une sorte de compensation, le Directoire lui aurait accordé le titre modeste de premier évêque de la *République française*.

Telles étaient les notes secrètes dont le général d'une armée victorieuse ne devait point s'écarter, le jour qu'il entrerait, comme un autre Alaric, dans les états de Rome (1).

---

s'entretenir librement et, sans danger avec les grands du siècle, même pour leur rendre service. Si Isaïe, si Ezéchiel, si Jérémie revenaient prophétiser dans la ville sainte *, le Saint-Office, dans sa haute sagesse, les mettrait peut-être à l'index ! ! ! »

* Les os des rois de Juda, les os des prêtres, les os des habitans de Jérusalem, seront jetés hors de leurs sépultures. *Isaïe* cap. 8, v. 1.

(1) Le Pape, pour obtenir un armistice (il fut signé à

Le pape fut en quelque sorte prévenu par mon époux. J'avoue que je contribuai la première à cet acte de générosité. « Je ne peux, écrivait secrètement Bonaparte au Pape, entamer avec vous aucune espèce de négociation, que vous ne consentiez d'abord aux plus énormes sacrifices ; je veux prouver au gouvernement français qu'il lui est plus avantageux de retirer des contributions de l'Italie que d'y porter le désespoir et la mort (1). »

Bologne), consentit à céder aux Français les légations de Bologne et de Ferrare. Il remettait la ville et la citadelle d'Ancône, se soumettait à payer vingt millions, abandonnait cent objets d'art choisis dans les musées de Rome, et plus de six cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican, en outre, un médailler précieux.

(1) Les contributions énormes levées en Italie, pour signer un armistice, ou des traités aussitôt rompus qu'on feignait de les exécuter, semblaient cependant préférables au général d'une armée victorieuse. Dans les commencemens de cette campagne, les soldats du nouvel Annibal manquaient absolument de tout ; mais depuis que plusieurs millions étaient entrés dans le trésor de Bonaparte, son premier soin avait été de pourvoir aux besoins de ces troupes belliqueuses. L'Italie offrait tant de ressources, que nos Français oublièrent promptement leurs fatigues, pour ne se ressouvenir que de leurs triomphes passés. Ce pays leur semblait une terre promise ; mais le chef d'une telle armée leur donnait si peu de repos, que chaque jour ramenait un combat et préparait un triomphe. Rome aurait été

Les Romains d'aujourd'hui sont naturellement superstitieux. En persécutant Pie VI, on jetait l'alarme dans les cours catholiques ; au lieu qu'en traitant avec lui, on se préparait d'immenses ressources pour l'avenir ; car on prouvait au monde entier qu'un ennemi qui s'humilie devant les Français, les trouve toujours prêts à lui tendre une main tutélaire.

A peine la patrie des Tarquins fut-elle soumise à nos armes, que la Romagne vit naître dans son sein des dissentions civiles ; des rassemblemens nombreux d'insurgés se portèrent sur Lugo, bourg assez considérable de la légation de Ferrare ; la plupart des villes d'Italie redoutaient nos triomphes, plusieurs d'entr'elles se fédérèrent et appelèrent à grands cris le maréchal Wurmser.

---

conquise alors, si Bonaparte l'eût réellement voulu. Il préféra laisser à d'autres ces tristes lauriers ; quant à lui, sa mission, comme il le disait fort bien, devait se borner à recueillir le fruit de ses travaux, et à se faire des partisans dans les pays qu'il soumettait à la République française ; il voulait profiter des dépouilles des nations. Cependant au milieu des grands intérêts de la gloire et de la puissance, son but véritable était d'enrichir la France des chefs-d'œuvre de la peinture italienne, précieux monumens du retour de la civilisation en Europe, et de ceux de la sculpture grecque, antique témoignage de la victoire romaine, ensuite de se créer une réputation de modérantisme qui, plus tard, devait le conduire à l'accomplissement de ses vastes desseins.

Certain d'être soutenu par ces peuples belliqueux, le vieux général se présente devant la ligne française, et bientôt une attaque commence sur tous les points : Wurmser attachait une grande gloire à vaincre Bonaparte (1). Cette première affaire fut très-sanglante, le général autrichien de-

(1) J'étais partie de Brescia avec lui, et j'avais ainsi commencé la campagne contre Wurmser ; arrivée à Vérone, je fus témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, je voulais gagner Brescia ; là je me trouvai arrêtée par l'ennemi, maître de Ponte-Marco. Dans l'inquiétude et l'agitation du moment, la crainte me saisit, je pleurai beaucoup en quittant Bonaparte ; il me dit en me pressant sur son cœur et avec une sorte d'inspiration : « Console-toi, ma femme, Wurmser va payer bien cher les larmes qu'il t'aura fait répandre. » Je fus obligée de longer en voiture et de très-près le siége de Mantoue. On tira sur moi de la place, je traversai le Pô, Bologne, Ferrare, et gagnai Lucques. J'étais poursuivie par la crainte, mais soutenue intérieurement par mon extrême confiance dans mon étoile, et les destinées singulières promises à mon époux.... Je fus accueillie par le sénat de Lucques ; ses membres vinrent en corps complimenter l'épouse du général que l'on disait vaincu. On me présenta en grande pompe les huiles d'honneur. J'étais environnée d'un faste royal, l'étiquette fut la même que celle réservée aux princesses qui visitaient la sérénissime république. Les Lucquois, peu de tems après, eurent lieu de s'applaudir de leur généreuse conduite à mon égard. Bientôt on annonça les prodiges de mon époux

meura cette fois maître du champ de bataille. Mon époux se promit bien de prendre sa revanche, mais, en attendant, il fallait pourvoir à la retraite de l'armée française ; une grande partie fuyait en désordre, poursuivie par les Allemands, qui ne lui donnaient aucun relâche.

Un instant suffit pour éclairer le grand homme sur sa véritable situation, dont il avait déjà mesuré toute l'étendue : une fausse marche pouvait le perdre à jamais ; il prit un parti qui semblait extraordinaire, c'était de lever subitement le siége de Mantoue, et d'ordonner à plusieurs généraux de venir le rejoindre à Brescia.

Il ne pouvait pardonner au maréchal Wurmser de l'avoir vaincu. « Ce vieux capitaine plus qu'octogénaire nous fatigue trop souvent, disait Bonaparte à son armée ; il ne tient qu'à vous, mes braves, de l'envoyer se reposer éternellement sur ses lauriers. »

Mon époux se multiplie, pour ainsi dire, sur tous les points : il marche lui-même avec les divisions Augereau et Masséna au pas de charge reprendre Lonato. Là, il apprend que des colonnes ennemies débouchent par Ponte-San-

---

et la défaite de Wurmser. Bonaparte applaudit à leurs nobles procédés envers moi, et leur accorda à ma prière les plus grandes et les plus généreuses concessions.

(Note de Joséphine.)

Marco, et qu'elles s'apprêtent à sommer cette ville de se rendre. Aussitôt il donne l'ordre à Serrurier de marcher toute la nuit, et de surprendre au point du jour avec l'élite de ses braves les derrières de la gauche de l'armée de Wurmser.

La présence d'esprit du général en chef était admirable, ses mouvemens réussissaient au-delà de toute espérance; enfin, un trait d'audace et de génie de ce valeureux capitaine sauva l'armée française, et le combat de Castiglione, en réparant la défaite de Massena, fut un des plus beaux faits d'armes qui puissent embellir les pages de l'histoire.

Ce nouveau triomphe étonna l'Italie et fit rentrer dans l'ombre la plupart des ennemis de Bonaparte. Les premiers succès des cohortes autrichiennes avaient réveillé les espérances à Crémone, à Casa-Maggiore, même à Ferrare, où le cardinal Mattei avait pris possession de la citadelle, et y avait fait arborer les couleurs du Pape : les agitateurs, en faisant un appel au peuple, parlaient de reconquérir leur liberté; et en croyant se venger de leurs oppresseurs, ils osèrent insulter les commissaires français dans les jardins de Médicis.

La guerre civile était sur le point d'éclater de toutes parts. Déjà l'on courait aux armes. « Il faut » nous opposer à l'enlèvement des chefs-d'œuvre » du génie, première source de nos richesses et

» de notre gloire ! » Tel était le cri général des agitateurs. On foula aux pieds les emblêmes de la liberté et de l'égalité, et au moment où l'Italie allait perdre ses divinités protectrices, l'effervescence des partis fut portée à son comble. Ces partis s'étaient montrés au grand jour, chacun se démasqua ; on vit le peuple verser des larmes et toucher avec vénération les statues antiques que des mains victorieuses arrachaient à leur sol natal pour venir enrichir nos musées.

La renommée venait de publier dans toute la Lombardie les nouveaux faits d'armes de Bonaparte (γ). Les mécontens rentrèrent dans l'ordre : l'on craignait avec raison d'irriter le vainqueur ; tout était soumis. Le parti le plus sage, les amis d'une liberté constitutionnelle et des lois organiques, qui seules assurent la tranquillité d'un État, se réunirent pour s'emparer du pouvoir, et la république Cisalpine, qui fut proclamée spontanément, vint mettre un terme au règne de la licence.

Je m'étais fixée à Milan (1) pendant la mémo-

(1) Pendant le tems que madame Bonaparte séjourna en Italie, les fêtes et les plaisirs de toute espèce l'y environnèrent. Elle se montra successivement à Livourne, à Florence ; mais elle fixa son séjour à Milan. Un jour qu'elle était à l'une des croisées d'un château de plaisance des environs de cette ville, elle vit passer des hommes et des femmes d'une structure singulièrement grotesque. Ils étaient très-

rable campagne où Bonaparte triompha si complètement de Wurmser. « Je l'ai bien battu,

---

petits, avaient la tête grosse, de grands traits, la taille courte et difforme, les jambes torses. Elle remarqua que cette race devait être colère et fort méchante; qu'il était surprenant qu'on permît à ces individus de s'unir. Sur ses observations, un seigneur milanais qui se trouva par hasard à ses côtés, lui répondit en lui faisant regarder avec plus d'attention l'une de ces hideuses créatures qui se vantait d'avoir à ses ordres un démon familier. « C'est un esprit pénétrant, mais un caractère inquiet et bizarre; cette femme se sert de ses connaissances ou du hasard qui la favorise pour établir les opinions les plus extravagantes. Le gouvernement la tolère, parce qu'elle maintient la classe toujours la plus prompte à opérer un mouvement. « Tenez, dit-il à madame de Camb***, elle semble vous fixer plus particulièrement. » La sorcière des Alpes, c'est ainsi qu'on la dénommait, s'écria, en voyant sur un balcon une société parmi laquelle était madame Bonaparte : « Retirez-vous promptement, un grand malheur vous menace. » Effectivement l'entablement qui soutenait une espèce de terrasse extérieure vint à manquer quelques minutes après, et entraîna en tombant plusieurs personnes, qui furent plus ou moins dangereusement blessées. Madame Bonaparte se jeta heureusement vers le côté opposé qui se soutenait encore; on eut le tems de venir la dégager, ainsi que les dames de sa suite. Le lendemain on lui amena par curiosité cette femme extraordinaire, mais dans une maison tierce où elle s'était rendue; madame Bonaparte dit à madame de Camb*** de feindre vis-à-vis de l'étrangère qu'elles étaient toutes

» m'écrivait-il, mais je t'avoue que le vieux ma-
» réchal était mal servi par ses officiers, et l'or

---

deux de la principauté de Lucques, et forcées de fuir de leur pays pour des causes très-majeures. Tous ceux qui se trouvèrent présens lors de l'arrivée de ce monstre humain, en demeurèrent effrayés. Elle tenait par la main un jeune Crétin qui lui ressemblait (*on donne ce nom à une espèce d'hommes qui naissent en grand nombre dans le Valais, et surtout à Sion, ville du canton de S. Gall. La simplicité de ces peuples leur fait regarder les Crétins comme les anges tutélaires des familles, et ceux qui n'en ont pas se croient assez mal avec le ciel.*). Chacun témoigna à l'instant le désir de la consulter; elle était sourde, parlait très-difficilement; son ensemble tenait de l'imbécillité : cependant elle savait son monde. Elle prépara des herbes, demanda des œufs frais, et fit monter trois seaux d'eau. Après quelques mots en un langage inconnu, elle dit à l'un des officiers : « *Vous serez tué dans une bataille;* à l'autre : *Vous périrez de froid et de misère.* » Et quand vint le tour de madame Bonaparte, car elle voulut être la dernière, elle lui annonça qu'elle serait un jour reine; elle lui montra, sur le seau d'eau, que les œufs avaient formé plusieurs pointes et rayons qui, se rejoignant ensemble, annonçaient la royauté. « Je vois deux couronnes, lui dit-elle, mais vous n'en obtiendrez qu'une. »—« C'est bien assez, dit Joséphine, et même trop pour conserver sa vie dans une république. Bien obligée du cadeau, offrez-le aux Allemands. » Chacun voulut voir ce diadême si fragile, et l'examinant attentivement, on remarqua qu'il avait sept épis. Le Crétin qui accompagnait cette femme, et qui passait pour être son

» que j'ai su répandre à propos dans les mains » de certains favoris, lui a fait plus de mal que les » baïonnettes républicaines. »

Depuis les batailles de Rovérédo, de Bassano, les bals et les concerts se multiplièrent à l'infini dans la ville de Milan, où Bonaparte se rendit pour célébrer l'anniversaire de la fondation de la république. On aurait peine à se faire une

génie tutélaire, fit alors un signe d'approbation. On congédia la sorcière des Alpes; elle fut récompensée de manière à ne pas éveiller ses soupçons. Lors de son second voyage en Italie, madame Bonaparte s'informa si on la voyait encore à Milan; elle n'y venait plus. Elle adopta un Crétin, payant par cette bonne œuvre la singularité d'une prédiction vraiment extraordinaire. Plusieurs témoins peuvent attester ce fait; l'impératrice l'a raconté nombre de fois dans son intimité : sans paraître y ajouter la moindre confiance, elle disait : « Cependant trois personnes m'ont prédit *que je régnerais!* mais elles ne m'ont pas dit si ma couronne serait transmise à mes descendans. Probablement ma royauté ne sera pas de ce monde; car le plus médiocre Français laisse son héritage à ses enfans : quant aux miens, il paraîtrait *que leurs vertus deviendraient un jour leur plus brillant apanage;* que les grandes dignités dont je dois être revêtue tomberaient en quenouille de mon vivant. Ce qui me console enfin dans tout ceci, c'est qu'après moi, mes actions pourront me faire revivre dans le souvenir de mes amis, et j'aime à me persuader que j'en laisserai quelques-uns après moi pour me rendre justice ! ! ! »

idée de la pompe et du luxe qu'on déploya dans cette fête triomphale. Il l'avait en quelque sorte ordonnée pour essayer de la puissance et en imposer aux Directeurs. Toutes les belles Milanaises briguaient à l'envi l'honneur de lui être présentées. Il remarqua, dans la grande loge du *Casino di recreazione*, une jolie Bolonaise parée des couleurs qui constituaient le culte universel. Comme elle était à mes côtés, je m'aperçus qu'il fit un signe de bienveillance à l'étrangère, et j'enchéris encore, pour plaire à mon époux, sur les éloges qu'il prodiguait à cette femme intéressante. Son mari avait été la victime des derniers événemens qui s'étaient passés à Modène, il était l'un des membres de cette régence qui se montra ouvertement notre ennemie : elle venait solliciter auprès de moi l'élargissement du sénateur.

En effet, elle l'obtint ; mais à une condition. Son père était tout-puissant à Bologne : à l'ombre de ses lauriers, Bonaparte exigea que la citadelle de cette ville arborât sur-le-champ l'étendard tricolore, et qu'une république, à l'instar de celle de Milan, y fût fondée sans délai.

Il montra une gaîté charmante pendant plusieurs jours. Il accueillit avec distinction les demoiselles de Milan, qui lui offrirent une très-jolie corbeille, dont les devises et les emblêmes faisaient le plus bel ornement. Je me chargeai de

la reconnaissance que méritait cet hommage. Dans le même instant, Bonaparte défendit d'admettre en sa présence une divinité terrestre qui avait parcouru toute la ville élevée sur un char, et au bruit des acclamations de *viva la republica francese*. « Mesdames, nous dit-il agréablement en rentrant au palais, c'est aujourd'hui le jour des réunions milanaises ; la liberté ne doit pas sortir de son temple, et par conséquent la déesse de la raison restera voilée au milieu des joyeux enfans de Momus. »

Le général français charmait ainsi quelquefois ses loisirs; mais bientôt, ennuyé de ce qu'il nommait son inaction, il se retrouve dans son camp, environné de ses soldats; sa présence les électrise et les décide à affronter de nouveaux périls (1). Cependant des cris séditieux s'étaient fait entendre à Ferrare, à Bologne et à Modène; les habitans de cette dernière ville s'occupaient de relever à la hâte ses faibles remparts. Bonaparte paraît au milieu d'eux aussi prompt que la foudre ;

(1) César voyant que toutes les piques de ses soldats jetaient des étincelles, ne s'amusa point à chercher la cause de ce phénomène ; mais il dit sans hésiter : « Marchons, le ciel nous promet la victoire. » C'est ainsi qu'un homme d'esprit saisit le rapport de toutes les circonstances avec celle qui lui tient à cœur.

Esprit de madame Necker.

il renverse son ancien gouvernement pour en rétablir un autre ; il ordonne que toutes les places principales s'unissent entr'elles par un double lien fédératif.

Alors les proclamations circulent par toute l'Italie ; Bonaparte y blâmait ouvertement les agens des discordes civiles. « Mon honneur, disait-il, serait compromis aux yeux de la nation française si je ne faisais cesser les désordres qui subsistent parmi vous. Je suis l'ennemi des scélérats et des brigands qui les commandent. Je ferai fusiller les membres des régences infidèles à leur armistice ; je ferai fusiller les rebelles qui, renversant l'ordre social, sont nés pour son opprobre et pour le malheur du monde. Quelles que soient vos opinions, nul ne peut être arrêté qu'en vertu de la loi : faites surtout que les propriétés soient universellement respectées. »

On voit que Bonaparte cherchait à renverser ces despotes populaires qui remplaçaient les régences ;..... mais malheureusement la révolution, comme l'avait dit un démocrate célèbre, menaçait déjà de faire le tour du monde. Elle avait introduit en Europe un nouvel ordre de choses, et rompu tous les liens qui unissaient ensemble les nations civilisées. Les peuples étaient fatigués de tant de divergences, et finissaient par attendre paisiblement le résultat des délibérations de leurs

nouveaux Cortès. Dans plusieurs circonstances, Bonaparte seconda vigoureusement les projets du Directoire (1), et son cœur s'ouvrit à la vengeance

(1) Le Directoire envoyait des dépêches fulminantes à Bonaparte, il lui assignait le nombre de millions à prélever sur l'Italie. Le général n'agit d'abord que par des voies souterraines ; le tems d'éclater n'était pas encore venu. Il agitait un jour une question importante devant plusieurs personnes intimes, celle de savoir s'il devait rejeter l'embarras du trésor sur ces hommes qu'il nommait les *pourris* ; à l'entendre, « ils étaient les véritables auteurs du désordre et du discrédit où se trouvait notre système monétaire (les mandats territoriaux). Ces spéculateurs à la hausse de même qu'à la baisse se meuvent presque tous par les efforts de l'étranger. Si j'étais souverain maître, je saurais les atteindre. » Ainsi s'exprimait Bonaparte sur le compte de la supercherie et de l'audace ; car déjà les partis s'observaient.

Dans la chaleur de la conversation, il déclara que l'unique moyen de surmonter la crise était d'user d'une grande sévérité envers les sangsues de l'Etat. « Il faut les faire dégorger sans pitié, sans hésitation ni tâtonnement ; cela seul peut donner une latitude de pouvoir à l'autorité exécutive. Joséphine saisit l'à propos pour lui parler ainsi d'Ouvrard (Madame Bonaparte portait à Ouvrard, ainsi qu'à sa vertueuse épouse une véritable affection) : » Ce Crésus breton est utile au Directoire ; c'est un aigle » en moyens ! — Bonaparte répond : Cet aigle a pris son » vol trop haut ; tout gouvernement doit redouter l'in» fluence millionnaire. — Peux-tu le confondre avec ceux

dès la prise de Livourne. En se ménageant des communications avec son ancienne patrie, il satisfaisait d'anciens ressentimens : il voulait empê-

---

» que tu crois dangereux, toi qui sais juger les hommes » et apprécier leur capacité ; tu ne peux prendre le change » sur celui qui saurait partager et conjurer le danger ; sur » celui dont la tête recèle unanimité d'intention et de vues ; » sur celui enfin, qui déjà, au 13 vendémiaire de l'an IV, » avait une fortune faite. Déjà il a sondé adroitement le » terrain, il a employé toutes les ressources de son ima- » gination pour prouver aux Directeurs que l'existence » d'une dette nationale est un bien pour la France, surtout » adoptant l'organisation d'une caisse d'amortissement. Ce » régulateur en finances est précieux, *pour ceux qui mé-* » *ditent un coup d'État* (Joséphine, qui déjà devinait les secrètes intentions de son époux, appuya sur ces mots). » Ouvrard est au fait des ressources des partis et de la » portée de leur caractère. Si d'un côté on pouvait crain- » dre son immense popularité et ses relations avec Barras, » de l'autre, en le reconnaissant capable de proposer et » d'exécuter les choses les plus élevées, comme les plus » difficiles, Ouvrard se dirait qu'il y aurait une grande » stupidité de sa part à ne pas préférer un avenir à rien » *surtout en ne séparant point son intérêt particulier* » *de l'intérêt général.* Je crois qu'un tel homme serait » capable de donner l'impulsion dans un moment solen- » nel. — Bonaparte, avec humeur : l'appât de cumuler » des richesses l'empêcherait de marcher dans le chaos » actuel. Pour soutenir le poids des affaires d'une dicta- » ture nouvelle, il faudrait un Hercule, mais c'est moi

cher Paoli de prendre un jour le titre de vice-roi de la Corse : « C'est à moi, dit-il, à moi seul qu'il appartient d'être l'arbitre des destinées de

---

» qui veux l'être! Je frapperai d'une massue d'acier, *pour* » *en faire jaillir de l'or*, les coffres forts de MM. les inté- » ressés au salut de la république française; ou ce même » Ouvrard me prêtera un jour des millions, ou le très-haut » et très-puissant seigneur du Rainey succombera sous les » coups que je saurai lui porter.... le cœur d'un homme » d'Etat est dans sa tête. La reconnaissance pour lui n'est » qu'un mot vide de sens. Sa protection n'est que trop » souvent illusoire, si même elle ne se nomme duplicité. » Tu sais, ma femme, que j'ai annoncé à Hoche qu'il » mourrait dans son lit; eh bien, je prédis pour Ouvrard » que les grands, les ministres sauront l'employer tant » qu'ils le reconnaîtront capable de servir leurs desseins, » mais ils finiront par le persécuter, l'emprisonner, même » si dans leur sagesse ou dans leurs intérêts ils s'aperçoi- » vent qu'il devient inutile..... D'ailleurs, ce diable » d'homme n'obtiendra jamais de liquidation finale avec » le trésor; il faudra qu'il transige..... — L'opinion » publique serait portée au plus haut point d'exaltation » si les conventions les plus sacrées n'étaient pas remplies » envers lui comme envers d'autres. — L'opinion publique, » s'écrie le général! l'opinion publique! fumée légère » qu'un rien soutient, qu'un rien fait évanouir! Je connais » des moyens péremptoires pour forcer un munitionnaire » général à donner sa quittance finale... — Mais la presse, » sentinelle vigilante, pourrait donner l'éveil. — On l'en- » chaîne! — Mais la liberté individuelle doit être res-

mon pays. » Aussitôt il donna ordre au général Gentili de secourir les insurgés, et de mettre les étrangers en fuite.

Il affectait de se venger noblement de Paoli, qu'il nommait un grand homme. « Je lui dois quelque reconnaissance, mais ce généralissime aurait pu s'immortaliser. Comment a-t-il pu croire à la *sincérité des Anglais?* En recherchant la protection de ces heureux insulaires *européens*, il a désespéré du salut de sa patrie, et lui a imposé à peu près un nouveau Théodore (z). C'en est assez, je me crois dès lors dégagé envers lui de tous les liens qui nous unissaient; je veux le forcer, en accélérant la chute d'Elliot (1), à demander une seconde

---

» pectée. — Erreur! — Le cri de l'oppression pourrait être » entendu. — On l'étouffe! — Je veux être prophète à mon » tour, ajoute agréablement Joséphine. Ouvrard sera » arrêté, jugé; cet homme habile triomphera des incer- » tains, en imposera par ses *révélations écrites aux peu-* » *reux*, et fera faire quarantaine aux meneurs d'un certain » parti. Mais jamais Ouvrard ne se rendra l'instrument » des fureurs des gens haineux, voire même de ces li- » gueurs hypocrites.... »

(Cette prévision de Joséphine serait-elle sur le point de s'accomplir *)?

(1) Ce général anglais était vice-roi de l'île de Corse à l'époque où Bonaparte vint la soumettre de nouveau à la domination française.

* Remarque de l'éditeur.

fois asile aux ennemis du continent. Désormais il vivra en proscrit, cet homme qui pendant un tems affecta de vivre en souverain. » Telles étaient les expressions dont se servait Bonaparte en écrivant au Directoire, et en lui annonçant que l'étendard tricolore avait remplacé l'écusson britannique.

Le général, pour ne point cesser un seul instant de soutenir la gloire du nom français, poussa avec vigueur le second siége de Mantoue, où Wurmser s'était renfermé : non qu'il craignît le feld-maréchal Alvinzi, qui commandait l'armée autrichienne ; mais il avait perdu du terrain, et pouvait craindre que l'ennemi, en concentrant ses forces, ne vînt l'attaquer avec quelque avantage. Il consulta Augereau. Les deux braves de Lodi se rapprochèrent, et cette réunion enflamma le courage du soldat. Si la fortune fut d'abord inconstante, la voix des chefs qui les premiers s'exposaient à la mort, ralluma la valeur des vétérans de l'armée : tous se rallient à leurs drapeaux, descendent les vallées de l'Adige, et marchent ensemble à l'ennemi. En vain de nouvelles recrues oseraient reculer devant le feu des batteries qui vomissent le trépas dans leurs rangs, en vain des fuyards voudraient s'écarter de la ligne, ils sont entraînés malgré eux à recueillir les lauriers d'Arcole. Un moment, les plus braves perdent leur audace

et désespèrent de la victoire. Le combat de la Brenta, l'affaire de Caldiero et celle des gorges du Tyrol, avaient sensiblement affaibli le moral de l'armée. Augereau, l'intrépide Augereau, va planter lui-même le signe du ralliement à l'extrémité du pont; les batteries redoublent leur feu, et bientôt les cris des mourans, des blessés retentissent aux oreilles de Bonaparte. N'écoutant que son courage et voulant imiter le noble exemple que vient de lui donner Augereau, il s'écrie : « Soldats, n'êtes-vous plus les vainqueurs de Lodi? L'ennemi est à deux pas, franchissons ce faible intervalle, et la victoire est à nous. »

Aussitôt il s'avance, se précipite, et semble en imposer un instant aux Autrichiens, qui venaient de faire une sortie. Le signe de l'honneur paraît à leurs yeux; mais déjà les meilleurs généraux sont hors de combat. La mort a moissonné l'élite des braves; elle a parcouru tous les rangs, et le champ de bataille retentit des gémissemens des Français écrasés par la foudre. Le jeune héros est touché de la situation de la phalange qu'il commande; elle est la plus exposée aux efforts de l'ennemi. Muiron, son aide-de-camp, succombe, couvrant de son corps son général. Au moment où il voit tomber ce valeureux Lannes, qui ne lui céla jamais la vérité, la douleur se manifeste dans tous les traits de Bona-

parté, et lui-même est bientôt entraîné dans un ravin (il est au milieu des ennemis). Sans le rare dévouement d'un soldat qui parvint à le dégager d'un groupe de blessés qui s'étaient, pour ainsi dire, cramponnés après lui, c'en était fait du conquérant et des nouvelles destinées qu'il préparait à l'Europe entière.

Bonaparte devait naturellement augmenter sa réputation par les fruits qu'il recueillait de cette illustre journée; il aurait pu ménager le sang des soldats, et ses amis même lui conseillèrent de tourner la position de l'armée autrichienne, certains qu'ils étaient qu'il pourrait obtenir de semblables avantages; mais, malheureusement, ce *foudre de guerre* aimait les coups d'éclat; il connaissait l'impétuosité de la jeunesse française. « Avec de telles légions, disait-il, j'enlèverais facilement tout ce que l'on ne voudrait point m'accorder. » En effet, le petit échec de Rivoli fut bientôt réparé.

Un courrier me fut envoyé de Bergame (1) par

(1) Madame Bonaparte demanda un jour à madame de Bar*** d'Hil*** à voir ses diamans. L'une et l'autre de ces dames se trouvaient alors en Italie : protestations réitérées de la part de l'épouse du commandant de la Lombardie pour que Joséphine daignât s'arrêter à un choix. Celle-ci usa sans discrétion du privilége de visiter l'écrin.

mon époux ; il me semblait outré des plaintes journalières que lui adressaient les Directeurs : ils l'accusaient de méconnaître leur autorité en traitant avec les souverains sans leur participation, comme si une autorité aussi pusillanime était difficile à éluder. « J'aurai, quand je le voudrai, me disait-il, la majorité des Français contre eux. Une principauté m'est offerte, la maison d'Autriche voudrait faire cesser les tributs que

---

. . . . . , ...
. . . . . , ...
. . . . . Bonaparte s'amusa beaucoup de la petite leçon donnée par son épouse à celle de l'un des généraux de l'armée d'Italie. On s'était plu à lui raconter que madame de Bar*** d'Hil*** s'était flattée publiquement de posséder de plus beaux diamans que ne l'étaient ceux de madame Bonaparte ; il en avait écrit à Joséphine, en lui ordonnant de s'emparer pour elle des plus magnifiques, et de distribuer les autres aux dames milanaises. Pour apaiser l'épouse du commandant de la Lombardie, celle du général en chef lui dit : « Votre époux s'est rendu maître de Bergame par une ruse de guerre ; daignez permettre, qu'à son exemple, je sois admise à recueillir les fruits de la victoire. Une autre fois, seconde Ève, et pour vos propres intérêts, vous serez plus discrète. » Cette dame ne put pardonner à Joséphine ce qu'elle nommait une *spoliation calculée* : elle fut commandée par Bonaparte, et la souveraine, qui déjà de fait régnait à Milan, fut loin de s'applaudir de posséder ce surcroît de richesses.....

j'impose à la Lombardie; il est dans son intérêt de s'attacher un homme tel que moi; mais j'ai des vues plus élevées encore..... Je ne peux donc gouverner en Italie. »

Il ne songea plus qu'à suivre le cours de ses destinées. « Il me faut, m'écrivait-il, la forteresse de Mantoue, il me la faut, madame, et bientôt l'heureux Bonaparte, rassasié d'honneurs et de conquêtes, viendra oublier à vos côtés les immenses périls qu'il a courus..... » Cette dépêche était de Vérone; et quelques jours après, les combats de Rivoli et de la Favorite vinrent faire cesser mes inquiétudes et ranimer mes espérances. Voici ce qu'il me marqua :

« Je vais triompher du général Alvinzi, je serai maître de toute l'Italie, et j'ai la certitude de faire la conquête du dernier boulevard qui reste aux Autrichiens. Ce grand trophée de gloire m'ouvre la Germanie. Cependant j'ai encore quelques craintes. Mais.... *Dolus an virtus quis in hoste requirat* (1) ? »

Ce billet me fut remis au moment où des nouvelles de France semblaient m'avertir que le Directoire commençait à ne se considérer que comme un intermédiaire entre son armée et son

(1) Qu'importe, quand il faut combattre un ennemi, le courage ou la ruse?

héros. Je le fis prévenir par un agent fidèle, et l'invitai à tenter le grand coup. En effet, il rompit assez brusquement l'armistice, tendit un piége au feld-maréchal, et le força en quelque sorte à aller défendre son honneur humilié devant ses juges naturels. On l'accusa de trahison, il n'était que malheureux. Bonaparte ayant gagné l'un de ses conseillers, il fut entraîné par lui dans cette fausse sécurité qui lui fit accorder quelques instans au vainqueur. Il n'en fallut pas davantage pour le faire mettre en accusation. L'Empereur se montra plus juste que ses ennemis eux-mêmes, et lui confia, depuis, à titre de dédommagement de ce qu'il avait souffert, le commandement général de la Hongrie.

Le Nestor de l'armée autrichienne s'était renfermé dans Mantoue, où depuis huit mois il tenait en échec une bonne partie de l'armée française. Plusieurs sorties avaient déjà coûté de part et d'autre des milliers d'hommes. Bonaparte s'était vu forcé de s'arrêter un moment; mais il avait des agens qui lui rendaient compte exactement de l'état de la place : il savait qu'une horrible famine et une maladie pestilentielle faisaient chaque jour les plus effrayans progrès, et qu'enfin le maréchal, par humanité, était sur le point de capituler.

Cette fois le vainqueur se montra généreux : les conditions furent honorables pour l'illustre guerrier, qui passait forcément sous les fourches caudines (1). Bonaparte connaissait le nombre des émigrés français que renfermait la ville, il voulait les protéger, et il était indécis sur les moyens. Voici le conseil que je lui donnai :

« Accorde au général Wurmser cent, deux cents chariots, s'il le faut ; donne l'ordre formel qu'ils ne soient point visités. Par cet expédient ingénieux tu sauves la vie à de malheureux proscrits qui pourront t'en savoir gré un jour, et finiront par voir en toi leur libérateur. Cherche à en imposer au Directoire sur tes véritables intentions

(1) « Le maréchal Wurmser sera libre de sa personne, parce que j'honore son grand âge et son mérite, et que je ne veux pas qu'il devienne la victime des intrigans qui voudraient le perdre à Vienne. S'il avait seulement pour dix-huit à vingt jours de vivres, et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable ; mais à peine lui en reste-t-il pour trois jours ; ainsi, s'il ouvre ses portes demain, il aura les conditions que je lui propose ; s'il tarde quinze jours, un mois, deux, il aura encore les mêmes conditions : il peut donc désormais attendre jusqu'au dernier morceau de pain ; je quitte Rovérédo et pars à l'instant pour passer le Pô ; je marche sur Rome. Vous connaissez mes intentions, M. Klenau, reportez-les à votre général ; je respecte son malheur. »

tions, et la postérité, plus juste que ceux qui t'environnent et te conseillent, applaudira quelque jour à ta modération. »

Un aide-de-camp partit aussitôt, et cette dépêche confidentielle parvint au général autrichien, au moment même où il avait assemblé son conseil pour délibérer sur les moyens propres à obtenir une capitulation honorable.

Maître de la superbe Mantoue, Bonaparte y trouva des richesses immenses; les dépouilles des vaincus devinrent la proie des vainqueurs; ils se les partagèrent, le Directoire en eut la meilleure part : l'or de l'Italie coulait comme un nouveau Pactole au palais du Luxembourg; les drapeaux conquis lui furent envoyés; ils devinrent l'occasion des fêtes les plus brillantes qui se succédèrent sans interruption. Les députés proposèrent à l'envi des honneurs à décerner à Bonaparte. L'un d'eux offrit de lui donner le surnom d'*Italique;* enfin, la joie publique était portée à son comble, et le peuple français se crut encore une fois sauvé.

Bonaparte revint passer quelques jours auprès de moi à Bologne; j'étais heureuse de son attachement et de sa confiance. J'avais profité de son absence pour me rendre tour-à-tour à Pavie, à Crémone, à Plaisance, etc., etc.; et là j'entretenais ses amis de son souvenir. Je n'avais pas peu

contribué à stimuler leur zèle pour repousser des partis de Tyroliens qui s'étaient montrés audacieusement aux portes de Milan. Cette ville était très-agitée, mais j'avais obtenu sur ces Italiens un tel ascendant, que ni le clergé, ni la noblesse n'osèrent les accueillir ; le peuple lui-même, que j'avais eu soin d'apaiser par des largesses, resta tranquille, et continua ses travaux accoutumés.

Bonaparte me sut gré de la manière dont j'avais veillé à ses intérêts. « Une autre fois, Madame, me dit-il, je pourrai vous confier sans crainte les rênes d'un État. Faites des vœux pour que votre époux parvienne au rang suprême. Alors, Joséphine, ajouta-t-il en riant, vous aurez une voix délibérative dans mon conseil ; mais, pour la clé de mes trésors, vous ne l'aurez jamais. »

En répandant des bienfaits avec une certaine profusion, mes dépenses habituelles s'accroissaient. Bonaparte en paraissait surpris ; je lui fis sentir que, dans notre position actuelle, son épouse devait en quelque sorte éclipser la cour des souverains qui étaient en guerre avec la république française.

Il goûta volontiers mes observations, mais il ne m'en fit pas moins quelques reproches sur ce qu'il nommait mes prodigalités. Bientôt il me montra les ordres du Directoire qui venaient de lui parvenir ; il devait de nouveau traiter le Pape comme

ennemi de la nation française : il lui était enjoint de renverser enfin la puissance pontificale ; et comme j'allais lui faire part de mes idées à ce sujet, il me dit : « Il m'en coûte beaucoup de tourmenter Pie VI. Je dédaigne d'aller triompher dans Rome, et relever au capitole les statues des meurtriers de Jules César ; cependant je dois obéir et imposer au Pape le traité de Tolentino, pour le punir d'avoir enfreint l'armistice de Bologne. »

Déjà le général Victor se porte sur les Etats Romains. Bonaparte marche sur ses pas. « Nous allons nous emparer d'un instant à l'autre de Faenza, de Forli et même de Césène ; seras-tu cette fois de la partie, Joséphine, craindras-tu encore d'entendre le bruit du canon (1) ? c'est

(1) Joséphine voulait suivre constamment Bonaparte à l'armée ; il avait beau la refuser, il ne pouvait la convaincre que c'était vouloir s'exposer sans gloire : aussi était-il très-rare qu'elle ne partageât pas quelques dangers. Souvent, pour la dégoûter des voyages, il la conduisait en face des premières batteries, où elle entendait ronfler le canon bien près de ses oreilles ; plusieurs fois même des boulets tombèrent à ses pieds. Quand le général traversait des champs pour reconnaître la position de l'ennemi, ou grimpait sur des hauteurs, madame Bonaparte, qui n'était point accoutumée à ce pavé glissant, s'arrêtait tout-à-coup, et la plupart du tems faisait des chutes. Son époux en riait aux éclats. « C'est le métier de la guerre, lui criait-il de loin ; courage, madame ; on n'acquiert pas des lauriers à

la musique d'un bon soldat, et l'épouse d'un général français devrait, à son exemple, ne jamais trembler devant l'ennemi. » Il dit, et nous voilà courant la poste, nous dirigeant sur Imola;

---

sommeiller sur le duvet. Il faut, pour être digne de moi, donner des consolations aux blessés, les soigner de vos propres mains; surtout occuper vos femmes à faire de la charpie. » Un jour il l'avait menée plus loin que de coutume (car il la laissait assez ordinairement dans la dernière ville frontière), un obus vint éclater non loin d'elle, et atteignit plusieurs personnes. Elle fit un cri perçant, et dégageant son bras de celui de Bonaparte qui la soutenait, elle allait s'enfuir, lorsqu'il la retint forcément. « Tu ne seras jamais une Jeanne Hachette, lui dit-il sérieusement, un boulet te fait peur. » — « S'il s'agissait de défendre mes foyers, reprit-elle avec un grand sérieux, j'imiterais sans doute l'exemple de la sœur de Clisson, qui se battit contre des Anglais; mais ici, mon cher, vous tourmentez des peuples paisibles pour le bon plaisir de vous faire une grande réputation. Quant à moi, je n'en aurais ni le courage ni la volonté. » Joséphine avait été si vivement émue en voyant les traces de sang provenant des blessures de ceux qui venaient d'être frappés sous ses yeux, qu'elle s'en trouva très-mal. Elle regardait languissamment Bonaparte, et croyait voir dans ses yeux l'expression de la douleur : à la vérité, il ne la quitta qu'après lui avoir prodigué tous les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner. Il la remit aux soins de ceux qui l'entouraient, donna des ordres pour soigner les blessés, et jura que dorénavant les femmes, et notamment la sienne, seraient toujours éloignées au moins de vingt lieues du quartier général de l'armée.

où il fit son entrée à la tête de son armée et entouré d'un brillant état-major.

J'avoue qu'en voyant le cardinal Chiaramonti (..... Pie VII), je ne pus me défendre d'un mouvement de respect. Ce vénérable prélat se prosterna aux pieds de Bonaparte ; le général le releva aussitôt, et le fit entourer par sa garde. Le digne archevêque venait le supplier d'épargner la ville, et lui offrir son palais. « Tout est à vous, lui disait le pontife ; un serviteur de Dieu doit se dépouiller de ses richesses temporelles, quand elles peuvent servir à racheter la vie ou la liberté de ses frères en Jésus-Christ. » Je suppliai Bonaparte de se montrer généreux. Je remarquai avec plaisir qu'il commençait à s'attendrir ; il promit de ménager la ville ; mais il n'en prit pas moins l'argenterie, les bijoux, et les diamans qu'il trouva au palais épiscopal. « C'est le droit de la guerre, me dit-il me voyant affligée, malheur où elle passe ; mais sois tranquille, Joséphine, je ne lui ai enlevé que le superflu dont il peut facilement se priver. Je l'ai réduit à la simplicité des apôtres, et le bon cardinal m'en saura quelque gré. D'ailleurs, c'est le bien de son ame que j'ai cherché dans tout ceci ; et un jour, en revanche, le martyrologe romain le rangera, pour son noble désintéressement, au nombre des saints confesseurs de la foi (*a*). »

Marmont remit à Bonaparte la Madone qu'il

avait enlevée à Lorette (1). Le général l'envoya au Directoire, mais il garda quelques reliques précieuses (2). Il voulut aussi me donner en plai-

---

(1) Bonaparte, après son incursion à Notre-Dame de Lorette, en ravit les richesses, et se contenta d'envoyer la Madona au Directoire exécutif. Barras donnait ce jour-là un grand dîner ; la vierge noire fut apportée sur la table ; le Directeur dit en riant : « Le général nous a bien envoyé la statue miraculeuse, mais il a eu grand soin de garder ses vêtemens. » Massena reprend, et dit : « Vous seriez bien étonnés, messieurs, si la Madona allait s'enlever tout-à-coup d'entre vos mains pour retourner à Loretto. » Les Directeurs plaisantèrent un moment sur le compte du général ; mais déjà il était facile de voir que les *cinq sires* le craignaient. « Je connais Bonaparte, disait Barras ; je l'ai étudié, il veut ce qu'il veut ; et peut-être un jour voudra-t-il nous soumettre, et nous dira-t-il, à l'exemple de Cromwell : « Vous n'êtes plus un Directoire, messieurs ; m'entendez-vous ? Je vous déclare que vous n'êtes plus un Directoire. *Fi, fi, par honte, retirez-vous, faites place à d'autres ; le Seigneur a choisi d'autres instrumens.....* ». Alors il nous fera chasser en masse par ses soldats, fermera les portes du Luxembourg, et en fera déposer les clés au château des Tuileries, pour les remettre un peu plus tard à un Sénat conservateur, qui n'aura pas le talent de se conserver lui-même. En dernier lieu, ce palais doit retourner peut-être à ses anciens possesseurs ; mais gare à qui l'aurait après..... »

(2) Parmi ces reliques se trouvait un morceau de vieux camelot de laine moirée, que l'on dit avoir été la robe de Marie ; il l'offrit à Joséphine. Elle le renferma dans un

santant l'une des trois écuelles cassées qui faisaient partie du ménage de la Vierge : je le refusai. En tout tems remplie de respect pour la religion, je ne pouvais donner ici mon assentiment aux larcins qui se commettaient dans les temples ; et plusieurs fois j'obtins de mon époux la restitution aux églises d'Italie des vases sacrés qui leur avaient été enlevés (1).

---

médaillon, à secret. Sans y attacher une grande importance, elle regardait cet objet comme un monument d'antiquité.

(1) Lors de la prise de Loretto, en 1798, on trouva le sabre d'un ancien sauveur de la Pologne et de l'Allemagne, Jean Sobiesky, qui avait vaincu les Turcs sous les murs de Vienne. Bonaparte permit aux Polonais de l'armée d'Italie de l'envoyer au célèbre Kosciusko, comme au plus digne de posséder cette arme. Cet homme célèbre, après avoir langui dans un cachot à Saint-Pétersbourg, profita de la liberté qui lui fut rendue pour se rendre en Amérique ; de là il revint en France, où l'on ne cessa de lui prodiguer le respect dû au courage et au malheur. Bonaparte le flatta plus tard d'un nouvel espoir, et fit luire à ses yeux l'image de la Pologne ressuscitée par lui. Mais ce rêve brillant s'évanouit bientôt. Le sabre de Sobiesky fut enlevé par des pillards en 1814. Kosciusko n'eut qu'à se nommer, non-seulement il lui fut rendu, mais il préserva son village d'une ruine certaine. Les soldats polonais se prosternèrent à ses pieds, et se couvrirent, selon l'usage de leur pays, la tête de poussière. Vive notre général, s'écrièrent-ils ; vive Kosciusko ! Son épée devint l'objet d'un culte particulier ; les cosaques même ne la touchaient qu'avec un pieux respect.

Soutenu de la valeur de ses troupes belliqueuses, Bonaparte est bientôt maître de la Romagne, du duché d'Urbin et de la marche d'Ancone : rien ne peut arrêter le cours de ses conquêtes. Bientôt des guirlandes de chêne et des couronnes civiques orneront son triomphe ; la consternation est dans Rome ; chacun redoute ces légions invincibles ; tout fuit en désordre ; les ombres de la nuit favorisent beaucoup d'émigrations. La famille du Pape l'abandonne ; Pie VI reste seul au milieu de quelques serviteurs demeurés fidèles à sa personne ; la plupart des cardinaux se dirigent sur Naples, de ce nombre est le célèbre Maury. Dans cette extrémité, que fera le chef d'une Église affligée? doit-il attendre les conditions que le vainqueur voudra lui imposer ? doit-il lui opposer de la résistance ? doit-il même lancer contre lui les foudres du Vatican ? Non, le vénérable chef du culte catholique prendra le parti le plus sage : il veut sauver les peuples dont la providence l'a rendu souverain. Pour lui-même, le sacrifice est fait, il s'offre en holocauste, et s'en remet à la générosité de celui qui vient conquérir ses états. Déjà les cardinaux Mattei (1) et

(1) Bonaparte avait surnommé Mattei, le cardinal *Peccavi !* Après la bataille de Castiglione, le général français l'avait fait arrêter et conduire à Brescia. Le pauvre cardinal, interdit, ne répondit que par ce seul mot, *peccavi !*

Galuppi, le duc de Braschi et le marquis Massini sont au camp du général en chef : ils sont porteurs d'une dépêche secrète du Saint-Père. Bonaparte feignit d'avoir quelque peine à se départir de ses desseins, il se montra exagéré dans ses prétentions. D'ailleurs son armée n'était plus qu'à trois journées de Rome; mais, fidèle au plan que je lui avais fait adopter, il consentit à ralentir sa marche; sa réponse au Pontife était pleine de modestie et de noblesse (*b*). Le vainqueur semblait s'attendrir sur le sort du vaincu, et les propositions faites de part et d'autre furent bientôt réciproquement accueillies avec une apparence de sincérité envers le Saint-Siége. L'univers entier n'aurait pu prévoir que cette noble conduite de mon époux l'aurait exposé aux reproches les plus amers de la part du Directoire.

Nos légions, toujours victorieuses, n'entrèrent point dans la ville des Césars (*c*), elles se contentèrent de la soumettre. Rien ne manquait alors à la gloire de leur chef. Il était adoré des soldats, et le clergé romain avait pour lui un sentiment de vénération religieuse. On le regardait

---

ce qui désarma mon époux. Il se contenta de le consigner pour trois mois dans un séminaire à Brescia. A ma prière, il leva ses arrêts, etc.

Note de Joséphine.

comme un ange protecteur; et c'est de ce moment qu'il commença à poser les fondemens de son immense pouvoir, et qu'il sut fixer en sa faveur l'opinion du chef de l'Eglise. En cimentant une alliance avec la faction anti-républicaine, il suivait une marche entièrement opposée à celle adoptée, avant lui, par les généraux qui avaient commandé les armées. S'il dépouilla la Madone (*d*) de quelques reliques consacrées par la religion ainsi que par les siècles, il le fit sans doute pour dissimuler aux esprits trop éclairés ses doubles desseins sur l'Italie et sur les provinces romaines (1).

Notre séjour dans les villes du Mantouan et du Tyrol était sans cesse marqué par de nouveaux triomphes, auxquels j'aurais pu prendre part dans le fond de mon cœur; mais, je puis l'assurer, jamais femme, peut-être, ne respira plus indifféremment que moi l'encens de l'adulation. Bona-

(1) Bonaparte disait souvent à ses principaux officiers : « Durant mes campagnes d'Italie, le Directoire clabaudait, il essayait des remontrances, je lui envoyais des madones d'argent massif, il se taisait, et mon armée poussait sa pointe. Après mes victoires, les différentes factions qui agitaient la France sont venues sonner à ma porte, j'ai fait la sourde oreille, parce qu'il ne me convenait pas d'être l'instrument d'un parti. »

(Pensées de Bonaparte.)

parte seul en était enivré (1). « Je veux être le grand régulateur des destinées de l'Europe, disait-il, ou le premier des citoyens du globe ; je me sens capable de bouleverser jusqu'au Nouveau-Monde ; et bientôt l'univers étonné finira par recevoir mes lois. Alors je ferai trembler les lâches qui m'auront forcé de m'expatrier. » Ainsi raisonnait cet homme alors si jeune, si actif et si habile, après avoir triomphé trois fois de l'Allemagne, mis fin à cette guerre sanglante par le traité de Leoben, et fait reconnaître l'indépendance d'une république en Lombardie.

J'étais dépositaire de toute sa confiance ; mais il observait avec attention mes moindres mouvemens, et pénétrait jusqu'à mes plus secrètes pensées. Dans toutes les occasions mon opinion paraissait être le résultat de la sienne ; nos sentimens, nos goûts, nos inclinations se confondaient ; la même ame semblait animer nos êtres ; et nous étions si bien assortis l'un à l'autre, que, dès les premiers momens, notre solennelle union se

---

(1) La plus grande gloire de Bonaparte n'est pas d'avoir gagné des batailles, mais d'avoir su se mettre au-dessus des autres hommes, les commander, les attacher à sa fortune, les intéresser à ses succès. Personne ne sut mieux que lui imiter ce grec célèbre qui avait appris à ses oiseaux à répéter sans cesse : Psaphon est un Dieu.

(Mémoires pour servir à l'histoire de France.)

trouva cimentée avec toute la force qu'elle pouvait recevoir des divers sentimens qui nous animaient. Je m'estimais heureuse de payer son attachement du plus tendre retour ; je le priai de s'en reposer sur toute ma tendresse, et de feindre d'ignorer ce que j'entreprendrais un jour pour son élévation.

La justice que je me plais à rendre à Bonaparte, c'est que son caractère ne le portait point encore à la violence, et que dans les occasions où il pouvait se livrer aux élans de son cœur, il prenait plaisir à se faire aimer par ses bienfaits ; mais l'ambition et la jalousie, ces deux passions si dangereuses, sont capables de détruire les meilleures inclinations, et de porter ceux qu'elles dominent aux plus affreux excès.

C'est à Milan que je fus blessée par les premières atteintes de ses soupçons. La confiance sans réserve, lui dis-je, ô mon ami, est le seul aliment qui soutienne l'amitié ; crois-moi, elle lui est aussi indispensable qu'à l'amour (1).

---

(1) Bonaparte était naturellement jaloux ; l'un de ces aides-de-camp, le Maro**, blessé au pont de Lodi, lui rendait un compte fidèle des moindres actions de son épouse ; quelques lettres qu'elle recevait furent dénoncées par lui ; le général les jugea criminelles, quoiqu'elles ne fussent tout au plus que légères ou inconséquentes : dès-lors la discorde

Nous habitâmes quelques instans Bologne (*e*); mais je désirais avec ardeur de franchir la chaîne des Apennins pour arriver à Florence. Je ne fus point trompée sur l'idée que je m'étais formée de la beauté de cette ville, où la seule façade du palais Strozzi représente toute l'histoire des Guelfes et des Gibelins. L'aisance et la bonté de ses habitans, l'aspect riant du site, la fraîcheur des promenades sur les bords de l'Arno, ces arbres couronnés de pampres, heureux indices de la fertilité d'une plaine délicieuse entourée de coteaux agréables, tout me retenait dans ce pays des dieux. « Il viendra un tems où j'en ferai un brillant apanage, me disait Bonaparte; je veux que l'une de mes sœurs gouverne un jour ces mêmes remparts où régnaient les Médicis (*f*). »

J'examinai attentivement la Vallombreuse. Cette

---

commença à naître entre les époux, au point que Joséphine en avait conçu des craintes sérieuses; mais le général n'avait cherché qu'à l'effrayer. Dans un accès de colère, il tua d'un coup de pied un jeune chien carlin auquel elle paraissait fort attachée. Ce pauvre animal lui avait été donné par le général Hoche, dont Bonaparte avait été l'heureux rival. Au bout de quelques jours, il parut avoir une espèce de honte de son emportement, et, pour le réparer, il fit élever un monument à la petite victime. Ce don d'amitié du pacificateur de la Vendée repose dans les jardins de Mondèze, près de la ville de Milan.

belle sollitude est cachée au milieu d'une forêt de sapins. Mon époux accorda à ces cénobites hospitaliers (1) quelques légères, mais honorables con-

(1) La vue de cet hospice consacré à la retraite et au soulagement de l'homme égaré et souffrant émut profondément l'ame sensible de Joséphine; une voix intérieure semblait se faire entendre, et lui réciter ce passage de la traduction de Delille. (*Georgina Devonshire.*)

Là, pas un arbrisseau, pas une trace humaine.
Quelques sauvages fleurs s'y hasardent à peine!
Et des reclus pieux, aux voyageurs si chers,
L'hospice consolant peuple seul ces déserts.
Toutefois en ces lieux l'horreur même a ses charmes,
Les plantes leurs parfums, l'humanité ses larmes!

Joséphine brûlait d'impatience de visiter la retraite de ces hommes rares qui se dévouent au soulagement de l'humanité. Le général en chef de l'armée d'Italie fut reçu avec distinction, et les officiers de sa suite furent admis avec une hospitalité simple et vraie.

Le père abbé se présenta aussitôt; sur sa physionomie régnait une noble résignation, elle avait l'expression d'une douceur divine, la sévérité des belles formes grecques; des yeux noirs pleins de feu, et la pâleur de l'auguste austérité. Joséphine contemplait cette tête cénobitique, digne du pinceau de Raphaël; mais elle trouva que l'ensemble vénérable de ce père de la solitude était déparé par un vêtement noir fait à la manière des Scythes; elle céda au désir de lui demander comment il n'avait pas conservé ce long manteau blanc qui drapait les dignes successeurs de Rancé, avec une simplicité noble. Il lui dit: « Madame, nous nous

cessions. Ces gens-là sont vraiment utiles ; c'est un fanal au milieu d'une mer orageuse ; ils accueillent indistinctement l'étranger de toutes les

---

sommes dépouillés de ce vêtement peu convenable à notre nouvelle destination. Obligés de porter des secours à toute heure, en toute saison, aux voyageurs errans dans ces montagnes, au milieu des abîmes, cette robe noire de simple ecclésiastique est plus propre par sa forme et sa couleur à nos fonctions actuelles. C'est aussi pour les remplir que nous avons interrompu l'austère loi du silence que nous imposait l'étroite observance de Citeaux. »

Bonaparte adressa quelques questions au père abbé sur le gouvernement intérieur et extérieur de l'hospice, à quoi ce fervent cénobite lui répondit d'une manière claire et précise. « Vos paroles proclament votre amour pour l'humanité. Quant à nous, général, nous nous sommes dévoués à vivre dans cette Thébaïde ; mais nos vœux pour nos semblables ne s'enferment point dans ces sombres solitudes ; ils sont sans bornes ; ils vous accompagneront. »

Bientôt Joséphine remarqua sur la cheminée du salon des étrangers une madona d'une grande beauté ; elle attira son admiration ; Bonaparte voulut la mettre à prix. « Hélas ! lui dit le père abbé, en hésitant, c'est tout ce que j'ai pu sauver de notre ancien asile en France ; j'y suis attaché, Monsieur, comme au seul débris qui nous reste. »

Le vainqueur fut ému et s'inclina, il donna le triple de cette madona, s'informa des besoins de l'hospice, et dit au religieux : « Mon père, de mon vivant, ce tableau ne sera jamais déplacé de votre maison. » L'abbé lui fit un geste expressif en signe d'admiration et de reconnaissance, et

nations ; on voit avec plaisir qu'ils n'ont point dégénéré de leur institution primitive. Les nobles services qu'ils rendent à l'humanité réconcilient un peu avec les moines, pour lesquels depuis plus d'un siècle on n'eut jamais une prévention favorable. D'ailleurs le flambeau de la philosophie n'a point encore pénétré dans les cloîtres d'Italie : il vient s'éteindre contre les murailles de leur enceinte ; l'habitude et le préjugé y sont perpétuellement en sentinelles. Ces deux ennemis de la raison y déploient plus de bandeaux que leur rivale n'y peut introduire de rayons de lumière.

Bonaparte fut accueilli par les acclamations d'un peuple reconnaissant. Partout on saluait le général du nom de sauveur de la Lombardie. J'étais près de lui, jouissant de sa gloire sans orgueil, et l'aidant de tout mon pouvoir à en soutenir l'imposant appareil.

Mon époux venait d'être instruit que des troubles étaient sur le point d'éclater dans les provinces supérieures. Il partit aussitôt de Florence

---

accepta ce don de l'honneur français. « Je fais des vœux, lui dit encore l'ermite, pour que le chef d'une aussi vaillante armée vienne quelquefois se reposer à la Vallombreuse, dans cette partie du désert où la terre ne saurait nourrir un arbre, ni un oiseau ; mais où l'on trouve encore quelquefois, pour soulager le voyageur, les productions des deux mondes. »

pour les prévenir ou les apaiser. J'étais retournée à Milan, où je tenais ma cour. L'œil de bœuf de Versailles se retrouvait, pour ainsi dire, dans mon palais. La politique était le sujet des conversations, enfans du loisir et de l'ennui. On contrôlait les actes du gouvernement de Bonaparte, on s'en plaignait, on conspirait, et l'on trouvait des amis à qui se fier. Les grandes vertus et les grands vices marchaient de front. ..... D'un autre côté, les regards des Français ne pouvaient se rassasier des appas des belles Milanaises. Combinez les effets, et calculez les résultats du relâchement des mœurs. Les petits moyens, les petites intrigues étaient tour à tour employés pour obtenir un regard de bienveillance. J'étais habituée en quelque sorte à ce manége adroit; je connaissais les grands; *ils sont partout les mêmes*. La plupart d'entre eux obtenaient assez facilement des permissions pour rester en ville. Des secrétaires habiles spéculaient sur le plus ou le moins de ducats pour les favoriser. Je tâchai de remédier à ces abus; mais il m'était presque impossible, dans ce moment d'effervescence, de modérer le prix des passes (1). Alors je consacrai tous mes soins à concilier les esprits, et la noblesse

(1) Elles rapportèrent plus de trois millions au général en chef.

italienne trouvait, auprès de mon époux et de moi, sûreté et protection.

Rien ne manquait à mon bonheur, mais les fréquentes absences de Bonaparte m'obligeaient à une continuelle représentation; il fallait tenir les esprits en haleine; les Milanais surtout avaient besoin *d'une idole pour l'encenser.* En général le peuple est bon, mais jaloux de ses libertés, et les grands de leurs prérogatives. Ayant l'air de protéger les uns et d'accorder quelques concessions aux autres, je les maintenais tous en paix. L'art de leur promettre beaucoup était celui de leur inspirer assez de confiance pour leur permettre de tout espérer. D'ailleurs, ils me supposaient le plus grand crédit sur l'esprit de Bonaparte, et se rattachaient nécessairement à mon char (1). Je protégeais le clergé, la plupart

(1) Bonaparte accablait d'impôts les premières maisons de l'Italie, non qu'il en voulût directement à leur fortune, mais il voulait les contraindre à recourir à lui. Il leur faisait entendre de s'adresser à son épouse; alors Joséphine promettait beaucoup; quelques tems après, elle leur disait avec une feinte tristesse : *Le général ne le veut pas.* On la suppliait de redoubler ses efforts; elle profitait habilement de ces marques de confiance pour pénétrer tous leurs secrets, et même elle finit par obtenir d'eux les archives de l'état qu'ils avaient fait disparaître à l'entrée des Français. De cette manière Bonaparte se trouva possesseur de

de ses principaux membres étaient reçus avec distinction par la souveraine qui régnait en ces lieux. Enfin, le rôle que je remplissais à Milan, me mettait à même de faire des heureux et de l'être moi-même.

Je l'étais du moins en apparence ; mais, intérieurement, je ne regardais les honneurs qui m'environnaient que comme des écueils dont j'aurais été fort aise de pouvoir m'affranchir. J'aimais à me dérober à la pompe extérieure qui

---

tous les documens nécessaires pour établir une grande administration. En public, le général désapprouvait Joséphine de s'intéresser à la noblesse italienne. « Elle n'obtiendra rien de moi, disait-il à ses généraux ; je ne puis favoriser les grands ; leur fortune me répond de leur soumission. » Mais quand ils étaient entre eux, il changeait absolument de langage. Leur politique n'était connue que d'eux seuls.

Joséphine lui ménagea ainsi adroitement la conquête de l'Italie, et, sans le secours de cette femme admirable, peut-être n'eût-il pas placé sur sa tête un triple diadème. Il hésita un moment pour savoir s'il devait faire asseoir son épouse sur ce nouveau trône. Mais Joséphine était universellement adorée dans les provinces nouvellement soumises. Bonaparte, naturellement soupçonneux, conçut des craintes sur son extrême popularité. Il voulait renverser la république Cisalpine et régner seul. Pour flatter en quelque sorte la meilleure des mères, il appela son fils à venir partager avec lui un immense pouvoir. Eugène devint bientôt vice-roi d'Italie.

me fatiguait ; je pouvais parcourir les charmantes campagnes qui se trouvaient entre Milan et Lodi, je faisais des incursions dans les îles, sur le lac Majeur (1) ; mais les triomphes de l'armée fran-

(1) Les îles Borromées sont sans contredit une des contrées les plus remarquables de l'Italie. Vous croiriez qu'elles ont été faites et ornées d'après les belles descriptions qui se trouvent dans le Tasse et l'Arioste, ou au moins qu'elles en ont fourni le modèle. Au fond d'un golfe formé près du lac, sont trois îles appelées *Saint-Charles*. La plus grande est couverte de jardins en terrasses palissées d'orangers, de citroniers et de myrtes. Le corps de bâtimens qu'accompagnent les parterres, est vasté et embelli intérieurement par tout ce que l'art peut offrir de plus recherché. D'un côté vous découvrez les Alpes présentant trois rangs de montagnes, le premier cultivé, le second couvert de bois, le troisième chargé de neige et de glace. Dans la partie opposée, la vue parcourt un espace immense planté de vignes et parsemé de villes, de bourgs et de villages. Le lac lui-même n'offre pas un coup d'œil moins agréable ; outre la beauté de ses eaux qui ont la clarté du cristal, on y voit continuellement une foule de barques à voiles qui entretiennent la communication avec la Suisse ; le chemin qui y conduit ne le cède point aux plus belles routes de France. Madame Bonaparte admira la petite ville d'Arone ou Arona, si remarquable par la statue de cuivre battu, de soixante pieds de haut, qui représente Saint-Charles-Borromée. Sa tête seule peut contenir plusieurs personnes, et l'épouse du général en chef de l'armée d'Italie se reposa quelques instans sur la dernière marche de l'escalier qui se trouve précisément dans le nez du très-saint archevêque que l'on révère en Italie.

çaise nécessitaient à chaque instant le programme de nouvelles fêtes ; j'en faisais les honneurs, et je donnais, dans ces occasions d'allégresse publique, les bals et les concerts les plus brillans. Le jeu occupait assez régulièrement mes soirées ; quant au spectacle, je m'y montrais dans les jours d'éclat. On m'envoyait un courrier toutes les quarante-huit heures, et souvent même des estafettes le précédaient. J'étais instruite à point de tous les mouvemens de l'armée, et les principaux officiers recevaient les bulletins de ma main. Je cachais avec soin les défaites ; il m'en aurait coûté beaucoup d'avouer des revers, qui étaient aussitôt réparés. Je croyais fermement que tout devait céder à Bonaparte, et que les difficultés les plus invincibles devaient s'aplanir sous les pas d'un héros qui voulait déifier la gloire. Mon fils semblait marcher sur ses traces et s'était déjà distingué dans plusieurs combats. Pour Hortense, ses progrès dans tous les arts utiles et agréables me faisaient supporter plus facilement le chagrin d'en être séparée.

Je l'avais confiée aux soins de madame Campan, qui tenait à Saint-Germain-en-Laye une maison de jeunes élèves, dont les parens, pour la plupart, avaient suivi la fortune de mon époux. Ma fille se faisait remarquer de son institutrice et de ses compagnes par son amabilité et les rares qua-

lités qui lui étaient personnelles (1). J'étais au moment de la revoir; Bonaparte m'entretenait de

(1) Hortense-Eugénie de Beauharnais est douée des qualités les plus précieuses; elle est bonne, sensible, charitable, et toujours prête à obliger. Son humeur est peu bruyante, et son caractère la porte nécessairement à se laisser gouverner. Cependant elle aime l'indépendance, son ame souffre difficilement l'oppression; mais elle tient volontiers à ses habitudes, et revient facilement des premières impressions qu'elle a reçues. Son éducation fut confiée de bonne heure aux soins de madame Campan, qui tenait une pension devenue célèbre à Saint-Germain-en-Laye. Cette jeune personne s'y fit remarquer par son aptitude à tous ses devoirs, et son amabilité envers les amies qui l'environnaient. Elle eut beaucoup de peine à s'attacher au nouvel époux de sa mère. L'institutrice lui répétait jusqu'à satiété les victoires que son beau-père remportait constamment en Italie. « Il en est une, reprenait-elle froidement, que je ne puis lui pardonner; c'est celle qu'il a remportée sur le cœur de maman. » Elle ne tarda pas néanmoins à revenir de ses premières impressions sur le compte de celui qui devait influer d'une manière si positive sur leurs communes destinées. Elle s'identifia, pour ainsi dire, à tout ce qu'il faisait de grand, de sublime, au point qu'elle redoublait d'émulation pour se perfectionner dans tous les arts, surtout dans le dessin et la peinture, où elle finit par exceller, prévoyant bien qu'un jour elle se verrait appelée à de hautes destinées, qu'elle saurait bien remplir.

Mademoiselle Hortense faisait les honneurs du salon et de la table de son beau-père, quand par hasard madame

cette agréable illusion ; je n'attendais plus que ses ordres. Mais il m'écrivit qu'il lui manquait,

---

Bonaparte s'absentait une journée. Elle venait passer les vacances chez sa tante, la marquise de Beauharnais (madame Renaudin), mais elle resta à la pension de madame Campan, jusqu'à l'époque de son mariage avec Louis Bonaparte, où elle était avec sa cousine Émilie de Beauharnais (madame de la Valette, qui s'est immortalisée par son noble dévouement pour son époux) ; de même, deux frères de Bonaparte, Louis et Jérôme, furent recommandés par madame Bonaparte aux soins de M. Mestro, instituteur justement célèbre. (Eugène de Beauharnais avait terminé ses études.) Joséphine s'était chargée de pourvoir aux besoins des deux familles ; elle s'en acquitta avec le zèle de l'amitié. Souvent elle disait à ceux qui l'environnaient : Je vais aujourd'hui visiter ma grande chartreuse. Elle remplissait à ce dessein sa voiture d'effets et de comestibles en tout genre. On eût dit, à voir ses préparatifs, qu'elle allait entreprendre un long voyage ; aussi, dans l'une comme dans l'autre pension, quand on l'annonçait, la joie devenait, pour ainsi dire, générale. Tantôt elle demandait des grâces, et tantôt elle faisait accorder des congés ; du reste elle répandait des bienfaits sur les élèves dont les parens ne pouvaient suffire à un entretien coûteux. De même, elle payait des maîtres d'agrémens : aussi le nom de madame Bonaparte était dans tous les cœurs. Cette femme était réellement adorée et méritait de l'être.

Bonaparte, premier consul, visita l'établissement de madame Campan ; il examina le tableau qu'elle conservait religieusement de l'épouse de Louis XVI. « C'est bien, Ma-

pour terminer ses exploits en Italie, de faire la conquête des états de Venise. Déjà elle était commencée.

Je savais que les membres du gouvernement voulaient prononcer la destitution de mon époux et qu'ils redoutaient puissamment sa rentrée en France. « Où trouveront-ils des sicaires, m'écriai-je à la première lecture de la lettre de Botot (1), des sicaires assez hardis, assez téméraires pour venir la lui signifier à la tête de son camp, au milieu de son armée ? Les soldats l'appellent leur père et le regardent comme un être vraiment extraordinaire ; il peut, s'il le veut, faire rentrer dans l'ombre cette minorité directoriale ; mais il faut en mûrir le projet. Il doit se borner à feindre d'approuver le plan que je vais lui soumettre, de l'élimination projetée du Directoire et des deux conseils. » Tels étaient les raisonnemens que je me faisais à moi-même.

---

dame, je vous approuve. » Alors il plaça Caroline, la plus jeune de ses sœurs (devenue reine de Naples), et Stéphanie de Beauharnais, sa fille adoptive (grande duchesse douairière de Bade), dans le pensionnat de St.-Germain.

(1) Secrétaire de Barras. Bonaparte en fut long-tems jaloux, et Joséphine avait grand soin de lui dissimuler que c'était par cette voie qu'elle était instruite de tout ce qui se passait au Directoire à son égard.

A la vérité, il m'était bien facile de prévoir que cette ombre de triumvirat allait bientôt s'évanouir.

Déjà le manifeste contre le sénat de Venise était connu à Milan. Entre autres griefs que l'on reprochait à la sérénissime république, le plus formel était d'avoir donné asile au frère de Louis XVI, et aux nombreux émigrés de sa suite. Bientôt le Doge sera forcé de venir s'humilier aux pieds de ce conquérant fameux, dont les armes invincibles menacent d'ébranler tous les trônes. Le moindre signe de Jupiter irrité est un arrêt de mort contre tous les gouvernemens.

Les diverses proclamations que faisait Bonaparte, étaient en quelque sorte des amphibologies ; mais son véritable but devait rester caché au cabinet du Luxembourg ; car cette autorité mercenaire le harcelait sans cesse pour accélérer la ruine de l'Italie, et en partager les dépouilles ; les Directeurs pouvaient espérer que, dans la chaleur des combats, le plomb meurtrier ou le bras de quelque Séïde les débarrasserait du guerrier qu'ils redoutaient. En attendant leur triomphe, qu'ils regardaient comme certain au moyen de la prolongation de cette guerre, nos cinq monarques à terme jouissaient par anticipation

des fruits qu'ils comptaient recueillir de la fameuse journée du dix-huit fructidor (1).

Les états de Venise ne tardèrent pas à être soumis ; Vérone trouva grâce devant son vainqueur (2), et l'on vit enfin les couleurs tricolores

---

(1) Quelques jours avant la fameuse affaire du 18 fructidor, Bonaparte avait écrit à Barras : « Vous pouvez marcher sans crainte, je serai là pour vous soutenir ; Augereau a reçu mes instructions ; j'enverrai des troupes, je les ferai filer sur Lyon, sous prétexte qu'elles nuisent aux mouvemens de l'armée ; elles seront bientôt à Paris, et voleront à votre défense. »

(2) La ville de Vérone aurait été livrée au pillage à cette époque sans l'intervention puissante de madame Bonaparte. Elle dépêcha plusieurs courriers à son époux, en l'engageant à respecter le sanctuaire où avait reposé un illustre et malheureux proscrit. « Le prétendant de France, écrivait-elle, a trouvé dans cette cité asile et protection, c'en est assez et pour vous et pour moi, *vous m'entendez, général.* » En effet, elle obtint ce qu'elle demandait ; les habitans en furent quittes pour payer une forte contribution (3,600,000 francs). On rendit aux plus indigens quelques effets déposés par eux au Mont-de-piété de Vérone. Joséphine essaya d'inutiles tentatives en faveur d'honorables victimes désignées pour périr. De ce nombre fut le comte Emili ; elle intercéda en vain, Bonaparte demeura inflexible. « J'en suis fâché, madame, lui écrivit-il, mais j'ai été forcé pour ma sûreté et pour celle de l'ar-

flotter sur le palais du Doge. Bonaparte l'occupait. « Venez, madame, m'écrivait-il, venez jouir de l'enthousiasme dont je suis l'objet ; venez partager le bonheur d'un Français qui, le premier depuis Pepin, a fait arborer ses drapeaux sur les monumens de la première des républiques. » Il était presque impossible que les libérateurs de l'Italie n'eussent pas ensanglanté leurs trophées. La présence de Bonaparte avait nécessairement rétabli l'ordre, mais je gémissais sur les malheurs toujours inséparables de ses nombreux succès.

J'arrivai de Padoue à Venise par le canal de la Brenta, qui communique aux lagunes, espèce d'étangs ou de lacs séparés par des bancs de sable, et qui forment autant de petites îles. Là est bâtie cette ville unique (*g*), la plus forte qu'on connaisse sans fortification, impénétrable sans défense, qui a donné la loi à beaucoup de vaincus, sans avoir été la conquête d'aucun vainqueur. Mon époux l'était dans ce moment ; je ne tardai pas à lui offrir le laurier, symbole de

---

mée que je commande, de le faire punir. Il laisse des regrets, ses amis et ses ennemis le pleurent également. Un tel exemple est toujours douloureux pour celui qui l'ordonne ; mais, dans une pareille circonstance, le bonheur de tous doit l'emporter sur l'intérêt d'un seul. »

sa nouvelle gloire (1) : ma présence parut très-agréable au peuple Vénitien. Ces illustres et graves sénateurs, dont les pères, si l'on en croit une ancienne tradition, descendaient en droite ligne de la mer Adriatique, venaient journellement embellir ma cour ; là, comme à Milan, les fêtes se succédèrent, et les foudres de Mars n'empêchèrent pas de rouvrir les temples de Momus.

Toutes les autorités des républiques Cispadane, Transpadane, accouraient en foule à Venise, pour obtenir un regard du Wasingthon français. Je parlais passablement l'italien, de manière que j'étais en état de répondre aux complimens, et souvent aux très-ennuyeux discours dont ils honoraient la pre-

---

(1) La beauté, la variété, les points de vues pittoresques, les jardins délicieux sur les bords de la Brenta, enchantèrent mes yeux. La nature, dans ce beau pays, offre partout un printems perpétuel. Les palais les plus magnifiques attestent la richesse et le luxe heureux de leurs possesseurs ; les habitans ailés de cette terre promise, célèbrent, par leurs concerts harmonieux, l'arrivée de l'étranger qui vient respirer les parfums qu'exhalent de vastes champs, la plupart sans culture ; car, depuis Padoue jusqu'à Venise, l'air est réellement embaumé : cette route est une des plus agréables que j'aie parcourues dans mes voyages en Italie.

Note écrite de la main de JOSÉPHINE.

mière citoyenne de la république française. C'est ainsi qu'ils m'appelaient. Les distractions devinrent un besoin pour moi ; et pendant quelque tems le carnaval vint ajouter de nouvelles variétés aux plaisirs de nos belles Vénitiennes (*h*). Je m'efforçais de perpétuer à l'envi le charme si trompeur des illusions..... Bonaparte en profitait pour aller préparer, comme il le disait, le bal diplomatique qu'il voulait donner aux Génois.

Gênes la superbe (*i*) était au moment de jouir, à son tour, d'une souveraineté populaire. Cette ville célèbre offrait trop de richesses pour être à l'abri de la rapacité du soldat. Déjà les vents précurseurs de l'orage avaient soufflé : le général en chef semblait les diriger du côté où il voulait commencer l'attaque. Un de ses aides-de-camp remit au Doge ses dépêches. Il fallait souscrire aux conditions qui étaient imposées ; le sénat aurait voulu les discuter ; il n'était plus tems. « Il me faut, disait Bonaparte aux soldats génois, *républicaniser* votre pays à l'*italienne*, et c'est pour le sauver. Vous n'êtes pas dignes de jouir plus long-tems de cette liberté que le célèbre André Doria avait fait germer parmi vous. Non, vous n'en êtes pas dignes, vous avez osé renverser la statue de ce grand homme, et vous êtes au moment de retomber dans cette anarchie d'où il vous avait retirés. Je veux rester simple specta-

teur de vos troubles civils; cependant il vous faut un gouvernement. C'est à vous qu'il appartient de le choisir, je vous en laisse le droit; mais je ne vous quitterai pas qu'il ne soit établi. »

En effet, il fallut employer les menaces et un appareil imposant, pour faire reconnaître la nouvelle république Ligurienne. Bonaparte, habile à dissimuler, affecta de s'attendrir sur le sort de ce beau pays, et sur le malheur de ceux qui, ne trouvant plus d'asile ni de sûreté parmi leurs compatriotes, étaient forcés d'errer sur des plages étrangères. Il aurait voulu guérir cette fièvre que les patriotes génois avaient inoculée partout. Cette gangrène *démagogique* devait finir par détruire peu à peu les meilleurs citoyens. Bonaparte s'occupait franchement, à cette époque, de poser les bases de la paix continentale; aussi contribua-t-il de tout son pouvoir à l'accélérer, et le traité de Campo-Formio fut tout-à-fait son ouvrage.

Mais ce n'était pas assez pour lui d'avoir été jusqu'alors un grand capitaine, il lui restait une autre tâche à remplir, c'était celle de se montrer, à l'exemple de Lycurgue, aussi bon politique, et aussi grand législateur.

Tel était l'art avec lequel il avait entièrement changé la face des états qu'il avait conquis, que Milan, cet antique berceau de la monarchie,

était devenu, par la volonté d'un seul homme, le siége d'une république de rois, et que Venise, le patrimoine de la liberté, était sur le point de passer sous la domination de la fière Germanie (1). On croyait l'Europe pacifiée, la plupart des peuples se courbaient devant nos faisceaux ; partout le nom français se faisait respecter ; mais le volcan révolutionnaire était sur le point de se rallumer de nouveau.

Bonaparte, maître en quelque sorte des destinées de l'Italie, fut bientôt instruit par son frère Lucien que le Directoire, jaloux de ses succès, et calculant à l'avance que l'éclat de ses triomphes pouvait en imposer aux hommes d'état (2), avait jugé très-convenable à ses intérêts de le nommer son premier plénipotentiaire au nouveau congrès qui venait de s'ouvrir à Rastadt, pour travailler,

---

(1) On était redevable aux armes victorieuses de Bonaparte et à sa politique de la création nouvelle de la république Cisalpine, dont l'étendue était respectable. Mais il fallut bientôt faire un pont d'or à l'Autriche, et lui sacrifier Venise.

(2) Depuis la journée du 18 fructidor, le Directoire semblait avoir acquis une certaine apparence d'énergie et de force ; mais au fond ce n'était qu'une force factice incapable de résister aux orages et aux revers. Ainsi ce n'était que par la violence qu'on remédiait au mal ; exemple d'autant plus dangereux qu'il compromettait l'avenir. F***.

suivant le protocole ordinaire, à fixer le bonheur de plusieurs nations.

Depuis long-tems le général avait su dorer les fers qu'il avait donnés, avec autant de prudence que d'adresse, à ceux qu'il nommait ses bons amis, les *Italiens*. Il ne cessa, depuis ses premières campagnes, de travailler pour la gloire et surtout pour l'ambition, tel était l'adage qu'il avait adopté : aussi le répétait-il souvent.

Quelques jours avant notre départ pour l'Allemagne, la ville de Milan frappa une médaille en son honneur, et lui décerna le titre d'*Italique*. « Tu vois, ô mon amie, me dit-il en me l'offrant, cette marque honorable ; elle m'est décernée par la faveur publique. Faveur publique, répétait-il sans cesse, tu es aussi légère que le zéphir, aussi inconstante que les saisons, tu passeras comme elles ; et lorsque le vent du nord s'agitera, tu seras éclipsée.... Quant à mes actions, reprenait-il, c'est au burin de l'histoire à les transmettre à nos neveux. J'aurai vécu dans un siècle, où peut-être je n'aurai recueilli pour tant de hauts faits que le silence et l'oubli.... » Il dit, et tomba tout-à-coup dans les plus sombres et les plus pénibles réflexions. Son monologue interrompu m'inspira d'autant plus de tristesse, que peu de jours auparavant, l'un des personnages les plus importans du Milanais, le duc de Lit***, pour lequel Bona-

parte avait montré la plus rare bienveillance, s'était exprimé très-librement sur son compte ; il avait dit dans un casino privilégié : « Quand verrons-nous s'éloigner de nos murs ce météore capable à lui seul d'incendier toute l'Europe, et de faire jaillir les étincelles de son feu révolutionnaire jusqu'aux extrémités du monde ?..... »

Il part, il quitte cette Lombardie, premier théâtre de sa gloire, et qu'il rend témoin de ses regrets. En vain il se flatte d'avoir fondé plusieurs républiques qu'il croit invincibles ; tout lui démontre déjà que la légèreté et l'inconstance des peuples renverseront son ouvrage. Partout sur ses pas, on respire l'allégresse. Bonaparte, pour cette fois, semble étranger à la joie que sa présence inspire à Rastadt. Les ministres des diverses puissances lui furent présentés ; ils se firent un devoir et un plaisir de venir embellir nos réunions. Aucune souveraine n'avait encore joué un si beau rôle que le mien (1) ; je dispensais toutes les grâces, et j'étais la reine du cercle diplomatique ; j'aimais assez à converser *avec les abeilles royales et impériales* ; mais j'usais avec

(1) Madame Bonaparte vivait en souveraine, en Italie, recevant les hommages des villes et les présens des vaincus. On s'empressait partout de lui donner des fêtes. Venise envahie et dépouillée lui en offrit de magnifiques.

réserve de la confiance qu'elles daignaient m'accorder : j'étais loin de chercher à m'immiscer dans les affaires publiques; je laissais cette tâche à qui elle appartenait, et je me renfermais dans la sphère toute particulière que je m'étais réservée.....

Le comte de Fersen me fut présenté; ce n'était plus ce beau Suédois que j'avais vu faire l'ornement de la cour de Versailles. Je retrouvai en lui un faible diplomate ; il manqua même de la présence d'esprit nécessaire pour répondre à Bonaparte, lorsqu'il lui demanda d'un ton sévère quel était en ce moment l'ambassadeur de sa nation qui résidait à Paris. Sur la réponse du comte, qu'il ferait part de cette observation à sa cour, le plénipotentiaire français ajouta :

« Dites à votre maître que s'il ne change pas les vieux rouages d'une politique usée, je lui enverrai quelque jour *un gascon bon diplomate qui saura bien simplifier la machine et la faire marcher au pas.* Le roi Gustave apprendra peut-être trop tard et à ses dépens, *qu'il faut d'une main ferme tenir les rênes d'un état, et de l'autre se servir utilement de son épée quand il en est tems encore.....* »

C'était ainsi que mon époux se permettait de donner quelques leçons aux souverains qu'il semblait menacer. C'était ainsi qu'il conservait,

envers les ministres des puissances étrangères, cette hauteur inflexible dans les résolutions qu'il nommait définitives. Tant d'énergie présageait aux divers monarques de l'Europe, que le nouveau *Gengis* se croyait déjà au-dessus de ces dieux mortels. « D'ailleurs, disait-il aux délégués des nations, ne me forcez pas de rentrer en lice, la lutte ne saurait être égale entre un peuple qui vient de conquérir sa liberté, et des maîtres qui chercheraient à la lui ravir. Si vous rejetez aujourd'hui les moyens de conciliation que je vous offre, demain je vous ferai d'autres conditions; mais malheur à celui d'entre vous qui refuserait ma médiation, je renverserais tout l'échafaudage d'une fausse politique, et le trône qui s'appuierait sur un aussi faible argile serait bientôt écroulé. Je vous parle ici avec la franchise d'un soldat et la noble fierté d'un général victorieux. » Ainsi s'exprimait Bonaparte en présence des plénipotentiaires assemblés.

Au moment où tous les yeux et toutes les espérances se reportaient sur lui, il reparut en France. Le Directoire avait recueilli de bien tristes fruits de la proscription exercée contre deux de ses membres (1) et les plus notables citoyens. Cette

(1) Les deux Directeurs Carnot et Barthélemi furent remplacés au Directoire par Merlin de Douai et François

révolution de fructidor, qui exila de leur patrie de nouveaux Cicérons, dont on oublia les services, fut sur le point de réveiller tous les partis, et mit encore une fois la république à deux doigts de sa perte. Il fallait un génie extraordinaire pour cicatriser les maux de cette France, de cette admirable France. Bonaparte se montra aux peuples le front ceint du laurier de César, et portant à la main l'olivier de la paix. Cet homme semblait animé de l'amour du bien public; ses plus chauds partisans le croyaient attaché de cœur et de principes aux nouvelles doctrines qui respiraient la démocratie la plus outrée. Moi seule je le devinais, son masque tombait devant son amie, il était déjà fatigué de son rôle. En me renvoyant à Paris, où je l'avais précédé de quelques jours, il me dit ce mot remarquable : « Rappelez-vous, madame, que l'heureux Bonaparte ne sera satisfait que lorsqu'il habitera avec vous un édifice analogue

---

de Neuf-Château. On déporta sans forme judiciaire cinquante-trois députés, etc., etc. Les élections de quarante-neuf départemens furent déclarées nulles; la majeure partie des administrations fut réorganisée dans le sens de la nouvelle révolution.... Un mouvement militaire avait assujetti la capitale sous la direction d'Augereau, lieutenant de Bonaparte au 18 fructidor. Un autre mouvement militaire devait la ranger de nouveau au 18 brumaire sous les lois de ce général, devenu depuis si fameux.

à l'éclat de son nom. Cette petite maison (de la rue Chantereine) ne peut plus convenir au héros de l'armée d'Italie : il lui faut désormais un palais, il l'ornera des drapeaux conquis sur les ennemis de la France (1). C'est à vous, Joséphine, c'est à vous seule que je laisse le soin de m'en désigner un, digne de m'être offert par la nation que je viens d'immortaliser, et digne en même tems d'une épouse dont les heureuses qualités ne pourront que l'embellir.... »

Couronné des mains de la victoire, il va déposer une partie de ses palmes sur cet autel de la patrie préparé pour les recevoir. En vain ce faible Directoire qui le craint et l'admire, qui voudrait dissimuler ce qu'il ressent, et qui pourtant ne peut le dérober aux yeux des Français, cherche à éclipser ce soleil et à intercepter une partie de ses rayons. Efforts superflus ! rien ne peut l'ombrager. Cette triste autorité se voit contrainte de recevoir humblement de ses mains le traité de Campo-Formio ; elle fait plus, elle le proclame le sauveur de la patrie ; mais en secret elle a juré sa perte.

---

(1) Bonaparte était le premier décorateur de la France. Allusion au bon mot du grand Condé, qui, en parlant du maréchal de Luxembourg, le surnommait le *tapissier de Notre-Dame*.

Parmi les justes causes de l'inquiétude qui régnait en France, la tactique savante du *Quintumvirat* consistait dans l'art de répandre de mauvaises nouvelles. Il avait des journalistes à ses ordres qui s'y entendaient parfaitement : tantôt, sous la rubrique de Vérone, ils annonçaient que le général Bonaparte était au moment de se faire nommer Dictateur ; d'autres fois, dans un article des frontières de tel ou tel pays, l'on proclamait que toute la Lombardie était sur le point de se soulever de nouveau ; que les Italiens détestaient la tyrannie que leur avait imposée le vainqueur, et qu'ils étaient au moment de chasser le général Brune (1), et de rappeler leurs anciens ducs. Ailleurs, c'était une lettre de Turin qui répandait le bruit qu'une vaste conspiration était sur le point d'éclater à Paris, et que le Directoire serait remplacé par un gouvernement militaire dont Bonaparte serait le chef. Déjà l'on semait la nouvelle dans les départemens, que les instigateurs du complot étaient pris et traduits devant des commissions militaires, et que le vainqueur de l'Italie avait jugé prudent de prendre la fuite pour éviter d'être arrêté.

Voilà comme on cherchait à jeter de la défa-

(1) Le général Brune était alors commandant en chef de l'armée d'Italie.

veur sur les actions de mon époux; il lui était inutile de descendre dans l'arène pour se justifier, ses hauts faits parlaient pour lui. A la vérité le Directoire avait enchaîné les crimes commis par les jacobins; mais il avait établi un autre système de despotisme, qui ne tendait qu'à augmenter ses conquêtes, sans s'occuper du bien des peuples qu'il soumettait à sa domination. Il lui fallait des ressources immenses pour entretenir ses nombreuses armées. Afin d'y subvenir il entreprit de former une croisade, et de nouveau l'on jeta les yeux sur Bonaparte pour la diriger. Il s'agissait de tenter une descente dans les *trois royaumes*, de mettre un terme à la puissance orgueilleuse et colossale de la superbe Carthage.

L'intérieur de la France devait nécessairement être agité. Chaque jour décélait la faiblesse d'une part, et la témérité de l'autre. Bonaparte seul semblait rester étranger à tous ces mouvemens. Il vivait très-retiré, mais le concours de ses admirateurs était immense, et son hôtel ne désemplissait pas. Dans cet intervalle on lui présenta plusieurs plans de campagne; il feignait de les accueillir, mais il n'en adoptait aucun, et même il souriait sur le plus ou le moins de difficultés que présentait leur exécution. Il goûtait la politique des Anglais, et applaudissait à l'esprit national qui les dirigeait; mais il en voulait au ca-

binet de Saint-James, qui déjà, dans plus d'une circonstance, avait cherché à rabaisser l'honneur du nom français. Il regardait les projets actuels du gouvernement comme gigantesques, et ne se dissimulait pas l'impossibilité de les réaliser. Cependant il se préparait à visiter les côtes, et quelques jours avant son départ, nous eûmes une altercation assez vive, dont les suites auraient pu devenir fâcheuses pour tous deux, sans les soins de la prudente et constante amitié qui veillait sur nous (1). Peu à peu, Bonaparte revenu de

(1) Depuis son retour d'Italie, Bonaparte avait cessé d'être heureux dans son intérieur ; il écoutait des dénonciations mensongères que lui faisait Antoine, son cocher et son espion secret. A entendre ce misérable, Joséphine recevait très-fréquemment un nommé Charles Botot, attaché à Barras. Le fait était vrai ; mais madame Bonaparte se servait adroitement de l'espèce d'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de cet homme pour connaître, autant que possible, les secrets du Directeur. Par ce moyen, elle découvrit que les *cinq sires* désiraient fortement la démission du général. Ce fut elle qui engagea Bonaparte à faire alors momentanément quelques légères concessions, pour mieux parvenir à son but. Les moindres actions de Joséphine étaient souvent mal interprétées et vues sous un jour défavorable. Madame Bonaparte pouvait être excessivement légère, mais, pour coupable, elle ne le fut jamais.

Bonaparte fut instruit, que sous le vain prétexte de se rendre au manége, son épouse allait voir une personne

certaines préventions qui lui avaient été suggérées, parut reprendre toute sa sécurité. Je ne pus

---

dont il lui avait expressément interdit la société. Alors il ne garda plus aucune mesure avec elle : à la suite d'une violente querelle, il la chassa de son hôtel de la rue Chantereine, sur les onze heures du soir : il donna les ordres les plus formels à ses gens d'empêcher que madame ne pût rentrer dans son appartement. Joséphine, désolée de se trouver à minuit dans la rue, ne savait où elle devait porter ses pas. Heureusement, elle se ressouvint de cette amie bienfaisante, madame de Chât** Ren** ; elle vint la trouver, et lui raconta, ce qu'elle nommait à juste titre, sa mésaventure. Elle pouvait penser ainsi, car c'était pour sauver les jours d'un père de famille, condamné à être fusillé, qu'elle avait contrevenu aux ordres de son époux. « Restez ici, lui dit l'obligeante madame de Chât** Ren** ; quant à moi, je vais agir ; je vous engage seulement à garder le silence devant mes gens. Je ne voudrais pas pour beaucoup que quelqu'un se chargeât de publier que le général Bonaparte a chassé son épouse. Cet élan de jalousie pourrait nuire à sa gloire, et vous, Joséphine, votre réputation pourrait en souffrir. » Madame de Chât** Ren** s'était empressée de la reconduire à son hôtel dès la pointe du jour ; mais elle fut témoin de la rigoureuse consigne donnée par le général : le suisse refusa d'abord de la recevoir ; quelques louis adoucirent le cerbère : enfin, Joséphine est de retour dans ses appartemens. Madame de Chât** Ren** eût été très-fâchée que Bonaparte fût instruit qu'elle connaissait tout l'odieux de sa conduite. Au bout de quelques heures, elle revint comme si rien n'avait troublé la paix intérieure.

néanmoins gagner sur lui cette fois de l'accompagner jusqu'à Brest (*k*).

En montant le petit escalier qui conduit aux appartemens de la maison rue Chantereine, elle rencontra Bonaparte : « Où allez-vous, madame ? — Chez votre épouse. — Elle n'est pas visible. — Elle l'est pour moi. » Alors, Bonaparte la regarde fixement : « C'est vous, lui dit-il, trop officieuse amie, qui l'avez recueillie chez vous ; vous lui avez rendu un fort joli service. » Madame de Chât** Ren** balbutia quelques mots, et feignit même d'ignorer absolument ce qui venait de se passer. « Vous le saviez, madame, lui dit-il, en fixant encore ses yeux sur elle ; mais rappelez-vous ces mots : *à la vie, à la mort !* — Eh ! que m'importent vos menaces, répond la courageuse madame de Chat** Ren** : Joséphine est mon amie ; ce titre suffit à mon bonheur. Quant à ce que vous me reprochez de la servir, je ne peux ni ne dois vous entendre : suivez-moi, je m'expliquerai devant elle. » Aussitôt cette femme excellente entre précipitamment chez madame Bonaparte : Hé ! bon jour, mon amie, lui dit-elle, en la voyant encore au lit : elle ajoute, pour rendre l'illusion plus complète : « Seriez-vous indisposée ? » Le trop injuste époux était sur ses pas : mais à ces derniers mots, prononcés avec un sang-froid imperturbable, il perd tout-à-fait contenance, et finit par voir qu'il est à peu près dupe de ces deux dames. « A propos, général, dit la spirituelle amie, le tems est superbe aujourd'hui, il faut vous montrer au bois de Boulogne avec votre épouse ; cela est de rigueur, et je m'offre même pour vous accompagner. » Bonaparte pénétra facilement cette ruse ; il fallait réparer les erreurs de la nuit ; il fallait en im-

Il partit avec une suite nombreuse, et fut reçu dans les départemens qu'il parcourut comme un souverain qui visite ses états. La foule s'étant rassemblée sur son passage, ce n'était qu'un concours de bénédictions unanimes : le peuple voyait en lui le protecteur de sa liberté. Déjà des corps nombreux de différentes armes s'étaient réunis sur les côtes de France ; et les *trois royaumes* purent craindre un moment le succès d'une ex-

---

poser à ceux-là même qui avaient été le secretss témoins de la scène nocturne : aussi donna-t-il des ordres sur-le-champ. Joséphine était restée muette de surprise, en voyant les ressorts ingénieux que madame de Chât** Ren** venait de faire mouvoir en sa faveur. L'époux sortit avec son épouse ; la calomnie cessa ; la médisance ne sut plus qu'imaginer, et madame Bonaparte se montra victorieuse. Le jour même où toute la société se plaisait à répandre la nouvelle que le vainqueur de l'Italie allait décidément répudier sa femme, on le vit se montrer publiquement avec elle. « Avouez, mesdames, dit l'époux de Joséphine, avec un dépit qu'il ne pouvait dissimuler, avouez, de bonne foi, que vous me faites jouer ici un rôle bien étrange. Aussi, ajouta-t-il à madame de Chât** Ren**, vous êtes la femme la plus séduisante, la plus maligne, en un mot, la plus aimable, la plus détestable, et celle que je vais redouter à jamais. » Cependant, madame Bonaparte n'était pas totalement rassurée ; elle craignait : peut-être même allait-elle faire quelque confidence indiscrète. Mais un simple regard de son obligeante amie lui imposa un rigoureux silence.

pédition commandée par un homme audacieux, que rien ne pouvait forcer à faire un pas rétrograde, quand une fois il avait juré d'entreprendre et surtout d'exécuter.

L'armée française brûlait de se mesurer contre les Anglais. Le signal des combats se faisait entendre, et au moindre défi, tout se précipitait. Les légions étaient en présence; mais Bonaparte ne pouvait les mettre aux mains. Comment auraient-elles franchi l'espace qui les séparait de leurs voisins? où étaient les vaisseaux pour les conduire sur les rives désirées d'Albion? Et malgré les immenses préparatifs faits pour dompter l'orgueil britannique, le général Bonaparte comprit facilement que les projets du Directoire pour envahir la Grande-Bretagne, étaient feints ou adroitement imaginés, afin de mieux cacher ses desseins sur l'Égypte. Déjà les généraux qui devaient concourir à cette conquête étaient nommés; tous ceux qui allaient s'associer à leurs travaux avaient reçu l'ordre secret de se rendre à Toulon, où les escadres de Gênes, de Civita-Vecchia, de Bastia, allaient se réunir à la grande flotte. Plus de cinquante mille hommes, l'élite des plus braves légions, n'attendaient que le signal du départ..... sans savoir cependant où le vent du Luxembourg les dirigerait. Bonaparte était revenu à Paris: là, de nouvelles divisions

entre lui et le Directoire furent sur le point d'éclater. Une seconde révolution allait se manifester dans Rome (*l*). Mon époux était loin d'ignorer que le général Provera, le même qu'il avait combattu et vaincu en Italie, s'était ménagé des partisans dans l'antique patrie de Régulus. L'ambassadeur de France près du Saint-Siége, instruisait très-exactement son frère de tout ce qui se passait au Vatican : il recevait de lui des instructions pour accélérer ou retarder la chute du gouvernement papal. Joseph Bonaparte avait reçu l'ordre du Directoire de déclarer au souverain pontife que les hostilités allaient recommencer contre lui, s'il n'enjoignait à cet officier général, qui portait ombrage à mon époux, de quitter le territoire romain sur-le-champ. Pie VI craignant une nouvelle invasion, signa contre son gré le renvoi du général Autrichien. Mais il était écrit que le successeur des apôtres aurait beau s'humilier devant les Français, il fallait que des missionnaires jacobins de toutes les nations infectassent la capitale de la chrétienté par leurs proclamations incendiaires, et dictassent, du haut du capitole, de nouvelles lois au peuple romain, afin qu'il exhumât les statues des Brutus et des Cassius. On les a vus s'en faire un palladium aux yeux de la multitude égarée, et la forcer, en quelque sorte, à imiter l'exemple des meurtriers de César, si elle

succombait avant d'avoir pu reconquérir ses droits qu'elle nommait imprescriptibles.

En dernière analyse, si Bonaparte l'eût voulu, il pouvait, dès ce moment, faire tourner à son avantage cette insurrection fomentée à dessein, dont il faisait mouvoir à son gré tous les ressorts. Sa destinée l'avait placé dans des circonstances si extraordinaires, qu'elle lui permettait de tout hasarder, et dans un repas splendide donné à Paris par l'ambassadeur Cisalpin (1), il avait porté un toast aux futures destinées de la république romaine. C'eût été en vain que le pape aurait voulu éviter cette troisième guerre; il ne lui était plus possible de la détourner, il fallait se soumettre humblement à ressentir les atteintes de l'explosion qui menaçait de fondre sur les états romains. Il recommanda expressément à ses fidèles sujets de regarder les Français comme des frères, de leur donner l'hospitalité, de les traiter avec ménagement. L'infortuné pontife avait reçu de Berthier l'ordre de faire évacuer le château Saint-Ange. Au reste, ce général n'avait voulu admettre aucune des députations qui lui furent envoyées; il se contenta, pour toute réponse, de faire signifier au Saint-Père qu'il pouvait rester au palais du Vatican sous la protection spéciale des fils aînés de l'église militante (*m*).

(1) M. Visconti.

Bonaparte me parut satisfait qu'un autre général eût été chargé de cette mission *diabolique* (1). Il voulait faire croire à l'Europe étonnée, qu'il était étranger aux divers mouvemens qui se préparaient pour légitimer cette incroyable usurpation. Il lui en aurait réellement coûté de renverser lui-même le malheureux successeur des apôtres. « Je ne sais, me disait-il confidentiellement, mais ce prélat m'inspire un tel respect, que si je traitais directement avec lui, il finirait par faire de moi un néophyte. La vertu doit être toute puissante sur le cœur des hommes. Je l'avoue, autant j'aurais de plaisir à soumettre à mon joug une partie de ce monde, autant je sens de répugnance à expulser ce vieillard de ses foyers (*n*). J'ai laissé bien volontiers à d'autres le soin de remplir cette tâche. Les manœuvres de quelques intrigans l'ont accélérée, mais la gloire en restera toujours aux nobles enfans des Gaulois, qui seuls étaient dignes de fonder une nouvelle république sur les ruines de l'ancienne, et de relever ainsi les autels de la liberté romaine, en faisant un appel aux mânes de Caton, de Pompée, de Cicéron et d'Hortensius (2). »

(1) Propres paroles du général en chef de l'armée d'Italie.

(2) Bonaparte savait par cœur le discours prononcé par le général Berthier au moment où il monta au Capitole. Il en citait à tout propos des fragmens.

Tout semblait favorable à la cause de Bonaparte; il continuait d'être à Paris le point central des relations. Tout paraissait devoir se rattacher au jeune général; il excitait tous les enthousiasmes et favorisait toutes les ambitions.

Il venait d'être instruit des nouveaux événemens qui s'étaient passés à Vienne, et prévoyait déjà quelle en serait l'issue. « Ils ont affaire à un homme sage; j'en ai pour garant cette magnanimité qui lui est naturelle; Bernadotte saura parfaitement tirer parti des moindres circonstances. Dans tout ceci le Directoire doit se trouver embarrassé, il me craint, et redoute assurément de me donner le commandement d'une nouvelle armée en Europe; il ajourne ses projets, et moi les miens. Il voudra sans doute entretenir l'harmonie entre les deux puissances; qui sait cependant s'il ne m'est pas réservé de dicter un jour des conditions sévères à l'Allemagne? Il en est une qui mettrait le sceau à ma réputation, et rehausserait les prétentions de la maison d'Autriche (1). » Ainsi me parlait ce vaillant capitaine, cet homme qui,

(1) Bonaparte pressentait déjà qu'il deviendrait le suprême arbitre des destinées de la maison d'Autriche, et serait maître de lui imposer les tributs qui lui sembleraient le plus propres à satisfaire à la fois les deux seules passions auxquelles il sacrifiait : l'amour de la domination et la reconnaissance de la postérité.

un peu plus tard, devait écraser tant de nations, et finir par être écrasé lui-même sous le poids de sa gloire et de son ambition.

Déjà Bonaparte voulait forcer ses rivaux à prononcer son nom avec inquiétude. Sur lui s'arrêtaient les regards de la France ; si les cinq Directeurs feignirent de lui conférer des pouvoirs très-étendus (1), c'était pour lui ouvrir le chemin de la roche Tarpéïenne. Le général leur faisait entendre que l'Italie était prête à se soulever de nouveau, que le Tyrol n'attendait qu'un chef, et qu'il était peut-être plus avantageux, pour la république française, d'assujétir ces peuples, que d'exposer inutilement cent mille Français dans les déserts brûlans de l'Arabie, où la plupart périraient victimes de leur zèle et de leur généreux dévouement. C'était là que nos gouvernans l'attendaient : ils sentirent le danger qui les environnait, s'ils ne pressaient le départ de ce

(1) Le Directoire était curieux de voir en quel sens Bonaparte s'exprimait, à son sujet, dans la correspondance qu'il entretenait avec M. le comte de Cobentzel. Un agent secret fut envoyé à Vienne, et l'une des dépêches fut interceptée. Le général de l'armée d'Italie faisait pressentir au ministre autrichien qu'un changement politique lui semblait inévitable, et que d'ailleurs il tenait, lui Bonaparte, à ce que les conditions du traité de Campo-Formio fussent religieusement observées.

moderne Coriolan. Bonaparte ne fut point leur dupe ; jugeant de leur ineptie par leur manque de courage, il déploya en leur présence une profonde énergie ; il leur fit entendre cette fois le langage d'un maître irrité. A voir leur empressement pour l'éloigner entièrement des affaires publiques, on eût dit qu'ils redoutaient l'ascendant de son génie. La crainte qu'il ne prît trop d'autorité cédait à celle du danger présent ; jamais ce faible gouvernement n'avait pourvu à rien, il s'était endormi au sein d'une funeste confiance, et ne réfléchissait pas à ce qui pourrait arriver à l'instant du réveil.... Dans l'une des dernières conférences qui eurent lieu entre eux, Bonaparte, l'irascible, le fougueux Bonaparte, leur dicta hautement ses volontés. Cet homme prodigieux prévoyait déjà qu'il était appelé à renverser le *quintumvirat*, et pressentait que ce corps politique ne pouvait plus lui résister long-tems...

Plusieurs de ses membres osèrent élever des soupçons sur les projets qu'ils lui supposaient, et les manifestèrent d'une manière si évidente, qu'il menaça très-sérieusement de donner sa démission. « Signez-la, cette démission, lui dit froidement Rewbel, en lui présentant la plume. » Le héros de l'Italie hésita quelques instans. Il se rappela heureusement l'avis qui lui avait été donné, qu'on cherchait un prétexte spécieux pour

le mettre en accusation. Alors, reprenant son caractère, il leur adressa d'un ton ferme ce discours énergique :

« Citoyens Directeurs, j'ai fait un vœu solennel, c'est celui de ne jamais poser les armes que le jour où l'on pourra dire : La République française a vaincu ses ennemis, et imposé des lois au monde ! Jusque-là vous pouvez disposer de mon épée.... La France a déchaîné les vents. Ainsi donc j'attends de votre patriotisme et de votre zèle pour le bien public, l'ordre de rejoindre sur-le-champ mes drapeaux. Vaincre ou mourir pour sa patrie ! c'est la devise d'un brave; *elle est la mienne !....* » Ainsi s'exprimait librement Bonaparte, en présence de cet aréopage directorial; mais en secret il se proposait de secouer bientôt le joug que ce gouvernement éphémère prétendait lui imposer.

Il ne s'agissait plus pour lui que de savoir en saisir l'occasion. Mais les Directeurs, qui avaient eu l'art de deviner ses intentions, demeurèrent unanimement d'accord de l'envoyer s'immortaliser en Afrique (*o*) : en Afrique ! où bientôt une croisade d'un nouveau genre devait s'élancer au premier cri de guerre pour étonner l'Europe, et porter l'honneur du nom français, même au-delà du Bosphore.

CHAPITRE XV.

Mais par leurs vains discours, comment donc, ô sagesse !
Ont-ils pu si long-tems tromper Rome et la Grèce?
HELVÉTIUS, *poème sur le Bonheur.*

Les gouvernemens sortis des grandes révolutions, quelque régularité d'ailleurs qu'on cherche à leur donner, se ressentent long-tems de l'agitation à laquelle ils doivent leur existence. Tel était ce Directoire qui multipliait ses fautes et ses injustices, faisait naître le mécontentement chez les uns, et chez les autres cette insouciance des intérêts publics qui annonce la dissolution du corps politique.

Barras fut le premier de ses collègues qui annonça à Bonaparte que son étoile l'appelait de nouveau à triompher sous le beau climat de l'Égypte. Le général eut beau présenter des observations sur cette mystérieuse entreprise, qu'il nommait téméraire et gigantesque, il fallut obéir. Il n'eut que très-peu de tems pour se préparer à la conquête de l'héritage des Ptolomée que lui promettait cette expédition d'Orient. Son pre-

mier soin fut de s'entourer de plusieurs hommes de mérite. Des savans, même les plus distingués (1), briguèrent la faveur de fouler les débris de Thèbes et de Memphis. Je voulais l'accompagner sur cette terre promise, il s'y refusa ; et au moment où on leva l'ancre pour rejoindre la flotte qui côtoyait lentement les bords enchantés de la Provence, le soleil, qu'on appela depuis tant de fois le soleil de Bonaparte, éclaira le majestueux départ du vaisseau amiral. Le bruit de la musique militaire et des chants guerriers étouffa un moment sa voix. Ne consultant que son intérêt politique, auquel il aurait sacrifié ses affections les plus chères, il exigea de mon attachement pour lui, que je restasse en France. Dans cette occasion importante, il me rappela avec émotion ces paroles mémorables du maréchal de Villars à Louis XIV, en prenant congé de lui à Versailles, et me dit : « Joséphine, mes ennemis ne sont point en Asie, ni en Afrique ; ils sont en France ; je te laisse au milieu d'eux, pour les surveiller et préparer, s'il le faut, de grands événemens (2). »

(1) Monge, Berthollet et Denon ; les généraux Berthier, Murat, Lanne, Marmont, etc., etc.

(2) Il avait d'abord été décidé par le général en chef de l'armée d'Égypte que son épouse l'accompagnerait ; mais

Il me connaissait bien ce mortel extraordinaire ; il savait que, lorsqu'il s'agissait de le servir, mon cœur était toujours d'accord avec ses sentimens. Je lui promis de mettre tout en œuvre pour accélérer son retour, sans cependant prévoir quel serait le résultat de mes démarches.

Je fus d'autant plus affectée de son départ, qu'il ne m'était guère possible de me faire illusion à moi-même sur les intentions secrètes des Directeurs. Ils voulaient consommer la ruine de l'homme célèbre qu'ils redoutaient. Deux chances se présentaient en faveur de ceux qui désiraient le perdre. D'abord Bonaparte devait faire la conquête de l'Égypte : dans ce cas, il était presque certain qu'il abuserait de son autorité pour entreprendre de régner sur les Mameloucks ; il se rendait, par cette coupable action, le plus acharné des ennemis de la république, et la chute de cet audacieux concurrent devenait alors inévitable.

---

bientôt diverses circonstances s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Madame Bonaparte, embarquée sur le vaisseau *Lorient*, au moment de mettre à la voile, reçut l'ordre de revenir en France. Peut-être des conventions secrètes entre les deux époux motivèrent-elles cette brusque séparation. Tandis que l'un commandait à l'équipage de tourner sa proue vers la terre promise, l'autre revenait tranquillement en poste regagner ses foyers, et se réunir à ses amis.

Dans l'autre cas, il pouvait succomber sous les armes des Beys, ou même sous les efforts de son armée (*p*); alors prévenu d'imprévoyance, d'ineptie, de trahison peut-être, accusé d'avoir dissipé les trésors qui lui étaient confiés, il était mis en accusation pour rendre compte de sa conduite. Ainsi, dans toutes les hypothèses, le général ne pouvait que difficilement échapper aux traits dirigés contre lui de toutes parts. Je nourrissais donc de justes craintes; heureusement j'étais pour lui une sentinelle active et prévoyante.

Je me vis insensiblement délaissée de ceux même qui avaient fait éclater le plus d'enthousiasme pour les faits d'armes de Bonaparte; je me retirai de ces sociétés bruyantes pour veiller sur l'éducation de ma fille, et me renfermer dans le cercle peu nombreux de vrais et malheureux amis.

Trois mois étaient à peine écoulés depuis son départ, que déjà l'on publiait le bruit de sa défaite. A la reddition des îles de Gozzo et de Malte, succédèrent bientôt les nouvelles les plus inquiétantes. Cependant mon époux conservait encore des partisans. Afin de paralyser leurs généreux efforts, la faction qui lui était contraire fit répandre le bruit qu'il avait été assassiné lors de la téméraire expédition de Saint-Jean d'Acre. La nouvelle de sa mort s'accrédita. Je parus affectée

un moment ; mais je me plaisais à douter, et moi seule semblais paisible au milieu du bruit général. Peut-être aurais-je fini par rejeter toute illusion, sans un propos que tint en ma présence Le Tour***. Un jour que je m'étais rendue chez Barras, ce Directeur disait à l'un de ses collègues : « Voilà l'épouse de ce faquin de Bonaparte ; s'il n'est pas mort pour l'Europe, il l'est au moins pour la France ! »

Je demeurai en proie à la douleur pendant plusieurs instans, et entièrement livrée à moi-même ; une foule d'incertitudes s'élevèrent alors dans mon ame ! Peut-être l'habitude du malheur pâlissait-elle les espérances que je pouvais entretenir.

Tous mes amis ne changèrent pas avec la fortune ; de ce nombre fut la compagne de Tallien (1). Cette femme admirable, sans craindre

(1) Tandis que madame Tallien et madame Bonaparte étaient inséparables en France, leurs époux se brouillèrent en Asie. L'un attendait de l'autre une grâce accordée par l'illustre Kléber ; mais cette grâce avait besoin d'être confirmée par le général en chef. Ce dernier la refusa. Kléber, ami intime de Tallien, ne put contenir son mécontentement, et dit, en parlant de Bonaparte : « Ce petit despote rêve déjà la conquête du monde ; il vise au pouvoir absolu ; ne serait-il pas prudent de l'arrêter au milieu de sa carrière? » Peut-être si Kléber eût vécu, la journée du dix-huit

de supporter avec moi le fardeau de l'ingratitude, me rendit à cette époque des services signalés.

---

brumaire n'eût-elle pas eu lieu : il aurait su paralyser l'ambition de son chef, ou du moins il l'aurait devinée. Les rapports secrets de Ménou à Bonaparte, sur les mêmes qu'il prétendait exister entre Tallien et Kléber, soulevèrent contre lui l'homme qui déjà aspirait à fonder une nouvelle monarchie ; aussi évita-t-il de mettre son ancien ami dans le secret de sa fuite. Tandis que le navire qui portait César et sa fortune tournait sa proue vers les rives de la France, Tallien, comme la plupart des chefs de cette belliqueuse armée, était au point de tomber entre les mains des Anglais. L'heureux Bonaparte, débarqué à Fréjus, vint dicter des lois au Directoire (ce fantôme de gouvernement fut bientôt renversé). Au retour de Tallien dans ses foyers, l'ex-député apprit avec une vive douleur la perte irréparable qu'il venait de faire. Son orgueil en fut offensé : aussi jura-t-il d'oublier celle qu'il aimait éperdument. Pendant le cours d'une année ses résolutions se soutinrent. . . . . .

Madame de Cabarus avait fait prononcer son divorce d'avec Tallien durant sa longue absence) ; mais l'épouse délaissée avait l'attention délicate de lui envoyer régulièrement chaque semaine sa petite Joséphine. (Madame Bonaparte lui avait donné son nom.) A la vue de cet aimable enfant, ses pleurs inondèrent plus d'une fois son visage ; l'époux de la femme la plus intéressante finit par oublier ses serments, il redevint encore pour elle le plus faible des hommes. On peut dire à la louange de madame Tallien, devenue princesse de Chimay, qu'elle n'oublia jamais

J'avais conservé très-peu de relations avec Barras ; le protecteur avait eu quelques démêlés avec le protégé à l'époque du fameux voyage d'outre-mer ; j'avais dû embrasser vivement la défense de celui que j'aimais, sans manquer à la reconnaissance : mon devoir était de lui adresser quelques reproches sur le bannissement de mon époux dans les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis, bannissement qu'il aurait empêché s'il eût élevé la voix en sa faveur. On doit cependant rendre cette justice au Directeur, qu'il oublia ces légères dissensions, surtout au moment où ses collègues ordonnèrent la spoliation de plusieurs caisses d'argenterie qui appartenaient au sultan de l'Égypte (1). L'amitié

---

le père de sa fille ; qu'elle lui rendait de fréquentes visites dans son humble retraite (allée des Veuves, aux Champs-Élisées). Là, elle dut nécessairement remarquer que les tems étaient bien changés pour l'un comme pour l'autre. Aussi celle que l'on nommait à si juste titre en 1794 et 1795, *Notre-Dame de Bon Secours*, le devenait alors réellement en versant de douces consolations dans l'ame de celui qui n'usa de son immense crédit que pour protéger le faible et sauver bien des victimes ! ! !

(1). « C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre » la fameuse armée des satrapes... Il va se créer un trône » en Asie ; il va régner !... Nouveau Mahomet, il vient » imposer son culte... Il jette de l'or au peuple égyptien,

heureusement veilla sur ce dépôt. On sauva des effets très-précieux, qui avaient été offerts au vainqueur de Lodi et d'Arcole, par les per-

---

» donne le caftan aux principaux officiers de cette nation, » et revêt de la pelisse noire le Mollah, gardien du Me- » kias. Cet homme finira par se croire un dieu et s'impo- » sera le devoir de faire marcher son siècle ! Déjà il or- » donne au Nil de s'épancher sur le sol de l'Égypte... » Au Caire, il interprète le Koran, paraît à la fête de » l'anniversaire de la naissance du prophète chez le cheick, » coiffé du turban, et accepte avec enthousiasme le nom » d'Ali Bonaparte. Il fait plus, citoyens, il rend à l'armée » française les jouissances de la patrie, et trompe ainsi » l'exil que vous lui avez imposé ! Il abolit le divan. Bo- » naparte veut devenir maître suprême !... Cet homme » a pour maxime : « Qu'il faut porter la guerre au lieu » de l'attendre. » Les légions qu'il commande sont nom- » mées invincibles... *Elles sont invincibles !* Encore un » dernier effort, et le général en chef, satisfait de son » triomphe sur les Mameluks et des trophées d'Aboukyr, » tombera comme la foudre au milieu de vous, s'empa- » rera du pouvoir directorial de la république française, » et vous dira : *Messieurs, la poire est mûre aujourd'hui.* » Je suis devenu assez nécessaire, assez grand pour exé- » cuter avec succès une mémorable entreprise. Ma mis- » sion est remplie en Égypte (où vous m'aviez livré moi » et mes braves à toute la rigueur d'un exil sans gloire et » sans repos). Aujourd'hui, ma fortune, ma politique, » m'ont prescrit la loi de venir à pas de géant exécuter un » mouvement sublime... Mon action est subite; (aussi mon » secret fut impénétrable !) j'ai acquis en France une

sonnages les plus recommandables de la Lombardie et des États romains.

Durant l'absence de Bonaparte, je me retirai à la Malmaison (1). Ce lieu me retraçait des sou-

---

» popularité militaire utile à mes desseins. Votre répu-
» blique est dégénérée en pure anarchie, il faut avoir re-
» cours à un dictateur, il faut vous mettre entre les mains
» du médecin le plus doux. Votre parti est le plus juste
» en apparence, mais le mien est le plus puissant et le
» plus sûr. »

(Fragment d'un discours prononcé par Moulins au Directoire, en séance secrète au commencement du mois d'août 1799.)

(1) Pendant les dix-huit mois que dura l'absence de Bonaparte, Joséphine habita presque toujours la Malmaison. Elle l'avait acquise secrètement de M. Lecouteux, même avant le départ de son époux. Elle y pouvait recevoir librement ses amis, au nombre desquels étaient Barras, Charles Botot, Fouché, Ouvrard, etc., etc., etc. . . Madame Bonaparte y vivait sans faste; cependant elle toucha quelques sommes considérables. Mais son cœur avait un besoin si continuel d'obliger, qu'elle ne mettait pas toujours assez de discernement dans les nombreux bienfaits qu'elle se plaisait à répandre sur ceux qui la sollicitaient. Le séjour de Bonaparte en Égypte commençait à lui donner des regrets; elle l'aimait sincèrement, aussi lui ménagea-t-elle d'immenses ressources; elle détourna de lui de nombreux dangers; il eût été presqu'impossible à Bonaparte de rentrer en France, si cette femme attentive n'eût conjuré l'orage qui déjà menaçait sa tête dans le port de Fréjus.

Joséphine alla au devant de son époux jusqu'à Lyon,

venirs touchans ; j'y voyais ceux que j'aimais, et j'y vivais sans faste. Comme la plupart des créoles, je n'avais rien à moi, et je ne mettais pas tou-

---

mais ils se croisèrent et ne se rencontrèrent pas. Bonaparte, que son humeur farouche dominait déjà ne savait trop de quelle manière il devait accueillir son épouse *. Mais

* Bonaparte, de retour à Paris, descendit rue de Cérutti, maison dite Chanterelle (avant 1815 hôtel de la reine de Hollande) ; il s'adressa au nommé Saint-Louis, concierge, et lui demanda impérieusement et avec menace, si son épouse ne recevait point le sieur Botot. Celui-ci ayant répondu que non, — « Va me chercher les cuisiniers, les employés de la maison ; je veux pénétrer ce mystère, etc. » Deux jours après Joséphine arriva de Lyon, elle eut un entretien sur Charles, sur le compte duquel les frères de Bonaparte avaient été induits en erreur, en écrivant au général les démarches que M. Charles Botot faisait : ses démarches ne tendaient qu'à obtenir la main de mademoiselle de Beauharnais. Bonaparte, naturellement jaloux, fut ainsi rassuré sur les intentions de son épouse. Il continua à vivre en bonne intelligence avec elle. Peu de jours après, ils se rendirent à la Malmaison, dont Joséphine avait acquis la propriété. Arrivés sur les lieux, madame Bonaparte dit au général : « J'ai acheté ce petit château pendant ton absence, ainsi que cet homme (lui montrant Saint-Louis). » L'époux le regarda avec bonté, et lui promit de le conserver à son service puisqu'il lui était recommandé si puissamment par son épouse ; il ajouta en riant ; « Un tel serviteur est un être inappréciable pour vous ; je n'ai pu, par les promesses les plus séduisantes, ni par les menaces ébranler sa fidélité, ni finir par le rendre indiscret ; c'est le type des valets de Molière. » Joséphine sentit l'allusion, mais elle ne l'en fit pas moins convenir qu'un homme tel que l'invincible Bonaparte dégradait son caractère en cherchant à questionner ses gens, en écoutant les rapports intéressés sur ce qui se passe dans l'intérieur de Madame. Elle ajouta : « Mon cher, l'épouse du général Bonaparte, à l'exemple de celle de César, ne doit pas même être soupçonnée ! » Le grand capitaine la comprit, et se le tint alors pour dit...

jours assez de discernement dans les bienfaits que je répandais : ils tombaient au hasard sur ceux qui me sollicitaient ; mon cœur ne savait point prononcer un refus.... (*Bonne et excellente Joséphine, vous étiez ingénieuse pour soulager les êtres qui souffraient, vous saviez à propos leur prodiguer de douces consolations....*)

Je me plaisais à la campagne ; et pour qui n'aurait-elle pas de charmes, quand elle est parée de tous ses trésors ? Qui n'a pas senti ses

---

l'officieuse madame de Chat*** Ren*** s'étant offerte à ses regards, lui dit : « Joséphine est votre ange tutélaire ! Sans ses soins, son zèle, vous seriez peut-être décrété d'accusation. N'en doutez pas, vous avez des ennemis puissans, et votre expédition d'Égypte n'ayant pas eu tout le succès qu'on devait en attendre, vous ne seriez peut-être point rentré paisiblement en France, sans le secours de votre épouse. Elle vous a ménagé des amis, elle a détourné les coups qui pouvaient vous frapper ! Bonaparte, ajouta-t-elle avec force, cette femme est pour vous une amie véritable ! elle a tout fait pour vous servir ; elle le fera encore : son cœur, en harmonie avec ses devoirs, vous assure à jamais une excellente boussole. » Ainsi s'exprima la généreuse madame de Chat*** Ren*** ; elle finit par entraîner Bonaparte ; il admira la force de son raisonnement : il le trouva juste ; c'était l'éloquence du sentiment. Dès ce jour il donna toute sa confiance à Joséphine, et cet ange devint pour lui un mentor qui éclairait sa conduite et dirigeait ses pas.

peines s'adoucir, ses agitations se calmer, à la vue de prés fleuris ou de guérets couverts des riches présens de Cérès et de Bacchus ?.... Je ne contemplais jamais un beau printems sans éprouver un sentiment délicieux. En me laissant aller à l'impression enchanteresse des objets que la nature présente, je m'aperçus qu'il était aisé de goûter le bonheur : je sentis que les biens dont elle est prodigue, et qu'elle accorde presque toujours au travail, pouvaient me suffire. Et pourquoi trop désirer, me disais-je, un superflu qui, s'il ajoute à nos jouissances, nuit souvent à notre félicité (1)?....

Un hiver était fini, un autre allait commencer, depuis que je m'étais en quelque sorte exilée dans mon propre domaine ; cependant je continuais chaque jour mes promenades favorites. Je dominais sur une plaine immense ou plutôt sur une suite de rians jardins. Ah ! qu'il m'était doux, aux rayons étincelans de l'astre de la vie, de cueillir ces fleurs que le soleil y fait naître ! qu'il m'était doux de respirer cet air embaumé des parfums

---

(1) O champs ! disait Horace, ô paisible retraite !
Quand pourrai-je te voir ? quand pourrai-je en ton sein,
Loin de Rome, oublier enfin
Les jours trop agités d'une vie inquiète ?

Tibulle s'écriait, avec un doux chagrin :
Pour habiter la ville, il faut un cœur d'airain.

les plus purs, et de jeter les yeux sur ces champs couverts d'épis dorés, sur ces arbres chargés de fruits odorans, sur ces tapis, dont le vert tendre et toujours naissant réjouit la vue! Ici, penchée sur un ruisseau limpide, je contemplais les jeux des habitans légers de l'onde; ils nagent, plongent, se croisent à l'envie, et glissent les uns sur les autres, sans altérer jamais la pureté de ses eaux.

Là, j'admirais la beauté de deux cygnes superbes, qui, orgueilleux de la blancheur de leur plumage, en épuraient l'albâtre aux rayons du soleil, déployaient leurs ailes éblouissantes, et, souverains du fleuve, s'y promenaient à leur gré, tantôt se laissant entraîner au courant des eaux, et tantôt les remontant avec une fierté majestueuse.

Là, j'entendais avec transport le ramage des timides habitans de l'air, qui chantaient le retour de leur maître sur les branches des peupliers solitaires ombrageant mon domaine; le rossignol jaloux enflait son gosier si flexible, et faisait entendre l'harmonie de ses roulemens dès l'aube matinale. Ses rivaux confondus se taisaient; ils semblaient suspendre leurs chants pour écouter, en silence, les harmonieux accens du dieu de la musique champêtre, et ses sons variés, prolongés et cadencés avec tant d'éclat, adoucissaient mes

peines, et venaient répandre dans mon ame émue et ravie l'espérance et la paix. Ah ! dans ces momens délicieux, la nature entière était dans mon cœur.

Mais le deuil de la terre allait commencer : le dernier beau jour de l'automne est passé avec la dernière rose. Déjà les nuages amoncelés s'abaissent ; inondé de vapeurs contagieuses, l'air s'obscurcit ; la neige s'étend sur les prairies, sur les jardins ; son voile éclatant de blancheur sera uniforme ; les arbres dépouillés n'offriront plus aux regards des hommes que des feuilles jaunissantes ; les campagnes seront dépeuplées...., et tous ces changemens auront lieu avant que de nouvelles fleurs émaillent les champs, avant que je puisse revoir le mortel qui doit m'ouvrir de nouvelles destinées....

Je m'exprimais ainsi au moment où le Directoire s'applaudissait de son triomphe, et faisait sans cesse répéter que le futur roi de Jérusalem et de Chypre venait enfin de succomber sous les coups d'un farouche Omar et de ses féroces guerriers.

Quoique je dusse me croire condamnée pour un assez long terme à rester dans une obscurité parfaite et à l'écart, ce rôle, qui m'eût conduite à l'apathie et à l'indifférence, ne pouvait convenir à l'épouse d'un homme dévoré de l'ambi-

tion des conquêtes !!! D'ailleurs, l'habitude invétérée de tout savoir me poursuivait dans ma riante retraite ; mais tout était triste autour de moi ; les cœurs froids, les cœurs insensibles paraissaient peu touchés ; ils entendaient sans gémir les accens de ma douleur : indifférens, ils ignoraient combien sont tendres et durables les affections de l'amour, les affections de l'amitié..... Mais moi qui connais ces doux sentimens, qui les ai tous éprouvés ; moi qui ai tant perdu !..... je restais accablée du mal présent et de l'image effrayante de l'avenir.... J'avouerai cependant que, seule, je conservais une sorte de sécurité, effet naturel de ma confiance en mademoiselle Le Normand ; elle m'avait prédit : *que j'étais sur le point de revoir l'homme qui serait le plus étonnant de son siècle* (1). Nous aimons à croire ce qui nous flatte,

(1) Le ministre de la police générale (Fouché) fut instruit que deux employés de ses bureaux avaient dit, en discutant l'état des affaires, qu'on reverrait bientôt Bonaparte en France. Il fit remonter à la source, et sut que cette espèce de prophétie venait de la Malmaison, où l'épouse du général en chef de l'armée d'Égypte l'avait racontée dans son intérieur avec un air de satisfaction et de conviction intime. Ce rapport frappa singulièrement Fouché ; surtout il venait d'acquérir la preuve que la police avait récemment censuré une comédie héroïque en trois actes (*les Français en Égypte*), où l'auteur (Mademoiselle Le Nor-

et mes espérances se fortifièrent de plus en plus ; elles prirent bientôt l'apparence de la réalité, et dans l'instant où toute la France était presque convaincue de la perte du général, cet illustre

---

mand) faisait dire à Bonaparte : « Je rentrerai en France, » et ne déposerai les armes que lorsque la République » n'aura plus d'ennemis, etc. » Le ministre voulut questionner Joséphine sur ce qu'il nommait l'éclair de son esprit, qui au fond n'était que sa prévision volontaire.... Il la plaisanta beaucoup sur son aveugle confiance dans une science aussi conjecturale que l'art divinatoire. Mais elle répondit avec un grand sérieux : « Le cours des événemens humains, sans nul doute, est soumis à une impulsion qui dérive de certaines causes dont les effets sont inévitables. Les inspirations de mademoiselle Le Normand m'éclairent et me guident.... Ainsi préparez-vous, mon cher, à l'événement du retour d'un croisé.... Un tel événement, dis-je, ne peut ni ne doit être ignoré d'un homme tel que Fouché ; s'il lui est impossible de conjurer cet orage, il plane sur cette autorité chancelante, mais non sur le ministre de la police générale. Le conquérant de l'Italie nous revient entouré de présages heureux ; il exercera une influence immense ; son nom seul sera un merveilleux talisman..... ; et vous, ainsi que beaucoup d'autres, vous vous rattacherez au char de sa fortune ! Le jour même où il jugera qu'il est tems de se mettre en scène....., etc. » Fouché racontait confidentiellement cette conversation à M. D***, au moment même où il donnait l'ordre de fermer la salle des Jacobins de la rue du Bac.

(Note communiquée.)

conquérant que la victoire suivait partout, que la gloire n'abandonnait jamais, revint d'Aboukir à l'île de Corse, et débarqua ensuite dans le port de Fréjus (1).... Là, il apparaît comme la foudre au sein de la capitale, pour y parler de ses exploits et de ceux de la plus vaillante armée du monde, pour y venger ses propres injures et celles qu'on faisait à sa patrie. A l'exemple du grand Pompée, Bonaparte *n'avait qu'à frapper du pied contre terre pour en faire sortir des légions.* Enfin, les véritables amis de l'ordre en France ne tardèrent pas à se convaincre qu'il est des momens où la Providence semble se lasser des désastres d'un pays....

---

(1) Madame Bonaparte avait reçu plusieurs lettres de son mari, spécialement en date de la grande pyramide de Chéops. Il lui racontait en détail sa conférence avec le mufti Suleiman et les imans Ibrahim et Muhamed. Sa dernière était écrite du Mont-Tabor, et depuis le combat d'Aboukir, où l'amiral Bruix voulut avoir l'honneur de se déployer devant Nelson, et perdit notre escadre, leur correspondance fut interrompue pendant l'espace de plusieurs mois.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

(*a*) Page 77. — La main se divise en quatre parties, haute et basse, supérieure et inférieure. La haute se prend à l'extrémité des doigts, la basse à la razette ou restreinte, la supérieure est celle qui est vers la percussion, ou le mont de la main.

Elle se divise de plus en trois parties principales, dont la première est la jointure avec le bras; celle-ci est la plus courte et composée de moins de lignes; la seconde, et la principale, est la paume de la main, laquelle renferme tout l'espace qui se trouve entre la jointure de la main avec le bras et les racines des doigts, et c'est celle-ci qui contient principalement les lignes, les étoiles, les monts, les croix, les triangles; enfin la troisième est composée des doigts seulement, à chacun desquels il y a plusieurs jointures, et quelquefois même des lignes.

Les doigts de la main ont chacun trois jointures, à l'exception du pouce qui n'en a que deux seulement. Celles qui tiennent à la paume de la main sont les racines des doigts, ou les premières jointures.

La paume de la main est divisée en sept parties, sur chacune desquelles domine l'une des sept planètes, selon leur application particulière. Vénus préside sur l'élévation du mont situé sous le pouce; Jupiter sur le mont de l'index, Saturne sur le mont du doigt du milieu, le Soleil

sur celui de l'annulaire, Mercure sur celui de l'auriculaire, Mars dans le triangle ou plaine de Mars; et enfin la Lune sur le mont de la main, tel qu'on peut le voir dans celle de l'impératrice Joséphine.

Les lignes de la main de cette femme devenue si célèbre, étaient fort multipliées. Celle de vie, entre le pouce et l'index, au-dessous du mont de Jupiter, vers l'angle suprême, marquait sa bonté et peignait sa générosité naturelle : cette ligne lui pronostiquait des honneurs et d'immenses richesses; mais l'interruption des deux rameaux séparés et désunis, manifestait hautement qu'elle était menacée de douleurs dans la tête, de furoncles ou cloux, avec péril imminent. La marque de Saturne ♄ dominant l'élévation du mont de Vénus ♀, annonçait que Joséphine succomberait par la suite sous le poids des plus violens chagrins; que ces chagrins, multipliés à l'infini, accéléreraient sa fin, si d'ailleurs son agonie n'était forcée.... La figure ☌ sur le dos du pouce de cette femme admirable la menaçait de mourir malheureuse, et pourtant son étoile la dirigeait vers un point où l'intéressante créole devait étonner le monde.

La figure sous le doigt de Jupiter formée de telle sorte , que les branches en regardent le doigt du milieu, menaçaient Joséphine d'une mort soudaine; et d'autant plus, qu'abandonnant Jupiter, qui est très-fortuné, elle s'avançait vers le malheureux et funeste Saturne.

Dans la montagne des lignes élevées, on remarquait ces traits s'entrecoupant de cette façon ; ils déclaraient une persécution constante excitée par des personnes puissantes de la famille de ces deux époux, et notamment de celle du dernier. Cette persécution constante devait interrompre en quelque sorte le cours de la puissance promise par Jupiter ♃.

Mais les six étoiles bien formées ⁂, tant sur le mont de Vénus qu'à l'angle supérieur du doigt de Jupiter, marquaient l'accroissement des biens par événemens fortuits, tels que guerres, changemens dans la destinée des empires! Elle devait régner sous l'influence du maître du monde; de même, elle devait rencontrer sur la scène épineuse de la vie des amis chauds, des protecteurs zélés pour la garantir des méchans et l'associer aux bons!

Ces cinq petites lignes ||||, sous la troisième jointure du doigt de Saturne, pronostiquaient des travaux, et même un fâcheux emprisonnement. Le signe de Saturne ♄, entre la première et la seconde jointures, pouvait raisonnablement présager à Joséphine qu'elle succomberait de bonne heure sous la main du tems, et que plusieurs d'entre ses contemporains jugeraient sa fin forcée!!!! En outre, cette femme bienfaisante devait arracher à la mort d'illustres et innocentes victimes. Son influence sur Mars ♂, dominant le mont de Vénus de sa main gauche, devait nécessairement favoriser ses justes demandes auprès de l'autocrate devenu son époux.....

Le doigt annulaire était très-remarquable chez Joséphine; il avait certaines lignes droites ||| qui découvraient la femme aimable, ingénieuse et spirituelle; les trois étoiles ⁂ sur la racine de la première jointure annonçaient formellement que cette femme serait couronnée, qu'elle posséderait trois titres illustres, mais ne conserverait que le premier (*imperatorice.*)

L'auriculaire gauche de Joséphine était favorisé; aussi devait-elle être ingénieuse et savante; le mont de Mercure ☿ était imminent, mais un demi-cercle, court et profond, la menaçait de quelques périls. Les deux triangles △ que l'on apercevait sur le mont du dieu des voyages et du côté des

rapines, promettaient à madame de Beauharnais deux enfans légitimes de son premier mariage, mais désignaient positivement que la malignité ou certaines circonstances lui en attribueraient d'autres.

Les restreintes de la main de Joséphine n'étaient point tortueuses, quoique coupées par une ligne, laquelle s'élevant, montrait plusieurs rameaux à l'angle supérieur. Sa ligne vitale et fourchue vers les rasettes, entourait le mont de Vénus; aussi pouvait-on dénoter à l'avance que cette personne voyagerait dans des régions diverses. La vitale, interrompue dans son cours, désignait que les honneurs et les richesses s'éclipseraient quelques instans avant le cours de sa brillante automne. D'ailleurs, sa ligne saturnale ayant une profondeur proportionnée des autres lignes, annonçait que cette femme jouirait d'une excellente constitution, comme n'étant point entrecoupée de petites lignes vers l'élévation ou éminence du mont, ni conjointe avec l'infortuné Saturne. Sa ligne du foie était longue et droite, c'était véritablement alors qu'elle était ligne fortunée.... Celle dite naturelle allait circulairement jusqu'au commencement du mont de la lune, mais elle n'entrait point tout-à-fait dans la montagne: aussi l'aimable Joséphine était gaie, et non mélancolique, ni lunatique; mais cette ligne, tant soit peu courbée sous le doigt auriculaire, déclarait un peu de légèreté, d'autant qu'elle regarde le siége de Mercure avec une mauvaise élévation! Aussi Joséphine était-elle menacée de perdre sa fortune, et de voir des cosaques, fils chéris de Mercure, envahir ses domaines. Sans Jupiter protecteur, sous les traits d'Alexandre, cette funeste remarque aurait pu se trouver véridique....

La ligne mensale de la main gauche de Joséphine était

digne de louange ; elle s'épanouissait en rameaux, dont l'un semblait remonter vers l'index et s'étendre aux deux siéges avantageux de Jupiter et de Vénus. Aussi l'étoile de cette femme extraordinaire était-elle un talisman fortuné, notamment pour un conquérant subjugant les nations. Joséphine était juste, reconnaissante, et persévérante dans le bien : mais elle a obligé beaucoup d'ingrats ! ! ! !

Le triangle de l'annulaire droit dénotait la magnanimité, même la prodigalité, parce qu'il occupait l'agréable mont du Soleil ☉. Mais son étendue étant coupée d'une ligne, elle dénotait que Joséphine serait passionnée pour les grandes choses, qu'elle aimerait les arts et protégerait les artistes ; l'entrecoupe venant du côté de Saturne, et non de celui de Mercure, elle devait craindre l'influence maligne de cette planète, et non ses conséquences, surtout si elle s'était courbée vers le siége de la Lune ☽, et non vers l'angle supérieur.

Le triangle majeur s'inclinant sous l'empire de la Lune, lui rendait Mars favorable. Aussi devait-elle jouir d'une gloire sans bornes, avoir deux époux = 99 * étonner le monde par sa prodigieuse fortune, et attrister ses amis par sa fin douloureuse et prématurée ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

(*b*) Page 216. — Charles I^er^ avait une belle figure, une physionomie douce, mais mélancolique ; il avait le teint beau, le corps sain, bien proportionné, et la taille de grandeur moyenne ; il était capable de supporter la fatigue, excellait à monter à cheval et dans tous les autres exercices. On convient qu'il était mari tendre, père indulgent, maître facile ; en un mot, digne d'amour et de respect.

Malheureusement son sort le mit sur le trône dans un

tems où les exemples de plusieurs règnes favorisaient le pouvoir arbitraire, et où le cours du génie de la nation tendait violemment à la liberté. Dans un autre siècle, ce monarque aurait été sûr d'un règne tranquille ; mais les hautes idées de son pouvoir, dans lesquelles il avait été nourri, le rendirent incapable d'une soumission prudente à cet esprit de liberté qui prévalait si fortement parmi ses sujets. Sa politique ne fut pas soutenue de la vigueur et de la prévoyance nécessaires pour maintenir sa prérogative au point où il l'avait élevée. Enfin, exposé sans cesse aux assauts d'une multitude de factions furieuses, implacables, fanatiques, ses méprises et ses fautes eurent les plus fatales conséquences. Trop rigoureuse situation, même pour le plus haut degré de la capacité humaine !

Les partis qui divisaient le royaume étaient des convulsions générales de tous les esprits ; une ardeur violente et irréfléchie de changer la constitution de l'état ; un dessein mal conçu, dans les royalistes, d'établir le pouvoir despotique ; une fureur de la liberté dans les chambres des communes ; le désir dans les évêques d'écarter le parti calviniste des puritains ; les projets formés par les puritains, d'humilier les évêques ; et enfin le plan suivi et caché des indépendans, qui consistait à se servir des défauts de tous les autres pour devenir leurs maîtres.

Au milieu de cette anarchie, les catholiques d'Irlande massacrèrent quarante mille protestans de leur île ; et Charles Ier écouta le fatal conseil de soutenir sa puissance par un coup d'autorité. Il quitte Londres, se rend à Yorck, rassemble ses forces, et s'arrêtant près de Nottingham, il y lève l'étendard royal, signe ouvert de la guerre civile dans toute la nation.

On donne batailles sur batailles, d'abord favorables au

prince, ensuite malheureuses et désastreuses. Après avoir reçu dans son armée ces odieux Irlandais teints du sang de leurs compatriotes, et taillés en pièces par le lord Fairfax à la bataille de Nasebi, qui suivit la victoire de Marston ; il ne resta plus au malheureux monarque que la douleur d'avoir donné à ses sujets le prétexte de l'accuser d'être complice de l'horrible massacre commis par les mêmes Irlandais, le 22 octobre 1641.

Charles marcha d'infortune en infortune ; il crut trouver sa sûreté dans l'armée écossaise et se jeta entre ses mains ; mais les Écossais le vendirent et le livrèrent aux commissaires anglais ; il échappa à leur surveillance, et se sauva dans l'île de Wight, d'où il fut enlevé et transféré au château de Hull. Sa mort étant résolue, Cromwell, Ireton et Harrisson, établirent une cour de justice, dont ils furent les principaux acteurs, avec quelques membres de la chambre basse et quelques bourgeois de Londres. On traduisit trois fois le monarque devant cette cour illégale, et il refusa trois fois d'en reconnaître la juridiction. Enfin le 10 février 1649, sa tête fut tranchée d'un seul coup dans la place de Witehall. Un homme masqué fit l'office d'exécuteur, et le corps fut déposé dans la chapelle de Windsor.

(M. DE JAUCOURT.)

(*c*) Page 217. — Depuis la journée du 21 janvier 1793, des hommes turbulens et ambitieux ont enfanté, en se produisant sous l'espoir et le nom de la liberté, tous les désordres de l'anarchie. La France, en perdant son roi, avait recueilli tout à la fois les élémens de l'oligarchie et ceux de la licence ; de lâches intrigans, l'opprobre et le mépris de toutes les nations, s'étaient érigés en apôtres d'une doctrine fausse et subversive de toute société. Ils prê-

chaient hardiment le nivellement des fortunes ; la plupart de ces tyrannicides étaient liés par un serment solennel, tous avaient juré la perte des souverains qui occupaient les trônes de l'Europe. Sentinelles toujours assidues, lorsqu'il s'agissait de protéger le démon du mal, elles veillaient constamment aux portes des palais, pour s'y introduire au moindre signal et frapper de grands coups. Le mot de passage *libertas* était sur leurs lèvres, et celui de ralliement *prœdari* était gravé au fond de leur cœur avec un poinçon de fer.

Il faut, disaient ces fils d'Abiram, il faut travailler promptement à la réédification du culte de la bonne déesse, en nous environnant de compagnons, qui, après le signe usité parmi nous, nommeront de concert un *architecte* pour diriger l'ouvrage, et s'occuperont sans relâche de le terminer sous les regards du grand maître.

Le bon sens est un grand prophète par l'expérience du passé, et les yeux des hommes semblent plus faits pour cette lumière rétrograde que pour une lumière directe.

(*d*) Page 219. — « Ces fêtes se passaient en plaisirs, en réjouissances et en festins. Les Romains quittaient la toge et paraissaient en public en habit de table, ils s'envoyaient des présens, comme aux étrennes. Les jeux de hasard, défendus en un autre tems, étaient alors permis ; le sénat vaquait ; les affaires du barreau cessaient ; les écoles étaient fermées. Il semblait de mauvais augure de commencer la guerre et de punir les criminels pendant un tems consacré au plaisir.

» Les enfans annonçaient la fête en courant dans les rues dès la veille, et criant : *Io Saturnalia*. On voit encore des médailles, sur lesquelles ces mots de l'acclamation ordi-

naire de cette fête se trouvent gravés. M. Spanheim en cite une qui devait son origine à la raillerie piquante que Narcisse, affranchi de Claude, essuya, lorsque cet empereur l'envoya dans les Gaules, pour apaiser une sédition qui s'était élevée parmi les troupes. Narcisse s'avisa de monter à la tribune pour haranguer l'armée à la place du général; mais les soldats se mirent à crier : *Io Saturnalia*, voulant dire que c'était la fête des *Saturnales*, où les esclaves faisaient les maîtres.

« La statue de Saturne qui était liée de bandelettes de laine pendant toute l'année, apparemment en mémoire de la captivité où il avait été réduit par les Titans et par Jupiter, en était dégagée pendant sa fête, soit pour marquer sa délivrance, soit pour représenter la liberté qui régnait pendant le siècle d'or, et celle dont on jouissait pendant les Saturnales. En effet, toute apparence de servitude en était bannie; les esclaves portaient le chapeau, marque de liberté; se vêtissaient du même habit que les citoyens et se choisissaient un roi de la fête (*). »

On a vu se renouveler en France, en 1793, les folies des Romains, mais les nôtres étaient coupables. Dans ces jours de douloureuse mémoire, où les esclaves se révoltèrent contre les maîtres, où le fils s'arma contre le père, le père contre le fils, les choses les plus saintes furent horriblement profanées; des processions scandaleuses parcoururent l'enceinte de la capitale; les ornemens pontificaux devinrent les habits des laïques, les vases sacrés servirent aux usages les plus vils, et au lieu de Saturne, on promena, sur des chars découverts, des femmes la plupart signalées à la vindicte publique, ou par leurs mœurs, ou

(*) Dictionnaire encyclopédique.

par leurs discours. De déhontées jacobines les accompagnèrent; mais la plupart étaient de jeunes filles timides, innocentes, qui, pour soustraire leurs parens à la mort ou à l'exil, s'enrôlaient, pour ainsi dire, forcément sous les bannières de la liberté factice, et l'accompagnaient au Champ-de-Mars, où les *frères et amis*, groupés autour d'un autel décoré de verdure et orné de fruits, attendaient la nouvelle *divinité*, pour faire en son honneur de nombreuses libations. Des danses, des jeux divers, des toasts fréquens rappelaient ces tems où les soldats d'Annibal s'oublièrent dans les plaines de Capoue. Mais le rapprochement des deux peuples, si différens par leurs mœurs et par les tems où ils vivaient, n'était pas du tout à l'avantage des modernes. Les uns oublient dans les délices qu'ils étaient ces mêmes soldats arrivés presqu'au moment de vaincre les vainqueurs de l'univers; et les autres, après avoir donné quelques heures au plaisir d'un honteux spectacle, retournaient froidement dans leurs comités permanens, signer de nouveaux arrêts de proscription dirigés souvent contre ceux qu'ils venaient d'aduler.

« Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardait comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui était le dernier supplice dont on punissait les scélérats (nous entendons la dispersion de la cendre des morts), de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous? Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité des crimes de l'espèce humaine. Dans quelques villes de France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières, on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout escla-

vage ; on édifia des lieux de douleur pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir ; enfin, il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cimetières. C'est que là, s'exercèrent les jugemens iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice. »

» Les anciens auraient cru un état renversé, si l'on avait violé l'asile des morts. On connaît les belles lois de l'Égypte sur les sépultures. Les lois de Solon séparaient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnaient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'au legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre. »

(M. DE CHATEAUBRIAND.)

(*e*) Page 227. — *Alexandre de Beauharnais à sa femme, le 4 thermidor, l'an 2 de la république française.*

« Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus, sont que je suis la victime de plusieurs scélérats, se disant patriotes. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire, ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfans. Je ne te parlerai point de mes regrets, ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lient à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ces rapports. Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que non-seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein en me supposant des desseins coupables. Cette idée déchirante ne

me permet pas de ne point te recommander ma mémoire. Travaille à la réhabiliter, en prouvant qu'une vie entière consacrée à servir son pays, doit aux yeux de la saine partie de la nation repousser d'odieux calomniateurs. Cet ouvrage doit être ajourné, car dans les orages révolutionnaires, un grand peuple doit s'environner d'une juste méfiance : je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour ses plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un Français. Adieu, mon amie, console-toi par mes enfans, console-les en les éclairant, et surtout en leur apprenant que c'est à force de vertus qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice et rappeler mes services et mes titres à l'amour de mes concitoyens. Adieu, tu sais ceux que j'aime, sois leur ange consolateur, et prolonge par tes soins ma vie dans leur cœur. Adieu, je te presse ainsi que mes chers enfans, pour la dernière fois de ma vie, contre mon sein.

» Alexandre de Beauharnais. »

(*f*) Page 231. — Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, le chien a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire. Il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens. Il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Il prend le ton de la maison qu'il habite, comme les autres domestiques; dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner. Il les connaît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient fier, et quelquefois féroce. Il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, donne l'alarme, avertit et combat.

» Le chien, dit plus loin le Pline français, est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître, et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique, le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens; le seul, enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse. »

On est fâché, après un tableau aussi touchant, que M. de Buffon fasse du chien, auquel il donne tant de qualités, une machine qui se meut, en quelque sorte, par des ressorts purement mécaniques, et qui n'a point l'idée du bien et du mal qu'il peut faire. Il est vrai que Descartes avait soutenu avant M. de Buffon, que les bêtes n'avaient point d'ame. Cette question fut vivement agitée dans les écoles, au siècle de Louis XIV. Je m'étonne qu'on ne l'ait point demandé à La Fontaine, personne ne pouvait le savoir mieux que lui; et je suis persuadée qu'il eût été pour l'affirmative.

Marie-Thérèse-Charlotte (Madame, duchesse d'Angoulême), avait reçu de son frère un chien, qu'elle emmena avec elle en sortant du Temple. Ce fidèle compagnon de ses infortunes l'avait suivie jusqu'en 1801 : étant tombé du haut d'un balcon, dans le palais Poniatowski, à Varsovie, il expira sous les yeux de sa maîtresse.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici quelques autres exemples de fidélité, donnés par les chiens, dans les jours malheureux de la révolution.

Un boucher avait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; son chien accompagna la fatale charrette jusqu'à la place de la révolution : il suivit son maître des yeux jusqu'à ce qu'enfin il disparût sous la hache du bourreau. Après avoir cherché long-tems, il accompagne de nouveau la charette jusqu'à la Conciergerie ; il attend à la porte de la prison, et le lendemain il suivait encore la charrette : il la suivit ainsi pendant près d'un mois. Ce fait, attesté par plusieurs témoins oculaires, a été consigné dans les mémoires du tems.

M. D*** était en prison : deux enfans en bas âge allaient voir tous les jours leur père ; ils n'avaient d'autre conducteur que le chien de la maison, qui leur servait de Mentor dans leur voyage. Il veillait sur eux, avait soin de les faire éloigner des voitures, faisant écarter les passans, et les ramenait toujours par le même chemin, sans qu'ils aient jamais éprouvé le moindre accident.

(Delille.)

La malheureuse comtesse de P***, détenue à la Petite-Force, reçut son acte d'accusation pour être transférée dès le lendemain à la Conciergerie, et de là monter sur l'échafaud. Elle était assise sur un banc dans la cour de police,

où elle pleurait amèrement; plusieurs détenues employaient tous les moyens possibles pour la consoler. « Je ne tiens point à l'existence, répondait-elle du plus grand sang-froid; mon époux a péri à Quiberon, mes fils sont émigrés, ma fille unique a épousé l'un des assassins de son père, je n'ai plus qu'*Azor* pour me distraire et me consoler dans mes infortunes. J'ai perdu mes amis : la plupart d'entr'eux ont payé mes bienfaits par la plus noire ingratitude; mes domestiques servent aujourd'hui mes ennemis, et leur ont fait sur mon compte les rapports les plus perfides et les plus mensongers, tous m'ont abreuvée à longs traits du poison de la calomnie. Dans des malheurs si grands, mon fidèle *Azor* me fait oublier qu'il existe des ingrats. Ce pauvre animal est vieux et infirme; en me perdant, il n'a plus d'appui, et reste à la merci du sort. » Madame Ancre, concierge de la prison, se trouvant par hasard à ses côtés, lui promit de s'en charger. « Je mourrai alors plus contente, répliqua-t-elle affectueusement en lui pressant la main. » Effectivement, à l'instant même, elle reprend sa première sérénité, et passe cette dernière nuit fort paisiblement. Dès six heures du matin on vint la chercher pour la conduire au tribunal; elle caresse *Azor*, lui fait ses derniers adieux, et le remet à sa nouvelle maîtresse. Celle-ci lui renouvela la promesse de le conserver. On remarqua que précisément à la minute où madame de P*** avait péri sous le fer assassin, son chien poussa des hurlemens affreux, qui, pendant trois jours, ne discontinuèrent point; le quatrième il expira de douleur.

(*g*) Page 233. — Les gens qui se plaisent à trouver des rapports entre les traits physiques et les qualités morales, entre les figures humaines et celles des animaux, ont re-

marqué que Danton avait la tête d'un dogue, Marat celle d'un aigle, Mirabeau celle d'un lion, Robespierre celle d'un chat. Cette figure changeait de physionomie; ce fut d'abord la mine inquiète, mais assez douce, du chat domestique, ensuite la mine farouche du chat sauvage, puis la mine féroce du chat tigre.

Le tempérament de Robespierre fut d'abord mélancolique, il finit par être atrabilaire. A l'assemblée constituante, il avait le teint pâle et terne; à la convention, il devint jaune et livide; long-tems il ne parla à l'assemblée constituante qu'en gémissant; à la convention il ne parlait qu'en écumant. L'histoire de son tempérament est en grande partie l'histoire de sa vie.

On l'appela d'abord le patriote Robespierre, ensuite l'incorruptible, ensuite le vertueux, ensuite le grand. Le jour vint où le grand Robespierre fut appelé tyran, et ce jour là, un sans-culotte le considérant étendu sur un grabat, au comité de sûreté générale, dit: « Voilà donc un tyran, ce n'est que ça? »

Tout homme instruit s'élève contre la clameur publique, quand il entend les dénominations qu'elle donne à Robespierre; il n'en est pas une qui ne soit une faveur. Il ne fut ni un Sylla, ni un Catilina, ni un Octave, ni un Cromwell. Tous ces hommes furent des guerriers; plusieurs d'entre eux furent d'habiles usurpateurs. Robespierre ne fut pas même un Néron; quoique Néron soit mort en lâche, il fut au moins un hardi gladiateur. Robespierre sera-t-il nommé Catilina, parce qu'on vit près de lui des Céthégus pour intriguer; Octave, parce qu'il eut un Antoine à immoler; Sylla, parce qu'il eut des émissaires pour corrompre l'armée; Cromwell, parce qu'il eut des Vane pour pérorer; Néron enfin, parce qu'il eut des Anicetus pour assassiner? Eh!

souffrez donc que les dévotes l'appellent un Dieu, puisqu'il eut aussi son paralytique pour marcher à ses côtés.

On ne varie pas moins sur le titre politique qu'il convient de lui donner. Il ne fut ni dictateur, ni triumvir, ni tribun, il fut l'Appius des décemvirs; et il se trouva des Claudius qui, pour lui plaire, jetèrent, non dans ses bras, mais sur l'échafaud, une autre Virginie.

(Courtois.)

Robespierre caressa un moment l'idée qu'il pourrait monter sur le trône de France. Son union projetée avec l'héritière du feu roi, n'est point une pensée qu'on lui prête; il a réellement nourri un instant cette chimère. Il rêva un jour qu'on le sacrait à Notre-Dame, et qu'au moment où l'archevêque entonnait le *Te Deum*, la foudre du ciel était tombée sur la nef, l'avait séparée en deux, et qu'un jeune enfant, la tête ceinte d'une couronne, était venu la déposer sur les genoux de la prisonnière du Temple, et l'avait, lui Robespierre, marqué d'un fer rouge au front, en lui présentant ensuite une coupe où se trouvait une liqueur rouge comme du sang, qu'il l'avait contraint à boire. La fable de la conception d'un nouveau messie, dérive en quelque sorte de cette vision fameuse. A l'exemple de Cromwell, dans les derniers tems de sa vie, il affectait une double hypocrisie, et feignait de pencher vers la clémence. Il montrait un grand zèle pour soutenir la cause de Dieu, et propager le dogme de l'immortalité de l'ame.

(*h*) Page 245. — Lorsque Marie-Antoinette d'Autriche fut traduite à la Conciergerie, on la plaça dans une chambre (la chambre appelée du *conseil*), qui est regardée comme la plus mal-saine de cette affreuse prison, toujours humide et infecte. Sous prétexte de lui donner quelqu'un

à qui elle pût demander ce dont elle aurait besoin, on lui envoyait pour lui servir d'espion (de *mouton*, en terme vulgaire) un homme d'une figure et d'une voix effroyables, qui était chargé, d'ailleurs, à la Conciergerie, des travaux les plus mal-propres et les plus dégoûtans. Cet homme se nommait *Barrassin ;* voleur et assassin de profession, il avait été condamné à quatorze années de fers, par jugement du tribunal criminel. Le concierge qui avait besoin d'un chien supplémentaire doué de la parole, avait obtenu que Barrassin, coquin très-intelligent, resterait à la Conciergerie, où il tiendrait son ban de galérien. Tel était l'honnête personnage qui tenait lieu de valet-de-chambre à celle qui fut reine de France. Cependant quelques jours avant sa mort, on lui avait ôté son *officieux*, le voleur de grands chemins, et on avait placé dans l'intérieur de sa chambre un gendarme en sentinelle, qui veillait jour et nuit autour d'elle, et dont elle n'était séparée, même pendant son sommeil, sur un lit de sangles, que par un mauvais paravent en lambeaux. La fille des empereurs avait, dans ce séjour affreux, pour tout vêtement, une mauvaise robe noire, qu'elle était même obligée de raccommoder tous les jours, pour ne pas être exposée nue aux regards de ceux qui venaient la visiter. Elle n'avait point de souliers. Telle a été la fin de Marie-Antoinette, devant qui toute l'Europe a fléchi le genou, à qui tous les honneurs qui peuvent être rendus à une mortelle, ont été prodigués, pour qui tous les trésors du monde ont été ouverts.

« Louis sur l'échafaud a terminé sa vie ;
» Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie. »

DELILLE.

(*i*) Page 246. — Madame de Beauharnais, renfermée

dans la prison de Pélagie, apprit par quelques infortunées qui partageaient son sort, qu'une jeune personne venait de prédire à Maximilien Robespierre, ainsi qu'à Saint-Just et à un nommé Lafosse, administrateur du bureau central, qu'ils seraient, les uns et les autres, jugés et condamnés dans cette même année (1794), mais pour des faits différens (1). En attendant l'accomplissement de cette sinistre prédiction, ces farouches républicains (qui ne l'étaient que de nom), avaient cru prudent, et par mesure de sûreté générale, d'ordonner l'arrestation d'un démon familier, qui leur promettait, pour récompense de leurs travaux révolutionnaires, que la loi du talion leur serait sévèrement appliquée.

Un tel rapport devait nécessairement piquer la curiosité des tristes prisonnières ; à l'envi elles voulurent consulter sur leur sort l'oracle parisien : mais l'oracle recevait alors la récompense de son imprudente véracité, en expiant cruellement à l'hôtel de la Petite-Force le danger trop réel d'une grande réputation. On trouva cependant le moyen de pouvoir l'interroger par écrit, en lui soumettant les documens nécessaires pour opérer la solution d'un thème parfait (2). L'oracle répondit à chacune des consultantes suivant leur horoscope extrait du livre des destins. A Madame de Beauharnais : « Qu'elle survivrait à son époux, » (lui devant périr de mort violente) ; un second hymen » lui était annoncé avec un homme de guerre ; cet homme

(1) En effet, Lafosse fut impliqué dans une affaire de fabrication de faux assignats.

(2) Le mois et le quantième de la naissance, l'âge ; est-on né le jour ou la nuit ; les premières lettres alphabétiques du nom de croyance ; celle de la ville natale, la couleur préférée, l'animal de choix, celui que l'on hait, la fleur que l'on distingue.

» de guerre devait faire à la fois l'admiration de la France,
» devenir le régulateur du monde entier : elle, appelée
» aux plus hautes dignités ! régnant avec lui sur plusieurs
» pays divers ! (on avait ajouté un post-scriptum) ; ce se-
» cond époux pourra devenir infidèle envers vous ; s'il en
» est ainsi, dans quatre lustres, toute illusion de bonheur
» est à jamais détruite. »

Quelques jours après sa sortie de prison, madame de Beauharnais se trouva chez madame De***, on parla de destinées fâcheuses. La mienne promet beaucoup, dit l'ex-prisonnière, et pourtant jusqu'à ce jour je n'ai connu que les chagrins. Croiriez-vous que j'ai cherché à soulever le voile mystérieux qui nous dérobe l'avenir. Voilà mon horoscope, il me confirme la justesse des prédictions qui me furent faites dans mon enfance. L'une des personnes présentes à cette conversation, s'écrie : Allons sur-le-champ consulter la célèbre sybille du faubourg Saint-Germain ; sa plume a tracé cet écrit ! Cependant la protégée d'Apollon refuse positivement d'admettre ces dames dans son sanctuaire, les consultantes insistent et la rassurent sur la pureté de leurs intentions. Madame de Beauharnais fit valoir son premier horoscope, et rappela la conformité de leurs communs malheurs.....

Hélas ! tout semblait suspect dans ces tems déplorables ! aussi la protégée du destin crut devoir leur dire :

Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens ;
Plus d'amis, de parens, ni de concitoyens.
Le fils épouvanté craint l'abord de son père ;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère.

DELILLE.

Mademoiselle Le Normand finit par recevoir gracieusement ces adeptes ! et le besoin de s'entretenir fréquemment

avec elle devint d'une nécessité première pour madame de Beauharnais.

(*k*) Page 249. — Après la mort de Robespierre, la plupart de ceux qui avaient donné dans tous les excès révolutionnaires, affectèrent de se soumettre aveuglément à l'empire de la mode. Les cheveux gras, dits à la *jacobine*, furent remplacés par les jolies coiffures à la grecque, à la victime, au repentir. Nos dames françaises furent habillées à la romaine. Les petits-maîtres qui avaient siégé dans les divers comités et dans les assemblées de sections, se surpassèrent par leur mise recherchée. L'un portait une cadenette poudrée, l'autre avait un collet en velours vert; celui-là venait d'échanger son gilet rond contre un habit carré. Les appartemens furent décorés dans le dernier goût. C'était à qui renchérirait encore sur le luxe. L'or et les pierres précieuses reluisaient de toutes parts; les festins les plus somptueux, les plus délicats remplacèrent ces repas si simples où l'on se piquait de rappeler la frugalité des mets des Lacédémoniens: chacun put facilement se revoir en famille; on célébra les fêtes de patron; celles qui rappelaient ou entretenaient de tendres souvenirs, furent multipliées; on n'inscrivit point, à l'exemple des Romains, le nom de sa maîtresse avec du vin répandu sur les tables; mais on porta des toasts à *l'oubli de ces tems malheureux*, *et au bonheur prolongé du présent*. La Montagne feignit de se rapprocher du Centre; les bas côtés se donnèrent la main. Les femmes devinrent plus coquettes, beaucoup plus tendres et peut-être plus fidèles. La capitale fut métamorphosée en une nouvelle Capoue, et les énormes bonnets à queue de renard, les houppelandes aux revers rouges, rabattus sur les épaules, disparurent de toutes les anti-

chambres ; à leur place figurèrent des chapeaux élégans, des redingotes à plusieurs compartimens, comme le fin casimir collant avait remplacé les larges carmagnoles. Les petits poulets du matin succédèrent au protocole révolutionnaire (*la liberté ou la mort*), et les rendez-vous les plus galans, les promenades les plus délicieuses firent oublier aux bons Parisiens qu'il existait quelques mois auparavant des clubs, des réunions à Clichy et chez Méot, etc. ; chacun reprit son ancien caractère, les hommes en furent plus sages, les femmes plus heureuses, et la santé et l'éducation des enfans mieux soignées.

(*l*) Page 256. — C'est une chose inhérente aux mœurs de notre nation, que cet enthousiasme si universel pour tous les exercices gymnastiques. Les malheurs de la révolution française, la perte si récente de la plupart des chefs de famille, auraient donné au caractère national une sorte de gravité qui jusqu'alors n'avait point été dans son essence. « De tous les tems, comme dit Brantôme, les fils des Gaulois ont porté tout à l'extrême, jusqu'à *leur douleur* ; mais le plaisir doit l'emporter chez un peuple aussi léger qu'il est frivole. » Rien n'était plus commun après la journée du 9 thermidor, que de rencontrer dans la même réunion l'accusateur et l'accusé, le bourreau avec sa victime, l'assassin avec la fille de l'homme dont il avait tranché la vie. Les bals *à la victime* étaient fort en vogue, et chaque jour on entendait réciter les anecdotes les plus piquantes au sujet de ce qui s'y était passé. Les familles s'y réunissaient à l'envi, et souvent le fils d'un conventionnel de 1793 faisait le pas du schal avec la fille d'un marquis émigré. Les hommes les plus farouches s'apprivoisèrent en walsant avec la nièce de leur ancien seigneur. Leurs

mains encore teintes du sang de ses proches, pressaient la sienne affectueusement ; on oubliait ce qu'on avait été pour s'occuper de ce que l'on était. On oubliait le passé pour voler avec légèreté sur les ailes du présent. En un mot, Paris actuel ne ressemblait plus au Paris d'autrefois; tout était métamorphosé, jusqu'à la douleur, l'ancienne semblait évanouie. Les cercles étaient brillans, les réunions nombreuses, tout le monde voulait être à la grecque, sans se ressouvenir du malheur des Troyens.

(*m*) Page 256. — Cet homme était très-laborieux, très-ami des principes fondamentaux de la liberté. Incorruptible et digne, sous tous les rapports, de la confiance et de l'estime publique, s'il n'eut pas les talens de nos grands orateurs, il les laissa bien loin derrière lui en probité. Bonaparte en faisait quelque estime. Cependant il versa peu de bienfaits sur lui. « C'est un bon homme, disait-il, » il n'est point à craindre pour moi. » Les années de retraite de Le Tourneur se sont passées dans l'amertume : heureusement pour lui la religion est venue lui prêter son appui et l'environner de toutes ses consolations. Sa mort a été celle du juste; Dieu est plus miséricordieux que les hommes ; il sait pardonner une offense et faire grâce au repentir. Cet ex-Directeur fut exilé de France en 1816, il se retira dans les Pays-Bas, où il mourut dans une campagne près de Bruxelles en 1817.

(*n*) Page 257. — A l'époque de la scission des *jacobins*, Rewbel passa à la société des *feuillans*, et, malgré l'exemple de tous ses collègues, ne voulut pas revenir. Il faut être conséquent, disait-il...., oui, à ses principes et non à ses erreurs....

(o) Page 257. — Ce fondateur d'une secte nouvelle avait très-peu de partisans de son système. Les *théophilanthropes* n'admettaient aucune pompe extérieure, tout se bornait à offrir au Dieu de l'univers les prémices des fleurs et des fruits des saisons. Ils chantaient en l'honneur de cet être suprême des hymnes analogues au culte qu'ils lui rendaient. Ces cérémonies d'un genre si neuf attirèrent d'abord la foule des curieux ; mais en voyant officier le grand-prêtre à Saint-Sulpice, on se ressouvint de l'avoir vu figurer parmi les iconoclastes de son siècle. Il n'inspirait aucun respect. La plupart de ses acolytes étaient d'anciens membres des comités révolutionnaires ; ils étaient vêtus de robes blanches et s'entouraient d'un ruban aux trois couleurs. C'étaient, pour me servir des propres termes de l'Écriture, des sépulcres blanchis. Ils levaient au ciel leurs mains encore teintes du sang de leurs frères : ils invoquaient le roi des rois, et lui demandaient de protéger une secte aussi sacrilége. Vers l'autre extrémité du temple du Seigneur, les voûtes sonores ne retentissaient plus de ces hymnes saintes, unique consolation du petit nombre de ces chrétiens toujours fidèles à la religion de leurs pères ; ils se contentaient de prier à voix basse.

> Souvent en l'insultant ces vainqueurs tyranniques
> Lui criaient : « Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
> » Que vous chantiez aux jours de vos solennités !
> » — Ah ! que demandez-vous à nos cœurs attristés ?
> » Comment chanterions-nous aux terres étrangères ? »
> Répondaient-ils en pleurs.

Ces saturnales durèrent très-peu ; on se lassa de visiter Baal ; et les fondateurs, réduits à eux-mêmes, furent forcés d'abandonner leur temple. Comme il ne s'était fait aucun miracle à Saint-Sulpice, on ne crut pas qu'il devînt né-

cessaire d'afficher à la porte principale comme à celle de Saint-Médard :

« De par le peuple, défense à Dieu,
» D'opérer miracle en ce lieu. »

Cette église fut rouverte aux fervens catholiques, et bientôt on oublia que, pendant quelques mois, les *théophilanthropes* avaient scandalisé tout Paris.

(*p*) Page 257. — Ce Directeur affectait une extrême simplicité; loin d'imiter le faste de ses collègues, il recevait très-peu et se renfermait la plupart du tems au sein de sa famille, qu'il chérissait. Dans les jours d'apparat il avait une excellente tenue : de même, s'il donnait ses audiences, il promettait rarement, mais il aimait à obliger. Quand il avait une réponse favorable à vous annoncer, l'ensemble de sa physionomie était plus riant, ses manières plus aisées; tout en lui respirait l'homme de bien. Je ne cherche point ici à le condamner, ni à l'absoudre sur ses erreurs passées, je dirai seulement avec Virgile :

Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ (1).

(*q*) Page 258. — Barras était le seul des Directeurs qui demeurât convaincu qu'il n'était réellement qu'un *monarque à terme*, comme le nommait plaisamment Bonaparte. Il paraitrait que ce Directeur penchait en faveur des Bourbons; il désirait leur rappel, espérant d'être après eux la seconde personne du royaume; mais le général de l'armée d'Italie, qui l'avait deviné lors de la fameuse élimination

(1) La funeste ivraie, et quantité d'herbes inutiles, étouffent souvent, dans nos sillons, la belle orge que nous y avons semée. *Æg.* 5.

de fructidor, l'observait attentivement. Le bruit courait dans l'étranger que Barras avait signé un traité en faveur du *prétendant*, et qu'il avait eu lieu d'être satisfait de cette importante négociation ; que 600,000 francs reçus par lui n'étaient que le prélude de nouveaux bienfaits. Quant au titre et au rang, le bâton de maréchal de France lui était offert. Tous ces bruits devaient nécessairement éveiller le soupçon ; Bonaparte était l'un des premiers à l'accréditer. Au fait, il redoutait peu son protecteur ; mais déjà l'ambition le stimulait, il ne voulait point céder à d'autres ce qu'il pouvait garder pour lui-même. La troisième place ne lui convenait pas, il lui fallait la première, et Barras n'était pas d'humeur à lui faire une semblable concession. « A moi seul, disait-il, appartiendrait le droit de remettre la couronne au frère de Louis XVI, et non à d'autres. Bonaparte est capable de diriger la réaction en faveur des Bourbons, mais, pour le Directeur, ce travail est au-dessus de ses forces. Qu'un honorable et profond repentir le motive, d'accord ; mais des intérêts politiques, je saurai l'en empêcher et le faire tomber, lorsque je le voudrai, dans mes piéges. » Effectivement, au bout de quelques jours, les deux amis se rencontrèrent ; ils se voyaient peu depuis le retour d'Égypte, et Barras fut le premier qui rompit le silence. « Depuis dix ans, dit-il à Bonaparte, de grands malheurs pèsent sur la France, de grandes fautes ont été commises, et les hommes les plus conséquens dans leurs principes se sont inscrits, sans le vouloir, sur la liste des coupables. Vous le savez, général, en révolution, bien sages et bien rares sont ceux qui ne bronchent pas ; car, en politique, deux et deux ne font pas toujours quatre. La chute des divers gouvernemens qui succédèrent à la monarchie, m'a convaincu qu'il n'en était qu'un seul suscep-

tible de rendre à notre patrie le calme et le bonheur, et ce gouvernement ; c'est une charte constitutionnelle confiée aux lumières et à la sagesse de l'héritier légitime. »

Bonaparte ne put dissimuler sa surprise ; il put croire un instant que le Directeur cherchait à l'embarrasser ; cependant il dissimula, et feignit même d'applaudir à ses vues. Bien plus il promit beaucoup, et affirma qu'avant un mois, on verrait en France un nouvel ordre de choses, auquel lui général coopérerait de tout son pouvoir.

Il s'en fallait beaucoup que Bonaparte fût sincère ; mais il parvint à imposer tellement au Directeur, que celui-ci lui promit de nouveau d'associer sa gloire à la sienne ; on sait comme il lui tint parole.

(Mémoire pour servir à l'histoire etc.)

(r) Page 263. — Le général Danican commandait les sections insurgées contre la Convention. Il devint malheureusement suspect aux deux partis. Plusieurs députés feignirent devant lui de désirer un rapprochement ; des paroles de paix furent portées dans un toast, et au moment où l'on pouvait espérer un traité favorable, on cria de toutes parts à la trahison. Danican aurait voulu éviter des malheurs à la capitale ; il temporisa autant qu'il put, et peut-être un peu trop. Pendant cet intervalle, le parti conventionnel se grossit insensiblement, et prit de justes mesures pour triompher des sectionnaires ; alors le général fut abandonné des deux côtés. De suite, il remit ses pouvoirs à Menou, et se retira en gémissant, prévoyant bien que cette lutte allait devenir sanglante. Le seul fruit qu'il recueillit de sa modération et de l'amour qu'il portait à ses concitoyens, fut un arrêt de mort. Il resta caché dans le caveau d'une église pendant plusieurs mois ; il osa cependant éle-

ver la voix du fond de cet exil sépulcral : il fit paraître un mémoire curieux sur les acteurs de cette journée mémorable ; il démasqua certains hommes bien criminels, ce qui néanmoins ne lui fit recouvrer sa tranquillité qu'au bout de treize mois. L'arrêt de sa condamnation fut révisé de nouveau, finit par être cassé, et Danican fut rendu à ses amis ; mais il ne reçut que de faibles dédommagemens des malheurs et des pertes qu'il avait essuyés.

(*s*) Page 264. — On venait en foule au Directoire pour admirer l'élégant costume qui décorait les nouveaux dictateurs de la France. Cette France, si malheureuse depuis 1792, n'avait eu pour maîtres que des hommes vêtus la plupart d'une carmagnole de l'étoffe la plus grossière avec le bonnet analogue. Maintenant les plumes flottaient sur les têtes de nos cinq gouvernans ; les plus riches broderies étincelaient sur leurs manteaux. Les Directeurs parlaient un langage épuré ; ils recevaient avec grâce, et quelquefois avec une bonté particulière les réclamations des victimes échappées des prisons. Paris aurait pu se livrer à une sorte de sécurité après les jours de Sylla. Mais ses habitans, comme sous les ligueurs, étaient privés des choses les plus nécessaires à la vie ; tout était au maximum, et avec le maximum on manquait de tout. Il y avait dans chaque ménage une carte indicative du nombre de personnes dont il était composé. Muni de cette carte, qui était délivrée et signée par le commissaire de police de la section, on allait en foule prendre son tour et son numéro aux portes des boulangers, qui distribuaient pour le prix de la taxe un pain noir et cuit à peine, à raison de deux onces et demie par bouche ; encore fallait-il souvent se battre à la porte ou dans la boutique pour conserver sa place ou en conquérir

une meilleure ; car il arrivait presque toujours que la dernière moitié de la queue s'en allait sans pain. Malgré ce que de pareils souvenirs ont de pénible, il est impossible de ne pas rire de la gaieté du caractère français, qui n'a pu se démentir même dans ce tems de calamité. On voyait tous les jours des femmes mettre plaisamment des paquets ou des terrines sur leur ventre, et les cacher artistement avec leurs jupons, de manière à paraître enceintes, afin d'obliger la foule à les laisser passer sans attendre. Ce même peuple, qui avait langui patiemment deux ou trois heures le matin pour avoir deux onces de mauvais pain mal cuit, faisait encore la queue le soir aux portes des spectacles pour voir jouer la *Parfaite égalité* ou les *Toi* et les *Tu*, le *Jugement dernier des Rois ; Tarquin ou l'Abolition de la royauté ; l'Apothéose de Marat*, et autres pièces analogues à la révolution : de sorte que l'on pouvait dire alors en parlant des Français :

« Il ne fallait aux fiers Romains que du pain et des spectacles, *panem et circenses ;* il ne faut également aux Français que des spectacles et du pain. »

La classe la plus malheureuse ne ménageait pas les cinq sires : « Oui, disait avec un rire moqueur ce peuple mécontent, c'est un magasin de cire à frotter que ce palais du Luxembourg ; un seul rayon d'un soleil d'été fera fondre ces nouveaux locataires ; ils ne resteront pas plus que leurs devanciers ; la girouette est encore au variable. » Au bas d'un groupe des cinq directeurs, on avait fait une caricature énigmatique, représentant, parfaitement bien exécutés, *une lancette*, *une laitue et un rat* (l'an VII les tuera).

(*t*) Page 268. — Le général Charette, à l'époque de l'insurrection générale des Vendéens, en mars 1793, fut

proclamé tumultuairement chef du canton de Machecoul, à la place de Saint-André, qui venait de fuir honteusement devant les républicains. Entraîné d'abord presque malgré lui, il se mit à la tête des insurgés, s'empara sur-le-champ de Pornic, petit port à deux lieues de Nantes, et conquit, quelques jours après, la ville de Machecoul, où les patriotes laissèrent douze canons, douze milliers de poudre, quinze cents hommes tués et cinq cents prisonniers. Il vint mettre le siége devant Nantes, dont il ne put se rendre maître à cause de la défection des troupes angevines de la rive droite de la Loire, qui lâchèrent pied, après quelques attaques, et la mort de leur généralissime Cathelineau. Charette se dirigea sur Luçon, de concert avec d'Elbée, commanda la troisième attaque, et fut repoussé, lorsque ce dernier fut élu général en chef de la Vendée : Charette, jaloux de cette nomination, ainsi que de la faveur dont jouissait Bonchamp et Bernard de Marigni, s'éloigna d'eux, se fit une armée à part dans le Bas-Poitou, et fut cause par son inaction momentanée et le défaut de concert dans les opérations, des échecs qu'éprouva la grande armée. Il eut long-tems des succès dans le pays entre Nantes et les Sables, et l'occupa presqu'en entier ; mais il fut enfin battu près de la dernière de ces deux villes, et ensuite auprès de Luçon. Il s'empara néanmoins des îles de Bouin et de Noirmoutiers, que les républicains lui enlevèrent bientôt ; et tandis que Tureau s'emparait de la dernière, Charette se voyait encore forcé de combattre près de Machecoul. La convention ayant proposé un armistice aux royalistes, on convint d'une suspension d'armes, et Charette se rendit à Nantes accompagné d'autres chefs, pour conclure un traité, qui fut presqu'aussitôt rompu que signé. Il rassembla alors les débris de son armée, et tenta, mais sans succès, de

déterminer M. le comte d'Artois, qui était alors à l'Ile-Dieu avec quatre mille Anglais et quinze cents émigrés, de débarquer sur le point qu'il occupait. De cette époque commencèrent ses revers : il voulut livrer un nouveau combat à la fin de février 1796 ; il fut battu, et ne marcha plus que de défaite en défaite jusqu'au 23 mars, jour où le général Travot le fit prisonnier à la Chabotière. Harassé de fatigue, blessé à la tête et à la main, il fuyait à travers un bois, appuyé sur deux de ses soldats, décidés à partager son sort. Ils tombèrent morts de deux coups de fusil, et Travot se jetant sur Charette, se nomma et lui fit rendre les armes. On le conduisit à Pont-de-Vic, et de là à Angers, où on lui fit son procès, puis on le transféra à Nantes, pour y subir son supplice. En sortant du bateau qui l'y avait amené, il s'écria : « Voilà donc où les Anglais m'ont conduit ! » Un prêtre assermenté l'accompagna au lieu de l'exécution ! Il ne voulut ni se mettre à genoux, ni souffrir qu'on lui bandât les yeux ; il vit sans changer de visage et sans montrer le moindre trouble, les soldats prêts à faire feu sur lui, et leur donna lui-même le signal. Il était d'une taille moyenne et mince, et avait l'air fier et le regard dur. On peut le considérer, avec raison, comme une des causes de la ruine de son parti. »

(Biographie.)

(*v*) Page 270. — Les agitations qui troublent les empires produisent presque toujours des grands hommes, qui étonnent leur siècle par l'éclat dont ils brillent tout-à-coup sur la scène du monde. La révolution française est féconde en exemples de ce genre, et c'est d'elle surtout qu'on peut dire *qu'elle a créé des hommes*.

Lazare Hoche naquit à Montreuil, faubourg de Ver-

sailles ; sa mère mourut en lui donnant le jour. Le jeune Hoche se sentit de bonne heure du goût pour les armes, et, à l'âge de seize ans, il s'engagea dans les gardes françaises. Quelques jours après la prise de la Bastille, le ministre de la guerre, Servan, ayant remarqué dans une revue la bonne mine de Hoche, lui envoya le brevet de lieutenant dans le régiment de Rouergue. Il parut à la tête de nos bataillons, avec tout le zèle et la bravoure qui devaient le faire distinguer.

Il devint adjudant général à la bataille d'Hondtschoot ; presque en même tems général en chef de l'armée de la Moselle, et par suite du glorieux combat dans les plaines de Weissembourg, et du coup d'audace qui facilita à l'armée du Rhin le passage de la forêt, et sa jonction avec l'armée de la Moselle, il fut nommé au commandement de ces deux armées.

Bientôt il devint suspect au comité de salut public, et comme tant d'autres illustres généraux, il partagea d'honorables chaînes. Déjà son acte d'accusation était dressé, il allait paraître devant le tribunal homicide, lorsque le 9 thermidor le rendit à la liberté et à la victoire.

La terreur n'était plus, mais la discorde agitait la France : la guerre de la Vendée à peine assoupie, recommençait, propageait ses ravages et menaçait toutes les contrées de l'ouest. Hoche est à la tête de l'armée des côtes de Brest, destinée à repousser les Anglais et les émigrés, qui, bientôt battus à Carnac et forcés d'évacuer Auray, se trouvent bloqués à Quiberon, et sont contraints de mettre bas les armes.

Hoche revint à Paris avec le titre de pacificateur de la Vendée. Son nom, ailleurs admiré, était béni dans ces contrées si long-tems malheureuses. On y chérissait sa mé-

moire, comme celle d'un père de qui l'on a reçu des instructions, des pardons et des bienfaits. Dans ces champs désolés où durant cinq ans les crimes succédaient aux crimes, et les désastres aux désastres, il fit renaître les moissons, l'industrie et l'espérance.

Le Directoire exécutif, connaissant son audace et son activité, le choisit d'une voix unanime pour porter la guerre en Irlande. Déjà l'ennemi croisait devant Brest. L'escadre parvient à tromper sa vigilance; mais arrivée dans la haute mer, les vents deviennent contraires, un ouragan enchaîne Hoche, et dès la première nuit, la frégate qu'il monte (*la Fraternité*) se trouve portée loin du corps de l'armée navale. La prestesse de ses mouvemens l'a fait heureusement échapper aux poursuites des Anglais. Elle atteint enfin les côtes d'Irlande, mais elle n'y trouve plus l'escadre française. Hoche quitte à regret ces rivages; il regagne la pleine mer, et essuie de nouvelles tempêtes. Il se trouve bientôt au milieu de la flotte anglaise; toutefois la violence de l'ouragan est telle, que *la Fraternité* est prise par les ennemis pour un de leurs bâtimens; et un mois juste après le départ de Brest, Hoche débarque à la Rochelle sans avoir pu exécuter son audacieuse entreprise.

Le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse fut confié à Hoche. Déjà il a conduit ses guerriers au pont de Neuwied; la division du général Lefebvre est aux portes de Francfort, quand la signature des préliminaires de la paix conclue en Italie, vient arrêter ce nouveau cours de triomphes.

Mais pendant que les hostilités étaient suspendues en Allemagne et en Italie, la discorde s'efforça de désunir les premières autorités de la république : la haine et la défiance présidaient aux délibérations du Corps législatif et du

Directoire; l'harmonie si nécessaire à ces pouvoirs constitués était totalement rompue, lorsque la majorité du Directoire, persuadée que la victoire sera au parti qui osera attaquer le premier, se décide à faire un coup d'état, et la journée du 18 fructidor est résolue.

Pour opérer ce mouvement inconstitutionnel, le Directoire jeta les yeux sur Hoche, et crut pouvoir l'opposer au parti qu'il accusait de royalisme dans le corps législatif.

Déjà les troupes qu'il commandait avaient dépassé les limites fixées par la constitution, lorsque le corps législatif dénonça cette violation des lois au Directoire, qui prétexta que c'était une erreur commise par un commissaire des guerres, et que ces troupes étaient destinées pour Brest, où l'on préparait une nouvelle expédition contre l'Irlande.

Le Directoire, voyant ses projets pénétrés, se décida à en presser l'exécution; mais il ne fut plus question du général Hoche; les *cinq gouvernans* craignant qu'il ne se servît à son tour contre eux-mêmes de cette dictature qu'ils avaient voulu lui confier, brisèrent l'instrument avant de s'en être servis.

Dès-lors les fâcheux pressentimens du général Charette à son sujet, lui revinrent à la mémoire. Il vit trop tard qu'il avait servi un parti ingrat; et que non-seulement on ne lui savait aucun gré du bien qu'il avait pu faire, mais qu'on le mettrait dorénavant dans l'impossibilité de rien tenter ni pour sa gloire, ni pour l'honneur national. Dans cet intervalle, il avait rejoint l'armée de Sambre-et-Meuse, dont le quartier-général était à Wetzlar; mais il ne put supporter davantage l'ingratitude des hommes. En vain ses amis le pressèrent de se retirer au sein de sa famille pour y jouir d'un repos devenu nécessaire : « Non, leur répondit-il d'un ton calme, je veux mourir au milieu de mes

soldats, et n'avoir d'autre consolation dans mes derniers momens, que celles que me prodigueront ces braves qui, j'ose l'espérer, verseront quelques larmes sur la tombe d'un général qui a tout perdu *fors l'honneur*..... »

On remarqua que depuis la journée du 18 fructidor, ce général était tombé dans une sorte d'apathie qui paraissait vraiment extraordinaire. Sa santé déclinait visiblement, il adoptait et rejetait tour-à-tour les remèdes qu'on lui proposait : bientôt on désespéra de le sauver, et le plus beau des hommes n'offrait plus dans ses traits que les symptômes de la destruction. Il vit la mort d'un œil ferme. Son esprit était resté frappé de la prédiction que lui fit Bonaparte chez Tallien, et très-souvent il répétait en se la rappelant : « Il avait bien raison, *je ne passerai pas trente ans.* Je suis victime, je meurs victime, et je n'ignore pas d'où le coup part. » Diverses conjectures s'établirent alors sur la fin prématurée du général. Les uns en accusèrent le Directoire, les autres l'époux d'une femme que Hoche avait tendrement aimée. La vérité est que sa mort ne sembla point naturelle. De là les mille et une versions qui circulèrent dans tous les salons de Paris. Quelques heures avant qu'il ne rendît le dernier soupir, il écrivit une lettre à madame Bonaparte ; *il lui révéla un secret fameux*, et l'invita à ne point négliger d'en faire usage quand les circonstances pourraient le lui permettre. La mémoire du général Hoche était précieuse à Joséphine, elle n'en parlait jamais qu'avec le sentiment d'une profonde tristesse ; elle s'était convaincue que cet ancien ami avait bu à la coupe de Néron (1), mais jamais elle ne déclina devant personne le nom ni les qualités de son persécuteur.

(1) La faculté de médecine de Paris n'aperçut point de traces positives de poison, et elle hésita de prononcer.

(*x*) Page 292. — La première bataille que Bonaparte livra, fut celle du Pont-de-Lodi. Il montra un grand courage, et fut parfaitement secondé par le général Lannes, qui passa le pont avant lui. A celle d'Arcole, Augereau seul décida entièrement l'affaire en arrachant un drapeau des mains de l'enseigne qui le portait, et criant : « *Que tous les braves me suivent !* » Dans ces deux batailles, plus de vingt mille Polonais qui étaient dans l'armée autrichienne mirent bas les armes. Ils furent sur-le-champ enrôlés dans l'armée française, et formèrent une légion dont le commandement fut donné au général polonais Dombrowski, attaché à l'état-major de Bonaparte, qui de là se porta sur Modène. Le prince, qui n'était pas en guerre avec la France, fut obligé de payer une contribution pour racheter ses états du pillage. Le quartier-général avait été établi au palais ducal; le duc étant en fuite, on saisit tout ce qui s'y trouva.

Ensuite le général victorieux attaqua les Autrichiens, donna et gagna la bataille de Roveredo. Le traité de Leoben suivit, et il envoya le général Clarke à Vienne pour continuer la négociation. Par ce traité, Venise fut donné à l'Autriche, et le général victorieux reçut une *douceur* de huit millions. Il revint à Paris riche de vingt-quatre millions.

(*y*) Page 303. — On peut mettre en ligne l'organisation des républiques Cispadane et Cisalpine. Le général de l'armée d'Italie réunit la Romanie à la première, et Modène, Reggio, Massa et Carrare à la seconde. De même il règle à Montebello, avec les députés génois, la nouvelle forme de gouvernement qu'il leur avait imposée. Quelques-uns de ses émissaires se glissant ensuite dans la Valteline, elle se déclare république indépendante, et lui demande

sa protection. Ainsi dans l'espace de moins d'un an, l'on voit disparaître trois couronnes de l'Italie. Celle de Toscane ne pouvait tarder à s'écrouler, et la principauté de Lucques subit à son tour une seconde contribution beaucoup plus forte que la première. Les politiques devaient prévoir que bientôt allait se rallumer sur tous les points de l'Italie une guerre d'autant plus meurtrière, que les discordes civiles et religieuses l'alimentaient : ils pouvaient voir d'avance l'Europe présenter un spectacle d'autant plus remarquable, qu'il n'avait point encore été offert depuis le commencement de la révolution ; car le Directoire ne mettait plus de bornes à ses prétentions, à ses hauteurs, à ses menaces ; mais le soldat trompé dans l'attente des récompenses si long-tems promises par le gouvernement, n'était plus animé de cette espèce de fanatisme républicain qui avait enfanté tant de merveilles.

S***.

(z) Page 313. — Cet aventurier se nommait Théodore Et. Neuhaf. Il était fils d'un baron westphalien qui était venu s'établir en France. Il avait été dans sa jeunesse page de la duchesse d'Orléans, s'était ensuite retiré en Suède, puis en Espagne, puis en Italie. C'était un homme d'une imagination ardente, un peu voisine de la folie : sa tête active enfantait tous les jours de nouveaux projets. Dans un voyage à Tunis, il persuada au bey que, s'il voulait lui donner un vaisseau de dix canons, quatre mille fusils, un peu d'argent et quelques munitions, il le rendrait maître de l'île de Corse. Le bey eut la simplicité de l'écouter ; Théodore s'embarqua pour Livourne, vit quelques Corses en Italie, et leur fit dire que, s'ils voulaient le reconnaître pour roi, il délivrerait l'île, et leur assurerait le secours des puissances de l'Europe.

Les idées les plus folles sont presque toujours sûres de réussir dans les révolutions. La proposition du baron westphalien fut acceptée, il aborda au mois de mars 1735, au port d'Aleria, vêtu d'un long habit d'écarlate doublé de fourrures, couvert d'une vaste perruque, d'un chapeau retroussé, à large bord, portant à son côté une longue épée à l'espagnole, et à la main une canne à bec de corbin, qui lui servait de sceptre. Il apportait avec lui deux cents fusils, autant de pistolets, quelques sabres, des souliers, fort peu d'argent, mais beaucoup de promesses.

Les Corses crurent voir un libérateur, et Théodore fut élu et proclamé roi dans un congrès de la nation, assemblé le 15 avril 1736. On rédigea une constitution que le nouveau monarque jura d'observer. La cérémonie de son couronnement se fit dans une église de franciscains; et comme on n'avait point de couronne d'or à lui donner, on se contenta de lui en donner une de lauriers.

Le premier soin de Théodore fut de se former une cour, de lever un régiment des gardes, de créer des comtes, des barons, des marquis; Giafféri et Paoli (père du dernier) furent déclarés *excellences*. On frappa des monnaies d'argent et de cuivre à l'effigie du nouveau souverain, et pour essayer sa puissance, il fit pendre deux Corses qui s'étaient battus en duel. Dans le premier moment d'enthousiasme, il rassembla facilement beaucoup de troupes, et remporta divers avantages sur les Génois. Il n'approchait jamais des côtes sans être armé d'une grande lunette, qu'il braquait pour reconnaître en mer les secours qui devaient lui arriver; il affectait d'expédier souvent des paquets pour les principales puissances de l'Europe; il recevait des courriers sans nombre, qui lui apportaient les nouvelles les plus satisfaisantes. Cette co-

médie dura huit mois ; les Génois en furent d'abord alarmés, et mirent sa tête à prix ; mais leur effroi ne fut pas de longue durée. Le monarque commençait à se trouver dans la détresse, et l'enthousiasme public diminuait avec ses finances. Pour éviter des suites plus sérieuses, il prit le parti de quitter ses états afin d'aller en personne accélérer les secours qu'il attendait. Arrivé à Amsterdam, un de ses créanciers le fit mettre en prison ; mais il soutint sa disgrâce en roi, et traita si habilement avec un juif, qu'il obtint d'une compagnie une somme de cinq millions avec laquelle il paya ses dettes ; et chargea un vaisseau d'armes, de poudre et de munitions de tous les genres. Les juifs se flattaient de faire bientôt tout le commerce de l'île, et Théodore ne doutait pas qu'à son arrivée tous les Corses ne se rangeassent sous ses drapeaux. Les juifs et lui se trompèrent. Il ne put débarquer dans ses états ; il fut arrêté à Naples, se réfugia à Londres, contracta de nouvelles dettes et fut de nouveau mis en prison. Il y serait mort si la singularité de ses aventures n'eût inspiré quelque intérêt pour lui. Monsieur Walpole ne put voir mourir un roi dans les fers ; il proposa pour lui une souscription qui fut remplie sur-le-champ. Sa majesté Corse se libéra et mourut peu de tems après, au mois de décembre 1755, accablée de misère et de chagrin. On l'enterra dans le cimetière de Sainte-Anne, à Westminster, et l'on grava sur sa tombe ces deux vers :

« Fate pour'd its lesson on his living head,
» Bestow'd a kingdom, and deni'd him bread.

« Le destin plaça sur sa tête ses sévères leçons, il lui » donna un sceptre et lui refusa du pain. »

SALGUES.

(u) Page 325. — Au milieu des alarmes que la révolution française inspirait en Europe, les cardinaux romains réfléchissaient à tout ce qui venait de se passer en Italie ; ils ne voyaient dans nos soldats que des hommes doux, à qui l'on avait fait une malheureuse nécessité de ne plus l'être. La vengeance que le clergé aurait voulu exercer contre eux, venait de la crainte plus que de l'acharnement d'exciter à la résistance. Leur conduite même montrait de la faiblesse ; ils fuyaient la plupart à Naples, etc., ils tremblaient encore à l'approche des Français, et les chefs du parti n'étaient à craindre que pour ceux qu'une avarice aveugle rendait imprudens.

Bonaparte conçut qu'en prenant d'autres moyens, on pouvait leur inspirer d'autres sentimens. Il résolut de hasarder une épreuve. Il commença par obtenir du Saint-Père une déclaration pour que toute la noblesse de l'état ecclésiastique eût à faire le sacrifice de son argenterie. De même on chassa du territoire romain tous les gens sans aveu ; on enjoignit à tous les couvens, à toutes les églises, à tous les monts-de-piété, de donner en cinq jours l'état des richesses qu'ils possédaient. Il demandait ensuite plusieurs légations, et manifesta le désir que l'on mît à sa disposition les trésors de l'état ; en outre, il voulait des indulgences et qu'un *Te Deum* fût chanté en mémoire de l'heureux événement. A ces conditions, il promettait la plus parfaite sécurité pour Rome ; et prenait les émigrés français sous sa protection.

Autant le général montrait de hauteur dans les négociations qui intéressaient les rois, autant avec les cardinaux il employait de souplesse et de complaisance. Il leur parlait avec douceur, s'attendrissait avec eux sur les malheurs qui semblaient menacer l'État ecclésiastique, et admirait

la patience inaltérable du chef de l'église dans une aussi cruelle circonstance.

Cherchant à se rendre utile par des offres de services, et aimable par des démonstrations d'attachement au Saint-Siége, on l'écoutait avec respect, et l'on finit par le regarder comme un homme divin.

Dès-lors il put se croire en quelque sorte maître de diriger à son gré le nouveau conclave, car il prévoyait très-bien que le pape Pie VI ne pouvait tarder de succomber aux outrages qu'on lui préparait de nouveau. « En mettant la *tiare* sur la tête de Chiaramonte, disait Bonaparte à ses confidens les plus intimes, je m'en fais nécessairement un ami. Je le dirigerai à mon gré; il me faut un appui pour parvenir au point où j'en veux venir, et c'est à Imola que j'ai découvert celui qui doit succéder aux apôtres. Il pourra, s'il le veut, écarter l'orage qui menace depuis long-tems la capitale du monde chrétien; c'est à Paris (dans mon palais), qu'il viendra un jour recevoir de moi ses instructions positives pour tâcher de s'y maintenir. Le trône pontifical ne résistera à la grande secousse qu'autant que je le voudrai, et la conduite du nouveau pape peut lui confirmer mon amitié; sans cela ma vengeance, s'il adoptait d'autres avis que les miens, pourrait lui devenir funeste, et le ranger forcément au nombre des martyrs de la foi. »

Dès cette époque, Bonaparte semblait prévoir que l'humilité et le bien de l'Église prescriraient au nouveau pontife des devoirs dont peut-être il aurait lieu de se repentir. Napoléon caressa long-tems l'idée que le Saint-Siége apostolique serait un jour fixé en France, et que les États romains en feraient partie.

(Note de Joséphine.)

(*b*) Page 329. — « La paix entre la république française et Votre Sainteté vient d'être signée. Je me félicite d'avoir pu contribuer à son repos particulier ; j'engage Votre Sainteté à se méfier des personnes qui sont à Rome, vendues aux cours ennemies de la France, ou qui se laissent exclusivement guider par les passions haineuses qui entraînent toujours la perte des états. Toute l'Europe connaît les inclinations pacifiques et les vertus conciliatrices de Votre Sainteté : la république française sera, j'espère, une des amies les plus sincères de Rome. J'envoie mon aide-de-camp, chef de brigade, pour exprimer à Votre Sainteté l'estime et la vénération parfaite que j'ai pour sa personne, et je la prie de croire au désir que j'ai de lui donner, dans toutes les occasions, des preuves de respect et de vénération. »

BONAPARTE,
Général en chef de l'armée d'Italie.

(*c*) Page 329. — Au moment même où Bonaparte se disposait à entrer en vainqueur dans la capitale de l'empire romain, il eut un remords secret de poursuivre avec autant d'acharnement un vieillard dont les vertus méritaient un meilleur sort. Soit que sa pénétration naturelle lui fît voir qu'un jour un souverain pontife l'élèverait au premier rang du fils aîné de l'Église, soit que les conseils que lui avait donnés son épouse lui revinssent à la mémoire, il parut frappé comme d'un trait de lumière, à l'instant même où il remit le traité de paix qu'il venait de conclure aux envoyés du pape. Dès-lors on s'aperçut que le général en chef de l'armée d'Italie se refroidissait beaucoup pour la république une et indivisible, et qu'il temporisait parfois avec la monarchie.

Quoi qu'il en soit, il se borna momentanément à entre-

tenir la paix avec le Saint-Siége. Le malheureux Pie VI avait été très-effrayé de la hardiesse et des tentatives du général français : il lui semblait presque impossible qu'un jeune guerrier affamé de gloire et dévoré d'ambition, eût assez de générosité, de grandeur d'ame, pour respecter un souverain déchu de son pouvoir, et des soldats assez zélés pour exécuter fidèlement ses ordres..... Aussi le Saint-Père répétait sans cesse dans son conseil : « Depuis que des circonstances fâcheuses nous ont mis sous le joug des Français, nous nous sommes fait une nécessité de ce triste état ; nous le supportons avec courage sans perdre le tems en regrets inutiles. Tant que nous avons pu jouir de notre liberté, nous l'avons défendue par tous les moyens que Dieu a mis en notre pouvoir ; maintenant qu'il nous afflige, il faut supporter les effets du courroux céleste. Ainsi résignons-nous. »

C'était ainsi que ce nouveau martyr de la foi courbait son front auguste sous le poids des adversités qui venaient sans cesse l'accabler. C'était ainsi qu'il s'écriait douloureusement dans les derniers instans de son exil, pour passer à une meilleure vie : « *Il n'y a point de peuple qui n'ait son époque de honte comme de gloire....* »

(*d*) Page 330. — Le général en chef de l'armée d'Italie, en recueillant pour la république les objets que Colli, général du pape, n'avait pas eu le tems d'enlever de Loretto, s'est emparé des objets portatifs dont on s'était servi pour abuser de la crédulité des peuples, et qui consistent :

« 1° Dans l'Image de bois, prétendue miraculeuse de la Madona ;

» 2° Dans un haillon de vieux camelot de laine moirée, que l'on dit avoir été la robe de Marie ;

» 3° Dans trois écuelles cassées de mauvaise faïence, qui ont, dit-on, fait partie de son ménage.

» Cet enlèvement a été fait par le citoyen Villetard, en présence du citoyen Monge et du citoyen Moscati, médecin de Milan. De peur que l'on ne pût douter de l'authenticité de ces pièces, le sceau du général en chef a été apposé sur chacune d'elles, en cire rouge, et semblable à celui qui est apposé au bas du procès-verbal. »

Par la suite Bonaparte renvoya la statue à Pie VII; mais il l'envoya nue, et ne songea guère à restituer l'argenterie et les trésors qu'il avait trouvés dans la chapelle.

(Mémoire pour servir à l'histoire, etc.)

(*e*) Page 353. — C'est une grande ville bâtie si régulièrement, qu'elle en est monotone. Presque toutes les rues sont bordées de chaque côté par des pilastres et des colonnes, ce qui est extrêmement commode pour les piétons, que cela garantit tout-à-fait du mauvais tems : aussi n'y voit-on que fort peu de voitures; mais, par cette même raison, les boutiques et les rez-de-chaussées sont très-obscurs; d'ailleurs cela n'est point agréable pour l'étranger, qui cherche en vain des maisons, et n'aperçoit que des arcades. La cathédrale est un bâtiment majestueux dans le style gothique; son plus bel ornement est un méridien tracé par le célèbre Cassini, en 1680, et qui a cent soixante-dix-huit pieds. On montra à Bonaparte, ainsi qu'à son épouse, le crâne de saint Pétrone. Il est enfermé sous trois serrures, dont les clés sont confiées aux plus anciens sénateurs, au doyen des chanoines et au plus âgé de la famille Aldrovandi. Le général en chef de l'armée d'Italie prit entre ces mains cette tête de mort, et feignit un moment de vouloir la réunir aux riches curiosités que les Français

enlevaient journellement par ses ordres. La désolation fut générale parmi le clergé bolonais ; on alla en pélerinage à jeun, à la chapelle de la Madona, placée sur une montagne distante de deux grands milles de la ville, et pour la construction de laquelle il a fallu tailler dans le roc escarpé. Mais Bonaparte n'avait voulu qu'effrayer les dévots ; il préférait les richesses du Guide à la mâchoire supérieure d'un grand saint. Aussi la plupart des meilleurs tableaux des églises de Bologne furent envoyés à Paris ; mais les reliques restèrent ; sauf les bijoux qui ornaient l'intérieur et l'extérieur de leur châsse, qui furent tous confisqués au profit des vainqueurs.

Bonaparte fut singulièrement frappé de deux tours nommées Asinelli et Garisenda, et qui paraissaient tellement inclinées, qu'il craignit un moment qu'elles ne tombassent sur la tête de ceux qui les regardaient ; mais quand il apprit que la tradition les faisait remonter à sept cents ans de construction, il se rappela aussitôt que le Dante avait parlé de la Garisenda (*Inferno*, cant. 31, stroph. 46). Marescalchi, Caprara et Aldini, depuis si connus en France, et alors députés du sénat de leur ville, ceux-là même qui vinrent avec complaisance lui présenter le livre d'or, où se trouvaient inscrits le nom et les armes de sa famille, lui racontèrent que deux architectes étant amoureux d'une jeune personne que le père ne voulait donner qu'au plus habile, l'un construisit une tour oblique, et que l'autre, pour l'emporter sur son rival, en fit élever à côté une pareille, mais beaucoup plus penchée que l'autre. Bonaparte rit beaucoup de l'orgueilleuse vanité de ce seigneur très-riche, qui avait cru ne pouvoir mieux signaler sa magnificence qu'en faisant bâtir ces monumens tout-à-fait inutiles et ridicules ; et qui, pour parvenir à ses fins, excita une

sorte d'émulation entre les deux architectes, bien résolu cependant de leur retirer sa parole aussitôt que ces gigantesques constructions seraient achevées.

Bologne a peu d'habitans, néanmoins on y compte plusieurs grands théâtres; mais l'on voit peu de ces réunions aimables auxquelles on est si accoutumé en France. Là vous recevez des invitations pieuses (*invito sacro*) pour aller adorer l'image d'une madona qui guérit de la fièvre; l'on affiche la première messe d'un jeune prêtre. Ce qui frappa le plus singulièrement l'esprit de Joséphine, ce fut les importunités des prisonniers qui gémissaient, pour ainsi dire, auprès d'elle. Ces malheureux sont derrière des grilles de fer sans fenêtres; ils passent à travers les barreaux ou de petites corbeilles, ou des chapeaux qu'ils suspendent à des ficelles, en implorant la compassion des passans; mais surtout des étrangers, qu'ils savent parfaitement distinguer au premier coup-d'œil. Quand on ne leur donne rien, ils vous accablent d'injures. Ces tristes asiles sont environnés de femmes qui guettent un moment favorable pour adresser à leurs maris ou à leurs amans un coup-d'œil expressif, ou une parole consolante.

Depuis le gouvernement du vice-roi, ces abus commençaient à disparaître, le régime des prisons était devenu plus salubre, et les alimens plus analogues aux besoins des prisonniers. K***.

(*f*) Page 333. — « Florence, cette ville antique, spacieuse, admirable, doit son origine aux légions du sanguinaire Sylla, qui, ayant résidé sur les bords de l'Arno, y laissèrent ce monument de leur loisir, et lui donnèrent le nom de *Fluentia*. Les trop fameux Triumvirs la peuplèrent d'une colonie envoyée par eux. Ses premières lois,

ses premiers établissemens lui vinrent également de ces trois hommes cruels, dont l'un plus adroit, mais non moins méchant, l'emporta sur ses rivaux, et devint le maître du monde qu'il avait désolé.

» Cette ville florissante, fut détruite jusque dans ses fondemens, par le barbare Totila; mais, deux cent cinquante ans après, relevée, repeuplée et fortifiée par Charlemagne et ses descendans, elle devint le chef-lieu d'une république puissante, qui porta bientôt dans son sein le levain dangereux des guerres civiles. Les riches et les pauvres, les nobles et le peuple, ennemis toujours irréconciliables, formèrent des partis sous les noms de *Guelphes* et de *Gibelins*, de noirs et de blancs, noms dont la célébrité n'a rien que de triste et d'affreux.

» Cependant Florence ne devait point succomber, elle avait un appui; la famille des Médicis y était déjà puissante, étant établie en cette ville depuis 1250. Un Médicis, le valeureux Anselme, avait défendu Alexandrie contre toutes les forces de l'empereur Frédéric I^er^; mais Jean, fils de Malatesta de Médicis, gonfalonier, fut celui qui contribua le plus à l'élévation de sa famille. Cet homme, au milieu d'une ville pleine de divisions, n'eut jamais en vue que le bien public; il sut porter la modération dans les cœurs, autant par ses discours que par son exemple. Côme de Médicis, qui, depuis, mérita le surnom glorieux de *Père de la patrie*, fut le digne fils de cet homme rare.

» Jean couronna son illustre vie par les conseils sages qu'il adressa à ses deux fils, Côme et Laurent.

» Il mourut, emportant dans le tombeau les regrets des vrais partisans du bien public. Il aimait les hommes, ses frères; il prodiguait des secours à ceux qui en avaient besoin, plaignait les méchans, et n'allait jamais au devant

des honneurs et des richesses. C'est ainsi qu'il laissa une réputation sans tache.

» Côme sut faire valoir un si bel héritage, et se montra aussi humain, aussi généreux, aussi affable que son père ; il fit remarquer aussi qu'il le surpassait en activité, en solidité de jugement et en force de caractère. Ses immenses richesses lui attirèrent bientôt des ennemis, qui, rendant suspect son affable popularité, le firent arrêter, et ensuite bannir pour un an. Mais exiler un homme puissant, c'est presque toujours lui préparer un triomphe. En effet, après avoir été accueilli partout avec les plus grandes marques de considération ; après avoir été traité par les Vénitiens, non en banni, mais en homme illustre, Côme rentra dans Florence, au milieu des cris de joie, et en s'entendant appeler des doux noms de père, de bienfaiteur du peuple.

» Côme laissa faire l'intrigue lorsqu'elle voulut lui disputer le pouvoir, et il n'en fut que plus puissant, que plus chéri. Pendant trente ans, ce sage citoyen joua, dans Florence, le rôle d'homme universel, recevant à chaque instant des lettres de tous les princes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, soutenant sans effort le fardeau d'une république turbulente, faisant bâtir des temples, fondant des monastères, des hôpitaux ; ce fut lui enfin, qui, le premier, eut la gloire d'appeler à Florence les savans et les artistes : en 1439, ayant entendu plusieurs fois un Grec nommé Gemistus Pletho, qui dissertait sur la philosophie de Platon, il conçut le projet de fonder une école platonicienne, et destina, pour la former, Marsile Ficin, à qui il donna une retraite délicieuse à Correggio ; mais ce projet si louable ne fut entièrement accompli que par Laurent-le-Magnifique.

» C'était un spectacle étonnant de voir un simple marchand de laines, entouré de tout un peuple qui trouva en lui sa sûreté, son existence et son bonheur. Ah ! que ne peuvent point le génie et la vertu ? Ils élèvent l'homme jusque dans les moindres états ; ils le rendent capable des plus grands comme des plus sublimes efforts. Côme mourut, et Florence fut en deuil. La mort de l'homme découvre le vrai mérite de ses actions. Pierre, fils de Côme, dut sentir la vérité de ces paroles, lorsqu'en visitant les papiers de son père, il vit que presque tous les citoyens étaient ses débiteurs.

» Ce fils donnait peu d'espérances, étant faible de corps et d'esprit ; mais, aidé par de vrais amis, il se rendit respectable. Il eut aussi à lutter contre l'envie, et en triompha. Peut-être que, si un corps moins débile eût pu servir sa belle ame, il se fut illustré à l'égal de ses ancêtres ; car c'était encore un Médicis pour le cœur. Il termina sa vie à l'âge de cinquante-huit ans, et laissa deux fils, Laurent et Julien. Ce dernier fut assassiné dans l'horrible conjuration des Pazzi. Laurent, qui eut le bonheur d'échapper, devint bientôt prince de la république.

» Il fut le protecteur des arts, il encouragea tous les talens, et fonda pour les peintres et les seulpteurs une académie qui fut le berceau de la fameuse école de Florence. Ce fut Côme Ier qui fit construire par Vasari, dans le seizième siècle, ce superbe bâtiment qui excite encore aujourd'hui l'admiration des étrangers. (Le grand duc Léopold fit peut-être plus encore, en séparant l'intérêt de sa famille de celui de l'état, et en déclarant la galerie propriété de la nation.) Laurent de Médicis se rendit digne du titre de prince de la république par ses grandes qualités, et surtout par le noble emploi de ses richesses. Il fut surnommé

de même le prince des muses, à cause de la protection éclairée qu'il accorda aux savans : il accueillit ceux qui fuyaient devant la fureur des Turcs, fit rassembler de tous côtés des manuscrits, établit une académie, et prépara la renaissance des arts et des sciences, qui jetèrent un si grand éclat quelques années après. Il mourut en 1492, laissant deux fils, Pierre II, exilé en 1494, et mort en 1504; et Jean de Médicis, qui devint pape sous le nom de Léon X, et qui fit tant d'honneur à sa maison, par la gloire de son pontificat, par son génie, et par l'influence qu'il eut dans les affaires de l'Europe.

» Le pape Clément VII contribua beaucoup plus encore à l'illustration de sa maison, en faisant épouser sa nièce, Catherine de Médicis, au second fils de François Ier, qui ne put se refuser aux instances réitérées de ce pontife.

» Alexandre, fils naturel de Laurent II de Médicis, duc d'Urbin, fut déclaré duc de Florence en 1531. Il fut assassiné en 1537. Côme Ier, de la branche cadette des Médicis, lui succéda.

» Ce prince fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Les savans et les artistes n'eurent pas de protecteur plus ardent : il les aima, les attira auprès de lui, et fit les plus beaux établissemens en leur faveur. Il mourut en 1574.

» Jean Gaston, septième grand duc, est le dernier de la maison des Médicis. Plusieurs années avant sa mort, on avait disposé de ses états. Il ne laissa aucun successeur. Il mourut le 9 juillet 1718. L'infant don Carlos, fils de Philippe V, roi d'Espagne, avait été désigné pour grand duc de Toscane, comme en étant le plus proche héritier par sa mère Farnèse : il avait même obligé les Florentins, en 1732, à lui prêter foi et hommage. Mais lorsqu'il se fut rendu maître des royaumes de Naples et de Sicile, et que

la possession lui en fut assurée par le traité de paix de 1736, il renonça à tous ses droits sur la Toscane, en faveur de François, duc de Lorraine, depuis empereur, à qui ce pays fut cédé comme un équivalent du duché de Lorraine, qu'il abandonna à la France.

» Les Médicis régnèrent pendant plus de deux siècles; et quoique les Florentins conservassent toujours un ressentiment de la perte de leur liberté, ils ne purent s'empêcher de les aimer et de leur être attachés. Déchirée par des factions continuelles, cette république avait besoin de zélés défenseurs qui la missent à couvert des maux que lui avaient fait essuyer les factieux. Il est certain que la maison de Médicis, dont elle connaissait depuis long-tems la saine politique, pouvait mieux la défendre qu'aucune autre puissance; et si elle s'était contentée d'en être la protectrice, et de laisser à cette patrie, dont les *Médicis* furent souvent les pères, le titre de république et la liberté, sans en être moins souverains dans le fait, ils auraient été de plus grands hommes. En perdant leur liberté, les Florentins eurent le bonheur d'avoir pour maîtres des princes qui ne cherchèrent qu'à faire leur bonheur. La maison de Médicis eut l'adresse de régner par les bienfaits autant que par l'éclat de la fortune et du pouvoir. Elle a eu l'art de cacher sous des fleurs les chaînes qu'elle imposa à sa patrie. Elle protégea toujours les belles-lettres; et, en les cultivant, elle éleva jusqu'à elle les artistes qui se trouvèrent intéressés à la faire connaître et à la faire aimer. C'est à ce goût qu'elle eut pour les sciences et les arts, que nous sommes redevables de cette superbe collection que renferme la magnifique galerie de Florence.

» La situation de cette ville est magnifique; elle est entourée de montagnes et de collines couvertes de villages,

de maisons de campagne, de champs d'oliviers, et d'arbres fruitiers de toute espèce. Ce fut le berceau de Michel-Ange; il y a passé une partie de sa vie. Sa main patriotique a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée partout; celle du tems n'a pu l'effacer. »

(Origine de Florence.)

(*g*) Page 347. — Cette ville immense semble sortir du sein des eaux; c'est un rivage couvert de maisons, de palais, de jardins, de promenades, d'arbres, de vases, de statues, qui paraissent s'élever du fond de la mer. Ce qui rend encore ce séjour agréable, c'est la multitude de barques et de gondoles qui montent et descendent sans cesse; c'est ce peuple nombreux, qui, le long de la route, vient vous présenter des fleurs, des fruits, des pâtisseries et des rafraîchissemens.

Cette situation singulière produit d'autres singularités : les rues sont des canaux, les charettes sont des barques, les calèches sont des gondoles. Vous n'y voyez ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni mulets; peu de rues suivies; la ville est un vaste labyrinthe; un nombre infini de ponts, la plupart de marbre, à une seule arche, et sans garde-fous, établissent la communication dans tous les quartiers. C'est par les canaux que se fait tout le service, que se transportent les denrées, que se voiturent les marchandises, que les gondoles abordent à toutes les maisons. Le peuple seul fait usage de ses jambes, et est obligé à des circuits immenses pour trouver des passages. Toutes ces gondoles sont uniformes, et peintes en noir, pour empêcher le luxe, et ne laisser aucune marque d'inégalité. Pour cinq francs par jour, six francs au plus, vous vous faites conduire

par deux rameurs, et vous vous trouvez de niveau avec les premiers de l'ex-république.

Cette voiture si douce, si commode, si multipliée, est un petit bâtiment large de cinq pieds, et long de vingt-cinq. On y est à couvert dans une loge carrée dont les angles sont arrondis par en haut; et le siège du fond, où deux personnes peuvent s'asseoir, est formé d'un coussin de maroquin noir. La porte, les deux côtés et le derrière sont garnis de glaces qui s'ôtent quand on veut; et l'on y substitue des rideaux de crêpe, à travers lesquels on ne peut être vu. Mais depuis le séjour des Français à Venise le luxe a fait des progrès immenses. On voit aujourd'hui de jolies gondoles de toutes couleurs, chargées d'ornemens, à grands panneaux de glaces, et drapées des plus riches étoffes, qui flottent majestueusement sur les eaux.

Des gondoliers élégans remplacent ceux qui servaient jadis avec une veste juste à la matelotte, et le bonnet rond d'étoffe. La seule famille du Doge avait le droit de leur faire porter la livrée. Aujourd'hui, le peuple libre leur en fait adopter de toutes couleurs, suivant la fantaisie de ceux qui les emploient. Cette classe d'hommes est d'une fidélité à toute épreuve. Ils s'esquivent et passent à côté les uns des autres avec une vitesse qui effraie les étrangers peu accoutumés à cette manœuvre. Ils entrent dans les canaux les plus étroits, et manient la rame avec tant d'habileté, que dans les plus grands mouvemens, la nuit comme le jour, ils savent se tirer des plus graves embarras. Ils se font justice entre eux, et l'on prétend qu'un gondolier qui se serait rendu coupable de quelque friponnerie, serait sur-le-champ noyé par ses camarades. Ils sont d'ailleurs de la plus vive gaîté, même dans les plus grandes fatigues, et avec cela d'une discrétion inviolable. Passant une partie de leur vie

presque en tête-à-tête avec la meilleure compagnie, ils fournissent souvent à la conversation par des plaisanteries. Comme on ne peut arriver à Venise que par eau, ils sont obligés encore aujourd'hui de rendre compte à un préposé des personnes qu'ils ont amenées, de l'endroit où ils les ont déposées, et des discours suspects qu'ils peuvent avoir entendus.

Le grand canal qui traverse la ville dans toute son étendue, et la coupe en deux parties égales, en est un des plus beaux ornemens. Son eau toujours claire, est assez profonde pour porter les plus grandes barques. Un seul pont d'une seule arche, de soixante-dix pieds d'ouverture, bâti en marbre, le fameux Rialto, la merveille de Venise, établit la communication d'une rive à l'autre. Il est au centre de la cité. Les autres ponts, au nombre de plus de quatre cents, sont, comme je l'ai dit, une simple arcade sans parapets.

De six grands quartiers qui partagent cette ville, le principal est celui de Saint-Marc, dont la place, la seule de Venise qui mérite ce nom, est un carré long, deux fois grand comme la Place-Royale à Paris. Quatre choses la rendent également remarquable; sa construction, ses édifices, l'extrême affluence de monde, et son excessive malpropreté; des gens de toutes les nations, de toutes les langues, de tout habillement, forment un spectacle qui se renouvelle sans cesse, et excite toujours une nouvelle curiosité. Il n'y a point ici d'autre promenade. C'est-là que les *gentili-donne*, c'est-à-dire, les femmes nobles, les nobles eux-mêmes, le peuple, les matelots, les Turcs, les Américains, la plupart la pipe à la bouche, se promènent depuis le premier janvier jusqu'au dernier de décembre.

Parmi les bâtimens qui ornent cette place, l'église patriarchale de Saint-Marc tient le rang le plus distingué. Le marbre, le porphyre, l'albâtre, le granit oriental, les mosaïques, presque toutes à fond d'or, recouvrent le pavé, les murs, les coupoles, les voûtes et les colonnes sans nombre, qui soutiennent l'édifice.

La face de l'église de Saint-Marc, du côté de la place, a cinq portes d'airain avec des bas-reliefs historiques. Sur celle du milieu sont quatre chevaux de bronze, du célèbre Lisippe. (Ils ont orné pendant un tems l'arc de triomphe du Carrousel à Paris, et ont fini, comme tant d'autres objets d'arts, par être rendus à leurs derniers propriétaires.) Tiridate, roi d'Arménie, les avait donnés à Néron, qui les fit servir à un arc de triomphe. Constantin les transporta à Bysance, d'où les Vénitiens les ont tirés lorsqu'ils pillèrent Constantinople.

Un autre ornement de la place Saint-Marc, est le palais où résidait le Doge. C'est un édifice vaste et majestueux, qui, quoique gothique, est de la plus grande magnificence; il est environné de portiques ouverts, soutenus par des colonnes de marbre. La cour est belle, spacieuse, et ornée de statues antiques.

De là on entre dans ces vastes galeries, où l'on trouvait, de distance en distance, de ces muffles de lions à gueules ouvertes, avec ce titre : *Denunzie segrete*, pour recevoir les mémoires secrets des délateurs qui voulaient rester inconnus. Il y en avait pour chaque espèce de crime, ainsi que l'annonçait l'inscription qui était au-dessus. Tout citoyen y jetait à volonté des avis pour la sûreté publique. C'était un membre du conseil, c'était un magistrat, c'était le Doge lui-même qu'on y dénonçait, et c'était aux inquisiteurs d'état à voir de quelle importance étaient ces déla-

tions, qui inquiétaient quelquefois les étrangers, même au milieu de leurs plaisirs. Il n'y avait point de pays où l'on fût plus libre qu'à Venise, pourvu qu'on ne se mêlât point des affaires du gouvernement, sur lequel il fallait observer le silence le plus rigoureux.

La fameuse chambre de justice était composée de dix nobles élus par le grand conseil. Son pouvoir suprême, dont personne n'était exempt, pas même le Doge, jugeait souverainement de tous les crimes d'état. Ce redoutable tribunal était ennemi des grandes réputations et des grands services.

On tirait de ce conseil trois inquisiteurs qui avaient une autorité absolue dans toutes les causes qui intéressaient la politique. Ils décidaient en dernier ressort de la liberté, des biens et de la vie des citoyens. S'ils étaient d'un avis unanime, leur arrêt s'exécutait sans autre formalité; s'il y avait partage d'opinions, l'affaire était portée au Conseil des dix. Ils avaient des espions partout; et leur autorité était si absolue, qu'ils pouvaient entrer chez le Doge jour et nuit sans se faire annoncer, l'aborder dans son sommeil, le fouiller jusque dans ses poches, l'interroger, le condamner à mort, et le faire exécuter sur-le-champ.

Les autres édifices qui concourent à l'embellissement de la place Saint-Marc, sont la Bibliothèque, les deux procuraties, et le portail de San-Geminiano, édifices magnifiques, qui lui donnent un air riant et imposant en même tems. Par tous ces détails, on peut juger de la décoration extérieure de la place, que les Vénitiens mettent au-dessus de tout ce qu'ils connaissent, pour la beauté et pour l'étendue : aussi le plaisir le plus grand pour les femmes, est de s'y promener. Ce n'est pourtant pas dans ce lieu si vanté qu'il faut chercher les monumens du meilleur goût; toutefois

d'autres villes d'Italie présentent peut-être un plus grand nombre de temples et de palais, mais fort peu qui soient d'une architecture aussi noble et aussi régulière : fort peu surtout qui soient plus riches en tableaux, etc., etc.

Les Vénitiens comptent tellement sur la bonté, la richesse, la fertilité de leur pays, qu'ils en négligent la culture. Ils ne taillent point leurs arbres ; ils n'ôtent pas deux cents pêches d'une branche, pour en conserver cent qui seraient supérieures et meilleures. On leur reproche d'avoir, avec le plus beau blé possible et des raisins délicieux, la maladresse de faire du pain et du vin détestables. On trouve d'ailleurs chez eux tout ce qui peut contribuer à l'aisance de la vie et au luxe de la table. Un spectacle amusant, c'est de voir tous les matins la quantité de barques chargées de denrées qui arrivent de tous côtés, et se distribuent dans tous les quartiers. L'ordre qui y règne est si exact, que, dans le tems même du plus grand débit, elles ne sont ni plus chères, ni moins abondantes. Le peuple se nourrit de *polenta*, espèce de pâte faite avec de la farine de blé de Turquie, qu'on vend toute cuite dans les rues, et qui ressemble à un gros pain de cire jaune, dont on vous coupe un morceau pour deux sous. Vous y trouvez aussi tous les soirs ce que les gens du pays appellent des *frittole ;* ce sont d'autres gâteaux de pâte de froment, où il entre force raisin de Corinthe, et qu'on fait frire dans la rue avec de l'huile de noix. On ne trouve pas de ville où à chaque pas on rencontre plus de mets et de fruits que dans celle-ci ; poires, pommes, nèfles, châtaignes, melons d'eau, verts en dehors, rouges en dedans, qu'on vend par tranches ; courges cuites au four, qu'on détaille de même, et mille autres choses de diverses espèces.

Ce qui manque essentiellement à Venise, c'est l'eau

douce, principalement lorsque les chaleurs de l'été et le manque de pluie ont tari les citernes ; il faut alors la puiser dans la Brenta, et souvent même elle se trouve gâtée dans le transport. Les bateliers en amènent dans des tonnes, et la vendent aux personnes riches qui la distribuent au peuple comme du grain en tems de disette.

Les dames vénitiennes adoptent les modes étrangères ; elles préfèrent celles de France, depuis le séjour de madame Bonaparte dans leur ville ; elles ont voulu des cachemires et augmenté leurs pierreries. On peut dire, en général, qu'elles se parent avec beaucoup de goût, non pour aller au spectacle, où elles se montrent dans le plus grand négligé, parce qu'elles sont censées y être incognito. Sous la *sindale* (espèce de voile noir), qu'elles mettent assez communément, elles paraissent toutes jolies : mais, dans leur grande parure, l'illusion cesse bientôt.

Les réunions de société sont plus rares chez eux que dans aucune capitale. Les Vénitiens font tout au rebours des autres nations : ils entrent à reculons dans leurs gondoles ; la place d'honneur est à gauche, les hommes mettent le chapeau sur la tête dans les meilleures compagnies ; il y a peu de maisons ouvertes ; ils ne se voient qu'aux casins, parce qu'on s'y borne à des rafraîchissemens qui coûtent moins qu'un souper. Avant que les mœurs françaises se fussent introduites à Venise, quand quelqu'un donnait à dîner, c'était la nouvelle de la ville. Dans de très-grands palais on comptait à peine deux cheminées ; et dans nombre de maisons particulières, il n'y avait que celle de la cuisine, encore l'échauffait-on rarement. Aujourd'hui les habitans de Venise commencent à prendre nos habitudes ; la bourgeoisie préfère se faire servir par les traiteurs où l'on trouve, en tous tems et à toute heure, les

mets les plus solides et les plus délicats. Les femmes de qualité ne s'approchent que très-rarement du feu ; elles prétendent que la chaleur gâte leur teint, mais, en revanche, elles préfèrent jouir le soir du beau clair de lune sur la place de Saint-Marc, dont les jets de lumières éclairent les eaux de la mer qui bordent la place d'un côté. Le murmure des flots se mêle aux accords d'une douce harmonie. Ce mouvement perpétuel de curieux ajoute en quelque sorte aux distractions de nos belles Vénitiennes. Après avoir joui de ce tableau gracieux, peu à peu la foule se disperse, et les gondoles les plus élégantes ramènent bientôt les *signore* à leurs palais au son des instrumens et des voix les plus mélodieuses. On distingue à peine les chanteurs ; ceux-ci de leur côté peuvent juger de l'importance des personnes qui leur prêtent une sérieuse attention, par la couleur et la magnificence des nombreux pavillons qui traînent sur le lac, etc., etc.

(*h*) Page 349. — Ce carnaval, dont on parle tant, et qui ne finit pas, puisque dès les premiers jours d'octobre on va au spectacle en masque, est, de tous ceux que l'on voit, le moins gai ; la réputation qu'il a dans toute l'Europe doit avoir trompé bien des étrangers qui sont venus exprès pour le voir. Il consiste à porter un manteau noir ou *tabaro*, une *bahute* ou domino de même couleur, qui n'enveloppe que la tête et les épaules, un chapeau uni ou à plumet, un masque blanc sur le visage ou sur un côté du chapeau. Ainsi affublé, on va à ses visites, et le soir on assiste au spectacle. Cet uniforme, qui n'a rien de réjouissant pour les yeux, est très-commode pour la liberté : il confond les états et les sexes ; car les femmes sont costumées de même, ce qui donne lieu aux malins propos.

Naguères les religieuses et les moines partageaient quelquefois ces déguisemens avec le public, la police fermait les yeux sur les écarts des couvens, et cette indulgence les attachait au gouvernement et les empêchait de cabaler en cour de Rome.

La même autorité qui permet les masques, ne souffre pas qu'on les trouble dans leurs plaisirs. Le jeu surtout fait un de leurs plus grands amusemens. On se réunit dans des salles publiques. C'était autrefois deux sénateurs qui tenaient la banque; l'or est étalé en tas, les joueurs et les spectateurs, tous masqués, observent le plus grand silence; on y entend tout au plus quelques imprécations à voix basse, de la part de ceux qui éprouvent la fortune contraire.

Jusqu'aux huit derniers jours, à l'exception du masque, on ne se douterait pas qu'on est en carnaval; alors le peuple se met de la partie, tout se déguise. On allait autrefois jouer au ridotto; il suffisait d'avoir un nez postiche sur le visage pour y entrer; maintenant que ces jeux publics sont défendus, on se réunit dans des casins où la meilleure société ne dédaigne pas de se livrer à quelques amusemens. Les belles Vénitiennes font tout l'éclat de ces soirées. Les rendez-vous les plus aimables font souvent le désespoir des maris, et favorisent particulièrement les intrigues secrètes. Le jeudi gras est le plus beau jour : on y donne au peuple des spectacles en plein air; le plus suivi est celui des deux bœufs dont les têtes sont tranchées d'un seul coup par une épée longue de quatre pieds et large de quatre doigts dans toute sa longueur : il faut pour la lever les bras les plus vigoureux.

Toutes ces fêtes se terminent par un feu d'artifice qui se tire avant la nuit, parce qu'il faut que tout soit fini de jour. La ville entière est assemblée alors sur la place de

Saint-Marc. Une des libertés les plus chères aux Vénitiens, c'est de pouvoir rester six mois de l'année sous ce déguisement; et, à toutes ces cérémonies extraordinaires, tout le monde a droit d'être masqué.

Parmi ce qu'on nomme les plaisirs du carnaval, les promenades nocturnes sur le grand canal tiennent toujours le premier rang. Des milliers de gondoles qui se croisent offrent aux regards le spectacle le plus ravissant. On entend les gondoliers chanter, par couplets alternatifs, les beaux vers de l'Arioste et du Tasse. Il s'en trouve même qui cultivent la poésie. Venise, portée sur des pilotis qui laissent assez d'intervalle pour visiter ce prodige en bateau, est réellement une merveille que le poète Sannazar a chantée dans des vers si connus, et qui finissent par cette pensée : « Les hommes ont bâti la ville de Rome, et les dieux celle de Venise. »

(*i*) Page 349. — Cette ville est bâtie sur le penchant d'une montagne; elle s'élève en amphithéâtre sur une longueur de plus de mille huit cents toises, tout à l'entour du port qui est en demi-cercle, et qui a plus de mille toises de diamètre. Cette situation présente le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse voir, à l'exception néanmoins de celui de Naples. C'est surtout quand on est en mer, à un mille du port, qu'on en découvre toute la beauté. Les murs de la ville renferment un plus grand espace que la partie habitée : ils ont quatre lieues de circuit, s'avancent du côté du nord-est, et forment un angle avec la pointe de l'éperon. Du côté de l'ouest, ils touchent au faubourg de Saint-Pierre-d'Arena. Les fortifications sont considérables, et garnies d'une forte artillerie. Le port est fermé par deux môles, et à l'entrée est un phare qui a

trois cent soixante-six pieds de haut. C'est aux dépens de l'intérieur que Gênes a l'avantage d'une aussi belle situation. Les rues sont inégales, raboteuses, étroites, excepté deux, la rue Neuve et la rue Balbi, qui sont larges, tirées au cordeau, et bordées des deux côtés de superbes palais. Peut-être n'y a-t-il rien en Europe qui égale ces rues en beauté et en magnificence. La plupart des palais qui ornent ces deux rues et toutes les autres, sont vastes, bien décorés, et quelques-uns très-riches en beaux tableaux et en meubles précieux. Les colonnes, les corniches, les balustrades, les murailles, le pavé même, tout est marbre dans cette superbe ville : c'est une profusion qui excite d'abord l'étonnement et l'admiration, mais dont on est bientôt rassasié.

(*k*) Page 362. — Au mois de février 1798, Bonaparte quitte Paris pour visiter les côtes de la Normandie. Son passage ne cessa d'être marqué par les acclamations publiques et des fêtes brillantes. Mais la joie de cette marche triomphale fut troublée par un événement désastreux : un détachement de guides étant parti au grand galop de Rouen pour Louviers, la poudre, échauffée par le frottement des gargousses, prit feu dans un caisson chargé d'obus; l'explosion se fit dans un village dont les maisons étaient rapprochées les unes des autres, et cette malheureuse commune fut toute entière incendiée.

Le Directoire affecta de rassembler, sur les côtes de France, des corps nombreux. On nomma les états-majors, et l'on ne négligea rien pour persuader à l'Europe, qu'enfin la France allait porter, sur le terrain de son ennemi, le fléau de la guerre qui désolait depuis si long-tems le continent. L'Angleterre elle-même commença à ne plus re-

garder comme une vaine menace les préparatifs d'une expédition dirigée par un homme que rien ne semblait effrayer, et qui commandait les guerriers les plus audacieux et les plus habiles de l'Europe.

Madame Bonaparte alla rejoindre son époux ; elle put contempler de près l'appareil d'une guerre maritime ; elle parcourut successivement, avec lui, les côtes de la Normandie, de la Bretagne, de la Picardie. Dans un petit village où elle passait, elle aperçut un groupe nombreux de paysans de l'un et de l'autre sexe, à genoux dans un champ. Tous semblaient être dans un recueillement profond. Elle s'informa quelle était la cause d'un tel rassemblement. Un vieillard lui dit : « Notre église est dévastée, notre curé en fuite ; et, à défaut de pasteurs, nous officions nous-mêmes. » Madame Bonaparte leur promit de faire rétablir à ses frais la chapelle communale ; elle leur dit : « Je m'intéresserai à votre curé. » Ces bonnes gens voulaient dételer les chevaux de la voiture pour la porter en triomphe ; elle s'y refusa. Elle fit remettre une somme à l'avance pour les réparations du presbytère, et elle engagea son époux à acquitter la dette qu'elle venait de contracter. Bonaparte lui en donna l'assurance : ils rentrèrent bientôt à Paris sans appareil et sans ostentation. (S.)

(*l*) Page 365. — Dès les premiers jours de l'ambassade de Joseph Bonaparte à Rome, il avait remis une note par laquelle il demandait l'élargissement des patriotes arrêtés pour cause de sédition. Le Saint-Père y avait consenti, à condition que la peine d'emprisonnement serait commuée en bannissement perpétuel. Mais l'ambassadeur français s'y était opposé, et avait forcé le souverain pontife à relâcher les coupables, sans aucune condition. On vit alors

reparaître à Rome le marquis Vivaldi, auteur de tous les mouvemens, chef de toutes les conspirations tramées contre le gouvernement; les forteresses et les prisons de l'état romain vomirent sur Rome une foule de démagogues enthousiastes et fanatiques, qui furent reçus en triomphe par leurs complices. Dès-lors la chute du trône pontifical fut inévitable. Encouragés par la protection de Joseph, soutenus par les émissaires français et cisalpins, dont le nombre s'était accru d'une manière effrayante, les conspirateurs renouèrent toutes leurs trames, ourdirent tous leurs complots, et les couvrirent d'un secret qu'ils crurent impénétrable.

Le 26 décembre, ils s'assemblèrent pendant la nuit à la Villa-Médicis au nombre de quatre-vingts ou cent; tous armés de pistolets, de sabres et de stylets; ils arborèrent la cocarde française, se répandirent dans la ville aux cris de *vive la liberté*, attaquèrent les patrouilles, et tuèrent quelques dragons de la garde pontificale. Joseph avait été prévenu de ce mouvement et avait gardé le silence; mais le gouvernement romain, averti à tems, avait rassemblé des troupes, cerné les rebelles, arrêté les plus mutins, signalé le reste. On avait saisi une quantité immense de cocardes tricolores, que les insurgés se proposaient de distribuer dans la ville. Joseph, craignant d'être compromis par ce mouvement mal concerté, se rendit aussitôt chez le cardinal secrétaire d'état, lui protesta de son dévouement, promit de tout faire pour contribuer à rétablir le calme, et déclara que loin de favoriser la distribution des cocardes nationales, il donnerait la liste des huit membres de la légation française qui seuls avaient le droit de la porter.

Il se retira ensuite à la juridiction, où se trouvaient les

généraux Duphot et Sherlock. Il était quatre heures du soir, et la liste des membres de la légation n'était point encore envoyée. Les rebelles dissipés le matin s'étaient réunis de nouveau ; ils avaient à leur tête un artiste italien vivement protégé par l'ambassadeur français ; ils parcouraient les rues aux cris de *vive la liberté ;* et distribuaient des cocardes tricolores. Ils se transportèrent au palais de Joseph, pour réclamer une protection ouverte, et furent admis auprès de l'ambassadeur, qui, ne voulant point se déclarer d'une manière officielle, les laissa agir, sans paraître prendre part à l'insurrection. Mais le désordre croissait à chaque instant ; la foule des insurgés se grossissait de plus en plus ; les troupes pontificales s'étaient rassemblées ; on se battait de part et d'autre avec acharnement. Les insurgés, pressés par les troupes de ligne, furent forcés de se replier, et se réfugièrent dans la juridiction de l'ambassadeur, en continuant à se battre avec intrépidité. Les soldats romains les y suivirent, et le combat s'engagea jusque dans le palais de l'ambassadeur. Joseph fut alors obligé de se montrer, et intima aux troupes papales l'ordre de se retirer. Les soldats obéirent ; mais les insurgés continuant de tirer sur eux, ils ne cessèrent point de tirer sur les insurgés, et plusieurs patriotes périrent jusque dans les cours du palais. Alors le général Duphot, et quelques officiers français, le sabre à la main, tombèrent sur la troupe, et la forcèrent de reculer ; cet acte d'agression était de la plus haute imprudence ; c'était engager le combat entre Rome et la France ; c'était rompre les traités et déclarer ouvertement la guerre : mais la colère et le courage raisonnent peu. Le général avait suivi la troupe de ligne jusqu'à la porte Septiminiane ; là, les soldats, indignés de se voir repoussés par un si petit nombre d'hommes,

se réunirent, enveloppèrent le général, et l'étendirent sur la place percé de coups.

Joseph, témoin de cet événement, prit la fuite. Duphot était son ami ; il devait, quelques jours après, donner sa main à mademoiselle Clary, sœur de l'ambassadrice ; et cette amante malheureuse se trouvait à Rome. Le palais retentit bientôt de gémissemens ; les patriotes fuyaient, la conspiration retombait sur ses auteurs, et l'ambassadeur français était trop compromis pour pouvoir rester plus long-tems à Rome. Cependant le gouvernement romain consterné, ne voyait qu'avec effroi les suites de cette malheureuse journée ; il sentait qu'on allait lui demander compte du sang de Duphot, et que tout moyen de conciliation était désormais impossible ; cependant il se hâta d'envoyer une force armée pour protéger le palais Corsini, résidence de l'ambassadeur. Le secrétaire d'état n'oublia rien pour se justifier auprès de la République française ; on conjura Joseph de rester, on expédia un courrier à l'ambassadeur de Rome à Paris, pour prévenir le Directoire et fléchir son courroux. Mais Joseph et le Directoire furent inexorables. Le premier partit de Rome, se retira en Toscane, et instruisit en diligence le Directoire de ce qui venait de se passer. Ainsi allait être consommée la ruine du gouvernement romain, catastrophe terrible, qui devait entraîner bientôt la ruine entière de l'Italie.

(Mémoires pour servir à l'histoire de France.)

(*m*) Page 366. — Le pape était malade et supportait son malheur avec une résignation digne du chef de l'Église. Quand le général Cervoni vint lui annoncer que le peuple avait proclamé la république, il ne proféra aucune plainte, et se contenta de demander ce que l'on avait décidé de lui.

Le général lui ayant répondu que sa personne était en sûreté, et qu'il pouvait rester au Vatican sous la protection du fils aîné de l'Église (qualification que l'on donne aux rois de France), ou se retirer de Rome librement, et choisir un asile, il disposa tout pour son départ. Quelques personnes lui conseillaient de prendre la cocarde tricolore, et lui promettaient d'obtenir pour lui une pension. « Je ne connais point, dit ce vénérable vieillard, d'autre uniforme que celui dont l'Eglise m'a décoré; mon corps est au pouvoir des hommes, mon ame appartient à Dieu; je reconnais la main qui frappe le pasteur et le troupeau; je l'adore et me résigne. Je n'ai pas besoin de pension; un sac pour me couvrir et une pierre pour reposer ma tête, voilà tout ce qu'il me faut; c'est assez pour un vieillard qui veut finir ses jours dans la pénitence. »

Quelques jours après, il s'éloigna des lieux qu'il avait honorés de ses vertus, comblés de ses bienfaits, et se retira à Sienne. Vingt-sept cardinaux le suivirent dans son exil.

(S.)

(*n*) Page 367. — Bonaparte, empereur, oubliera bientôt qu'il avait respecté les malheurs de ce *prince spirituel*, et admiré avec toute l'Europe sa pieuse et touchante résignation, à l'époque où il n'était que général en chef de l'armée d'Italie. Mais quand il envahira par la pensée tous les sceptres de la terre, sa conduite, vis-à-vis du Saint-Père, changera visiblement. Aujourd'hui il ne voit en Pie VII que la vertu accablée et souffrante : plus tard, il deviendra peut-être son persécuteur et celui du sacré collége. L'église triomphante finira malheureusement par devenir sous son règne une église affligée....

(*o*) Page 371. — Pour mieux connaître les intentions

du Directoire à son égard, le général en chef de l'armée d'Italie feignit de proposer à quelques-uns de ses membres l'expédition d'Égypte. Ses projets étaient que, dans le cas où il ne pourrait refuser le commandement de cette armée, et qu'il échouât dans les tentatives qu'il ferait pour renverser les beys, il chercherait tous les moyens de se faire un appui du successeur de Mahomet, et se ménagerait ainsi des ressources en Turquie. Alors, nouveau Coriolan, si on l'eût exilé de sa patrie, il serait venu lui-même faire passer sous les fourches Caudines ses impitoyables ennemis. Il rêva un moment, à l'exemple de l'immortelle Catherine, la possibilité de la conquête de ce beau pays. « Je ferai peut-être, disait-il à Joséphine, arborer l'étendard de la croix sur le dôme de Sainte-Sophie; qui sait même... » Il souriait en lui parlant ainsi. Ce n'est pas le plus pressé: je vais commencer par miner sourdement la puissance des *Cinq*. J'observe que ce n'est pas par des demi-mesures que l'on gouverne une nation éclairée; il faut de la force, de la suite et de l'unité dans tous les actes publics. Le faible Directoire manque de l'énergie nécessaire pour l'exécution. D'ailleurs, il ne peut y avoir de république en France: dans un tel pays, c'est le marche-pied pour conduire à l'anarchie. Où trouver des Spartiates sur un tel sol? Jamais ils ne naîtront dans les Gaules: les mœurs, les usages, l'éducation, tout s'y refuse et se trouve en opposition avec le caractère national. Le français est bouillant, léger; il lui faut une aimable domination. Les mœurs austères et l'inflexibilité qui caractérisaient les républicains d'autrefois, sont aussi étrangères aux descendans des vieux Gaulois, que le serait l'ancienne servitude si l'on voulait la rétablir. Leur esprit est belliqueux, rien ne les arrête pour parvenir à leurs fins; mais ils pardonnent aisément. Le Français

est fier, indépendant, il supporte difficilement l'esclavage ; il aime à essayer de tout, et même à innover. Le peuple conserve le sentiment de sa dignité, il se croit supérieur en tout, et présume que les lumières qui éclairent l'Europe partent nécessairement de ses foyers. Enthousiaste à l'excès, il briserait volontiers la statue qu'il vient d'élever. Tels ont été portés en triomphe dans cette révolution, qui, quelques mois après, n'avaient pas six pieds de terre pour leur servir de tombeau; témoins Pétion et autres, qui se sont vus privés de leur asile, et n'ont pu mourir au sein de leurs foyers. La plupart des orateurs populaires ont fini misérablement au milieu des terres bouleversées par le soc, et n'ont eu pour cortége que les oiseaux de proie.

Ce peuple en général réfléchit peu : l'amour de la gloire et l'attrait de la nouveauté sont les deux plus puissans véhicules pour le faire mouvoir. Avec de tels sujets un roi peut tout entreprendre, s'il parvient à établir les bases de sa puissance sur de bonnes lois, s'il garantit les libertés individuelles, enfin, s'il fait en sorte que l'impôt soit légal et réparti avec justice; qu'il veille surtout avec soin à ce que l'ombre des libertés qu'il concède, ne soit point éclipsée par le despotisme des grands. Le Français, à l'exemple de ses pères, veut être appelé à délibérer sur le choix de ses mandataires ; de même il veut discuter sur ses intérêts, qui sont ceux de la nation. Un monarque bienfaisant doit accorder une portion de souveraineté à celui qui supporte les charges publiques ; mais il ne doit jamais montrer de pusillanimité : un pas hors de la ligne qu'il s'est prescrite, peut entraîner le bouleversement d'un état. Le premier fonctionnaire de France doit avoir la force nécessaire pour se faire obéir ; malheur à celui qui craindrait le peuple : les partis se réveilleraient, et mettraient le royaume à

deux doigts de sa perte ; les gens sages gémiraient, les faux républicains triompheraient, et les intrigans seuls en profiteraient ; le jeu de bascule politique leur convient merveilleusement ; j'aime à me rappeler ce bon mot de Mazarin, il caractérise le Français du seizième siècle ; c'est le même aujourd'hui, et notamment s'il se persuade que l'autorité s'occupe de faire respecter, au dedans comme au dehors, sa propriété particulière et l'intégrité du sol, qu'elle protège son commerce, et le laisse jouir paisiblement de la liberté de suffrage qu'il croit avoir, ou qu'il s'est attribuée.. . . . »

Le ministre italien disait à Marie de Médicis, quelques jours après les journées des fameuses barricades : « Le peuple *canta, Madame*, il finira par obéir. » De nos jours, que ne pouvons-nous dire : tous les partis chantent, mais ils devraient se faire quelques concessions mutuelles ; ainsi l'on pourrait parvenir à éteindre le brasier des révolutions sur le point de se rallumer. Un nouvel incendie amènerait une explosion générale.

(Note de Joséphine, remise à l'éditeur quelques jours avant sa mort.)

(*p*) Page 375. — L'insurrection du Caire éclata le 13 vendémiaire (21 octobre), un mois après la célébration des fêtes solennelles en l'honneur de la République française. Les rassemblemens parurent d'abord à Bonaparte d'une nature peu inquiétante. Il semblait que quelques mots de paix, que quelques promesses satisfaisantes dussent suffire pour terminer ces différends. Le Divan recueillit les plaintes du peuple, et se chargea de les porter au général en chef. Bonaparte était sorti le matin avec le général Cafarelli pour se rendre à Gizeh. Son aide-de-camp Junot restait seul au quartier-général ; il se hâta d'expédier un

courrier à Gizeh, afin de donner avis de ce qui se passait au Caire. L'insurrection prenait un caractère effrayant ; le nombre des séditieux augmentait à chaque instant : les mieux armés et les plus entreprenans s'étaient réunis dans un cimetière ; le général Dupuis, commandant de la place, crut d'abord que de simples patrouilles suffiraient pour dissiper l'attroupement ; mais quand il vit que le désordre faisait des progrès alarmans, il sorti de son hôtel, précédé de ses bâtonniers et suivi d'un détachement de cent cinquante dragons. Il avait avec lui son aide-de-camp Maury, et son interprète M. Baudeuf, négociant français.

Malgré la foule qui inondait toutes les rues, il était parvenu jusqu'au quartier des Francs, et avait même dissipé quelques attroupemens ; mais arrivé à la rue des Vénitiens, il trouva les passages fermés par une troupe résolue de les défendre. Il lui fit adresser quelques paroles de paix ; mais les insurgés refusant de les entendre, il donne à ses dragons l'ordre de le suivre, et charge avec emportement. En un instant, il se vit entouré d'ennemis, et couvert de blessures. Un fer de lance l'atteignit entre le bras et la poitrine, et lui ouvrit une artère. Au même instant son aide-de-camp tomba de cheval ; il voulut lui tendre la main pour lui aider à remonter. On le transporta chez le général Junot, son ami, où il expira quelques heures après.

La nouvelle de ce malheureux événement répandit l'alarme partout ; le bruit du canon l'augmenta encore ; l'armée française sortit de ses quartiers, le combat s'engagea dans toutes les rues, et devint sanglant : les habitans, du haut de leurs maisons, faisaient pleuvoir une grêle de pierres sur les soldats français. On portait à quinze mille le nombre des insurgés ; ils se replièrent sur une mosquée, et s'y retranchèrent, pour donner à ceux qui

n'avaient point encore pris les armes le tems de se rallier à eux.

Bonaparte se présenta avec ses guides à la porte du Caire, ne put pénétrer, trouva la même résistance à celle de l'Institut, et ne parvint dans l'intérieur de la ville que par celle de Boulak. Mais toutes les communications étant interceptées, il fut réduit à se tenir sur la défensive, et le général Bon prit le commandement provisoire de la place.

Les rues de la ville étaient devenues le théâtre de scènes cruelles et sanglantes. Les Français isolés avaient été surpris et massacrés dans leurs maisons. Celle du général Cafarelli avait été investie et forcée; quelques officiers de génie s'y étaient défendus avec une rare intrépidité; mais, écrasés par le nombre, ils avaient payé de leur vie leur courageuse résistance. L'institut avait été assailli, mais non forcé. La nuit suspendit la fureur des insurgés, et Bonaparte en profita pour expédier aux troupes stationnées dans les lieux les plus voisins du Caire l'ordre de s'y rendre aussitôt.

Bientôt la ville offrit un aspect encore plus menaçant. Les Arabes s'étaient joints aux insurgés, et la capitale se remplissait à chaque instant de paysans armés de bâtons, de piques, de sabres, de tous les instrumens qui pouvaient leur servir à attaquer ou à se défendre.

Dans ce pressant danger, Bonaparte et les généraux français montrèrent une grande présence d'esprit, et une résolution extraordinaire. Les généraux Lanne, Vaux et Damas, sortirent de la ville à la tête de leurs soldats, pour contenir les campagnes, et forcèrent un grand nombre de paysans à rétrograder.

Pendant la nuit, le général Dammartin avait tourné la

ville avec quelques pièces d'artillerie, et s'était établi sur le Mokattan, de manière à dominer la capitale ; les troupes avaient pris position dans plusieurs quartiers, et par la supériorité de leur tactique, et leurs excellentes dispositions, se trouvaient en état de dicter la loi aux insurgés. Le général en chef leur envoya, à diverses reprises, offrir le pardon ; mais, cette demande même ne faisant qu'encourager la rébellion, il fit cerner la grande mosquée et tous les quartiers voisins, et donna aussitôt le signal à la citadelle et au général Dammartin de commencer le bombardement. En ce moment, un phénomène rare en Égypte vint déconcerter les insurgés, et porter dans leurs cœurs une frayeur subite. Le ciel se couvrit de nuages, le tonnerre se fit entendre, et de nombreux éclairs sillonnèrent les nues. Le bruit du canon, celui de la foudre, qui se mêlaient d'une manière terrible, imprimèrent un si grand effroi aux musulmans, que les quartiers de la ville qui n'avaient pas encore pris part au mouvement général, n'osèrent se montrer en armes, et qu'après deux heures de bombardement, ceux qui s'étaient retranchés dans la grande mosquée envoyèrent demander grâce. « L'heure de la clémence est passée, répondit fièrement Bonaparte ; vous avez commencé, c'est à moi de finir. » Il fit alors resserrer le blocus, et les soldats français s'avançant jusqu'aux portes de la grande mosquée les brisèrent à coup de hache, et pénétrèrent dans l'intérieur de l'édifice. Alors le carnage devint terrible ; ce ne fut plus un combat, mais une boucherie. Ces malheureux musulmans cherchaient en vain à s'échapper, ils tombaient sous la baïonnette du soldat. Tout ce qui était armé d'une pierre ou d'un bâton, fut impitoyablement mis à mort. Quelques corps d'insurgés rassemblés dans divers quartiers de la ville, effrayés du sort de leurs camarades, tentèrent de

se sauver dans les campagnes, mais les Arabes du désert, également ennemis des deux partis, et la cavalerie française, commandée par le général Dancourt, les forcèrent de rétrograder, et les poursuivirent jusque dans la ville, de sorte que de tous côtés ils ne trouvèrent que la mort. Cette sanglante exécution dura depuis quatre heures après midi jusqu'au lendemain matin; enfin, las de tuer, le soldat s'arrêta. On compta du côté des insurgés cinq mille victimes égorgées. Les Français ne perdirent que deux cents hommes.

Le lendemain, on s'occupa de la recherche et de la punition des coupables. On imputait ce soulèvement à vingt cheiks subalternes, qui avaient souvent manifesté des sentimens de haine contre Bonaparte. On en fit arrêter cinq parmi lesquels se trouvait le cheik des aveugles de la grande mosquée; c'était un homme d'une autorité considérable dans la ville, mais d'une ame plus fière, plus indépendante que les autres. Il s'était, pendant la révolte, retiré au quartier général pour donner aux Français un gage de son innocence; mais cette démarche ne le sauva point, les cheiks du divan qui l'avaient précédé, et dont il avait souvent blâmé les secrètes complaisances, le repoussèrent de leur rang, et Bonaparte le livra à une commission militaire. Ce malheureux musulman fut décapité, les quatre autres furent fusillés avec un grand nombre d'Égyptiens et de Turcs, qu'on désignait comme les principaux instigateurs du soulèvement. Ainsi fut consommée la réduction d'un peuple auquel on avait promis tous les bienfaits de la civilisation.

(Mémoires pour servir à l'histoire etc.)

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Epitre dédicatoire à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, Roi de Pologne..... Pag. 5
Préface..... 15
Joséphine à ses enfans..... 33
Chap. Ier..... 41
II..... 65
III..... 82
IV..... 97
V..... 110
VI..... 120
VII..... 141
VIII..... 165
IX..... 180
X..... 190
XI..... 215
XII..... 236
XIII..... 255
XIV..... 271
XV..... 372
Notes..... 389

FIN DE LA TABLE.

SM

48

JUN 6 1963